

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Capitaine du Génie, ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME DEUXIÈME.

Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.

Ch. Fourier.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en-haut...
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

De La Mennais.

PARIS,

AU BUREAU DE LA PHALANGE,

RUE JACOB, 54.

M D CCC XXXVIII.

DESTINÉE SOCIALE.

II

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Capitaine du Génie, ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME DEUXIÈME.

> Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.
>
> Ch. Fourier.

> Jeune soldat, où vas-tu ?
> Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en-haut.....
> Que tes armes soient bénies, jeune soldat !
>
> De La Mennais.

PARIS,

AU BUREAU DE LA PHALANGE,

RUE JACOB, 54.

M D CCC XXXVIII.

AVERTISSEMENT.

Le prix de ce *second volume* devait être de 8 fr. comme le premier. L'auteur a été conduit à faire un *troisième volume* en voyant que la dimension du second aurait dépassé de beaucoup les bornes usitées. Mais le prix de chacun des deux derniers volumes étant abaissé à 5 fr., les trois volumes seront livrés pour une augmentation de 2 fr. seulement sur le prix des deux volumes antérieurement annoncés.

Au reste, en observant que le *Chapitre* II du *Livre* II du présent tome II (pag. 279 et suiv.) contient l'exposition du *mode d'appréciation* du *Travail* et du *Talent*, on peut reconnaître que les élémens fondamentaux du *problème de la répartition proportionnelle au concours* sont donnés au lecteur; ce problème se réduisant à une *simple règle de société*, dont l'établissement n'est plus qu'un jeu d'enfant, si l'on observe que le théorème qui termine ce volume (page 351) s'applique à l'harmonisation des *intérêts* tout aussi bien qu'à celle des *goûts*, des *passions* et des *caractères*. — Ainsi donc, quoique l'auteur doive affecter dans le troisième volume un chapitre spécial à ce problème, ce troisième volume, consacré presque entièrement à l'étude de l'*Éducation sociétaire*, et aux *conditions de la réalisation expérimentale* du système, ne contiendra en réalité que des *applications de la Théorie*. L'exposition élémentaire et générale du *mécanisme sociétaire* est terminée dans ce second volume. Le troisième pourra donc être considéré comme une publication *séparée* de l'ouvrage actuel, quoique en formant la suite.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE IIme. VOLUME.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME. — POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL. LOI SÉRIAIRE.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE, OU DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU ET DE L'INDUSTRIE.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

FIN DE LA TABLE.

INTERMÈDE.



INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME.

POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

> Cet animal est très méchant, il se défend quand on l'attaque. LA HARPE.
>
> Si la parole du poète est quelquefois amère, à qui la faute ? VICTOR LEROUX.

1.

Critiques encourues.

LORSQUE je commençai le travail que le lecteur a sous les yeux, je croyais, ainsi que la première phrase du tome 1er. en indique la pensée, pouvoir donner en un seul volume l'exposition élémentaire de la belle Théorie sociale que j'avais à cœur de rendre claire et acceptable au public : j'ai été trompé dans mes prévisions, le sujet s'étant étendu malgré moi, sous ma plume. Il fallait, en effet, pour être clair dans des questions aussi neuves, aussi extraordinaires, très-variées dans leurs applications, quoique dérivant toujours d'un principe générateur, — auquel le lecteur ne pouvait être initié dès le début, —

il fallait, dis-je, sacrifier la concision : il fallait éviter les formules générales, scientifiques, abstraites et condensées, ou du moins n'y arriver qu'après en avoir prouvé la légitimité par des déductions explicatives, et en avoir préparé l'intelligence par des dissertations en mode concret. Il fallait, en outre, être complet dans le cadre embrassé.

La *Science sociale* se lie à tout, touche à toutes les branches de l'activité et des connaissances humaines. Une exposition de la Théorie sociétaire, strictement réduite à la *technie de la Série*, qui en fait la base; sans préparations, sans alliages, sans excursions dans les questions industrielles, politiques, scientifiques, etc., agitées dans le monde, qui composent le domaine de ses applications, et sur lesquelles elle verse de si vives lumières; une pareille exposition, à l'époque surtout où je conçus cet ouvrage, eût été un travail nul, sans valeur de propagation, sans grand effet utile. Dans sa simple et belle nudité, la Théorie sociétaire n'eût alors semblé qu'une conception étrange, ardue, bizarre, sans lien avec les choses réelles et actuelles, une combinaison inféconde et inapplicable.

J'ai donc dû *déguiser la science,* et, sans porter atteinte à la rigueur et à l'enchaînement des démonstrations et de la méthode, abandonner les formes concises et quelque peu sèches du langage didactique, pour tâcher d'obtenir avant tout la clarté et l'attrait.

L'accueil fait au 1er. volume de cet ouvrage, et les services qu'il a rendus à la cause sociétaire, m'ont prouvé que j'avais calculé assez juste; mais, si ce volume a été l'objet d'un accueil favorable, je ne dois néanmoins pas taire qu'il a soulevé des critiques trop nombreuses et venant souvent de personnes trop bienveillantes envers le sujet de mon travail et envers moi-même, pour n'être pas fondées en raison.

Ces critiques s'adressent *au ton* d'une certaine quantité de passages que l'on a trouvés d'un style trop dur, trop belliqueux, trop hostile, et propre à faire attribuer



à leur auteur une humeur colérique et sauvage qui n'est point dans le caractère qui doit distinguer l'apôtre d'une doctrine de paix et d'harmonie; ces passages, a-t-on dit, déparent un livre consacré à cette belle et divine doctrine, et jurent avec son objet. On a dit encore que l'ouvrage contenait trop d'excursions dans le domaine des petits faits du jour, trop de hors-d'œuvre qui ne se lient pas d'une manière heureuse avec les grandes et larges vérités critiques et organiques au développement desquelles cet ouvrage est consacré, et qui font tache sur celles-ci.

Voilà ce que m'ont dit des critiques éclairés et bienveillans, et ce qu'ont dit aussi des critiques hostiles. Un semblable *consensus* ne saurait, je le répète, être sans fondement, et je déclare sans détour que je partage entièrement l'opinion de mes critiques, bienveillans ou non; j'ajoute même que je pensais absolument comme eux sur la nature des passages incriminés, à l'époque où je les écrivais.

Partageant sur le fond l'opinion d'une critique que je signale franchement, et l'acceptant pleine et entière dans son expression, je demanderai seulement la permission de dire qu'en prenant ces formes dont je reconnais *l'infériorité absolue*, j'ai eu des motifs *relatifs*, plausibles à mes yeux, et qui, dans les circonstances surtout où j'écrivais, pouvaient être fondés en raison. Peut-être parviendrais-je à édifier sur ce point le lecteur et à désarmer son opinion, si je déduisais ces motifs auxquels j'ai obéi : mais d'abord, il ne serait pas encore opportun de le faire aujourd'hui, attendu qu'en exposant naïvement la pensée qui m'a guidé, je compromettrais le résultat de mon calcul, comme un général, qui, pour justifier sa marche devant la critique, livrerait son plan de campagne, avant de l'avoir entièrement exécuté et d'en avoir recueilli tous les fruits; ensuite, il n'y a pas grande importance à cette justification *personnelle* auprès du lecteur, s'il veut (comme tout lecteur raisonnable y souscrira sans aucun doute) accepter les *observations*,

les *excuses* et surtout les *réserves relatives à la doctrine*, que l'on trouvera dans cet *Intermède*.

2.

Nécessité du Combat.

Pour ce qui est des observations, je dirai en premier lieu et véritablement, que, si, dans les pages les plus âpres et les plus amères de Fourier et de ses disciples, on croyait à la présence de sentimens haineux, de colère contre des *hommes*, on ferait erreur. Ce sont toujours, chez nous, des *idées* qui sont en cause. C'est toujours sur des combinaisons sociales malfaisantes, sur les erreurs qui les engendrent ou les entretiennent, et non sur les soldats de ces erreurs (qui en sont les premières victimes), que tombent nos diatribes et nos coups. Toutes les fois, pour mon compte, que j'ai engagé un combat de doctrine contre une personne, les coups s'adressaient si évidemment à l'*idée* représentée par la personne, et non à la *personne en elle-même*, que jamais, quel que pût être mon sentiment intime à cet égard, je n'ai porté une accusation directe de *mauvaise foi* contre l'adversaire.

Ce caractère de notre critique mérite qu'on le remarque et que l'on en tienne compte. Regardez les polémiques qui se font en dehors de nous; écoutez le langage des journaux et des partis politiques : c'est là que le langage est vraiment condamnable; car là, c'est le système de l'attaque portée contre le caractère, contre la bonne foi, contre l'intention de l'adversaire, intention toujours déclarée perverse, égoïste, vicieuse ou criminelle, par l'antagoniste. Voilà la polémique à l'ordre du jour. Cette polémique-là, on ne lui doit pas de quartier, car elle est évidemment absurde, immorale et anti-sociale : absurde, parce qu'elle ne prouve rien sinon la passion et la haine de ceux qui l'emploient; immorale et anti-sociale,

parce qu'elle n'est propre qu'à accroître la passion et la haine, à attiser la querelle et la guerre, là où il conviendrait de faire œuvre de raison et de science.

Cette polémique n'est point la nôtre ; nous ne disons point systématiquement à nos adversaires qu'ils sont des misérables, et que nous monopolisons la loyauté : les plus grands emportemens de notre critique ne vont, après tout, qu'à dire à nos adversaires qu'ils ont l'esprit plein de préjugés et d'erreurs, qu'ils sont aveugles et propagateurs de l'aveuglement chez les autres : et ce que l'on nous a le moins pardonné, c'est de l'avoir prouvé.

Sans doute, le calme doit être le caractère normal du langage de la Science et de la Vérité *dans un état normal;* mais il faut prendre garde que, loin de parler dans un milieu normal, nous agissons dans un milieu troublé, bruyant, anarchique, dans un milieu armé et hostile, et fort inhospitalier à la Vérité ; ainsi que le prouve l'histoire de toutes les vérités, qui n'ont été jusqu'ici admises à enrichir les hommes, qu'après avoir été longtemps abreuvées par eux d'avanies, de dérisions et de persécutions. Dans ce milieu-ci la Vérité doit combattre ! le combat lui est imposé pour cause de légitime défense ; elle doit, sous peine d'être écrasée et foulée aux pieds, se produire dans ce monde-ci armée de pied en cap. C'est ce qu'enseigne le mythe de la naissance de Minerve qui sortit *tout armée* du cerveau de Jupiter ; mythe profond et caractéristique des époques subversives, pour lesquelles le génie symbolique a identifié ainsi la *Vérité* avec le *Combat*, en faisant de la *Pensée de Jupiter*, de la *Fille de Dieu*, de la *Sagesse* (dans la large acception antique de ce mot) une divinité armée et belliqueuse.

La fatalité, que nous signalons en la déplorant, est tellement impérieuse et si fortement inhérente aux premiers développemens d'une doctrine rénovatrice, *quelle qu'elle soit*, que Jésus, qui était la douceur même et qui prêchait une religion d'amour et de charité, est allé souvent jusqu'à se montrer fort hostile : tantôt il frappait à grands coups de cordes les marchands établis sous le

portique du temple, et culbutait leurs étalages et leurs marchandises (1) ; tantôt il traitait de *sépulcres blanchis*, de *races de vipères*, etc., etc., les ennemis de sa parole ; il maudissait et ordonnait à ses apôtres de maudire, en secouant contre elles la poussière de leurs sandales, les villes dans lesquelles on se montrait un peu lent à accepter sa doctrine. Si Jésus lui-même et ses apôtres ont été entraînés jusqu'à ces extrémités, on doit pardonner quelque chose à des hommes qui, avec une foi égale à la *Divinité*, ou, ce qui est la même chose, à la *Vérité* de leur doctrine, se contentent de frapper sur les idées de leurs adversaires, sans maudire ceux-ci, et dans l'unique but de les éclairer, d'éclairer le monde, et de mettre à néant les erreurs invétérées qui perpétuent les misères et les ruines sur notre terre désolée.

Eh! quoi donc! quand sur les ailes que Dieu a données au Génie de l'Humanité, on s'est élevé au-dessus de ces régions inférieures où s'agitent les misères, les haines, les douleurs et les hontes de la réalité présente! au-dessus de cet abîme, profond de cinquante siècles, rempli de toutes les immondices sociales jusqu'à son cratère; de cet horrible chaos de boue, de sang et de larmes, des entrailles duquel sort incessamment un bruit sourd de masses vivantes qui se heurtent et se choquent en mouvemens désordonnés, et s'écrasent en se maudissant! Quand on entend au-dessous de soi ce concert lugubre, formé des gémissemens, des sanglots, des angoisses,

(1) Nous croyons, malgré la précision matérielle des textes évangéliques, qu'il serait injurieux à J.-C. de s'en tenir ici à la lettre de ses biographes. Il faut voir dans le récit de cette exécution, une parabole dont le sens est que Jésus foudroya dans ses prédications les prêtres juifs, qui se livraient, de son temps, à la simonie, au trafic des choses saintes, comme l'ont fait avec une trop universelle ardeur, après lui, les prêtres de la religion baptisée de son nom, — ainsi que l'atteste tout le cours de l'histoire ecclésiastique et canonique elle-même. Cette interprétation, au reste, pour relever l'acte d'hostilité dont nous parlons, en le transportant dans le domaine moral, n'en confirme pas moins notre argumentation.

et des cris de détresse de tous les êtres créés, et ces voix lamentables des tortures permanentes, des tourmens sans cesse renaissans; tous ces bruits, enfin, tous ces vagissemens, toutes ces voix de malheur dont l'harmonie infernale compose la grande voix du vieil Abîmel... Quand on s'est élevé au-dessus de cet obscur royaume du Mal, réalisé temporairement par Satan sur notre Terre; et qu'aux vives clartés de la Science on a reconnù les belles régions infinies du Possible, les Sphères resplendissantes des Destinées Heureuses; que l'on a respiré leur air si pur, chargé des aromes fortifians de l'Amour et de l'Intelligence; que l'on a contemplé leurs sources surabondantes de Vie, d'Harmonie et de Bonheur, leurs trésors infinis de toutes richesses, leurs cieux inondés de toutes les Lumières et de toutes les Gloires! — Et quand on sait que ce monde du Possible et de la Destinée vraie pourrait descendre sur notre Terre désolée, y verser à grands flots toutes les Joies vivantes, toutes les radieuses Harmonies d'En-Haut; quand on sait que ce beau Monde du Possible n'est repoussé de la réalité que par les erreurs, l'ignorance et la volonté faussée des hommes! Hé bien! en face de cette ignorance, de ces erreurs et de ceux qui, les propageant, repoussent l'Harmonie et perpétuent l'Enfer, on pourrait conserver toujours un calme parfait, un imperturbable sang-froid, un langage toujours retenu et bridé, ou des formes toujours onctueuses? On ne se laisserait jamais emporter à une parole amère, à une réaction violente contre le Génie du mal et de l'erreur qui usurpe encore le gouvernement du Monde, et range toutes les créatures sous le joug de la douleur?... Ah! non, cela ne se peut pas! Cela ne se peut pas! Cela n'est pas compatible avec cette chaleur de cœur et cette source de ténacité, de passion et de force, qu'il faut bien posséder en soi pour se vouer aujourd'hui au culte *actif* et *dur* (et non au culte *contemplatif* et *doux*) de la Vérité et de l'Humanité! Cela ne se peut pas, du moins, avant d'avoir long-temps réagi sur soi-même, avant d'avoir calmé par

des efforts soutenus les bondissemens du cœur, et réglé sa jeunesse. Et cette tâche de compression ne peut pas se faire en un jour, quand on voit cette Vérité si belle, cette Vérité divine, cette Vérité qui apporte le bonheur à tous les Êtres, violemment repoussée, ou misérablement étouffée sous le fracas de la guerre et des querelles, ou couverte sous les vagues limoneuses et tumultueuses des erreurs et des mensonges!... Force est bien de hausser la voix pour haranguer la Guerre ou la Tempête.

Il ne faut pas confondre notre *action actuelle* avec le *but ultérieur* de cette action. Notre *but* ultérieur c'est l'harmonie intégrale et universelle; mais notre action actuelle *n'est pas cette harmonie*, notre action actuelle *est un combat* engagé contre les forces opposées à la réalisation de ce but d'harmonie. C'est fort illogiquement que l'on nous accuse de contradiction, parce que nos professions de doctrine et de foi sont *pacifiques*, et que nos paroles sont souvent *hostiles*. Il y a là deux sphères fort différentes. Ce qui induit en erreur, c'est qu'on se laisse aller à confondre le caractère de notre doctrine avec celui des doctrines philosophiques et religieuses précédentes, qui toutes ont été des doctrines de moralisation individuelle, destinées à l'individu dans le milieu social même où il se trouvait, et quel que fût ce milieu. Notre doctrine n'est point de cet ordre : c'est une *science* qui enseigne les lois d'une organisation sociale satisfaisant tous les intérêts, et développant légitimement toutes les facultés humaines; mais cette science ne saurait produire les fruits de l'Harmonie avant d'en avoir réalisé les conditions, c'est-à-dire, avant d'avoir organisé le milieu social nouveau qu'elle fait connaître. D'ici là, nous avons à faire œuvre de guerre contre les erreurs qui s'opposent à l'intelligence et à la réalisation des conditions d'où sortira l'Harmonie : et cette œuvre de guerre, loin d'être en contradiction avec notre doctrine d'Harmonie, est, au contraire, *dans l'état actuel des choses*, exigée pour sa défense et pour son triomphe,

Ainsi, au sein de l'anarchie intellectuelle qui règne, le combat nous est imposé, à nous apôtres de l'Harmonie, aussi bien qu'aux hommes des autres doctrines ; seulement il y a une distinction tout à fait capitale à établir ici, et que je vais énoncer dans sa généralité.

3.

Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier.

Disons que tous les partis, toutes les doctrines, politiques ou religieuses, *à l'exception de la nôtre*, reposant sur des conceptions plus ou moins étroites, n'acceptant pas *en principe*, ou même niant en principe et repoussant violemment telles ou telles classes d'intérêts, tels ou tels développemens, telles ou telles manifestations de la nature humaine, il en résulte que la condition logique de triomphe, pour l'une quelconque de ces doctrines, est toujours l'annihilation ou l'oppression des élémens qui n'entrent pas dans son principe. La *lutte de ces doctrines dans le domaine intellectuel*, représente donc une lutte d'intérêts opposés, de manifestations qui se nient les unes les autres : donc elle entraîne logiquement *une lutte ultérieure dans le domaine des faits*, c'est-à-dire, une perturbation sociale suivie d'une oppression. — Toutes les doctrines, tous les partis politiques ou religieux qui se sont montrés jusqu'à ce jour, ont eu ce caractère, et ont engendré ces conséquences, ou tendu à les engendrer; car *toutes* ces doctrines contenant des négations, devaient se résoudre finalement dans une guerre contre les élémens niés par leurs principes trop étroits.

Notre doctrine, au contraire, ayant *sérieusement* pour principe l'*Association intégrale par le complet développement de la nature*, et *étant capable de son principe* (1),

(1) Ayant *sérieusement* pour principe..., et *étant capable de son principe;* nous insistons sur ces conditions, afin que

a pour caractère d'offrir satisfaction à tout intérêt donné, à toute faculté, à toute passion constitutive de l'humanité. N'ayant, en fait et dans sa réalisation, rien de vraiment humain à rejeter, à condamner ou à opprimer, sa lutte intellectuelle contre les autres doctrines n'est pas du tout une lutte contre les intérêts spéciaux (matériels ou

l'on ne confonde point une réalité avec des apparences. Le *St.-Simonisme,* par exemple, avait pris pour principe ou plutôt pour drapeau le mot *association universelle;* mais ce mot était *si peu compris, si peu sérieux,* et la doctrine *si peu capable du principe* contenu dans ce mot, que le St.-Simonisme commençait, même doctrinalement et explicitement, par nier les intérêts les plus capitaux et les élémens humains les plus importans, *la propriété, l'hérédité, la liberté, la famille,* etc. Loin d'être une doctrine d'*association universelle,* le St.-Simonisme, pour qui sait voir le fond des choses, a été, sans que la plupart de ses apôtres en eussent seulement la conscience, la plus grande *manifestation révolutionnaire* des temps modernes. Qu'est-il resté du St.-Simonisme dans le monde? Il en est resté, dans une partie de la presse républicaine, l'idée absurde de la suppression de toute hérédité, et, logiquement, de la propriété individuelle; et il en est resté dans les masses un levain révolutionnaire qui couve, qui se développe sourdement, et qui ferait trembler les classes supérieures et nos gouvernans, s'ils n'ignoraient entièrement ce que c'est que le peuple, ce qui se passe en lui, et s'ils n'avaient reçu, à un degré éminent, le don de légèreté, d'imprévoyance et d'aveuglement. Oui, il se fait à l'heure qu'il est un travail terrible dans les têtes du peuple; et si vous voulez en savoir quelque chose, allez dans les ateliers où le peuple travaille aujourd'hui pour vos plaisirs et vos jouissances, heureux du monde! Là vous verrez des bras nerveux, des poitrines velues, et vous entendrez des voix fortes et fières chanter en chœur, au bruit des marteaux et des enclumes, et sur des airs mâles et belliqueux, des refrains dont vous comprendrez peut-être le sens, des refrains tels que celui-ci :

« Sème le champ, Prolétaire....
» C'est l'Oisif qui récoltera! »

Si les libéraux, aujourd'hui au pouvoir, comprenaient la menace qui gronde au fond de ces paroles, vous verriez qu'ils les feraient défendre par la police, et que sur cette grande mesure ils dormiraient tranquilles ¡¡¡ O prévoyance, ô génie de nos hommes d'État ¡¡

moraux) qui sont la base de ces doctrines spéciales. Cette lutte n'est dirigée que contre l'exclusivisme du principe de ces doctrines étroites, et contre l'impuissance, la malfaisance, le vague, l'absurdité ou la nullité de leurs moyens. Notre lutte contre les autres doctrines est purement intellectuelle, et ne saurait jamais se résoudre logiquement en guerre dans le domaine des faits. Entre les sectes et les partis, il y a des intérêts opposés, des faits fondamentaux opposés, et qui, dans l'état social qu'ils acceptent les uns et les autres, se nient réellement. Les négations réciproques et la guerre de leurs idées les poussent à réaliser l'oppression et la guerre dans les faits. Nos adversaires sont, patemment ou latemment, mais nécessairement des ennemis les uns pour les autres. De nous à eux, au contraire, il n'y a aucune hostilité essentielle, puisque nous affirmons, dans une conception omnimode et supérieure, toutes leurs affirmations particulières, et que nous ne repoussons que les négations, qu'ils regardent, par grande erreur et par suite d'une infériorité de point de vue, comme nécessaires à la satisfaction de leurs intérêts respectifs. Ils se combattent pour se détruire, pour anéantir réciproquement les élémens humains qu'ils représentent; nous les combattons pour les éclairer, pour leur prouver qu'il existe un moyen de développer harmoniquement tous ces élémens divers, de les satisfaire simultanément et complétement. En un mot, *chacun d'eux a intérêt à ce que tous les autres aient tort dans leurs doctrines;* TOUS, *au contraire, par rapport à nous, ont intérêt à avoir tort dans leurs doctrines, et à ce que nous ayons raison dans la nôtre.*

Cette thése, que nous laissons ici dans son expression générale, peut être amenée au dernier degré d'évidence par un examen philosophique de la nature de chaque opinion, de chaque secte, de chaque doctrine, en descendant à l'intérêt ou à l'idée dont chacune d'elles est la représentation partielle. La démonstration générale de cette thése de haute pacification ressort implicitement

satisfaire tous les intérêts sociaux, tous les besoins, et cela sans imposer aucun joug !

Le *compelle intrare* est au fond de toutes ces doctrines qui se disputent le gouvernement, le droit de *faire la loi*, c'est-à-dire la force. *La liberté* et *l'harmonie* sont au fond de la nôtre, qui ne demande qu'une expérience, un essai réduit à un espace infiniment petit, pour éclairer les hommes sur leurs *vrais intérêts;* qui ne veut envahir la société que par le bienfait même de sa réalité prouvé à tous les yeux, sans rien imposer préalablement à personne.

Nous sommes donc les serviteurs, les vrais serviteurs de l'humanité; les représentans de tous ses intérêts et de toutes ses aspirations. Nous combattons, il est vrai; mais nous ne combattons que des erreurs fatales : nous ne combattons pas des intérêts, des élémens vivans et réels; nous ne combattons que les idées fausses, qui empêchent nos adversaires de comprendre comment notre doctrine sert, beaucoup mieux que leurs propres théories, leurs propres intérêts : nous sommes au fond les amis et les serviteurs de nos adversaires. Comment l'intolérance et la haine seraient-elles au fond de nos cœurs, à nous, dont la main est tendue à tous, et dont les armes ne frappent que les routines et les erreurs qui empêchent les hommes de s'entendre, et les intérêts de toutes les classes d'entrer dans la combinaison bienfaisante qui les unira, qui fera régner la paix, qui ouvrira les sources abondantes de toutes les prospérités, réalisera tous les accords et tous les bonheurs !... Ah ! de grâce, comprenez, comprenez bien le sens de nos luttes, le but de nos combats ! Sans doute, et nous l'avons souvent dit, et c'est une triste nécessité de ces temps d'anarchie et de tempête, sans doute dans cette mêlée terrible des opinions contradictoires, des erreurs anciennes et récentes; dans cette mêlée où tous frappent à tort et à travers à grands coups d'épées, de sabres et de massues, nous ne pouvons pas entrer nus et désarmés; nous ne pouvons parer avec des éventails les coups que l'on

nous porte; mais nous ne combattons que pour que l'on nous entende, pour que l'on fasse une trêve, pour que l'on mette bas les armes, et que l'on raisonne, que l'on examine, que l'on juge, que l'on décide sur les choses par l'intelligence et par l'expérience.... Vous n'écoutez pas, vous écrasez qui n'est pas armé! C'est vous qui nous forcez de frapper, puisque vous ne voulez faire compte que de qui frappe fort.... Et l'expérience est là, qui prouve que l'on ne nous a écoutés qu'en proportion de ce que nous avons frappé....

4.

Influence actuelle de la Science passionnelle.

Il ne faut donc pas nous rendre comptables de nécessités que nous avons subies à notre grand déplaisir; ce qui est venu des conditions imposées par le milieu actuel, il ne faut pas l'attribuer à des dispositions qui ne sont pas dans nos cœurs et qui ne sauraient y tenir. De la haine dans nos cœurs; de la haine pour des hommes! bon Dieu, mais ce sentiment inférieur ne pourrait pas, fût-il même appelé par la volonté, subsister chez ceux qui ont compris avec profondeur la science dont nous sommes les apôtres. Tout esprit quelque peu élevé, quand il est imbu de cette science, devient imperméable à la haine; et, loin de porter ce sentiment dans la discussion des idées, dans le domaine intellectuel, il ne peut pas même l'éprouver dans le domaine des faits, des actes, des relations sociales et morales. Dans le premier de ces domaines, il peut être emporté sans doute par une énergique réaction contre les préjugés funestes, les erreurs pernicieuses qui entretiennent le mal sur la terre; dans le second, il peut éprouver éloignement, pitié, dégoût ou mépris pour ces natures que les circonstances ont faussées et dégradées, dans lesquelles la lâcheté, la perfidie, la bassesse et le vice se sont fortement enraci-

nés; mais comme il voit et juge les causes des erreurs et des dégradations, il demeure au-dessus de la haine, sentiment étroit et aveugle qui dans aucun cas ne saurait lui imposer son joug humiliant.

Les doctrines morales les plus pures, les préceptes évangéliques eux-mêmes ont prohibé, *en théorie,* la haine de l'homme pour l'homme; mais *en fait,* ces doctrines et ces préceptes n'ont pas empêché que des caractères même fort élevés qui les professaient fussent sujets de la haine. Hé bien! le fait que je signale ici, c'est que notre doctrine, qui ne se réduit pas à une collection de préceptes moraux, mais qui est l'expression de la véritable science de l'homme et de la société, a le propre d'expulser la haine du cœur de ceux qui comprennent cette science, s'ils sont dignes de la comprendre; de sorte que tel (je dis tel, je ne dis pas quiconque), de sorte que tel qui, nourri des préceptes moraux les plus purs, ne se fût jamais senti au-dessus de ce sentiment subversif, s'en trouve affranchi quand il s'est assimilé la science que nous enseignons.

Ainsi, quoique le but direct de cette doctrine ne soit pas de moraliser les individus vivant dans la société actuelle; quoique son but direct soit de promulguer les conditions d'une société nouvelle dans laquelle tous les hommes pratiqueront la vertu et s'aimeront entre eux, parce que l'amour et la vertu auront sur eux, dans ces nouvelles conditions sociales, *un charme tout-puissant;* l'effet actuel et indirect de cette doctrine est cependant plus énergiquement moralisateur et pacificateur que tous les efforts directement exercés par toutes les doctrines morales et religieuses antérieures. Il est entendu que je parle toujours de cette doctrine bien comprise, comprise telle qu'elle est, comprise dans son essence et sa pureté, et non comme la comprennent ceux qui croient y trouver la justification de leurs extravagances, de leurs désordres ou de leurs vices, sous prétexte que ce sont des essors passionnels.

Cette doctrine excite donc à l'horreur du mal sous

les trois formes *erreur*, *laideur* et *vice*, qu'il revêt en se produisant dans le domaine intellectuel, dans le domaine matériel, et dans le domaine moral : mais en même temps, rapportant le mal à ses causes, qui résident dans la fausseté des combinaisons sociales, elle développe l'amour de l'Humanité, elle dispose à la tolérance, et donne à ce sentiment toute l'extension qu'il puisse, sans déraison et au sein des conditions actuelles, atteindre dans le cœur humain.

Or, sans aucun doute, loin d'être contradictoires, ces deux sentimens sont fort compatibles. Une violente réaction contre le mal et contre les erreurs qui le propagent ou l'entretiennent, se concilie très-bien avec l'amour de l'Humanité, et en est même une manifestation d'autant plus certaine qu'elle est plus puissante et plus sincère. Seulement il faut comprendre les choses, il faut se garder de laisser aller son jugement sur une fausse apparence, et de voir, par exemple, dans les formes énergiques de cette réaction contre des erreurs funestes, un signe de haine ou de mauvais vouloir envers ceux qui de bonne foi professent ces erreurs.

5.

Du Préjugé ancien, que les Hommes sont condamnés au Mal sur la Terre.

Mettez-vous un moment à notre point de vue. Nous croyons qu'une grande découverte a été faite, la plus grande des découvertes dont l'intelligence puisse prendre possession, la découverte de la Loi des Destinées, des Harmonies Universelles et du Bonheur réalisable sur cette terre.

Nous croyons que du moment où, sur un point du globe, on sera entré dans les voies ouvertes par le Génie qui a reconnu cette loi sublime ; que du moment où un seul élément social harmonique aura été constitué ; aus-

sitôt l'harmonie et le bonheur se répandront comme un embrasement sur le monde. Voilà notre croyance ; elle est nette et tranchée : c'est une certitude mathématique, c'est une vue lucide et calme de l'arrangement des choses, suivant l'ordre que leurs rapports naturels invoquent, que leurs convenances appellent. Nous avons sous les yeux la société de l'avenir, nous contemplons le splendide cortége de ses harmonies ; et nous voyons comment une expérience (qui n'exige pas des moyens gigantesques) peut, dès demain, inaugurer sur le globe cet avenir de liberté, d'ordre, de vertu, de splendeur et de magnificence.

Eh bien ! quoique le désir de ce bonheur possible soit le désir suprême de l'homme et la vie de son âme ; quoique l'invincible gravitation de l'être intérieur vers les sphères de ces harmonies prouve invinciblement que ce bonheur et ces harmonies sont la voie de notre vraie Destinée, et que l'homme a été créé pour ces sphères heureuses ; le passé, le passé douloureux, terrible, et les misères de la réalité présente ont si complétement étouffé l'espérance et paralysé la foi dans les cœurs, que sur toute la terre, aujourd'hui, le bonheur universel est considéré comme la chimère par excellence..... Chose étrange ! on vous permettra plutôt de chercher la pierre philosophale ou la quadrature du cercle, que d'étudier ce grand problème du bonheur ; du bonheur !.... que toute âme désire, auquel toute âme aspire !

Cette réclamation universelle de la même fin, cette tendance nécessaire, absolue, de tous les Etres vers le même but, LE BONHEUR, on refuse d'y voir la preuve que ce but est dans la Destinée des Etres et que les Etres doivent l'atteindre ! On aime mieux croire que ce but est une chimère, et que Dieu n'aurait ainsi frappé tout ce qui a vie du désir permanent et fatal d'un but impossible, que pour se donner l'odieux, l'infernal plaisir de torturer tous les êtres vivans, en proportion même de la supériorité des facultés et des désirs dont il les aurait pourvus... !

Et pourquoi l'esprit de l'homme s'est-il enfoncé aussi

profondément dans l'erreur et l'impiété? Comment s'est obscurcie cette vérité lumineuse qui montre la *réalisabilité* du bonheur comme la conséquence naturelle de ce désir de bonheur que le Dieu grand et bon a déposé dans nos cœurs, non pour nous égarer et nous tourmenter, mais pour nous mener à l'Harmonie et à ses joies surabondantes? Ah! ce n'est pas seulement parce que, chez les masses, cette belle et pieuse croyance au bonheur s'est affaissée sous l'énorme pression des douleurs accumulées dans les mauvais jours; c'est encore, c'est surtout parce que l'Intelligence et le Sentiment religieux, ces deux grandes puissances de l'homme, ont été, dès les temps anciens, faussés dans leurs voies par ceux qui imprimaient le mouvement aux idées et aux peuples. La Raison, qui devait servir de phare dans les ténèbres où les peuples étaient plongés; la Foi qui, pareille à la colonne de feu d'Israël, devait conduire à la Terre Promise l'Humanité engagée dans le désert, subissant l'une et l'autre le joug du Mal qui dominait les masses, se sont faites ses complices. L'une et l'autre ont conspiré contre la croyance de la Terre Promise, de la Destinée Heureuse; l'une et l'autre ont long-temps maintenu l'Humanité au milieu du désert....

Par son poids, par sa durée, par son inertie, le Mal agissait *passivement* sur le sentiment des générations et tendait à comprimer en elles l'espoir de la grande conquête. Les théories philosophiques et les dogmes ont travaillé *activement* à seconder cet effet funeste; c'est directement, c'est en face, qu'ils ont attaqué l'espoir du bonheur, pour le détruire dans ses racines; ils ont, de toute leur puissance sur l'esprit des peuples, sanctionné la négation de l'Harmonie sur la Terre; ils ont tant fait enfin, en combinant avec l'influence passive du Mal leur influence propre et active, qu'ils sont parvenus à inculquer à l'homme cette triste croyance que ce Mal (temporaire) est éternel, fatal et voulu; que sa source est dans notre nature même, nature mauvaise, vicieuse et corrompue; que les privations, les douleurs et les larmes for-

ment notre lot ici-bas; et qu'ici-bas la perfection de la sagesse et de la science humaines sera à jamais de savoir comprimer les désirs que Dieu a mis en nous, enchaîner les aspirations de l'âme et vivre en se résignant....

Cette erreur fondamentale sur l'Homme et la Destinée a porté tous les fruits qu'une aussi grande erreur pouvait et devait produire : elle a fondé et universalisé l'INCRÉDULITÉ et l'ÉGOÏSME.

En effet, si les doctrines religieuses et philosophiques (qui toutes jusqu'à notre âge, et malgré leurs formes diverses, se sont, au fond, constituées sur cette commune erreur), si ces doctrines n'ont pas eu de peine à enlever entiérement à l'individu l'espoir du *bonheur de l'*ESPÈCE, comme elles étaient *absolument impuissantes à tuer dans son cœur le désir et l'amour de* SON PROPRE *bonheur*, elles ont eu pour résultat de jeter chaque homme dans la *recherche isolée et égoïste de* SON *bonheur* PARTICULIER.

Le bonheur de l'espèce, le bonheur de tous, le bonheur solidaire, l'Harmonie sociale étaient une chimère; y croire était une insigne folie ou une impiété. Mais en même temps l'individu restait Homme et VOULAIT JOUIR (en ce monde ou en l'autre, peu importe). — De-là, que pouvait-il sortir? — Eh! grand Dieu! ce qui en est sorti: l'égoïsme, et rien que l'égoïsme; c'est-à-dire, un espoir tout *individuel*, une règle de conduite faisant consister la sagesse réelle, pratique, véritable, à chercher *pour soi*, et tout au plus pour les siens, SON bien dans ce monde, à savoir se caser SOI ET LES SIENS dans ce monde, ou, ce qui est encore et toujours l'égoïsme, à préparer SON *salut*, c'est-à-dire, *son bonheur* INDIVIDUEL dans l'autre monde. Quant au bonheur de l'*Humanité* ENTIÈRE dans ce monde, ou au salut de l'*Humanité* ENTIÈRE dans l'autre, c'était folie d'y songer suivant les théories philosophiques, c'était impiété d'y croire suivant les dogmes religieux : les philosophes et les prêtres se rencontraient dans une négation commune; ceux-là parlant au nom de la raison humaine, ceux-ci au nom de Dieu et de la foi...

Oui! le lien suprême et harmonique de tous les Etres du monde en Dieu, le bonheur possible de l'espèce, la belle Destinée qui doit établir sur la terre l'abondance, l'amour, l'unité, la félicité universelle, investir l'homme de sa royauté sur la création, et le conduire par le bonheur terrestre aux bonheurs et aux gloires des développemens futurs et des vies éternelles ultérieures: tout était faux et condamné! Ces saints désirs de l'âme qui veut le bonheur pour toutes les âmes, cette religieuse espérance du règne des lois de Dieu sur la terre, ces lumineuses émanations de l'Eternel Soleil de la lumière du monde, ces aspirations divines.... c'étaient des pièges de Satan! Car la croyance *au règne de Dieu sur la Terre* était une hérésie.... l'expression de cette croyance un blasphème.... et la recherche des moyens d'établir le règne de Dieu ici-bas, une orgueilleuse révolte de Titan contre Dieu!

Voyez-vous la conséquence à laquelle on était forcément conduit par le principe même du dogme? — Travailler à établir dans la société les lois de Dieu, c'était se révolter contre Dieu! car le règne des lois de Dieu dans la société ferait le bonheur des hommes sur la Terre, et Dieu, affirmait le dogme, ne veut d'aucune façon que le bonheur règne sur une Terre qu'il a dévouée aux larmes et aux douleurs. — Se peut-il rien de plus monstrueusement contradictoire, rien d'aussi absurde?

Tel est pourtant le dogme qui, depuis les temps les plus reculés, subjuguant l'intelligence et obscurcissant le sentiment naturel de la Destinée vraie, a empêché le Génie humain de découvrir cette belle Destinée, en lui interdisant d'en rechercher les voies, ou, ce qui a été plus fatal encore, en faisant croire aux hommes que l'idée d'une Destinée heureuse était une chimère (1).

(1) Un lecteur judicieux ne manquera pas de faire ici une remarque importante : c'est que, s'il est impie et absurde de nier *à priori* la *possibilité* du bonheur universel sur la terre, en soutenant que Dieu *veut absolument* que le mal s'y perpétue, il

frances, et par notre résignation à les supporter; si Dieu considère comme une révolte contre sa volonté le bonheur goûté sur la terre, la charité alors est une très-grande inconséquence.... Porter secours à votre frère qui souffre, c'est tendre un piége à sa faiblesse, c'est lui enlever des mérites, des occasions, des moyens de salut. Si vous diminuez le mal sur la Terre, si vous y faites régner l'abondance, le bien-être, si vous y remplacez les privations et les sacrifices par les satisfactions, vous êtes le plus perfide des tentateurs, vous êtes le plus grand de tous les fléaux; car vous avez séduit les hommes et vous leur avez enlevé les moyens de leur salut : ce bien-être que vous avez répandu sur vos frères, ces joies, ces satisfactions que votre charité ardente a versées sur eux, ce bonheur goûté sur la terre aura irrité Dieu et escompté pour l'éternité le bonheur de vos frères. Ainsi vous serez d'autant plus malfaisant que vous ferez plus de bien ici-bas; et plus près la charité approchera de son but, plus elle sera ingénieuse et puissante à rendre heureux les humains, plus elle aura préparé de victimes à l'enfer (et l'enfer de ce dogme terrible est éternel)! Voilà les conséquences où le dogme mène! Quiconque accepte le principe, s'il veut être logique, doit accepter aussi ces conséquences monstrueuses. Et c'est pourtant là ce que l'ignorance, la faiblesse, et l'orgueil humain ont mêlé à la doctrine du Christ!

Si la charité, qui est une expansion du cœur et que prescrivait la loi du Christ, s'est développée malgré le dogme, qui était une erreur de l'esprit, ce dogme n'en a pas moins eu puissance de renfermer la charité dans le cercle le plus étroit, de la limiter à une action misérable, essentiellement individuelle et fragmentaire. En effet, il a réduit la charité à avoir pour expression l'aumône, la dégradante aumône; l'aumône qui caractérise la barbarie d'une société dans laquelle les malheureux et les faibles sont abandonnés aux hasards et aux humiliations de cette charité individuelle, avilissante et corruptrice. Cette charité-là, tout excellente qu'elle soit comme

sentiment et dans son principe, a bien plus nui à la société qu'elle ne lui a été utile; car en jetant des gouttes d'eau sur l'incendie elle n'a finalement servi qu'à l'accroître. L'aumône et la charité publique (qui, elle aussi, a toujours été réduite à l'action individuelle, parce qu'elle n'a jamais eu pour objet que le soulagement transitoire de l'individu souffrant), l'aumône et la charité publique, loin de les diminuer, ont nourri la misère et la corruption dans la société.

La charité, qu'un dogme vrai, qu'une philosophie vraie eussent développée, et que les dogmes et les philosophies du passé ont étouffée, c'est la charité supérieure, intelligente et large, la charité *sociale*, qui n'exclut pas l'exercice éclairé de la charité *individuelle* tant qu'elle est nécessaire, mais qui montre au cœur et au génie de l'homme, pour but à atteindre, l'amélioration générale de la société, la destruction de la misère, du vice, de la souffrance, dans leurs racines mêmes, l'annihilation du mal enfin dans ses causes. Voilà la charité qui fût résultée des enseignemens du Christ, et qui, excitant et sollicitant le génie de l'Humanité à la recherche du bonheur social, en eût dès long-temps ouvert les voies, si la foi au bien, la confiance en Dieu et l'espérance eussent prévalu contre ce dogme du désespoir et du mal qui damnait le monde et le livrait à Satan.

Lorsque la poésie sombre et lugubre qui avait enveloppé ce dogme des plus effrayans mystères était dans toute la force de son influence sur l'esprit des peuples, elle pouvait du moins servir à sanctionner des prescriptions de vertus et de sacrifices. Aujourd'hui cette force est détruite : l'enfer et ses terreurs tiennent fort peu de place dans les préoccupations des hommes, et l'individu, il faut en convenir, précipité dans le tourbillon d'un égoïsme effréné, se dévoue tout entier à son intérêt, à sa fortune, au travail de son bien-être, sans trop se soucier de ce que ce bien-être pourra lui faire perdre dans l'éternité. Ainsi, l'individu s'est complétement affranchi du dogme, quant à ce qui concerne son individualité; mais

quant à ce qui concerne la société, il s'attache fortement au contraire à l'idée du dogme, et se range dévotement ou philosophiquement à son principe ; car ce principe caresse et légitime son égoïsme. Qu'est-ce qu'un égoïste, en effet ? c'est l'homme qui fait au dogme du malheur aussi bon marché du bonheur de ses frères, du bonheur de la société, qu'il met de fureur à lui disputer son bien propre, son bonheur isolé.

Oui, ce sont les hommes le plus impétueusement dévoués à l'édification de leur fortune individuelle, les hommes qui n'ont qu'une seule pensée, qu'un seul but, celui de s'abriter contre le mal général, eux et leur famille, et d'accumuler dans le nid qu'ils ont construit à leur égoïsme toutes les commodités, toutes les jouissances de la vie ; ce sont ceux-là précisément qui se montrent les apôtres fervens de la nécessité du mal social sur la terre.... Ils vous disent avec un aplomb incroyable, les uns, qu'il est impossible, les autres, qu'il est impie de vouloir réaliser pour tous les hommes, quoi ? ce qu'ils travaillent si ardemment à réaliser pour eux-mêmes ! Et vous entendrez ces égoïstes naïfs répondre à vos principes d'universalisation du bonheur, en arguant contre eux de la parole du Christ, de ce Christ qui a été tout amour, tout dévouement pour l'Humanité !

Ainsi ce dogme fatal, ancien, engendré par le Mal, qui s'est introduit dans toutes les doctrines philosophiques et religieuses, qui a altéré et corrompu les plus pures d'entre elles, et qui, depuis plusieurs milliers d'années, a courbé universellement sous son joug l'intelligence humaine ; ce dogme qui nie la réalisabilité de la paix, de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie, de la volonté du Christ, du bonheur des hommes sur la terre ; qui la dévoue à jamais à la misère, au crime, au versement du sang, aux larmes et aux douleurs ; ce dogme enfin qui, sur le front de Satan, le génie du Mal, posait la couronne légitime du monde, a toujours eu pour effet de jeter l'homme dans l'égoïsme, en ne lui laissant d'autre but que son propre bonheur actuel ou futur.

L'opinion dérivée de ce dogme est aujourd'hui la Théorie commune à tous les égoïsmes, égoïsme des individus, égoïsme des sectes, des partis et des classes; c'est leur principe de ralliement. Elle constitue donc, si l'on peut rapprocher ces deux mots, la RELIGION DE L'ÉGOISME.

Voilà quelle est l'influence finale de ce dogme, que beaucoup d'hommes honorables, mais peu clairvoyans, prennent maintenant encore, soit en prose, soit en vers, pour thème de leurs élucubrations religieuses, philosophiques, et mélancoliques. Quelle démence! Messieurs les prosateurs, Messieurs les poëtes, qui exploitez si malencontreusement encore les lieux communs de cette vieille et triste donnée, permettez qu'on vous soumette l'idée qu'en agissant ainsi vous agissez sans votre intelligence. Votre intelligence, en effet, et l'expérience positive des temps passés et présens vous montreraient facilement qu'en enracinant dans les esprits la théorie de la nécessité du mal social, qu'en propageant, par vos vers et par votre prose, la croyance à l'impossibilité du bonheur général sur la terre, vous n'aboutirez qu'à renforcer l'égoïsme : car encore une fois, quand vous aurez convaincu l'individu que le bonheur général ne peût pas être réalisé, quel autre but lui restera-t-il que celui de son bonheur exceptionnel? Si le mal général est une nécessité permanente, ne devient-il pas sagesse de s'abriter aussi bien que possible, soi et les siens, contre ce mal général? Et ne devient-il pas folie de se préoccuper du bien universel, du bien social, de consacrer sa vie à sa recherche, si ce bien n'est qu'une chimère?

Eh! malheureux! proclamez, proclamez donc de toutes les forces de votre éloquence et de votre âme, proclamez que le bonheur est possible sur la terre comme dans le ciel! que comme le ciel dans lequel elle nage, la terre appartient à Dieu son créateur! qu'après les premiers jours de faiblesse, d'ignorance et de misère, viendront les beaux jours de la puissance, de la gloire et de l'Harmonie! dites-nous que le bonheur de nos frères est pos-

sible, si vous voulez que nous nous consacrions à préparer le bonheur de nos frères!

Hommes de religion, philosophes, poëtes! voilà trop long-temps que vous engendrez, que vous nourrissez, que vous légitimez et consacrez l'égoïsme, qui est la seule sagesse dans le système d'idées que vous avez propagé. Développez enfin le dévouement et l'amour de l'Humanité en offrant au dévouement un grand but, en proclamant que l'amour de l'Humanité n'est pas un sentiment improductif et stérile! Comprenez et faites comprendre à vos frères qu'il y a devant l'Humanité un beau, un splendide avenir; qu'il est glorieux, qu'il est grand et religieux aux générations actuelles d'y travailler, ne fût-ce que pour les générations qui viendront après elles. Ne voyez-vous pas, hommes de religion, philosophes et poëtes! que, si vous répandiez parmi les hommes cette foi à la Destinée humaine, et cette sainte espérance du bonheur de l'Humanité, cette foi et cette espérance éveilleraient une ardente *charité* dans les cœurs? que l'égoïsme n'aurait plus ni prétexte, ni refuge? qu'il ne pourrait plus comme aujourd'hui s'envelopper du manteau de la raison et de la sagesse, et que, apparaissant dans toute sa nudité hideuse, il ferait peur à tout le monde? Mais si vous ne voulez pas que les hommes croient à l'efficacité de leurs efforts, si vous voulez leur arracher non-seulement l'espoir du bonheur social pour leur âge, mais encore l'espoir que leur dévouement prépare le bonheur des âges suivans, alors, cessez vos déclamations ridicules contre l'égoïsme; car, encore une fois, la conséquence humaine des principes de votre prose et de vos vers, c'est que l'égoïsme est la seule sagesse, que le dévouement est une chose inutile, puérile, une absurdité, une niaiserie.

Je n'ai pu m'empêcher de combattre ce vieux dogme de l'Orient, qui, dès avant l'origine des temps historiques, s'est répandu dans les nations, a corrompu toutes les philosophies, empesté toutes les religions, déterminé sur tous les points du globe l'avortement du génie social,

et maintenu plus de deux mille ans de trop l'Humanité de notre terre hors des voies où Dieu l'appelle. J'ai constaté, en le combattant, que l'intelligence humaine est maintenant encore universellement esclave des conséquences de ce dogme; car l'impossibilité du bonheur social sur la terre est une idée qui, bien que approchant de sa fin, est aussi puissante aujourd'hui dans le monde où elle règne à l'état d'opinion, que quand elle y régnait comme article de foi; et cela parce qu'elle s'allie avec l'égoïsme général, le légitime et le nourrit.

Ainsi, grâce à la longue influence du mal sur la terre, grâce à des principes faux, à des dogmes malfaisans, promulgués dès le berceau du monde par les théocraties, dont ils servaient la domination; acceptés par l'ignorance des peuples, roulés d'âge en âge dans le grand fleuve de la tradition, et mêlés à toutes les conceptions philosophiques ou religieuses, l'intelligence refuse encore de croire à la Destinée. C'est en vain que le Génie de l'Humanité, gravitant instinctivement et par les vertus intérieures de sa nature vers la sphère dont les harmonies l'appellent, a élevé, dans les trois derniers siècles, à la gloire et à la puissance humaines de superbes trophées : c'est en vain que nous avons, par la science, conquis la terre et envahi les cieux!

Eh quoi! l'homme, ce ver de terre, cette créature dont vous vous êtes plu à proclamer la faiblesse, l'humiliation, la misère; cette créature jetée sur une terre maudite pour y vivre esclave des élémens, pour y être le jouet de leurs mouvemens désordonnés, et s'y anéantir dans le sentiment de sa propre petitesse; cette créature impuissante, la voici qui dompte ces élémens terribles, qui règle leurs actions, subjugue leurs forces et les fait servir à ses besoins et à ses plaisirs!..... Les ronces et les épines devaient déchirer et ensanglanter à jamais ses pieds dans les vallons de la terre maudite! Et voici que la créature condamnée aux ronces et aux épines arrache les épines et les ronces, ou mieux encore, les transformant par la greffe, leur commande

d'adoucir leur écorce et de porter des fruits savoureux!..... Partout où elle fait acte de volonté sur la terre d'exil, cette terre d'exil se couvre de fleurs et d'épis, se sillonne de canaux et de routes rapides, de cités populeuses et de palais somptueux... Et si elle ouvre les flancs de cette terre de malédiction, elle les trouve remplis de trésors... Cette terre d'exil est un riche et un beau domaine.

L'homme a puissance de régner sur la terre, de régner sur les eaux, de régner dans les airs; le sol souterrain lui paie tribut; il assujettit tous les élémens à son service : quand sa voix se fait entendre au milieu de la création, la création tout entière écoute et obéit. Ainsi tout est soumis à l'homme sur son globe. D'ailleurs, il a déjà exploré le ciel; déjà il en a dressé la carte, en a reconnu les lois et calculé les mouvemens; il a mesuré les dimensions des astres qui l'habitent, il a plongé sur eux un regard assez puissant pour promettre des connaissances bien autrement complètes, des communications même.... Et ce qu'il a fait en trois siècles de civilisation sur un petit coin du globe n'est rien, évidemment rien à côté de ce qu'il est appelé à faire, car il accroît chaque jour les instrumens de sa puissance avec une si prodigieuse fécondité, il se soumet si merveilleusement les élémens, les choses, les distances et le temps, qu'il ne lui est plus permis de borner ses prétentions, de limiter ses espérances....

Et c'est à ces signes que vous reconnaissez la créature déchue? la créature en butte à la malédiction d'un Dieu inconséquent et cruel? la créature condamnée aux humiliations et aux douleurs, exilée dans le triste et obscur séjour des expiations et des larmes?.... A ces signes, moi, je reconnais un Roi et un Royaume, et je salue la volonté véritable de Dieu qui a préposé l'homme au gouvernement du globe, et qui excite le jeune Roi à se saisir du sceptre et à ceindre son front du diadème.

Prenez-y garde! vous qui condamnez Dieu à vouloir l'humiliation et la misère de l'homme ici-bas, car voici

que l'homme aurait bientôt vaincu Dieu. Votre dogme, injurieux à Dieu, a pu prévaloir quand l'homme, dans son enfance et sa faiblesse, tremblait devant Dieu qu'il supposait un maître barbare, un despote terrible, et dont il redoutait la colère; mais il n'est plus fait pour l'homme grandi en force et en intelligence; car l'homme dans sa force et dans son intelligence connaîtra Dieu son père, l'aimera de tout son amour et saura qu'il n'a rien à redouter de lui, mais tout à espérer, tout à demander et tout à attendre (1).

6.

Énorme inertie à vaincre.

Disons-le néanmoins, malgré nos conquêtes, malgré l'empire glorieux que notre génie a pris dans ces derniers siècles sur la nature en s'associant à ses puissances; malgré la création et la possession des instrumens d'action, et quoiqu'il ne s'agisse plus aujourd'hui que de nous organiser, de régulariser, de combiner notre travail sur la nature, pour enrichir le monde de tous les beaux fruits de l'industrie, de l'intelligence et de l'harmonie; aujourd'hui, reconnaissons-le, l'idée du bonheur universel (tant les vieilles erreurs des peuples sont difficiles à déraciner!) est toujours regardée comme une chimère.

« Jamais on ne pourra faire vivre les hommes en » bonne harmonie, et les rendre heureux. Leurs pas» sions s'y opposent. Le mal que nous voyons a tou» jours été et subsistera toujours. » C'est une maxime consacrée. Ainsi, le préjugé, vaincu par les faits dans l'ordre matériel et dans l'ordre des sciences, nous déborde encore par la tradition dans l'ordre moral et

(1) Voyez la note (A), sur la doctrine de la Rédemption, à la fin de cet *Intermède*.

social; la littérature ancienne et moderne en est tout imprégnée : l'enfant le suce avec le lait, le respire avec l'air, et l'égoïsme, ainsi que je l'ai fait voir, accueille et propage avec amour et reconnaissance une incrédulité à l'abri de laquelle il se sent si bien à l'aise; de telle sorte qu'il n'est aucun préjugé plus répandu, aucun lieu commun plus universel que l'expression de cette maxime. Pauvres, riches, savans et ignorans, tous sur ce point sont d'accord.

Observez que plus une erreur est générale et ancienne, et plus elle est perfide; car on ne pense pas à la suspecter, et l'on fléchit d'ailleurs sous le poids d'un témoignage universel. Il en est des hommes vivant dans l'atmosphère d'une vieille erreur, comme des hommes vivant dans une atmosphère fétide. Ils vont, viennent, agissent dans un air vicié, mais sans avoir le sentiment de son infection, sans savoir rapporter à cette putridité, que leur odorat habitué ne reconnaît pas, l'origine des maladies qui les affligent; et ils spéculent sur mille causes étrangères, avant de suspecter l'atmosphère qui les enveloppe. Or l'erreur dont nous parlons couvre la terre entière, dès l'origine des temps historiques.

Ainsi, quoique cette erreur antique approche de son terme, quoiqu'elle ne règne généralement plus déjà sur les esprits en tant que dogme religieux, mais seulement en tant qu'opinion, en tant que préjugé moral, universellement accrédité par la tradition et nourri par l'égoïsme; quoique le progrès des sciences et des élémens de la grandeur humaine la mine sourdement et prépare sa chute, il n'en est pas moins vrai qu'elle domine encore et oppose de toute part au développement d'une théorie sociale qui promet le bonheur du monde, une INCRÉDULITÉ, une INDIFFÉRENCE, une INERTIE déplorables, ou des résistances aussi fortes que peu intelligentes et peu réfléchies.

Que faire donc, lorsque l'on est certain de la possibilité de réaliser un ordre social qui universaliserait la richesse, le bonheur et l'harmonie, qui fonderait l'unité

humaine et l'élèverait au plus haut degré de beauté, de puissance, de gloire et de splendeur? Que faire pour agiter un Océan immobile d'incrédulité et d'égoïsme? Que faire pour ébranler cette torpeur générale, pour mordre sur ces préjugés auxquels le temps a donné la ténacité du fer et la dureté de l'acier trempé? Que faire quand on sait qu'il faudrait que les hommes voulussent seulement douter, examiner et éprouver sur un coin de terre l'efficacité du moyen social qu'on leur propose; que faire pour tirer les intelligences du fatal sommeil léthargique qui prolonge les calamités, les fléaux et les douleurs sur la terre entière, quand on sait qu'il serait possible et facile aux hommes, *s'ils écoutaient un moment,* de changer en cris de joie, en chants de reconnaissance et d'amour les pleurs et les gémissemens des peuples courbés, d'un pôle à l'autre, sous le joug de toutes les misères, déchirés par toutes les souffrances? Que faire?

Faut-il exposer sans passion, dans un langage calme et froid, la découverte que l'on croit capable de remédier à tous les maux qui affligent l'Humanité, capable de fonder le bonheur? Mais on ne vous écoutera pas, on rira de votre idée bizarre, de votre *rêve d'honnête homme,* le mot est consacré; on vous répondra souvent que la société n'est pas trop mal comme elle est; on vous répondra toujours qu'elle est tout ce qu'elle peut être, et que c'est une folie que de prétendre à la modifier; on refusera certainement de vous suivre sur votre terrain, et l'on vous débitera une foule de lieux communs économiques, philosophiques, politiques et autres, usés comme le pavé des plus vieilles rues, une foule de lieux communs dont vous êtes saturé dès l'enfance et que l'on vous donnera pourtant comme des argumens que vous auriez ignorés, comme des objections très-capables de réfuter votre système que l'on ne connaît pas.

Que ferez-vous donc, si vous croyez fermement que ce que l'on ne veut pas écouter contient pourtant le salut du monde et le bonheur des hommes? Vous tairez-

vous, vous renfermerez-vous dans le silence et la résignation! Non, si vous vous souciez du bonheur des hommes; non, si vous vous sentez profondément dévoué à une cause aussi sainte; non, vous ne vous tairez pas, vous ne vous résignerez pas, non. Vous comprendrez, dans leurs causes, l'indifférence et la légèreté que vous aurez rencontrées; vous comprendrez la raison des erreurs qu'on vous aura objectées, et leur puissance sur les esprits qu'elles aveuglent. Vous n'aurez aucune colère contre les indifférens, contre les gens trompés qui engendrent de bonne foi les erreurs, ou les entretiennent en répétant bravement les lieux communs les plus médiocres; mais vous vous mettrez en mesure d'attaquer rudement les erreurs, l'incrédulité et l'indifférence....

Ils ne veulent pas venir sur votre terrain et vous écouter.... Vous irez sur le leur, alors: et là, votre critique ardente se mettra en œuvre de le labourer, leur terrain, de le défoncer, de bouleverser leurs idées jusque dans leurs racines. Ils ne veulent pas vous suivre dans ce que vous avez à leur expliquer d'une société nouvelle, large, belle, féconde et bienfaisante.... Vous vous mettrez à découvrir une à une les plaies hideuses de leur société, sur lesquelles ils se complaisent à fermer les yeux; vous leur ferez voir les chairs saignantes, rongées et pourries jusqu'aux os. Ils ne veulent pas venir respirer avec vous l'air pur des régions de l'avenir.... Vous leur ferez sentir les exhalaisons infectes que répand leur société, dont ils s'obstinent à méconnaître l'état morbide. Et ce que vous attaquerez avec le plus d'énergie, ce seront les erreurs les plus accréditées, les illusions les plus répandues, les opinions trompeuses, les fausses idées, les fausses doctrines, les sciences mensongères, qui, par grand malheur, sont fort bien reçues dans les esprits et passent pour de lumineuses vérités. Vous serez prompt et raide à la riposte, quand on aura parlé de votre doctrine sans se donner la peine de la connaître, avec un ton trop cavalier: (ce qui arrivera souvent, car on exige autant de respect pour les préjugés qui ont un vieux

droit de cité, que l'on est injuste, impertinent et leste au vis-à-vis des vérités qui n'ont encore pour elles que les veilles des grands génies auxquels on doit leur découverte (1). Les préjugés d'ancienne souche sont nobles, les vérités neuves sont roturières.)

Quand vous aurez ainsi armé votre doctrine en guerre, quand elle sera entrée militairement dans le domaine des idées reçues, quand elle aura riposté ferme, frappé à droite et à gauche au travers des préjugés qui ne voulaient ni l'écouter, ni la laisser parler; quand elle aura entamé des idoles, brisé des faux-dieux, déchiré des voiles trompeurs, alors il arrivera que l'on prendra garde à elle, et que l'on en fera quelque compte; car elle sera allée là où va l'attention, et elle aura prouvé que, toute pacifique que soit sa nature, elle peut attaquer et se défendre, — ce qui est un grand point dans un monde où l'on méprise tout ce qui paraît débonnaire, où l'on dédaigne et baffoue sans pitié ce qui demande et mérite accueil, soutien, protection, encouragement.

Si, en agissant comme je viens de dire, vous êtes parvenu à exciter l'attention sur une conception que vous croyez fermement importante au bonheur du monde, dont la réalisation doit calmer les souffrances des peuples, délivrer les malheureux des angoisses de la faim et de la misère, délivrer les heureux de leur égoïsme, et marier enfin sur la terre le travail et le plaisir, la richesse et les

(1) Ce péché de légèreté et d'impertinence à l'égard de toutes les découvertes importantes est si universellement constaté et blâmé, que l'on ne comprend guère l'extrême facilité avec laquelle les hommes y retombent toujours. Il est remarquable que, en Civilisation, ce sont précisément ceux qui le signalent du ton le plus philosophique, qui y sont le plus enclins. Bacon, que l'on nomme le père de la philosophie moderne, l'inventeur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la raison et de l'expérience, Bacon écrivait à un de ses amis, en parlant du mouvement de la terre autour du soleil, et des travaux du grand Galilée : « *J'espère que vous avez fait justice des billevesées de cet Italien.* » Il est à parier qu'il y a, encore aujourd'hui, à l'Institut, de savans personnages qui tourneraient le génie de Fourier en ridicule.

XXV

bons sentimens, la vertu et le bonheur ; si vous avez hâté de dix années, de cinq années, d'une année seulement le jour où l'humanité entrera dans les voies de sa prospérité, de sa dignité et de sa gloire, où ces myriades d'hommes, de femmes et d'enfans qui souffrent pourront être rappelés à l'espérance et sécher leurs larmes à l'aspect d'un bel et prochain avenir ; qu'importe, je vous le demande, que vous ayez un moment malmené les erreurs en crédit et les distributeurs de l'aveuglement? qu'importe que l'on vous ait accusé un moment de nourrir dans votre cœur la violence, l'acrimonie, la colère ? Il vous sera facile de prouver le contraire en désarmant au fur et à mesure qu'on écoutera l'Idée nouvelle et libératrice, au fur et à mesure qu'on lui ménagera le dédain, les coups, les attaques injustes. Et d'ailleurs, vous aurez travaillé à une noble et sainte tâche, vous aurez bien mérité de l'Humanité... Telle a du moins été la manière de voir de mon Maître, telle a été la mienne ; et, en vérité, on se tromperait si l'on attribuait à de mauvais sentimens la colère intellectuelle, l'âpreté de style, et les bondissemens que l'on reproche à ses écrits et aux miens.

D'ailleurs je reconnais volontiers, pour mon propre compte, que je suis allé trop loin, que j'ai plusieurs fois été emporté au delà des bornes, que j'aurais pu souvent demeurer aussi fort en étant moins violent et plus digne ; je reconnais surtout avec grande joie, que la doctrine à laquelle j'ai voué ma vie, a conquis maintenant dans le domaine de la discussion et de l'opinion publique une place assez bonne, qu'elle est prise au sérieux par un nombre de personnes assez considérable, qu'elle est assez forte enfin dans la position qu'elle occupe, pour que ses promoteurs la revêtent dorénavant de formes moins dures et moins anguleuses. M'exécutant moi-même franchement et de bonne grâce, j'espère que les lecteurs qui ont été plus ou moins choqués du ton de certains passages du volume qui précède celui-ci, seront disposés à pardonner les fautes du même genre qu'ils pourront rencontrer dans ce qui leur reste à lire. Ce second

volume que je présente aujourd'hui au public, et le supplément qui terminera bientôt l'ouvrage, quoique suivant à un intervalle de plusieurs années la publication du premier volume, sont depuis long-temps composés et imprimés en grande partie : des occupations difficiles, des démarches nombreuses, toutes relatives à la propagation de la Théorie sociétaire, la publication de *la Phalange*, la composition de plusieurs écrits auxquels les circonstances m'ont entraîné, et un état de santé chancelant et pénible qui a paralysé une partie de mes forces pendant plusieurs années, m'ont empêché long-temps de mettre la dernière main à cet ouvrage, pour l'achèvement duquel il m'eût fallu un mois de bonne disposition et de calme. On ne sera donc pas étonné de retrouver, dans une composition qui date en grande partie de l'époque où le premier volume a été publié, quelques écarts de ton analogues à ceux qui m'ont valu des reproches dont je reconnais la justesse, et une turbulence de style qui doit désormais se calmer dans nos écrits.

Mais le lecteur se mettra à notre point de vue : il reconnaîtra que, chez des hommes profondément pénétrés d'une foi dont l'objet est si grand, si capital, la vivacité de la parole n'est qu'une manifestation de la foi; il pardonnera à ces hommes leurs réactions contre l'esprit d'un siècle qui a laissé passer un Génie aussi grand que Fourier, sans avoir eu pour ce Génie bienfaisant, quarante ans consacré dans un temps d'égoïsme général au service de l'humanité, d'autre récompense qu'un délaissement cruel, d'insultans sarcasmes, ou de viles calomnies; il comprendra d'ailleurs que l'on doit indulgence à des travaux persévérans qui n'ont d'autre objet que le bien de tous, d'autre mobile que l'amour des hommes ; il comprendra enfin qu'avant d'avoir acquis du calme et de l'expérience, avant d'avoir appris à régler ses forces et à mesurer ses réactions, il y a un temps de jeunesse et de fougue dont il est raisonnable de tenir compte dans les premières productions d'une Ecole et d'un homme.

7.

Réserves en faveur de la Science, qui n'est pas responsable.

Quant au petit nombre de caractères raides et par trop sévères qui resteraient rebelles à nos légitimes excuses, et que notre acte d'attrition ne disposerait pas à l'indulgence, nous leur dirons de conserver tout ce qu'il leur plairait de colère contre nos formes; mais nous les avertirons que, après tout, il y a dans les nécessités qui nous ont amené à cette discussion de *forme* beaucoup de puérilité et fort peu de raison; car, enfin, ce qui est ici en litige, ce qui importe, ce qui est grave, ce qui doit être jugé, ce à côté de quoi tout le reste tombe et s'efface, c'est le *fond*, et non la *forme*, c'est la question sociale, non le style.

Qu'importe, par exemple, à la vérité et à l'acceptation de la découverte du *calcul différentiel* l'âpreté des discussions qui s'établirent à ce sujet entre Newton et Leibnitz? Et si Newton eût promulgué dans un langage acerbe le théorème de *l'attraction proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances*, serait-on reçu à refuser cette loi comme régissant les relations de la lune, de la terre et des planètes entre elles et avec le soleil, par la raison que l'on aurait des reproches à faire au style dudit Newton? Eh! qu'est-ce, bon Dieu, que le *calcul différentiel* et *l'attraction sidérale*, à côté du problème du bonheur, de la destinée humaine et des destinées universelles? Ces deux belles manifestations du Génie de l'homme peuvent-elles entrer en ligne avec la solution de ce dernier problème? En lisant le *Traité de l'Association* de Fourier, ou la présente *Exposition élémentaire* de sa découverte, ce n'est donc pas le ton et le caractère du Maître ou de son disciple qu'il importe de bien ou de mal juger; ce ne sont pas des hommes qui sont en cause, mais une doctrine capitale.

Si ces hommes ont mérité des reproches tellement graves que vous ne puissiez leur pardonner eu égard aux positions, aux choses, aux nécessités de la légitime défense d'une grande et sainte cause ; si vous ne vous sentez pas indulgence pour eux en faveur de leurs bons sentimens, de leurs travaux persévérans, tenaces, de leur dévouement fort au bien de tous, blâmez-les, condamnez-les; mais, au nom de Dieu, au nom de la raison, au nom de tous les malheureux qui souffrent, n'impliquez pas la doctrine dans votre anathème ! La doctrine n'est-elle pas indépendante des méfaits de ceux qui la proclament?

C'est une chose qu'il faut dire haut : toute doctrine, toute opinion, toute science peut être mal défendue, mal propagée, mal servie. Toutes les causes ont de mauvais soldats, beaucoup plus de mauvais soldats que de bons : mais les hommes de raison et de sens doivent distinguer entre une cause, sa vérité, son importance, sa valeur propre, et les erreurs de ses partisans. La *Théorie sociétaire* mérite sans doute, par l'importance de son objet et par sa valeur propre, que l'on fasse en sa faveur cette distinction toujours légitime, qu'on ne la rende pas solidaire des travers d'esprit ou de cœur, des fautes, des sottises, des extravagances, des torts particuliers enfin de ceux qui la présentent au monde.

Pour mon propre compte, je m'explique là-dessus franchement, clairement, nettement : je désire sans doute me concilier la bienveillance de mon lecteur, et c'est pour cela que j'ai eu à cœur de lui présenter les faits et les raisons que cet *Intermède* expose; mais je le prie néanmoins de faire bonne justice en me laissant en propriété personnelle tout ce qu'il rencontrera de vicieux dans mes écrits, et en reportant tout ce qu'il y trouvera de bon, de beau, de grand et de fécond au Génie de FOURIER et à la Vérité éternelle par lui découverte.

D'autres critiques ont été faites à nos ouvrages; je veux parler de critiques purement littéraires, portant, les

unes sur le néologisme, les autres sur la correction du style. Les premières sont ridicules et ne méritent pas de réponse. Il n'est pas de science qui n'ait ses mots et sa langue, et qui n'y soit obligée pour éviter d'interminables et nombreuses périphrases. Qu'on n'ait pas besoin de mots nouveaux lorsque l'on brasse des lieux communs politiques ou moraux, lorsque l'on écrit des contes pour amuser les oisifs, etc., à la bonne heure. Mais quand on expose des idées neuves, ce serait bien merveille que l'on trouvât tout faits, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les mots techniques nécessaires à l'expression d'idées que la docte assemblée ne connaît pas.

Les mots ne peuvent pas précéder les idées; et, quand des idées viennent au monde, il faut bien, pour les reconnaître, qu'on leur donne des noms et qu'on les baptise. Si l'on n'avait jamais *créé* des mots, il n'y aurait pas de langue. Au reste le *Supplément au Nouveau Dictionnaire de l'Académie,* qui est maintenant sous presse chez Didot, contient les principaux termes techniques de la *Théorie sociétaire,* et le *Journal de la langue française,* dans un article de M. Bonvalot, professeur au collége Charlemagne, ne craint pas de s'exprimer ainsi, en parlant des socialistes de notre époque, et nommément de nous : « Ces hommes-là, comme on l'a vu, réformateurs philanthropes, ne s'occupent pas à ratisser des syllabes! ils vont au *fond des choses,* et DE LA surgit une langue nouvelle, un dictionnaire nouveau : c'est un fait, un fait immense que j'expose. »

Quant aux critiques relatives à la correction du style, je ne saurais en décliner la justesse, et les accepte volontiers à condition qu'on ne leur donnera pas trop d'importance. Sans doute le *fond* ne perdrait rien à être enveloppé *des formes* les plus pures et les plus correctes; mais si le style est tout dans les œuvres purement littéraires, si l'incorrection et la précipitation ne sont ni justifiables ni tolérables dans les objets d'art pur et simple, il n'en est point de même pour les objets de la science et surtout de la science sociale. Nous sommes des mi-

neurs dont la tâche est d'extraire l'or du filon, nous ne sommes point des ciseleurs et des orfèvres. Que la critique littéraire se montre sévère, s'il y a lieu, pour un poëme de M. de Lamartine, pour un roman de M. V. Hugo, pour un dithyrambe en prose de M. de Lamennais, à la bonne heure ; ce sont là des œuvres d'art et d'imagination, des productions littéraires qui n'offrent pas à la société des moyens d'organisation, des voies nouvelles ; elles doivent être jugées dans leur ordre et dans leur essence. Mais tout ce que l'on est en droit d'exiger de nous qui allons au fond des choses, qui discutons les institutions, qui indiquons à la société des sources de prospérité, de vie et de puissance, et qui ne nous érigeons pas en littérateurs, c'est que nous soyons clairs et logiques, et que nos solutions soient heureuses et fécondes.

Un puriste sévère, un écrivain qui s'est fait, en quelque sorte, le croque-mitaine de la littérature facile, M. Nizard, enfin, a lui-même pris soin de nous absoudre dans une de ses philippiques contre la littérature de pacotille qui abonde aujourd'hui sur le marché littéraire de Paris : « Si vous connaissez, » a-t-il dit, « quelque » remède qui fasse cesser le hideux spectacle d'une » société manquant à l'homme qui lui offre ses bras, son » intelligence et son travail ; qui élargisse le cercle où » nous nous foulons les uns les autres, où il y a cent candidats pour une place, cent bouches pour un morceau » de pain, improvisez, le temps presse, brûlez le papier, » lâchez la bride à votre plume ; si vous savez quelque » plan en finances qui augmente le revenu public sans » augmenter l'impôt, qui donne au pauvre le pain et » le sel ; improvisez. » On dirait que M. Nizard nous avait particulièrement en vue lorsqu'il signait ce *laissez-passer* d'exception ; car il invoque précisément ce que seuls nous offrons : *un procédé social* DÉFINI *dans ses moyens, et capable des résultats demandés.*

Nous solliciterons donc tous avec l'appui de la raison et sous l'autorité de M. Nizard, l'indulgence pour les

fautes de syntaxe et les incorrections de style qui se rencontrent dans les écrits de l'*Ecole sociétaire*, — indulgence dont le présent ouvrage a besoin plus que tout autre ; car ses différentes parties, interrompues et reprises à de longs intervalles, ont été composées dans des conditions peu favorables à une pureté et à un fini littéraire, que l'auteur serait loin de dédaigner, mais dont il ne prétend pas avoir fait preuve.

NOTE (A).

DE LA DOCTRINE DE LA RÉDEMPTION,

ET DU RETOUR AU CHRISTIANISME DE JÉSUS-CHRIST.

Puisque je me suis laissé entraîner à donner quelque étendue à l'examen de ce dogme funeste qui condamnait la Terre et l'excluait de l'Harmonie universelle, il convient peut-être que j'éveille l'attention des penseurs sur un phénomène actuel du développement de l'esprit humain, qui se manifeste dans le sein même des Eglises chrétiennes, relativement à ce dogme. Les manifestations de ce phénomène sont déjà nombreuses, mais leur sens n'est pas encore clairement compris par ceux mêmes qui le produisent, et il ne saurait être d'une faible importance philosophique et religieuse de l'établir.

Sans rechercher les causes faciles à déterminer de l'origine du dogme dont nous avons parlé, il est certain qu'il se trouve, plus ou moins fortement exprimé, à la racine de toutes les conceptions philosophiques et religieuses qui se sont épanouies sur la terre, et particulièrement dans l'ancien monde oriental. La chute de

l'homme, la colère de Dieu, et la malédiction de la terre, plus ou moins grossièrement entendues, ont été la base de toute théorie sur l'origine du mal. Moïse, néanmoins, modifia profondément cette théorie ancienne, dans la promulgation qu'il fit aux Hébreux.

Jésus, qui voulait remplacer la loi de Moïse par une loi nouvelle, agit toujours à l'égard de la première par voie de substitution plutôt que par voie de renversement. D'ailleurs, la croyance donnée aux Hébreux par Moïse se prêtait à un développement que n'aurait pas souffert le dogme oriental lui-même. En effet, Jésus ayant pour but d'appeler le temps de l'Harmonie, de l'union des hommes entre eux et en Dieu ; la réalisation de ce but magnifique, qui doit donner le bonheur à la terre, porte bien une négation absolue contre le dogme oriental de la fatalité PERMANENTE du mal ici-bas ; mais elle n'est que le terme prévu, promis et toujours attendu par le peuple juif, de la malédiction TEMPORAIRE dont le Dieu de la Genèse avait frappé la terre après la transgression d'Adam.

Les prédications du Christ, ses commandemens de charité et d'amour constituaient la révélation du but que l'humanité devait se proposer ; mais ils n'étaient pas, à eux seuls, capables de produire immédiatement le règne de la charité, de l'amour, de l'harmonie sur la terre, ***et ils ne l'ont pas produit en effet.*** Jésus ne l'ignorait pas ; il n'a point parlé comme s'il eût été dans l'illusion à cet égard : il savait bien que son règne n'était pas encore de ce monde, que son temps n'était pas encore venu (1). L'œuvre de sa parole était de signaler le but à atteindre, et de préparer le temps qui devait venir, ce temps caractérisé par la réciprocité de l'amour, cette époque d'union et de bonheur social. Il s'en rapportait au développement ultérieur de sa parole, à la puissance logique de son principe, à l'impulsion de sa pensée vers son but, pour que le dogme de l'espérance et de l'amour se

(1) NUNC *autem regnum meum non est hinc.* Mon royaume n'est pas encore ici. JEAN, XVIII, 36.

substituât entièrement à l'ancien dogme de la malédiction. Aussi ne s'occupa-t-il ni de cosmogonie, ni de théologie proprement dite, mais exclusivement de morale religieuse. « Aimez-vous les » uns les autres, aimez-vous comme des frères; pratiquez la vé- » rité, la justice et l'amour, c'est ainsi que vous entrerez dans » les voies de votre père qui est au ciel, et que vous mériterez » sa bénédiction. » Tel est le résumé de tout ce qu'il y a de capital dans les prédications du Christ.

Mais les hommes qui vinrent après Jésus, et dont les efforts constituèrent peu à peu le Christianisme tel qu'il s'est développé historiquement, ne comprirent point dans sa pureté la parole et la pensée de leur maître. Leur infériorité, par rapport à Jésus, se manifesta surtout lorsque, des enseignemens de morale religieuse qu'il leur avait livrés, ils voulurent passer à la théologie, à la cosmogonie, au dogme. Ils ne comprirent point, en effet, qu'à la morale nouvelle devait correspondre une théologie nouvelle, un dogme nouveau; que, si la loi ancienne, la loi de rigueur, la loi cruelle et sanglante avait été transformée par Jésus en loi de charité, de mansuétude et d'amour, la transformation dans la loi commandait une transformation semblable dans le dogme, et qu'au dogme de rigueur et de terreur, au dogme de la malédiction, au dogme du Dieu courroucé et armé contre l'homme, devait se substituer le dogme de l'espérance et de l'amour, le dogme de la bénédiction, de l'harmonie et du bonheur des Êtres; le dogme du Dieu tout-puissant et bon, qui veut réaliser par le charme et l'attrait son concert avec les créatures. S'il y avait une trop grande distance de cette conception à la conception ancienne, au moins fallait-il annoncer, pour se conformer à la pensée de Jésus, que les temps de la malédiction primitive étaient près de s'accomplir, et que la terre rentrerait en grâce par l'accomplissement de la loi.

Que la nécessité logique de cette transformation du dogme n'ait point été comprise alors, c'est ce qui n'a pas lieu d'étonner, car il y avait, à ce qu'elle le fût, des difficultés historiques, sociales et religieuses, certainement très-grandes, et dont on peut

sans peine déterminer les causes, lorsque l'on a étudié avec intelligence les époques de formation du Christianisme. L'espace nous manquant, nous renonçons, quoique à regret, à les développer ici, et nous nous contenterons d'indiquer, parmi les causes qui ont concouru à la production du grand et fatal illogisme que nous voulons signaler, une raison politique dont l'influence est facile à saisir. Cette raison se trouve dans la position de la doctrine nouvelle par rapport au pouvoir de la société dans laquelle le Christianisme avait à se développer. Le Christianisme, en effet, s'étant constitué en Église, fut naturellement entraîné dans les premiers temps, pour éviter, autant que possible, une lutte trop inégale avec le pouvoir existant, ou diminuer l'énergie de sa résistance, à séparer du domaine de ce pouvoir le domaine de la doctrine. Or, le domaine de ce pouvoir étant ce monde-ci, le monde actuel et la société civile, il ne restait plus à la doctrine nouvelle que le domaine spirituel et l'autre monde. Ainsi, pour gagner en liberté de développement, la doctrine nouvelle consentit à réduire son espace, à borner son terrain. Pour rassurer César contre des craintes logiques, on fonda un grand illogisme, on posa en principe que l'on n'empiéterait pas sur son pouvoir, que la doctrine divine n'usurperait pas sur son domaine. Chose absurde en soi ! car, si la doctrine nouvelle était la vérité absolue, elle devait tout embrasser ; si la doctrine nouvelle était la loi de Dieu, il était puéril de dire à la loi de Dieu, au gré de telle ou telle convenance de politique humaine et transitoire : « Loi de Dieu, voici ton domaine ; loi de Dieu, voici ta limite ; » loi de Dieu, tu t'étendras jusqu'à cette limite et tu ne la franchiras jamais ! » Dieu lui-même n'aurait pas pu établir cette limite, car Dieu étant défini « le Souverain Maître de toutes » choses » cesserait d'être Dieu, du moment que quelque chose cesserait d'être soumis à sa loi, autrement dit, à sa volonté, qui est une et absolue par essence.

La raison politique que nous venons d'indiquer, jointe aux autres causes dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer ici, mais dont l'influence fut plus profonde encore, déterminèrent



donc la séparation *doctrinale* du temporel et du spirituel. Dès-lors, et comme conséquence nécessaire, le monde, qui restait en dehors de la loi de Dieu, en dehors de l'Église de Dieu, dut être considéré, et le fut en effet, comme le domaine de Satan. Satan resta une réalité dans le dogme, il devint même une réalité plus capitale qu'il ne l'avait été dans la cosmogonie antérieure, car le royaume de la Terre lui fut concédé à perpétuité et en possession légitime par le Christianisme; remarquons bien que cela n'avait point été dans la doctrine de Moïse. Cette doctrine établissait ***l'unité de la loi sociale et de la loi religieuse***, et ne séparait point le domaine temporel du domaine spirituel pour livrer le premier au principe du Mal.

Ainsi les disciples du Christ, loin de faire subir au dogme ancien une transformation parallèle à la loi morale nouvelle, conséquente à la tradition et aux enseignemens de Jésus, et d'annoncer aux peuples l'approche du retour en grâce, retombèrent au contraire sous la domination du dogme des religions étrangères. Au lieu de se poser avec Jésus en avant de Moïse, ils reculèrent plus loin que Moïse. Moïse en effet avait donné au monde le premier degré d'initiation. Les religions antiques enseignaient aux peuples l'existence absolue de deux principes; le principe du Bien et le principe du Mal, dont l'action sur le monde devait être permanente. Moïse subordonna le dernier principe, il enseigna qu'il n'avait qu'une existence relative et temporaire, car il enseigna que le Bien avait régné sur la terre à une époque primitive, paradisiaque, heureuse, que les harmonies primitives y avaient été troublées, mais qu'elles y renaîtraient un jour. Ainsi, en faisant à son peuple l'histoire de la naissance du Mal sur la Terre, Moïse en avait annoncé la fin; il avait prédit la rentrée en grâce, le terme de la malédiction et de la colère célestes, il avait annoncé la bénédiction ultérieure de toutes les nations, en un mot, la Rédemption. La Terre n'a jamais été considérée par le peuple Juif comme devant être exclue du bénéfice de cette Rédemption; seulement l'égoïsme et la grossièreté de ce peuple lui avaient persuadé que la Rédemption promise ne devait être autre

chose que son triomphe et sa domination sur toutes les nations du monde.

Si les dogmatistes, les métaphysiciens, les théologiens qui vinrent après Jésus-Christ avaient suivi, dans sa pureté et dans sa direction, la pensée de leur Maître, ils auraient continué la transformation de l'ancien dogme commencée par Moïse, en adoucissant les formes du dogme mosaïque; en y mêlant plus de bonté, d'espérance et d'amour; en annonçant l'apaisement de la colère céleste au fur et à mesure que les peuples de la Terre réaliseraient les prescriptions de la loi nouvelle; en faisant comprendre, d'après la parole de Jésus, que la Rédemption promise ne devait point s'entendre de la domination matérielle du peuple juif sur les nations, mais de l'établissement de la paix dans le monde et de la fusion des nations dans la grande unité de la famille humaine. Il n'y avait aucune rupture à faire avec la Genèse. Moïse avait ouvert les portes de l'avenir par la promesse de la Rédemption : il fallait donc, pour se conformer à la tradition et aux révélations successives de Moïse et de Jésus, entrer dans cette voie magnifique, au lieu de subtiliser sur la doctrine de la Rédemption et de la fausser misérablement. J'appelle ici l'attention du lecteur.

Le but dont la doctrine de Jésus était l'expression et formulait le désir, c'était que les hommes vécussent unis entre eux et avec Dieu par l'amour; l'époque ultérieure où ce but serait réalisé était le temps invoqué par Jésus, et la société humaine de ce temps, *son royaume*. Il est évident que la Rédemption de l'homme, la rentrée en grâce, le retour du Bien, de l'Harmonie sur la terre, et la cessation de la malédiction de Dieu, ne pouvaient et ne devaient s'entendre que du temps où la loi de Jésus, l'union des hommes entre eux et avec Dieu, *serait réalisée* dans l'Humanité. En disant aux hommes que la loi de Dieu était qu'ils s'aimassent entre eux comme des frères, Jésus n'entendait certes pas que les hommes seraient rachetés du mal, que la RÉDEMPTION SERAIT OPÉRÉE par cela seul qu'il aurait parlé ainsi aux hommes et qu'il aurait scellé sa parole de sa vie. Cela eût été

absurde. Jésus entendait que la Rédemption serait opérée, que l'Homme serait réconcilié avec Dieu, quand l'Homme (l'Humanité, et non pas tel ou tel individu) pratiquerait la loi de Dieu, que lui, Jésus, était venu annoncer; et il n'ignorait pas, je le répète, que la réalisation ne suivrait point immédiatement sa parole; il savait qu'il faudrait du temps avant que son royaume fût de ce monde, avant que les hommes eussent universalisé entre eux l'amour, avant qu'ils eussent, par des moyens quelconques, constitué l'unité de la famille humaine et par suite la paix, l'harmonie et le bonheur sur la terre. Jésus annonçait au monde la loi de Dieu; évidemment la Rédemption du monde ne pouvait résulter que de l'accomplissement de la loi par le monde; elle ne pouvait en aucune façon résulter de la seule proclamation de la loi; elle ne pouvait être qu'une conséquence ultérieure de la venue de Jésus-Christ, un effet de sa doctrine.

Eh bien! les docteurs du Christianisme, ne comprenant ni les paroles de leur Maître ni le sens de sa mission, au lieu d'enseigner que la Rédemption du monde serait la conséquence de l'accomplissement de la loi nouvelle, la conséquence du règne de la justice et de l'amour, enseignèrent que l'acte de la venue de Jésus et son sacrifice avaient commencé, terminé, accompli la Rédemption. Jésus avait sanctionné de sa vie le grand désir de charité, de justice et d'amour, dont la réalisation universelle devait ultérieurement opérer la Rédemption du monde. Les disciples, au lieu de s'attacher à la doctrine, à la parole, à l'esprit, au but, A LA LOI, absorbant tout dans la personnalité, et ne comprenant pas que la Rédemption, d'après la parole et la pensée de Jésus, ***résulterait*** DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI PAR LES HOMMES, voulurent qu'elle résultât ***de l'accomplissement du sacrifice par Jésus.***

Certes, il est facile de comprendre comment et par quelles causes ces erreurs s'introduisirent chez les disciples de Jésus lorsqu'ils n'eurent plus leur Maître pour les conduire; mais il n'en est pas moins vrai que ces erreurs capitales se produisirent dès l'origine, que la doctrine du Christ fut bientôt altérée par

elles, et que la mysticité et la subtilité des continuateurs remplacèrent trop vite la raison élevée et simple, le divin bon sens, qui caractérisaient la parole du Fondateur.

Qu'y avait-il de plus sensé et de plus beau que la doctrine de la Rédemption, telle qu'elle résultait des enseignemens de Jésus? Les harmonies primitives avaient été troublées à une époque de chute; dès cette époque le Mal physique et le Mal moral s'étaient répandus sur la terre, et la douleur avait subjugué l'Homme. Mais une grande promesse avait été faite à l'Homme et à la Terre: les harmonies perdues devaient renaître un jour, l'Homme et la Terre devaient être délivrés du mal; or, Jésus venait faire connaître aux hommes la ***condition*** de la Rédemption en leur enseignant que l'anéantissement du mal et l'établissement du bien étaient liés ***à la pratique générale*** de ce grand commandement qui est toute la loi : ***Aimez-vous les uns les autres.***

Certes, cela était aussi sensé, aussi vrai que sublime; et il faut dire que c'était une parole divine, celle qui enseignait aux hommes plongés dans la barbarie ou dans la corruption, engagés dans les voies de l'égoïsme, que la Rédemption du monde et le bonheur de l'humanité dépendaient SOUVERAINEMENT de l'union des hommes, de leur amour les uns pour les autres. Il n'y a pas ici d'obscurité, il n'y a pas de mystère dans cette doctrine de la Rédemption : « Vous serez rachetés du Mal et la bénédiction de Dieu descendra sur la terre ***quand vous aurez établi sur la terre le royaume de Dieu et sa justice.*** Vous » vous haïssez, vous vous dépouillez par la ruse et par la violence, vous vous combattez les uns les autres, individus, peuples, nations; vous cherchez par l'oppression et l'injustice la possession des biens et des jouissances. Et moi, je viens vous annoncer qu'en faisant ainsi vous perpétuez le mal sur la terre, car la terre ne sera affranchie du mal, et ne rentrera en grâce auprès de Dieu que quand vous ferez régner sur elle la loi de Dieu en vous aimant les uns les autres! » Quel avertissement sublime! Quelle révélation lumineuse aux populations grossières et barbares, ou égoïstes et corrompues, qui couvraient le monde!

C'était dire à l'activité humaine engagée jusque-là dans la voie de la guerre, de l'oppression, qu'il était temps d'entrer dans une route toute nouvelle en se tournant du côté de la charité et de la justice, et que le salut de l'Humanité, le bonheur des individus et des peuples et la bénédiction de Dieu ne seraient jamais obtenus par la violence, mais par l'amour, par l'union des membres de la famille humaine !

Jésus, en annonçant la loi de Dieu et la condition de la Rédemption et du bonheur du monde, présentait donc à l'intelligence humaine, jusque-là engagée dans la guerre, un but nouveau ; et ce but était et est encore le vrai but. Sa mission consistait en cela. Il donnait l'impulsion à la pensée et au cœur de l'homme ; il introduisait l'homme dans la voie de la Rédemption, et il disait au Génie de l'Humanité, en parlant de ce royaume à la conquête duquel il l'excitait par le développement des hautes puissances religieuses : *Cherchez et vous trouverez, frappez à la porte, et on vous ouvrira.*

Gloire à vous donc, ô Christ ! non-seulement parce que vous avez été le type le plus élevé, la plus pure manifestation, la plus complète incarnation de l'amour ; mais encore parce que vous avez montré la voie, indiqué le but, parce que vous avez voulu faire connaître aux nations les conditions saintes et unitaires de la Rédemption du monde, à une époque où le seul peuple qui l'espérât l'interprétait dans le sens brutal de l'asservissement des autres peuples à sa puissance !

Ainsi, en apportant une loi nouvelle au monde, en versant sur ce monde de conquérans corrompus et d'esclaves souffrans et avilis la lumière pure de l'amour, le sentiment de l'unité de la famille humaine et de la future réalisation de la justice et de l'union, Jésus, loin de rompre la tradition religieuse, procédait au développement de la *promesse*, et ouvrait la voie de l'accomplissement. Il ne voulait point briser l'unité antique de la loi religieuse et de la loi sociale, il voulait, au contraire, préparer la transformation sociale par le développement de la tradition et par la transformation de la loi religieuse.

Cela est incontestable, et résulte clairement de sa parole et du caractère même de sa doctrine, pour qui sait apprécier ce caractère dans son essence, et distinguer, dans les prédications du Christ, ce qui était enseignement ***relatif,*** enseignement d'application ***présente,*** consolation ***transitoire*** apportée aux souffrances ***transitoires,*** et ce qui était enseignement ***absolu*** et vue d'***avenir*** (1).

(1) Il est important de bien sentir cette réflexion sur laquelle je prie le lecteur d'arrêter son esprit : — Avant que la doctrine d'union, d'amour et de paix, promulguée par Jésus, eût reçu ses développemens ultérieurs, trouvé sa forme, ses voies et ses moyens de réalisation; avant qu'elle fût passée de l'existence *potentielle* et *spirituelle* à l'existence *actuelle* et *sociale;* avant qu'elle fût universellement pratiquée, qu'elle fût enfin incarnée dans l'Humanité (ce qui n'est pas encore accompli aujourd'hui, 1800 ans après la promulgation); pendant tout ce laps de temps compris entre la promulgation et l'accomplissement, la Terre ne pouvait cesser d'être la vallée désolée des larmes et des douleurs : cela est certain. — En livrant sa pensée à ses disciples, en les investissant de la sainte mais dure mission d'en opérer le développement, en les envoyant prêcher cette pensée par ce Monde sanglant qu'elle devait purifier et métamorphoser un jour, Jésus devait les prémunir contre les grands obstacles qu'ils rencontreraient par les chemins du Monde; il devait fortifier les pieds contre les pierres, les ronces et les épines; il devait fortifier les âmes contre les afflictions, enseigner à supporter des maux inévitables, avec courage, avec résignation, avec cette calme et sainte puissance qui pousse dans le cœur de quiconque se dévoue sérieusement au bonheur de ses frères et marche dans les voies de Dieu : il devait exalter les mérites des hommes qui subiraient pieusement les tribolations rencontrées dans la voie de la loi et de la doctrine, proclamer saintes ces souffrances, proclamer *Heureux et Élus de Dieu*, enfin, ceux qui aimeraient mieux souffrir par dévouement à l'Humanité que de s'abriter dans les basses jouissances d'un lâche et dégradant égoïsme. *Heureux qui aura souffert en portant ma loi.* Et en vérité, ne sont-ils pas les Heureux et les Élus du Seigneur, ceux qui, avec une profonde résignation, naturelle ou conquise par la

La doctrine de Jésus ayant pour but capital d'établir la paix et le bien parmi les hommes, en promulguant des idées de justice, de charité, de dévouement à l'humanité, qui pouvaient seules conduire l'esprit humain à la réalisation ultérieure de cette

volonté, à toutes les tribulations qui leur viennent, se vouent entièrement au culte de l'Humanité et au développement de la loi de Dieu? Les Élus du Seigneur et les Heureux seraient-ils, par hasard, ces êtres à face humaine qui, comme de grossiers animaux, n'ont pour unique objet de leur affection, pour unique but de leurs actes, que leur propre personne et leur seule matière?

Jésus devait donc prévoir et prédire les afflictions, sanctifier la résignation, sanctifier les douleurs de ceux qui marcheraient dans sa loi. Mais cette sanctification des souffrances nécessaires à l'accomplissement de la loi, aux grands et durs et longs préliminaires de sa réalisation sur notre Terre, pouvait-elle signifier, ainsi qu'on a eu l'insigne déraison de le croire, que Jésus ordonnait d'aimer la souffrance pour elle-même et comme étant en elle-même agréable à Dieu? Cette sanctification de la souffrance n'était-elle pas *relative?* Ce qui sanctifiait la souffrance n'était-ce pas son objet, l'établissement de la loi de Dieu sur la Terre et du bonheur de l'Humanité; et n'est-il pas absurde au premier chef d'avoir pris le *relatif* pour *l'absolu*, la *transition* pour le *terme*, d'avoir substitué l'*accessoire* au *principal*, d'avoir fait, enfin, de la doctrine de Jésus qui se proposait comme but définitif l'établissement général du bien, de la justice, de l'union, de l'harmonie sur la Terre, une doctrine qui se serait proposé d'universaliser sur cette Terre l'amour de la souffrance et des tribulations, et qui eût fait considérer la perpétuelle durée du mal ici-bas comme une chose voulue par Dieu et désirable par ses saints! Jésus eût convié les hommes à réaliser la loi de Dieu, et il eût proscrit le bonheur universel qui doit résulter de cette réalisation! Loin d'être une vue sublime, une haute révélation, une pareille doctrine n'eût pas même eu le sens commun. — C'est ainsi que quand on ne distingue pas l'*absolu* et le *relatif* dans les enseignemens et dans la conception de Jésus, on travestit sa pensée et on lui prête une doctrine déraisonnable et inconséquente jusqu'au ridicule.

grande pensée, fondait donc une *foi religieuse* qui, loin d'être en contradiction avec le génie de l'Humanité, avec ses attractions et ses tendances natives, était, au contraire, en harmonie parfaite avec elles. Loin de prétendre abaisser l'homme, humilier sa Raison, en exiger le sacrifice, et briser ainsi l'unité humaine dans ses deux manifestations supérieures, le sentiment et l'intelligence, la foi de Jésus élevait l'homme, purifiait son cœur, exaltait son intelligence, provoquait le développement de l'Humanité et de toutes ses puissances, et se mariait à la plus haute raison dont elle était le verbe vivant. Oui, la Raison et la Foi s'accordaient pleinement dans la doctrine du Christ, dans sa religion : rien n'était plus *raisonnable* que ses enseignemens, rien n'exigeait moins le sacrifice de la Raison devant la Foi. En a-t-il été de même des différentes doctrines religieuses que l'on a, après lui, constituées en son nom, et qui ont formé et forment encore les branches divisées du Christianisme?

Nous venons de montrer ce qu'était, dans sa pureté, dans sa simplicité et dans sa grandeur, la pensée du Christ et sa doctrine; c'était la voie de la Rédemption du monde, la voie du salut de l'Humanité. Cette pensée se trouva trop large pour les temps, et trop forte pour les intelligences qui en reçurent l'expression; car, hélas! peu après que le Christ eut payé de sa vie son amour pour l'Humanité, le bon sens de la doctrine fut obscurci par l'ignorance et la subtilité, et le point de vue haut et complet de la *Rédemption de l'Humanité universelle* par *l'Incarnation universelle de l'amour dans l'Humanité,* abandonné pour je ne sais quelle doctrine étroite et mystique d'une *Rédemption purement individuelle par les souffrances de Jésus-Christ.* Ah! Jésus-Christ n'avait point dit qu'il venait racheter l'individu *par ses souffrances,* il avait dit qu'il venait racheter le monde *par sa doctrine.* Il n'avait jamais dit que la clause de la Rédemption était que la Terre se chargeât d'un crime de plus en le faisant mourir; il avait dit que cette clause était dans l'exécution, par tous les membres de l'Humanité, du grand commandement : « Aimez-vous les uns les autres, » à la sanction duquel il sacrifia sa vie.

Nous ne pouvons, ainsi que nous l'avons déjà dit, entrer ici dans le développement, d'un haut intérêt pourtant, des causes de l'altération qui dénatura le véritable Christianisme, si promptement qu'il faut, pour retrouver pure, dans les Évangiles, la doctrine de Jésus, tenir grand compte déjà de l'état d'esprit de ses biographes, et de l'infériorité de leur vue par rapport à celle de leur Maître. Le trait caractéristique de l'infériorité des continuateurs se trouve généralement dans la substitution de la ***mysticité*** au ***bon sens*** (1), des hallucinations et des subtilités des disciples, à la raison élevée, calme et simple de la doctrine primitive.

Il fut bientôt déclaré que la *promesse* était accomplie, que la Rédemption avait eu lieu par le sacrifice de Jésus, et, puisque le désordre et le mal continuaient toujours à désoler la Terre, il fallait bien alors prendre cette Rédemption dans le sens étroit et mystique d'un salut ***purement individuel et spirituel***, concernant l'autre monde, à l'exclusion de celui-ci, dont l'empire fut dévolu à Satan. La matière et l'esprit furent constitués en dualité hostile, les dogmes orientaux furent repris et formulés dans toute leur rigueur; et la doctrine des deux principes, la mythologie persanne et les théories platoniciennes qui en dérivaient, infectèrent la doctrine du Christ et en troublèrent les eaux pures et limpides; le mépris du monde devint le fondement de la loi religieuse, la souffrance fut érigée en vertu, proclamée en elle-même agréable à Dieu, et la nature humaine condamnée dans le plus grand nombre des Attractions qui lui ont été données par Dieu pour accomplir sa Destinée terrestre.

C'est ainsi que le lien du temporel et du spirituel fut rompu, que l'unité sociale et religieuse établie dans la loi de Moïse et résultant de la pensée de Jésus fut détruite; c'est ainsi que la chaîne de la tradition fut brisée, que la doctrine se constitua en hostilité avec le développement de l'Humanité, et que, se laissant envahir

(1) Une tentative moderne de formulation religieuse nous a présenté un caractère absolument analogue.

par les dogmes étrangers et reculant au delà de Moïse, elle fonda la GRANDE HÉRÉSIE et le GRAND ILLOGISME qui ont malheureusement prévalu dans toutes les sectes chrétiennes. Toutes les Églises, en effet, ont rompu avec la tradition primitive ou mosaïque, subi le joug des dogmes étrangers, et porté la contradiction dans leur sein ; car toutes ont condamné, au nom de Dieu, l'idée du bonheur sur la Terre, en même temps que la pensée propre de Jésus, se développant en elles, conviait l'Humanité à réaliser les conditions de son bonheur et de son salut sur la Terre (aussi bien que dans les vies ultérieures), en y réalisant et y universalisant les conditions de la justice et de l'amour. Chose étrange ! les prêtres chrétiens enseignaient et enseignent encore : 1°. qu'il faut aimer la souffrance en elle-même (1), et se garder de chercher le bonheur sur la Terre ; 2°. que le Christianisme est la seule religion qui puisse établir et assurer la paix, la prospérité et le bonheur des peuples....

Ainsi, deux forces contraires, deux pensées divergentes, deux tendances incompatibles furent déposées dans le Christianisme historique : l'*OEuvre propre* du Christ, qui continuait la tradition et poussait l'Humanité en pleine voie de développement et de Rédemption ; et l'*OEuvre hérétique* des théologiens chrétiens, qui brisait la tradition, condamnait la nature humaine, réprouvait l'ASSOCIATION de l'Humanité avec le Monde, et lui défendait de marcher à la conquête de sa Royauté terrestre.

L'histoire des progrès accomplis dans la grande industrie, dans les arts, dans les sciences, dans le développement de la puissance humaine pendant ces dix-huit siècles, et notamment pendant les trois derniers, est l'histoire de la lutte du Génie de

(1) *D*. Pourquoi J.-C. est-il venu au monde dans une étable ? *R*. Pour nous apprendre à aimer la pauvreté, l'humilité et les souffrances. — Voilà ce que demande et ce que répond encore le Catéchisme ; et ceci n'est point dit dans un sens relatif, mais dans un sens absolu.

l'Humanité (1) d'accord avec le principe de Jésus, contre les entraves imposées par ce dogme, — que l'on est obligé d'appeler le dogme *chrétien*, puisqu'il a été le fondement dogmatique du *Christianisme historique*, quoiqu'il soit la négation même du *Christianisme pur*, de la doctrine de Jésus, doctrine qui était essentiellement favorable au développement de l'Humanité.

Le Christianisme historique s'étant laissé envahir par un principe étranger, hérétique, et directement opposé au Génie de l'Humanité, aux Tendances qui la portent à prendre possession du Gouvernement du Monde, et ne pouvant cependant renier Moïse et Jésus, ne s'imposait pas seulement une contradiction doctrinale perpétuelle; il engendrait en outre une contradiction pratique monstrueuse qui devait singulièrement contribuer à détruire l'autorité de l'Église. Car comment les peuples pouvaient-ils rester indéfiniment respectueux spectateurs de la contradiction des actes de l'Église, de ses envahissemens temporels, de son luxe, de ses richesses, de son avidité *pratique*, et de ses paroles, de ses anathèmes *théoriques* contre les biens du Monde? L'Église ayant accepté un principe contraire à la nature humaine ne pouvait éviter, en tant que servie elle-même par des hommes, de se constituer, par ses actes, en *protestantisme permanent* contre son principe. En bonne logique, l'Évêque, pour être légitimement le *Chef spirituel* de son diocèse, aurait dû en être l'homme le plus pauvre, et le Pape n'était qu'un Scandale, s'il se trouvait dans la chrétienté un homme plus dénué et plus humble que lui. Or, il y a toujours eu dans l'Église flagrant désaccord entre les actes et le principe (2), jusque là, que les Pon-

(1) J'ai eu occasion de traiter avec quelque étendue cette question dans la brochure intitulée: *Trois Discours à l'Hôtel-de-Ville*.

(2) Quelques mois après ma première communion, l'évêque de notre diocèse fit une tournée pour administrer à ses ouailles le sacrement de confirmation. Il arriva dans notre ville avec un train, des laquais, un équipage: c'était un spectacle inconnu dans cette petite ville. Le lendemain il officia et nous fit un sermon superbe

tifes suprêmes de la religion qui condamnait les biens vils de ce monde, s'en montraient avides au point de donner, à comptoir ouvert, les biens de l'autre en échange. Cette contradiction était un scandale permanent, qui devait amener l'affaiblissement moral de l'Église et préparer sa ruine (1).

L'hérésie religieuse que nous signalons produisit donc deux grandes contradictions dans l'Église et dans la doctrine :

sur le mépris des biens de ce monde, sur la nécessité d'aimer, pour gagner le ciel, la pauvreté, l'humilité et les souffrances. Malgré ma ferveur, la contradiction du sermon avec le train du prélat me scandalisa, me choqua vivement, et me fit faire des réflexions qui n'étaient pas dans l'ordre des meilleures dispositions pour recevoir l'onction sainte. Ces réflexions de l'enfant de dix ans sont les réflexions que les masses ont faites, et elles ont bien plus miné l'autorité de l'Église dans l'esprit des peuples, que les discussions théoriques des philosophes, dont l'Église s'est plaint avec tant d'amertume.

(1) On croit généralement aujourd'hui que Rome ne trafique plus sur les *indulgences*, ou que cette partie est du moins entièrement ruinée en France, c'est une grande erreur. Dernièrement une personne, assez haut placée, s'entretenant familièrement de ce sujet au Vatican avec un Cardinal de la cour de Rome, lui dit : — « Tout au moins, monseigneur, si vous livrez encore des *indulgences*, ce commerce par le temps qui court ne doit plus être d'un grand rapport, surtout en France. » — « Détrompez-vous, » répondit en souriant le Cardinal, « votre France nous donne encore plus d'un million par an pour *indulgences*, et vous ne sauriez croire, » ajouta le Cardinal, « à quelle quantité de révélations de famille et de crimes inconnus cette somme correspond. » — Je certifie cette réponse, qui, heureusement, donne à penser que, si Rome bénéficie encore sur les indulgences, c'est au moins en exigeant la confession et le repentir des crimes qu'elle absout, et non plus, ce qui était le comble de l'immoralité, en accordant l'impunité spirituelle pour les *péchés et les crimes* à commettre. Il y a donc eu progrès.

1°. Contradiction fondamentale des principes entre eux;
2°. Contradiction scandaleuse des actes et des paroles;

Et, ce qui est capital, elle mit la doctrine en guerre avec la nature humaine, avec les tendances de l'Humanité et son génie; de telle sorte que la religion, constituée sur cette hérésie, disputa à l'homme la route du progrès, tandis que sa tâche était de la lui ouvrir.

Notre but n'est pas de récriminer ici contre ce qui a été fait. Il faut tenir compte des temps et des circonstances, et on ne saurait nier qu'il n'y ait eu de grands esprits et de grands cœurs parmi ceux qui ont mis le plus de zèle à engager l'intelligence dans ces erreurs. Mais ces erreurs n'en ont pas moins entraîné des résultats déplorables. Si le Christianisme avait été un développement pur, logique, large et compréhensif de la doctrine de Jésus, l'esprit humain descendant le cours majestueux d'une tradition imposante, dont la source remontait à l'origine du monde, pouvait, sous la puissance combinée de la Raison et de la Foi, avancer à pleines voiles vers la Rédemption promise, vers sa Destinée de gloire et d'harmonie. Mais en acceptant dans son sein une contradiction de principe, et un dogme opposé au Génie de l'Homme et à son développement, la doctrine paralysait le Génie humain au lieu de le stimuler, l'égarait au lieu de le guider, et introduisait elle-même dans son sein un germe fatal de dissolution. Aussi est-il facile de voir comment ce principe funeste, dont l'Église ne sut jamais apercevoir le danger pour elle-même, amena les succès du protestantisme et de la philosophie moderne. — Dans la contradiction des actes et des paroles, Luther et ses partisans trouvèrent un fort beau joint par où introduire le levier du protestantisme, qui fit crouler de si larges pans de l'Église. Le protestantisme, malheureusement, ne fut qu'une œuvre de révolte, une œuvre sans vue d'avenir, et, en somme, fort peu compréhensive. Par réaction contre les pompes mondaines et le luxe scandaleusement illogique de Rome, le protestantisme établit un culte nu, froid, décoloré; il fonda un fanatisme abstrait, et se complut dans la raideur et l'étroitesse d'un

puritanisme qui renforça, de tout son orgueil et de toute sa haine contre Rome, les teintes tristes, sombres, lugubres, du dogme de la malédiction du Monde. Le protestantisme a sans doute aidé la raison à s'affranchir de l'autorité ancienne par une révolte devenue malheureusement nécessaire; mais considéré *en lui-même et dogmatiquement*, il est très-certain qu'il n'a été qu'une *œuvre de dissolution à tendance fortement rétrograde.*

A son tour, la philosophie a été, elle aussi, une *œuvre de dissolution*, mais *à tendance ultrograde ou progressive.* La philosophie, en effet, sans voir clairement l'avenir, sans affirmer religieusement à l'homme qu'il est fait pour une Destinée déterminée, pour une Harmonie préétablie, sans lui apporter un dogme nouveau, sans lui donner la foi pleine et forte que Dieu l'appelle à prendre en main le gouvernement du monde pour y universaliser la Paix, l'Ordre, le Travail attrayant et le Bonheur; la philosophie a levé la condamnation que le Christianisme avait jetée sur le Monde, elle s'est enorgueillie des conquêtes de l'Homme, elle l'a poussé dans les voies de la science et des arts, elle a applaudi aux développemens de sa puissance, excité ses forces, émancipé sa raison, glorifié et embrasé son génie.

Il est manifeste que le mouvement de l'esprit philosophique moderne, considéré de haut, apparaît dans sa réalité comme une réaction du Génie de l'Humanité, non pas contre le Christianisme de Jésus, mais contre les doctrines hérétiques et antihumaines de ses successeurs. Et en vérité, que peut reprocher l'Église à l'esprit moderne? d'avoir fait un retour de dix-huit cents années pour retrouver, pure, la doctrine de Jésus, ou, si mieux vous aimez, d'avoir conservé du Christianisme tout ce que Jésus y avait mis, en rejetant l'alliage impur des dogmes funestes ou absurdes qui, depuis dix-huit cents ans, altéraient l'éclat de la doctrine impérissable du Maître? Qui, en effet, dans notre siècle, a prêché contre le vrai Christianisme, contre les principes du Christ, contre cette doctrine de paix, d'amour et d'union de la famille humaine, qu'il a apportée sur la terre, qu'il disait être toute

la loi et les prophètes, et pour laquelle il est mort sur la croix ? Personne. — La philosophie, la première, a adopté, a proclamé, a propagé ces principes et cette doctrine. Je me tiens pour fort assuré que Jésus-Christ reconnaîtrait comme orthodoxe telle œuvre de la philosophie du XVIIIe. ou du XIXe. siècle, beaucoup plutôt que telle œuvre de la théologie catholique la plus pure. Aussi est-il très-vrai de dire, en parlant du Christianisme véritable, du Christianisme essentiel, qu'il est aujourd'hui répandu chez tous les peuples civilisés, et qu'il possédera certainement l'univers entier; car l'excellence de la doctrine de la paix, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, est acceptée en principe par tous les peuples civilisés, et sera reconnue un jour par toutes les nations plongées encore dans les ténèbres de la Sauvagerie et de la Barbarie.

Mais ce qui n'existe pas aujourd'hui, ce qui n'a jamais existé, ce qui doit être l'objet des efforts de tous les hommes religieux, c'est l'***application de l'idée,*** la ***réalisation du but,*** l'***établissement du Christianisme pratique.*** — EN THÉORIE, en profession de foi morale, sans doute notre société est chrétienne, puisqu'elle reconnaît et accepte l'excellence de la doctrine de Jésus. EN PRATIQUE, elle ne l'est nullement. L'idée du Christ règne dans le domaine des idées; elle a pénétré les esprits, et la philosophie a beaucoup contribué à ce résultat; mais cette idée du Christ ne gouverne aucunement les relations sociales, et n'est pas le moins du monde incarnée dans les faits : notre société l'honore, mais ne lui obéit pas. — Que cela soit, rien n'est moins étonnant; puisque, jusqu'à nous, les chrétiens catholiques et les chrétiens philosophes eux-mêmes n'ont su tendre au Christianisme pratique que par de ***simples exhortations morales adressées à l'individu,*** exhortations dont l'impuissance est prouvée par l'expérience des siècles, et qui, inondassent-elles le globe pendant des milliers d'années encore, n'auraient pas plus d'effet pratique qu'elles n'en ont eu jusqu'ici, ***tant que la forme sociale continuera à mettre en guerre les intérêts et les passions des hommes.***

C'est une déraison, c'est une très-réelle folie que d'en rester toujours inintelligemment et routinièrement à cette stérile moralisation de l'individu, de s'adresser toujours et uniquement à l'individu, comme si les circonstances sociales qui pervertissent l'individu, qui impriment de fausses marches à ses passions, et d'où vient tout le mal, n'étaient absolument rien ! Est-il une plus étrange chimère, une plus déraisonnable utopie que d'attendre le Bien de l'universalisation de la vertu individuelle dans des circonstances sociales dont la nature est d'étouffer la vertu et de faire pulluler le vice ; où le vice a toujours été la règle et la vertu l'exception ; où les hommes vertueux ne peuvent pas même parvenir à vivre ensemble et à s'entendre ? Mais, grand Dieu ! voilà bien assez long-temps que l'expérience dure, et ils sont tous assez ridicules, ces moralisateurs éternels qui depuis tant de siècles versent abondamment leurs eaux morales dans des tonneaux percés, sans avoir pu comprendre encore que, la condition restant la même, ils ne parviendront jamais à les remplir ? Si encore cette manœuvre n'était que ridicule, on pourrait s'en consoler; mais il faut observer que ce travail sans résultat a si bien prévalu, qu'il a ôté jusqu'à la pensée du travail utile : toutes les forces étant employées à moraliser et remoraliser vainement les individus, dans l'espérance de les amener au bien, on n'a pas songé à attaquer le mal à sa naissance, c'est-à-dire, dans la constitution sociale qui l'engendre, qui *tourne au mal* les passions et les facultés natives qu'un autre ordre de choses *tournerait au bien*. Ainsi la foi à l'efficacité des vaines paroles d'un moralisme impuissant a trompé l'intelligence et l'a empêchée de vaquer à son œuvre. Pour réaliser la pensée d'amour et d'union, il fallait créer des institutions sociales ; on n'a créé que des sermons.

Si nous recherchons la cause de cette fallacieuse direction de l'intelligence, nous la trouverons encore dans l'influence fatale de ce dogme du MÉPRIS de la Terre et des choses de ce Monde. Comment, en effet, sous l'action de ce dogme, dont toute l'énergie était employée à détacher l'Homme de la Terre, eût-on pu

reconnaître que l'arrangement et l'organisation des choses de la Terre était la question capitale du règne de l'harmonie sur la Terre, la condition souveraine de l'établissement du bien, de l'accomplissement de la loi de Jésus? Jésus avait indiqué le but, l'union religieuse de la famille humaine; la tâche de l'intelligence humaine était de découvrir les institutions sociales capables de réaliser cette union; et voici que le dogme, enseignant qu'il fallait abandonner et mépriser tout ce qui concernait la Terre, renfermait, dans le cercle étroit d'une vaine moralisation individuelle, cette grande pensée du Christ, qui ne pouvait devenir féconde qu'à la condition de conduire l'intelligence à la découverte d'une bonne organisation des choses de ce monde!....

Nous avons montré comment la doctrine de Jésus, qui devait conduire l'Intelligence à poser et à résoudre le problème de la Destinée sociale, a été frappée de stérilité par l'adjonction des dogmes étrangers dont l'influence, donnant le change à l'esprit, lui enleva le champ des spéculations sociales pour l'abîmer dans d'oiseuses, d'égoïstes et de stériles contemplations mystiques, ou pour le jeter dans le système d'une moralisation individuelle impuissante; nous avons montré comment ces dogmes s'étant, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, opposés à la marche de l'Humanité vers la conquête de sa Destinée terrestre, l'esprit humain, sollicité par l'instinct de son développement, avait dû peu à peu se dégager des entraves de ces dogmes en se dégageant de l'autorité de l'Église qui les imposait. L'Église ne voulant point lever la condamnation qu'elle avait portée sur le monde, il était inévitable que le monde finît par divorcer avec l'Église. Ce divorce, accompli dans les idées de la société moderne, a été enregistré par la philosophie. Tout homme de bonne foi et libre de préjugés reconnaîtra que cette séparation doit être attribuée à l'obstination que l'Église a mise à maintenir l'entrave, les dogmes introduits dans le Christianisme postérieurement à Jésus; puisque l'esprit moderne, en se dégageant de l'Église, a retenu les principes promulgués par Jésus et les a propagés avec ardeur; — quoiqu'il n'ait pas su, jusqu'à nos jours, réaliser la

transformation sociale qui aurait eu puissance de leur donner la vie, de les incarner dans l'Humanité.

Ne craignons pas de le dire, ce divorce de l'Église et du Monde, cette révolte contre l'autorité dont le vaste réseau et l'imposante unité couvraient l'Europe, ont été en eux-mêmes un grand malheur ; car si une autorité pareille avait su comprendre que sa tâche n'était pas seulement de tirer quelques âmes des griffes du démon, mais de conduire l'Humanité entière à ses Destinées glorieuses, si elle avait su conserver sa domination sur l'esprit des peuples en marchant toujours à leur tête, de grands maux, des luttes déplorables et de longs retards nous eussent été épargnés : notre âge n'eût point subi les tortures du scepticisme, les cruelles douleurs du combat de la Foi et de la Raison, de l'Autorité et de l'Intelligence ; le Génie des Révolutions n'eût point ébranlé les nations et dévasté la Terre.... — Sans doute nous arriverons, malgré cette guerre intestine des idées et ces scissions armées des intelligences humaines ; combien cependant n'eût-il pas été plus heureux et plus beau que l'Humanité, avertie par la *Parole* qui a retenti il y a dix-huit siècles, et mise, par le *Pouvoir* qui s'était fondé sur cette Parole, en possession de la connaissance du but qu'elle devait atteindre, eût marché ***directement, en rangs serrés***, et ***ralliée sous le drapeau d'une seule et puissante*** AUTORITÉ, à la conquête de sa DESTINÉE TERRESTRE (1), qui est sa légitime et harmonique domination sur le Monde ! Mais le *Passé* est passé, et l'AVENIR seul nous appartient. Songeons donc à l'Avenir.

(1) La *Genèse* de Moïse elle-même est toute pleine de cette idée, que la Destinée terrestre de l'homme est le gouvernement de la Terre. Elle est exprimée de la manière la plus formelle et la plus éclatante dans le chapitre premier, où, après avoir meublé la Terre de ses créations animales et végétales, Dieu fait l'homme à son image, et lui donne autorité sur tous les règnes créés. L'homme *fait à l'image de Dieu* qui règne dans les cieux et gouverne l'Harmonie des Mondes, ne peut remplir sa Destinée qu'en régnant sur

Aujourd'hui le résultat de la guerre engagée entre le dogme et la nature humaine ne saurait être douteux. Par le fait, et dans la vie pratique et réelle, la société a marché par-dessus le dogme. L'Industrie (les sciences, les arts, etc.) se développe avec énergie, et l'individu qui, à l'imitation des Pères du désert ou des Moines du moyen âge, passerait encore sa vie à s'infliger des macérations, des privations, des douleurs volontaires, dans le *simple et unique* but d'être agréable à Dieu et de gagner de bonnes notes pour l'autre monde; celui qui rechercherait ainsi la *souffrance, pour le seul mérite de la souffrance,* et dans le *but égoïste* de son salut individuel, paraîtrait constituer, dans notre société du XIXᵉ. siècle, une anomalie bizarre. Sans doute, il est encore des personnes qui croient faire œuvre méritoire en s'imposant, à certaines époques, certaines privations; mais ces faibles concessions, ces vains hommages au dogme détrôné ne servent qu'à mieux manifester son actuelle débilité; puisque, à part quelques instans d'exception, ces mêmes personnes s'environnent de tout le comfort qui plaît à leur caractère, et dont leur position leur permet la jouissance. Je vous vois bien jeûner à vigile et à quatre-temps, mais je ne vous vois pas abandonner *vos intérêts,* délaisser vos droits de *propriété des choses de la terre,* et repousser les *avantages de la fortune,* c'est-à-dire les *pompes de Satan.* Malgré vos jeûnes et vos austérités, je vous vois âpres à vos droits aux choses du monde, tout autant que ceux qui ne jeûnent pas, qui ne portent pas de cilice!

Si le mépris RÉEL ET EFFECTIF des biens de ce monde, si l'amour et la recherche *sincère* et *non apparente* de la pau-

la Terre et gouvernant l'Harmonie des choses de cette Terre dont la gestion lui est subdéléguée. Loin donc que la volonté de Dieu soit que l'homme néglige la Terre et abandonne le soin des choses confiées à sa garde, la volonté de Dieu est que l'homme, déployant son activité intelligente, établisse et maintienne dans le domaine de son empire les lois d'Ordre et d'Harmonie que Dieu établit et maintient dans le domaine des cieux.

vreté, de l'humilité et des souffrances, constituent un commandement essentiel du Christianisme, une condition ***sine quâ non*** de salut, il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui dans la société un seul homme ***en état de raison,*** catholique ou protestant, qui soit chrétien et qui agisse de façon à éviter l'enfer. Et en vérité, autant on est disposé à la vénération pour l'homme qui s'impose des privations DANS LE NOBLE BUT ***de secourir ses frères,*** d'être agréable à Dieu par la combinaison sublime de la charité et du sacrifice, autant on aurait de pitié pour un pauvre égaré qui se créerait de ***stériles souffrances*** dans l'idée (égoïste et injurieuse à Dieu si elle n'était une folie) que cette douleur inutile plaît au Créateur et attire ses bonnes grâces. Vous avez tonné contre les idolâtres qui offraient à leurs Dieux, croyant mériter leur faveur, le sang de quelques victimes humaines; et, malheureux que vous êtes! vous aviez conservé, perfectionné et raffiné ce principe détestable, en proclamant que l'holocauste de toutes les douleurs humaines était l'offrande la plus agréable à notre Père céleste, plein de bonté et de miséricorde!

Dans quel but donc le catholicisme et le protestantisme continuent-ils encore à plaider un dogme suranné? Pourquoi s'acharnent-ils, si infructueusement et si maladroitement, à associer encore, aux vérités du Christianisme, acceptées par l'esprit moderne et propagées par la philosophie elle-même, une cause perdue, perdue sans retour, des principes hostiles au développement de la société, dont la société ne veut plus, dont elle ne tiendra certainement aucun compte. Au milieu de ce mouvement qui emporte toutes les forces vers l'industrie et le travail (dont l'essence est de produire, d'enrichir, de pacifier, et qui n'attendent plus qu'une ***organisation convenable*** pour mettre l'Humanité en possession de tous les beaux fruits matériels, moraux et religieux dont elle est appelée à jouir); dans des temples où le clergé lui-même se plaît à entasser toutes les coquetteries de l'art, toutes les séductions du luxe, et émanant de ces chaires sculptées, peintes, enjolivées et dorées à merci, nous entendons des voix qui grondent, au nom de Dieu, contre les biens de ce monde; qui tonnent

contre les jouissances de l'industrie et de l'aisance, contre les pompes des arts et du luxe, et qui anathématisent, en phrases élégamment cadencées, ce Monde que l'on s'obstine, comme au temps des catacombes, à appeler l'Empire de Satan! Quoi donc? mon expression n'est pas assez forte si je dis que vous subissez le joug du Monde; je dois, pour être vrai, dire que vous adorez le Monde, qne vous lui dressez des antels dans vos temples, que vos temples mêmes sont ses temples à lui : et ces temples que vous lui avez élevés, où vous entretenez avec soin son culte et sa magnificence, retentissent des vaines imprécations que lui prodigue avec une fougue puérile votre faconde vaine! Que signifient de pareils sermons dans de pareils temples (1)? et pourquoi vous plaisez-vous à vous déconsidérer ainsi vous-mêmes, et à compromettre, par des inconséquences solennellement ridicules, les enseignemens que le Christ a laissés aux hommes, et la doctrine dont vous devriez être les plus purs et les plus intelligens organes? Dans leurs temples nus et dépouillés, les orateurs protestans, au moins, conservent une logique apparente, puisque le temple protestant ne proteste pas, comme le temple catholique, contre la parole dont ses voûtes retentissent. — Remarquez bien que nous ne vous demandons pas de satisfaire la logique en transformant vos temples et en vous mettant à l'unisson du protestantisme, mais bien en transformant votre parole.

Nous n'ignorons pas qn'à envisager le *mépris des biens de ce monde* du côté de la rhétorique, c'est un fort beau texte de ser-

(1) Allez écouter un sermon contre le monde et le luxe, dans l'église de *Notre-Dame de Lorette*, et essayez d'accorder les idées que le catholicisme vous y donne par les yeux avec celles qu'il vous y donne par les oreilles! Pourquoi le clergé qui vient de décorer cette église comme une salle de bsl, et qui même y monte de jolis concerts tout en y sermonnant comme nous disons, ne prend-il pas le costume fashionable et ne court-il pas les bals pour y prêcher le mépris du monde aux dames pendant la vslse et la contredanse? Je verrais là une *coutume* nouvelle, mais non pas une *logique* différente.

mon, et que l'on peut sur cette réprobation construire très-facilement des périodes de la meilleure apparence. C'est là certainement une des raisons principales pour lesquelles nos prédicateurs se plaisent tant à ce texte. Il y a de si formidables antithèses, de si beaux chocs d'idées, de si beaux effets dramatiques, dans cette matière ! Mais outre que ces effets sont bien rebattus, qu'ils sentent fort l'amplification de collége, et appartiennent de droit à la *littérature facile*, à l'*éloquence de pacotille*, des convenances de rhétorique ne devraient en aucun cas, surtout dans la chaire religieuse, faire manquer aux convenances de la raison et du bon sens. Or, il n'y a pas de *raison* à prêcher, sans relâche, à une société, des commandemens qu'on la sait fort décidée à ne mettre pas en pratique, et auxquels on est bien décidé soi-même à ne pas obéir ; et il n'y a pas de *bon sens* à associer la religion que l'on est chargé de défendre, à une idée que l'on sait parfaitement être perdue sans retour.

De bonne foi, nos prédicateurs et nos écrivains puritains, catholiques ou protestans, croient-ils qu'ils peuvent être pris au sérieux; qu'à leur voix la société va abandonner l'industrie pour s'absorber dans de fainéantes contemplations, et cesser de travailler pour s'administrer la discipline ? De bonne foi même, ces messieurs désirent-ils qu'on les prenne au sérieux, qu'on obéisse à leurs théories, et souhaitent-ils que leur éloquence amène chacun à se détacher du monde, et à abandonner ainsi le travail, la production, l'industrie, les arts et tout ce qui est nécessaire à la vie, à la force, à la richesse et au progrès de la société ? Quelle société serait possible, si, conséquemment au dogme absurde du mépris du monde et de ses biens, l'homme cessait toute association de son activité et de son intelligence avec cette Terre à laquelle Dieu a donné cette bienfaisante fécondité qui nous fait vivre? Chose étrange ! les prescriptions et les dogmes de ces messieurs, exécutés à la lettre, dissoudraient, ruineraient la société ! Si nous étions tous parfaits à leur manière, notre génération s'éteindrait dans les jeûnes, dans les macérations et dans la misère ; et, non contente de son douloureux, lent et pieux suicide, elle se

garderait de procréer une génération qui la remplaçât, car la continence absolue, au dire des mêmes doctrines, est plus agréable à Dieu que les unions, légitimées même par le sacrement !

Ministres de Dieu, les lois de Dieu sur l'homme sont écrites dans la nature de l'homme, dans les attractions normales de son âme, et dans les organes de son corps. Si Dieu voulait que nous accomplissions des lois opposées aux lois de notre Être dont il est l'auteur, en vue desquelles il nous a créé des organes et des attraits naturels, S'IL NOUS FAISAIT VOULOIR ET NOUS DONNAIT DES ORGANES POUR ACCOMPLIR, ET SI, EN MÊME TEMPS, IL NE VOULAIT PAS L'ACCOMPLISSEMENT DE CE QU'IL NOUS FAIT VOULOIR ET NOUS EN PUNISSAIT, il serait le plus inepte des Êtres, ou le plus odieux des tyrans.... Avisez donc, si vous voulez que vos frères respectent vos enseignemens, si vous voulez reprendre sur eux une légitime influence, à ne pas faire tomber Dieu dans des contradictions méprisables ; car à ces contradictions nous ne vous reconnaîtrons pas pour les vrais interprètes de la Raison divine. Si vous restez inférieurs même à la Raison du siècle, vous qui devriez l'éclairer et la guider, la Raison du siècle passera à côté de vous avec le sourire d'un juste dédain ; et votre puissance, qui pourrait encore ressusciter, glorieuse et grande, à la condition d'être intelligente et propice au Monde, achèvera de périr.... Ne voyez-vous pas qu'en prêchant le suicide à la Fille de Dieu sur la Terre, à l'Humanité qui a grandi et qui sent sa vie et ses forces, vous vous suicidez vous-mêmes ?

Il faut le dire à l'autorité religieuse comme à l'autorité politique : vous ne pouvez ni dompter, ni réduire le monde, vous pouvez seulement le gouverner ; mais vous ne le gouvernerez qu'à la condition de reconnaître et de comprendre sa vie réelle, la vie réelle et actuelle de la société, et d'agir conformément aux convenances de son développement matériel et spirituel. Que si, par aveuglement ou par obstination, vous vous renfermez dans les formes usées, impuissantes et fausses d'un passé, passé sans retour, vos temples seront comme des tombeaux vides au milieu d'une cité active et populeuse, et de nouveaux temples, qui seront

les *temples des vivans,* s'élèveront à côté des tombeaux des morts ; — car le sentiment religieux, ce haut et impérieux besoin de la belle nature humaine, ne peut périr dans les sociétés ; et les sociétés, en religion comme en politique, finissent *par se faire satisfaction* quand on refuse *de leur donner satisfaction.*

Ne vaudrait-il pas mieux pourtant qu'une transformation nécessaire, inévitable, forcée par le développement de la vie sociale et BONNE, se développât par l'autorité ancienne, que contrairement à cette autorité, ou à côté d'elle et sans son concours? Et comment cela pourra-t-il être, si vous vous obstinez à poursuivre vous-mêmes l'amoindrissement de votre influence en continuant à tenir aux hommes de notre temps un langage qui n'est plus de notre temps, un langage qui n'a aucun rapport avec la réalité des choses, avec la vie de la société, ou qui ne s'y rapporte que pour la foudroyer par des anathèmes, grotesques à force d'être solennellement impuissans? La société d'aujourd'hui n'est pas un monastère du XIIe. siècle : Paris n'est pas un cloître et ne se dispose guère à le devenir ; et cependant vous nous parlez comme si cela était ou pouvait être ! Aussi, pendant que vous demeurez dans ce monde qui n'existe pas, dans ce monde conventionnel, le monde réel marche, vit, agit, bien ou mal, *mais sans vous,* sans votre concours, sans votre influence, sans seulement écouter vos sermons ; ou, si par hasard, par caprice, par mode ou par passe-temps, il en écoute un, il dit : « Ce prédicateur a un bel organe, ce prédicateur n'improvise » pas bien, ce prédicateur a beaucoup de talent.....; » et sur des éloges ou des critiques de ce genre, il retourne à la vie réelle et à ses affaires.... Ce n'est certes pas là l'effet que je voudrais voir produit par la parole du prêtre. Mieux vaudrait l'absence de culte que ce simulacre sans vie et sans influence.

Mais, dites-vous, le mal vient de ce que le Siècle est sans religion.

Holà ! ces paroles par lesquelles vous portez accusation contre le Siècle, sont précisément votre condamnation ; car elles soulèvent un POURQUOI formidable qui retombe sur vous de tout

son poids et vous écrase.... POURQUOI ***le Siècle est-il sans religion?*** Direz-vous que l'homme ne naît plus avec le besoin religieux, avec la capacité du sentiment religieux, avec la faculté religieuse? Non; car l'enfant qui vient au monde aujourd'hui n'est pas différent de celui qui venait au monde il y a cinq cents ans, il y a mille ans, il y a vingt siècles; non encore, car le besoin d'une satisfaction religieuse est tel, qu'il conduit aujourd'hui même dans vos temples des hommes qui n'ont pas foi en vous, mais qui, à défaut de la réalité dont le besoin les tourmente, vont y chercher des ombres en pâture.....

POURQUOI ***donc le Siècle*** est-il sans religion? — PARCE QUE VOUS, ***dont la fonction était de maintenir, de cultiver, de développer la religion dans la société, vous avez manqué à vos fonctions et fait défaut à votre tâche!....***

Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez en disant: ***le Siècle est sans religion!***

Le Feu Sacré est éteint! — Et voici que le Collége des Vestales, à la garde duquel il était confié, et qui l'a éteint ou laissé éteindre entre ses mains, paraît devant le Peuple Romain..... Vous croyez que le Collége des Vestales se présente de l'air morne et contrit des accusés, des coupables et des supplians? Non point, en vérité. C'est la tête haute et d'un ton accusateur, qu'il s'adresse à la foule et prétend la condamner en la frappant de cette parole: ***le Feu Sacré est éteint!...***

Eglise catholique! oui, la société est sans religion..... Et c'est pourquoi la société vous demande compte, car c'est vous qui vous étiez chargée d'alimenter le sentiment religieux dans son sein! Qu'avez-vous fait du Feu Sacré confié à votre garde? Et pourquoi, aujourd'hui, le Feu est-il éteint? La société vous avait-elle rien refusé de ce qui était nécessaire pour remplir votre ministère, elle qui s'était livrée sans réserve à votre puissance?

Vous rejetez la faute sur l'esprit de révolte, sur l'incrédulité et la perversité des temps modernes.... Eh! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par le fait même qui vous accuse et qui vous condamne! Car d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité

et de perversité dont vous parlez ? N'est-il pas le fils de vos œuvres ? Vous avez possédé la société tout entière, vous l'avez tenue tout entière entre vos fortes mains pendant des siècles : vous preniez les générations dès le jour de la naissance ; vous marquiez ***de votre signe*** les enfans des hommes avant qu'ils eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez autorité sur eux jusqu'au tombeau..... Que dis-je ? Votre autorité s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la tombe elle-même et entrait dans l'Éternité ! Aucun acte de la vie, aucun homme ne vous échappait, ni dans ce monde, ni dans l'autre ; vous façonniez à votre convenance l'esprit des enfans du Pâtre et l'esprit des enfans du Roi ; le réseau de votre domination enlaçait les palais et les chaumières et couvrait la terre ! Eglise catholique ! vous seule avez eu la plus formidable puissance qui fut jamais ; car vous seule avez réalisé, pour votre principe, un ***système d'enseignement, un et universel;*** et aujourd'hui encore, quand l'Université, qui d'ailleurs accepte votre enseignement, donne à quelques centaines de mille créatures humaines, en France, son instruction spéciale, vous donnez la vôtre à trente-deux millions d'enfans !

Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élevé, gouverné la société tout entière pendant des siècles, que vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion, et récriminer de ce que le monde vous échappe ? Ces résultats ne sont imputables qu'à vous ; et si la société vous échappe, malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heureuse et maternelle, lui était devenue singulièrement lourde, gênante et hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le développement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, toute autorité, ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANS, pourquoi et comment l'Humanité se seraitelle dressée contre vous ? Si vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et comment auriez-vous perdu votre influence ? Car vous étiez omnipotente, et l'esprit de révolte, d'insubordi-

nation et d'orgueil individuel, dont les générations modernes sont maintenant pénétrées jusqu'aux os, n'était pas né?

Eglise, pourquoi vos fils se sont-ils tournés contre vous? Les philosophes et leurs pères ont été vos fils et vos élèves.

Eglise, vous n'avez pas voulu marcher avec l'Humanité qui a marché; vous n'avez pas voulu enlever vous-même, en modifiant vos dogmes barbares, ou en les laissant tomber dans l'oubli et passant outre avec l'intelligence moderne, vous n'avez pas voulu enlever les obstacles que vos dogmes faisaient sur notre chemin; vous n'avez pas voulu tenir aux Peuples grandis en force, en raison, en intelligence, à l'Europe policée, industrieuse et savante, un autre langage que celui avec lequel vous soumettiez dans les premiers siècles les grossières légions des Goths, des Huns et des Vandales; vous ne voulez dire ni plus, ni moins, ni autrement aux Français d'aujourd'hui, que vous ne disiez aux Franks de Clovis ou de Mérovée.....

A cela vous répondez que c'est ce qui fait votre gloire, car la vérité est identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux, et ne saurait varier au gré des circonstances. — Le principe est juste, mais ne démontre point la justesse de l'application que vous vous en faites. La vérité ne change pas: les vérités mathématiques découvertes par Pythagore, Platon, Euclide et Archimède, sont certainement tout aussi vraies aujourd'hui qu'au temps où ces géomètres les découvrirent; il en est manifestement de même de la loi morale proclamée par Jésus; mais si l'invariabilité est un des caractères de la vérité, cela ne prouve nullement qu'une erreur devient une vérité par l'obstination qu'une corporation peut mettre à la soutenir invariablement.

L'homme étant fait pour connaître et aimer la vérité, il arrive que lorsqu'une vérité lui est révélée et qu'il l'a comprise et acceptée, il la conserve sans modification et sans altération dans le trésor de sa connaissance. L'évidence de cette vérité conquise ne diminue pas pour lui au fur et à mesure que son intelligence se développe; au contraire, cette évidence n'en est que plus

profondément et plus généralement sentie dans l'Humanité. Ainsi, *quand une chose est vraie*, l'Humanité *ne peut cesser de la comprendre vraie en s'éclairant davantage;* et voilà pourquoi les vérités géométriques dont nous parlons et la vérité morale du principe de Jésus-Christ brillent aujourd'hui, dans la liberté de la conscience humaine, d'un jour aussi pur, plus pur même ou au moins plus cumplet qu'à l'époque où cette conscience en a pris possession pour la première fois.

Quant au dogme de la sainteté du mépris des choses de la terre et du renoncement au monde, vous avez bien pu y croire à une certaine époque et le faire accepter comme un acte de foi, par la prodigieuse et légitime influence de votre supériorité sur des populations incultes et ignorantes, et parce que des nuages épais obscurcissaient totalement encore à cette époque la Destinée humaine. Mais votre obstination à demeurer aujourd'hui dans une erreur que l'esprit humain abandonne, et que vous croyez devoir à vos antécédens et à vos prétentions d'infaillibilité de prêcher comme vous la prêchiez il y a dix et quinze siècles, prouve certainement la *fixité de vos prétentions,* mais non pas la *fixité du dogme dans la conscience libre de l'homme;* or, c'est cette fixité de l'assentiment de la conscience libre à l'idée, qui serait une manifestation de vérité en sa faveur.

Voyez la différence du *vrai* et du *faux :* au principe de Jésus vous avez mêlé des dogmes étrangers et hérétiques; pour un temps vous avez fait accepter le tout ensemble aux hommes. Puis au fur et à mesure que l'intelligence humaine, cette noble fille de Dieu, a grandi et s'est débarrassée de ses langes, elle a compris avec plus d'évidence, elle s'est assimilé avec plus de force le principe de Jésus, parce que ce principe, en tant que vérité, était adéquat de cette intelligence, dont la vérité est l'aliment essentiel et en quelque sorte la substance propre. Mais pendant que le principe de Jésus s'élevait, brillant d'un éclat de plus en plus vif, au sein de la conscience humaine, les dogmes faux auxquels il avait été associé et qui, un moment, avaient bénéficié du reflet de sa pure lumière; ces dogmes allaient

pâlissant, se ternissant, s'obscurcissant. Et voici que le principe de la paix et de l'amour, qui s'est victorieusement dégagé, dans la conscience humaine, des idées tumultueuses, guerrières, mystiques et barbares du moyen âge, rejette aujourd'hui cet alliage impur des religions antérieures, ce cortége hétérogène de métaphysique platonicienne, de cosmogonies et de théogonies égyptiennes et orientales dont étaient imbus les Pères et les Docteurs, qui, lors de leur conversion au Christianisme, les introduisirent à grands flots dans la doctrine de Jésus.

L'Esprit moderne, en conservant la conception de Jésus, l'excellence du principe de la paix, de l'amour, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu; en repoussant les dogmes échafaudés sur les données hérétiques dont nous venons de parler, et notamment le dogme de l'éternelle et fatale malédiction de la Terre, de la colère et de la vengeance du Créateur contre ses créatures, de l'expiation des fautes non commises; en marchant visiblement vers la conception d'un Dieu puissant et bon, qui veut le bonheur de l'Humanité, qui lui permet les plus grandes et les plus belles espérances, qui l'appelle à réaliser sur la Terre, au sein des jouissances légitimes dévolues à son rang, le travail glorieux qui est sa tâche dans l'OEuvre éternelle de l'Harmonie des choses, à prendre dans ce travail et par ce travail un développement qui la conduise à des Destinées ultérieures plus glorieuses encore.... l'Esprit moderne, en avançant vers cette FOI NOUVELLE, brillante des plus pures et des plus vives clartés de l'espérance et de l'amour, a procédé à la séparation du bon grain de la doctrine de Jésus, et de l'ivraie des doctrines étrangères. Il a expulsé les *erreurs des nations* qui étaient entrées dans la doctrine presque aussitôt que la puissante main du Christ ne fut plus là pour faire obstacle à leur invasion. — En obéissant aux tendances que nous signalons, l'intelligence humaine, loin de répudier Jésus, revient donc évidemment à sa pensée même, au Christianisme pur et primitif. Et elle y revient, non pas pour rejeter cette grande pensée dans des régions abstraites, mystiques et stériles, comme firent autrefois les philosophes grecs

convertis au Christianisme; non pas pour la chasser de la réalité actuelle et vivante, non pas pour la renvoyer du Monde où nous sommes, en la confinant dans celui où nous ne sommes pas encore; non pas pour ne lui demander qu'une simpliste et vicieuse ***moralisation individuelle***, impuissante au sein des conditions sociales dépravatrices où l'homme est placé; mais pour organiser des conditions sociales conformes à cette pensée d'union et d'harmonie, capables de la réaliser sur la Terre, de l'incarner dans l'Humanité.

Notre terre, comme tous les globes qui peuplent le ciel, est un Enfant du ciel, et nage dans ses feux et dans sa lumière; elle est appelée, avec son Humanité, à prendre part au concert paradisiaque de l'Éternelle Harmonie des mondes; voilà la foi qui va remplacer le dogme faux, décevant et funeste, de la terre exilée du ciel et maudite de Dieu. Cette foi nouvelle, c'est la chaîne d'or qui bientôt rattachera la terre au ciel, l'Humanité à l'Univers et à Dieu : nous avons assez prouvé d'ailleurs qu'elle est la conséquence logique de la pensée du Christ; qu'elle est au principe fondamental de sa doctrine ce qu'un jeune arbre, riche du plus beau feuillage, couvert de fleurs parfumées auxquelles succéderont des fruits savoureux, est à la semence d'où il est sorti.

Ainsi, nous devons reconnaître avec joie et proclamer avec orgueil que la vérité, qui est absolue et qui ne varie ni avec les temps, ni avec les lieux, loin d'être exposée à périr dans la conscience de l'Humanité ***au fur et à mesure que celle-ci se fortifie, se développe et s'éclaire***, s'y établit, au contraire, toujours plus puissante et plus lumineuse; et que les erreurs qui l'accompagnent dans cette même conscience, tôt ou tard en sont expulsées. — L'intelligence humaine est comme un van et comme un crible. Le van et le crible peuvent recevoir des pierres et de la poussière avec le bon grain; mais le crible séparera les pierres, le van chassera la poussière, et le bon grain finalement restera sans perte et sans mélange. — Ces opérations sont souvent bien longues; le travail de l'Humanité, dans les

troubles et l'anarchie des époques subversives, n'est pas progressivement continu; il est souvent interrompu pour être repris à de longs intervalles; mais enfin se fait-il à travers les préjugés, les difficultés, les obstacles de tout genre; et les soldats de la vérité ne doivent jamais cesser d'avoir bon courage, car s'ils peuvent succomber à la peine, si le plus souvent même ils succombent, leur cause triomphera un jour, et c'est là, en définitive, ce qui doit être important pour eux.

Arrivons, en nous résumant, au fait que nous voulons signaler pour terminer cette Note.

L'intelligence humaine, avons-nous établi, après avoir accepté des dogmes faux, absurdes, funestes, sur Dieu, le Monde, l'Homme et la Destinée, s'est révoltée contre ces dogmes et contre l'autorité qui les avait imposés, et qui les maintenait. Tant qu'elle eut un combat sérieux à soutenir, le combat suffit à son activité; mais après la victoire, l'âme humaine s'est trouvée sans dogme, sans religion, sans idée supérieure et directrice, sans foi. Alors le besoin du plus noble, du plus sublime de ses alimens s'est de nouveau révélé en elle. La société a poussé des gémissemens douloureux en se sentant dévorée par un scepticisme aride, elle a compris qu'une croyance religieuse était aussi nécessaire à l'esprit de l'homme social, que le pain l'est au corps de l'homme individuel.

La manifestation de ce besoin a réjoui les soldats arriérés des vieux dogmes; car ils n'en ont pas compris le sens, et ils ont cru qu'elle indiquait un retour à l'esprit du passé. Quelques caractères faibles ou légers, des hommes fatigués, des littérateurs inconséquens, romanciers et feuilletonnistes, avides de parler religion et philosophie pour orner leur futilité; des jeunes gens irréfléchis, frappés des beautés de l'art chrétien dont notre siècle a retrouvé l'intelligence, visitant le passé avec leur imagination, amoureux des belles madones et des naïves légendes, ont cru aussi que la société allait débonnairement reprendre la foi du moyen âge. — Ce sont là des jugemens insensés ou plutôt puérils; car il est bien facile de reconnaître que, loin de la ramener au

passé, le travail qui s'opère dans la société l'en éloigne davantage. En effet, l'esprit humain qui avait secoué les dogmes anciens et qui s'était *arrêté* dans de simples négations, reconnaissant aujourd'hui la nécessité d'une croyance, et cherchant une affirmation qui ne sera certainement pas celle des moines du XIIe. siècle, *continue évidemment son cours* vers l'idée de l'avenir, bien loin de retourner aux idées dogmatiques du passé. L'homme ayant préludé à la prise de possession de la Terre par un développement décisif de sa force, de son intelligence, de son industrie, ne peut plus reprendre la croyance insensée et ignorante qui avilissait la Terre; il hésite encore, mais il lui faudra bientôt la croyance intelligente et lumineuse qui la rattache au ciel.

L'idée claire et brillante de la Destinée de l'homme, telle que nous la faisons connaître, n'a donc pas encore illuminé et ne possède pas tous les esprits; mais l'avenir lui appartient incontestablement. Déjà, en effet, à part quelques obstinations étroites, les esprits sérieux se tournent du côté de la question sociale, et pressentent le règne de la liberté, de l'harmonie, du bonheur sur la Terre. Qu'il y ait encore dans les intelligences beaucoup de timidité, de nombreux préjugés, du trouble et de la contradiction, nous ne le nions pas; mais il n'en est pas moins évident que l'on marche du côté de la lumière : et la grande preuve que nous avons à en donner, c'est que jusque dans le sein même des églises protestantes et de l'église catholique, on commence à reconnaître que la doctrine du Christ a été faussée dans ses applications; que, loin d'avoir exclusivement pour objet le *salut exceptionnel de l'individu* dans l'autre monde, son objet principal est le *salut social de l'Humanité* dans ce monde aussi bien que dans les autres vies; on reconnaît enfin qu'on ne peut restituer au Christianisme sa légitime grandeur et sa puissance qu'à la condition d'accepter cette interprétation qui montre l'Evangile comme la source primitive de toute vue féconde sur l'amélioration de la société.

Que de pareilles tendances intellectuelles se manifestent dans

la société laïque, qui, sans vouloir se départir des conquêtes de la philosophie, veut conquérir une idée religieuse d'accord avec la raison et avec ses pressentimens vagues encore sur l'avenir de l'Humanité, rien n'est plus naturel ; mais ce qui est remarquable, c'est que ce mouvement intellectuel agite aujourd'hui les rangs du clergé où l'esprit nouveau pénètre. Et en vérité, n'était-il pas impossible qu'un corps aussi nombreux que le clergé, renfermant beaucoup de membres pleins de lumières, de hautes vertus et de bons désirs, restât absolument en arrière et ne suivît pas la marche de la société ambiante? Aussi cette idée germe-t-elle et se développe-t-elle dans son sein, que, pour remettre l'Evangile à la place où il doit être placé dans l'esprit des peuples, il faut le leur présenter non comme répudiant et damnant le monde, mais comme annonçant et promettant au monde le règne des lois de Dieu et les fruits de justice, de liberté, de paix et de bonheur dont seules elles peuvent le couvrir.

Beaucoup de prêtres catholiques et protestans, surtout en France et en Allemagne (et déjà même en Angleterre et aux États-Unis), comprennent donc que le caractère essentiel de toute ***religion***, et à plus forte raison celui de la religion de Jésus, doit être de ***rallier*** ou de ***relier*** les hommes ; que, loin, par conséquent, de se reléguer en dehors du monde et de la société, la religion doit féconder le monde et attendre son propre développement du développement de la sociabilité humaine avec laquelle elle se confond et dont elle n'est et ne peut être que le fait culminant et synthétique.

Malheureusement les dépositaires de l'autorité sont, dans le corps ecclésiastique, les hommes qui précisément comprennent le moins la portée des tendances de l'esprit moderne ; leurs répugnances à l'endroit des transformations sociales que les temps commandent et que le Génie de l'Humanité va bientôt accomplir, sont si fortes que, sans aucun doute, l'*Eglise* (officielle) laissera au ***Monde*** l'initiative de ce mouvement d'organisation pacifique qui réalisera la pensée de Jésus, et dont l'accomplissement était sa propre tâche à elle-même !

Au reste, il ne faut pas accuser trop fort; l'Eglise a été intelligente, elle a cessé de marcher à la tête des peuples, elle s'est réfugiée et renfermée dans le passé, elle a laissé l'esprit nouveau se former en dehors d'elle et sans y prendre part; elle a voulu le *statu quo* et prononcé un anathème général contre toute transformation; cela est vrai. Mais cet esprit nouveau à son tour n'a été long-temps que tracassier et révolutionnaire; la philosophie n'a long-temps fait que des monceaux de ruines; et les nations sont encore tout imprégnées des dissolvans terribles avec lesquels elle a miné et renversé les trônes et les autels.

Ainsi, malgré des tendances et des désirs incontestablement progressifs, la philosophie, faute d'avoir conçu clairement et distinctement la Destinée de l'homme et d'en avoir reconnu les voies pacifiques et régulières, n'a su inaugurer que le génie révolutionnaire. Et elle a si bien soudé l'idée de *révolution* à l'idée d'*innovation*, qu'elle a persuadé aux Pouvoirs et aux Peuples que le principe révolutionnaire et le principe du progrès social ne sont qu'une seule et même chose; de telle sorte que les Peuples se sont passionnés pour les révolutions, et que les Pouvoirs effarouchés sont disposés à se cabrer contre tout ce qui se présente avec un caractère d'innovation et de progrès.

Quoique ce malheureux esprit de révolution ait, dans ces derniers temps, perdu beaucoup de sa puissance au fur et à mesure que les idées d'organisation et que les principes de la véritable science sociale ont gagné du terrain, il est encore assez fort néanmoins pour entretenir des haines aveugles et déplorables dans le champ de la politique subversive. De plus, et c'est ce qu'il importe surtout de signaler à l'opinion, pour la mettre en garde, aujourd'hui que la Science sociale commence à se répandre dans le monde, il cherche à s'emparer à son profit de la force des argumens de celle-ci, à dénaturer son caractère essentiellement pacifique, à s'appuyer enfin sur des principes qui concluent à l'harmonie sociale, pour conclure à la discorde et à la guerre.

C'est ainsi que nous voyons des écrivains, d'une part aveuglés

par les préjugés révolutionnaires et les haines politiques que nous ont légués nos pères, mais que nous devrions avoir en ce temps-ci la sagesse de répudier ; forcés, d'autre part, de reconnaître la puissance du grand principe d'ASSOCIATION formulé par Fourier, chercher (ce qui est contradictoire à ce principe même) à en faire un ferment révolutionnaire. Ils prétendent activer la lutte des classes et des intérêts qui se combattent aujourd'hui au nom même de l'idée qui apporte enfin le moyen de les rallier et de les unir !

Mais cette logique doit-elle étonner dans un siècle où l'Evangile, dont on ne contestera pas sans doute que la pensée fondamentale est l'exaltation du principe de la paix, de la charité, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, où l'Evangile de Jésus, disons-nous, est exploité chaque jour comme un arsenal de révolution ; où un prêtre même, puissant par la parole, mais d'une intelligence débile, vacillante, égarée et fiévreuse, a jeté dans le monde étonné le nom de celui qui a été la plus parfaite expression, la plus pure émanation de l'amour, comme un signal terrible de renversement, de vengeance et d'extermination ?

Ah ! certes, ces inconcevables, ces monstrueuses alliances des principes sacrés de l'union et du bonheur des hommes avec les doctrines sanglantes du génie des révolutions, cette transformation insensée de l'Ange du progrès social en Démon des ruines, ne sont faites ni pour éclairer les hommes, ni pour calmer des passions désordonnées, ni pour convertir les Pouvoirs sociaux à la cause du progrès et du bonheur de l'Humanité, qui est pourtant leur cause aussi, à moins qu'on ne veuille pas les compter dans l'Humanité ! Et vous, qui au sortir des austérités du cloître vous êtes laissé subitement enivrer par une liqueur à laquelle il n'est déjà plus donné dans ce temps-ci de troubler le cerveau des hommes mûrs, quelle n'eût pas été votre gloire si vous eussiez été à la hauteur de la belle mission qui vous était offerte, si vous eussiez su sacrifier le bruit, très-grand, mais vain et passager, d'une révolte stérile, au développement et à la fécondation de l'esprit qui germait dans les rangs de l'Eglise ; si, au lieu de vou-

loir atteler Jésus au char sanglant des révolutions, vous eussiez démontré à cette Eglise sur laquelle vous aviez alors tant de puissance, que l'Evangile de Jésus appelait l'Humanité aux voies pacifiques des grandes améliorations sociales et promettait à l'avenir la justice, la liberté et le bonheur! Prêtre du Christ et Apôtre de l'humanité, il fallait combattre et vaincre cette erreur qui vous a vaincu, cette idée ignorante et barbare qui arme d'un glaive et d'une torche ardente le Génie du Progrès; il fallait présenter ce Génie bienfaisant, aux Peuples, à l'Eglise et aux Rois, tenant à la main la branche d'olivier et le rameau de vigne, invoquant l'accomplissement de la loi du Christ et répétant ses anathèmes contre la violence, la destruction et la guerre! Vous étiez en position de faire entendre et formellement accepter à l'Eglise, que les voies rétrogrades sont des voies fausses comme les voies révolutionnaires; que le bénéfice de la *Promesse* n'était pas borné à l'autre vie; que cette Terre appartient à Dieu, est apte à recevoir ses lois, et que, comme le Ciel, elle relève de sa Bonté et de sa Providence! Et quand encore l'Eglise se fût montrée lente à une acceptation formelle, votre parole, recueillie dans le monde, y eût porté de bons fruits : mais, pour cela, il eût fallu comprendre....

Si nous insistons sur le fait particulier dont il est question, c'est parce qu'il est l'incarnation et le type le plus éclatant de cette association, aussi fausse, aussi inconséquente que funeste, du principe du progrès social et du principe révolutionnaire; c'est ensuite, parce que ce fait a reçu une importance malheureuse dans la production des tendances intellectuelles modernes que cette Note a pour but de signaler. Cette révolte bruyante, en effet, cette union étrange de l'Evangile et des doctrines les plus violentes et les plus subversives, ce dithyrambe apocalyptique où les lieux communs les plus pauvres et les plus usés de la presse révolutionnaire se sont trouvés rajeunis par un style qui s'élevait aux formes de la poésie la plus pure, et qui descendait aux plus vulgaires déclamations du mélodrame; cette œuvre de bruit et de parole, de philosophie et de mysticisme, d'a-

mour et de haine, a retardé et compromis le mouvement heureux qui s'opérait dans le sein de l'Eglise elle-même, et qui préparait le rapprochement des deux grandes manifestations, encore hostiles aujourd'hui, de l'intelligence humaine, la Raison et la Foi. Nombre de ces membres du clergé, dont la pensée se préoccupait avec amour du ***Salut social*** de l'Humanité, qui commençaient à comprendre que la richesse, la liberté, le bonheur des peuples, le progrès réel enfin, avec toutes ses puissances et toutes ses gloires terrestres, loin d'être condamnés par la parole du Christ, en formaient, au contraire, le vrai développement; nombre de ces hommes, que l'esprit de l'Avenir touchait et échauffait, et dont l'influence aurait pu nouer régulièrement l'Avenir au Passé, se sont repliés avec effroi sur le Passé, à l'aspect de cette manifestation furibonde et sanglante. Il leur a semblé que si le Lévite, converti au progrès, était entraîné lui-même à sacrifier au principe révolutionnaire et à lui consacrer l'Evangile, il fallait bien que ce mot de progrès ne fût qu'une tentation funeste, et qu'il ne recélât que la révolte, le vertige et la destruction.

C'est ainsi que celui qui aurait pu être le négociateur de paix, le médiateur entre le Passé et l'Avenir, et préparer l'alliance dans laquelle sont appelées à se réunir, en se complétant, sous l'invocation de Dieu et de l'Humanité, les doctrines encore hostiles du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie, n'a été pour l'Eglise qu'un sujet de scandale et d'effroi, qu'un sujet de réaction rétrograde pour les Pouvoirs constitués, de trouble pour la société, et de pitié pour la Philosophie elle-même, — car les représentans avancés de la philosophie (qui répudient aujourd'hui l'esprit de dissolution et comprennent que le temps est venu de réorganiser et d'édifier) avaient accueilli avec joie les premières manifestations du prêtre chrétien en faveur du progrès social et de l'avenir, mais ils l'ont repoussé avec dédain quand ils l'ont vu essayer, dans son égarement, de rallumer avec l'Evangile le feu qui s'éteint sous les cendres et sous les débris du passé.

Au reste, pour n'avoir pas été comprise avec grandeur, pour avoir, au contraire, été méconnue et compromise, la préparation de

cette haute alliance des deux manifestations supérieures de l'âme humaine n'en constitue pas moins, à l'époque actuelle du développement intellectuel, la tâche capitale des esprits qui se livrent aux spéculations générales de la philosophie et de la religion. Cette alliance, nous le disons sans crainte de nous tromper, ne se ratifiera pleine et entière que POSTÉRIEUREMENT à la grande transformation qui inaugurera l'accord de l'ordre et de la liberté sur la terre, qui réalisera l'Harmonie dans l'ensemble des faits de la vie humanitaire : c'est de l'*Harmonie vivante* seulement que l'alliance de la Raison et de la Foi émergera, radieuse et intelligible à tous les esprits et à tous les cœurs (1). Néanmoins, tout effort de rapprochement entre ces deux puissances, tout travail ayant pour but de faire reconnaître que le principe du développement social, loin d'être opposé à la pensée vraiment fondamentale du christianisme, en est, au contraire, la conséquence voulue; que le caractère du progrès réel, loin d'être révolutionnaire, est essentiellement organisateur et pacificateur; que c'est par la *science*, par l'*expérience* et par l'ATTRAIT, et non par le tumulte et la violence, que la société doit entrer dans la carrière splendide de ses Destinées heureuses: tout travail conçu dans ces vues de raison, de sagesse et de ralliement intellectuel, doit déblayer la route qui mène à la réalisation de l'Harmonie sociale, route trop embarrassée encore et par les préjugés anciens et par les préjugés nouveaux.

Tel a été notre but en écrivant cette Note sur la doctrine religieuse de la Rédemption et sur le caractère éminemment favorable au développement de la Destinée humaine, qui distingue la pensée fondamentale de la révélation de Jésus. Ce n'est qu'en restituant à cette pensée son sens pur et primitif, en se rendant

(1) L'HARMONIE et LE BONHEUR ÉTANT LA FIN DES ÊTRES, la conception de l'Harmonie peut seule donner la solution des problèmes philosophiques et religieux, qui jusque-là n'ont été que des énigmes absolument indéchiffrables; et la participation à cette Harmonie réalisée pourra seule incarner universellement le sentiment de ces solutions.

compte de son influence effective sur l'esprit moderne, en y rattachant l'idée de progrès, de liberté et de développement, sur laquelle s'est élevée la Philosophie de notre temps, que l'on apercevra la chaîne qui lie le Présent au Passé, l'Avenir à l'ancienne Promesse.

J'ai cru utile de mettre en tête de l'exposition du ***Mécanisme de l'Harmonie sociale***, dont la connaissance initie, par une induction facile, à la Foi de l'avenir, cette appréciation générale des conceptions religieuses et philosophiques du passé et du présent, qui sont les prolégomènes de ce livre de la Destinée humaine dont les sceaux ont été brisés par le génie de Fourier. Si l'on veut, de part et d'autre, abandonner des erreurs que l'on ne peut plus songer sérieusement à défendre, on reconnaîtra que la Religion chrétienne fondée sur une tradition et sur une promesse, et que la Philosophie fondée sur une perception, encore obscure et plus instinctive que scientifique, du développement de l'Humanité, se réunissent et s'accordent dans le commandement de la justice et dans un grand DÉSIR, celui de l'union et du bonheur de l'Humanité. Or, la conception de Fourier apporte le moyen d'assurer par l'ATTRAIT même l'exécution du commandement, et de réaliser enfin le grand désir. Si donc on nous demandait comment cette conception se lie au passé de l'Humanité, nous répondrions qu'elle s'y lie comme l'Accomplissement du fait le plus capital se lie au Désir qui l'a invoqué, à la Promesse qui en a été transmise.

Les hommes de bonne foi verront bien maintenant que, loin de condamner injustement tout dans le passé, nous avons à cœur, au contraire, de montrer comment la conception qui le couronne et qui l'éclaire en ouvrant l'Ère radieuse des époques harmoniques, permet de rendre justice aux bons efforts, et prouve que les vérités mêlées d'erreurs et cultivées dans des camps ennemis, grandissant et s'épanouissant au soleil de l'Harmonie, s'associeront entre elles et marieront dans un berceau splendide leurs rameaux, leurs fleurs et leurs fruits parfumés. Le catholicisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe de l'Ordre ou de

l'Unité qu'il a courageusement défendu sur la terre ; la Philosophie trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe de la Liberté et du développement de l'Humanité qui a été le mobile de ses combats ; et l'un et l'autre, un jour qui n'est pas éloigné, salueront, dans la LOI DES HARMONIES découverte par Fourier, la réalisation du but indiqué par Jésus, la solution de la question posée au Génie humain par cet Evangile où il est écrit : *Cherchez d'abord le* ROYAUME DE DIEU *et sa justice, et tous les biens vous viendront ensuite par surcroît : cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et elle vous sera ouverte.*

Au reste, comme nous l'avons dit, cette Foi pleine, intégrale, intelligente et complète, qui donnera satisfaction à tous les besoins de l'âme humaine, dont les diverses doctrines philosophiques et religieuses n'ont été jusqu'ici que des expressions fragmentaires et plus ou moins exclusives ; cette Foi qui sera la grande voix de reconnaissance et d'amour de l'Humanité constituée dans son Unité, la haute et vivante synthèse de son Harmonie sociale, s'introduira d'elle-même après l'installation de cette glorieuse Harmonie sur la Terre. Jusque-là toute la question religieuse doit être renfermée purement dans le domaine de l'esprit et de la science, et les discussions qui s'y rapportent n'ont aujourd'hui d'importance réelle que comme préparant les intelligences élevées, à la connaissance et à l'acceptation de la partie économique et industrielle de la conception de Fourier. Fourier et ses disciples orthodoxes et intelligens n'ont jamais songé et ne songeront jamais à prêcher à la société actuelle rien qui ressemble à une religion, à y fonder rien qui ressemble à une secte. Le but de leurs travaux de propagation est d'obtenir une décisive expérience de l'ORDRE SÉRIAIRE appliqué à une ORGANISATION PUREMENT INDUSTRIELLE, et qui restera entièrement soumise à la LOI CIVILE, à la LOI MORALE, à la LOI POLITIQUE et à la LOI RELIGIEUSE du pays au sein duquel elle sera exécutée ; que ce pays soit la France, la Russie, l'Angleterre ou la Turquie ; que la religion y soit le catholicisme romain, le christianisme grec, le protestantisme ou le mahométisme. La réforme des conditions

de l'INDUSTRIE et du TRAVAIL, nous le répétons, voilà notre but, notre seul but actuel. Que l'Humanité, après cette réforme, qui sera la solide base de ses immenses progrès futurs, de ses glorieux développemens ultérieurs, modifie et transforme les lois civiles, les lois politiques, les lois religieuses qui conviennent à son état actuel, ou qui en sont des expressions et des nécessités plus ou moins heureuses; que les mœurs de l'Avenir n'aient, dans tous les ordres de relations, que des rapports de ressemblance fort éloignés avec les mœurs du Passé ou du Présent, nous ne le mettons pas en doute, et nous croyons même qu'il faudrait être fou pour en douter un seul instant. Mais ces transformations ultérieures des mœurs, des lois, des croyances publiques, qui peuvent être prévues et prédites, sont l'affaire de l'intelligence et de la volonté ultérieures de l'Humanité. Aujourd'hui elles appartiennent au domaine de la spéculation et n'en doivent pas sortir.

Nous espérons que ces explications suffiront pour qu'aucun homme de bonne foi ne se méprenne sur le caractère de la doctrine que nous propageons et sur la nature de sa critique. La doctrine accepte la société telle qu'elle est, avec ses mœurs, ses croyances, ses préjugés mêmes; elle veut seulement conquérir le crédit dont elle a besoin pour déterminer l'application expérimentale de son principe organisateur à l'***ordonnance des travaux d'une exploitation industrielle établie dans des conditions données***. Et quand elle critique la société et la loi actuelles, ce n'est pas pour provoquer au renversement brutal de l'une et de l'autre; car elle professe, et il ressort de ses principes mêmes que le caractère du PROGRÈS RÉEL est de procéder par la voie des ***transformations attrayantes***, et non par celle des ***renversemens***. Elle est comme l'homme sage qui signale les vices de la loi mauvaise, qui peut même la critiquer âprement, mais qui se soumet à cette loi tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre, tant qu'elle est LA RÈGLE de la société dans laquelle il vit.

Il ne manque pas de gens dans le monde qui n'ayant pas compris avec profondeur la conception de Fourier, et restant éblouis devant la thèse si neuve de l'ATTRACTION PASSIONNELLE aux dé-

veloppemens de laquelle ce grand homme a dû surtout s'attacher dans ses livres, ont cru qu'il s'était laissé emporter hors des voies du vrai, en abandonnant trop exclusivement sa pensée au principe de la *Liberté*. C'est une erreur immense. Le principe qui domine la conception de Fourier, ce n'est pas le principe de la *Liberté*, c'est le principe de l'ORDRE. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Comment Fourier légitime-t-il, *à priori*, le principe de la Liberté de l'âme humaine? C'est en s'appuyant sur l'idée la plus élevée de l'Ordre, qui exige que Dieu n'ait pas mis, au cœur de la créature intelligente chargée de le représenter sur la Terre, des passions intimement et essentiellement mauvaises. Et comment légitime-t-il, *à posteriori*, le principe de cette Liberté? C'est en présentant un mécanisme social dans lequel toute l'énergie des passions tourne au bien et engendre un Ordre admirable. Est-ce attenter au principe de l'Ordre, que de prouver que l'Ordre le plus parfait, que l'Unité, que l'Harmonie enfin a pour moyen la Liberté elle-même *développée dans des conditions données*, — tandis que la compression qui excite les résistances et les réactions, ne peut jamais être elle-même que le signe du désordre.

Qu'il soit donc bien entendu que cette Théorie qui, suivant les propres expressions de Fourier, doit porter le nom de THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE, est, avant tout, et bien qu'annonçant à l'Humanité le développement plein et entier de sa LIBERTÉ, une doctrine d'ORDRE; qu'aux yeux de Fourier et de ceux qui savent le comprendre, c'est la considération même de l'ORDRE ou de l'UNITÉ qui fait la légitimité supérieure de la LIBERTÉ; et qu'en tout état de société, à leurs yeux, les BESOINS DE LA LIBERTÉ, toujours légitimes dans leur source, doivent rester néanmoins subordonnés aux NÉCESSITÉS DE L'ORDRE.

Ce qui fait la beauté transcendante de la conception de Fourier, et lui donne le caractère absolu de la Science, c'est que précisément, en organisant les relations et les choses d'après le principe de l'*Ordre naturel*, elle obtient dans la société l'*Ordre effectif le plus parfait* PAR *la Liberté la plus entière*.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

> N'est-il pas étonnant qu'on n'ait jamais songé qu'à l'ordre politique, tandis qu'on avait à créer presque entièrement l'ORDRE INDUSTRIEL, incomparablement plus essentiel au bonheur de l'humanité.
>
> ALPHONSE TAMISIER.

AVANT de nous engager sur le terrain du second volume, d'aborder la constitution intime du monde sociétaire et de développer les merveilleuses harmonies des passions humaines dans leur jeu équilibré et leur essor vrai, il convient de jeter un regard en arrière, et de récapituler les vérités qui ont été déposées et démontrées dans le premier volume d'exposition. Nous devons avoir présentes à l'esprit nos prémisses, pour bien comprendre leurs conséquences; donc procédons rapidement à l'inventaire.

PRÉLUDE. Après avoir fait la déclaration du but de l'ouvrage, j'ai tracé, sous forme d'hypothèse, l'*esquisse d'une société convenablement et rationnellement organisée.* — A ce début, les hommes qui ne se doutent même pas de ce que c'est que

le *positif* des choses, qui nagent dans le vague ou plutôt qui s'y noient, n'auront pas manqué de dire : « voici déjà le bout de » l'utopie qui passe. »

Ce jugement n'a rien qui doive étonner de leur part, vu leur profonde ignorance. Ils ne savent pas que dans les sciences exactes le procédé général de solution consiste à ***supposer d'abord le problème résolu.*** C'est ainsi que l'on pose la question, qu'on se met face à face avec elle, qu'on détermine ses conditions, et que l'on se met en mesure de dégager les inconnues du problème. C'est par cette méthode que Képler a déterminé les trois grandes lois sur lesquelles est assise l'astronomie moderne ; c'est également par une hypothèse que Newton a débuté dans son livre des ***Principes mathématiques de la philosophie naturelle,*** où il a fondé la mécanique céleste : on en peut dire autant de Copernic pour l'explication des mouvemens apparens, de Colomb pour la découverte du nouveau continent, et en général de tous les génies qui ont ouvert une carrière quelconque à l'esprit humain.

Cette méthode, qui m'a fourni le moyen d'articuler le BUT que doit se proposer d'atteindre la science sociale, nous a donné, indépendamment de plusieurs autres conséquences, les théorèmes suivans, savoir :

I.

Que la tâche de l'Homme sur cette terre est la gérance de la surface du globe qui a été donné en propriété à l'espèce, et que cette tâche doit être accomplie par le développement de toutes les facultés individuelles, suivant des directions ordonnées entre elles et convergentes au grand foyer d'activité de l'espèce ;

II.

Que l'Homme, par conséquent, ne peut entrer dans la voie de sa Destinée vraie, qu'à la condition d'organiser une société

ayant puissance de *régulariser le travail humanitaire* suivant les lois fixes et déterminées qui résultent de l'organisme même de la nature humaine ;

III.

Que toute forme sociale dont la constitution repose sur un principe générateur du désordre, de l'anarchie, de la guerre, étant *radicalement fausse*, il ne s'agit point de perfectionner pareille forme sociale, mais de la remplacer par une autre, dont le mécanisme doit être déduit de la nature passionnelle de l'Homme, et appliqué aux grandes convenances humanitaires ;

IV.

Que la transformation sociale, *quelle qu'elle soit,* doit reposer en premier lieu sur une organisation harmonique de la *Commune,* élément alvéolaire de la société et premier atelier du travail humanitaire :

V.

Cette hypothèse, enfin, nous a fourni un *point d'appui fixe* pour établir régulièrement la critique de la société dans laquelle vivent aujourd'hui les nations les plus avancées dans l'échelle du mouvement, et pour apprécier la valeur des périodes sociales qui l'ont précédée dans cette échelle.—Nous avons procédé ensuite à cette haute critique, qui s'est divisée naturellement en deux sections distinctes.

CRITIQUE. *Première section.* Dans la première section, prenant corps à corps la société *telle qu'elle est en fait,* les conditions sociales au sein desquelles agissent les peuples européens, nous avons rendu saillante et palpable l'effrayante *quantité d'action humaine* que ces fausses conditions divertissent de son véritable et utile emploi, — qui est la création des ri-

chesses générales et du bien-être matériel et intellectuel, — soit pour l'employer à *détruire*, soit pour la *paralyser* et l'occuper à des opérations radicalement *improductives*. — Nous avons montré encore quelle quantité non moins effrayante de force est dilapidée par le fait de la non-organisation des opérations productives.

Nous avons fait voir que cette dilapidation des forces, dérivant en principe du *Morcellement* de l'action humanitaire, se traduisait sous nos yeux, dans nos relations industrielles, commerciales, etc., par les grands désordres de la *divergence anarchique* nommée aujourd'hui *libre concurrence*, si niaisement prônée par les ânes savans qui, sous les bannières de la politique et de l'économisme, endoctrinent maintenant les gouvernemens et les peuples.

Cette critique a rendu sensible à tout homme de bon sens que, relativement aux moyens d'action industrielle, aux procédés techniques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue dans les sciences et dans les arts, la déperdition du bien-être est poussée à son *maximum* d'énergie, par suite du système vicieux qui régit la production, la distribution et la consommation, dans la Civilisation actuelle.

CRITIQUE. *Deuxième section.* Elle a été consacrée à l'examen des différentes formes sociales. Nous avons établi d'abord la formule transcendante du mouvement dans sa généralité universelle : nous avons fait ensuite l'application sociale de cette formule au développement de l'Humanité postée sur un globe de l'ordre du nôtre (1).

(1) Il va sans dire que cette formule générale se modifie dans toutes les applications particulières. — On pourrait démontrer qu'elle contient en elle-même la loi de ses modifications, c'est-

Nous avons passé en revue les périodes successives parcourues par l'Humanité sur notre globe; nous avons mis en évidence les principaux anneaux de la chaîne que forment ces périodes successives, et nous avons montré comment cette chaîne se prolonge dans l'avenir, en passant du mode *subversif* au mode *harmonique*.—Nous avons donné ainsi la *norme du progrès* et constaté que le but final ou téléologique des périodes successivement parcourues par l'Humanité, en des lieux différens et à plusieurs reprises, était la conquête des ressources au moyen desquelles l'Humanité peut s'élever à la constitution de la forme sociale *combinée*, *sociétaire* ou *harmonique*, c'est-à-dire, de la forme dans laquelle le principe d'Association remplaçant celui de Morcellement, la convergence et l'accord des forces humaines se trouvent substituées à leur divergence et à leur lutte.

J'ai terminé cette première partie de mon travail en insistant sur l'époque critique où se trouve une Civilisation lorsqu'elle a

à-dire toutes les fonctions qui font varier ses applications diverses: et c'est là le caractère suprême de sa généralité.

On peut comprendre ce que j'énonce ici, en réfléchissant que cette loi déterminant, par exemple, la *hiérarchie des globes dans un tourbillon*, et gouvernant ainsi le système de la création sur chacun de ces globes suivant son *titre* et son *rang* dans cette hiérarchie, il en résulte que la formule générale appliquée au mouvement social de l'humanité sur un globe, contenant nécessairement une fonction du titre de ce globe et de la richesse de la création sur ce globe, sera modifiée suivant cet ordre hiérarchique, suivant ce titre spécial.—Ainsi les résultats de l'application de la loi générale des Destinées au mouvement social sur les différens globes, pour être *analogues* entre eux, ne sont cependant pas *identiques*: et la connaissance de la loi fournit les moyens de déterminer les différences et les rapports.—C'est pour avoir ignoré cette loi générale, disons-le en passant, que nous n'avons eu jusqu'à Fourier, que des cosmogonies empyriques, fausses et imaginaires, ou misérablement fragmentaires.

atteint le point de maturité où la nôtre est arrivée. J'ai fait voir, et par le témoignage des faits historiques, et, plus scientifiquement encore, par l'appréciation directe des choses, que notre société, si elle ne passe pas à un échelon supérieur, est menacée de décadence et de chute en période inférieure; ce qui condamnerait l'Humanité à recommencer, sur de nouveaux frais, de douloureux essais de développement (1).

Après avoir terminé la partie négative ou critique, nous sommes entrés dans la partie positive ou organique.

Organisation. *Premier livre.* Ce livre a été consacré à poser et discuter l'ensemble des principes primordiaux sur lesquels doit être basée une saine économie sociale. Ce n'est pas arbitrairement que je me suis pris à exposer d'abord les principes relatifs à la constitution industrielle et matérielle du régime sociétaire. La vie sociale, comme la vie humaine, est ***composée,*** et il est fort ridicule de s'occuper de l'âme, des jouissances du cœur et de l'esprit, avant d'avoir songé à pourvoir aux premières

(1) Si la Civilisation européenne entrait un jour en pleine décadence, à la suite de convulsions politiques et sociales, la Barbarie qui en résulterait ne serait très-probablement pas aussi grossière que celle qui a succédé aux Civilisations de l'Asie occidentale, de l'Egypte et de l'Empire romain. Cette différence serait due à la constitution fixe des sciences, opérée par notre Civilisation, et à l'Imprimerie, qui a trop universalisé leurs documens, pour qu'ils puissent être entièrement anéantis dans la catastrophe de chute. Ainsi, ce serait à une pure invention matérielle, l'imprimerie, que l'Humanité devrait sa meilleure planche de salut. — Quant aux sublimes conceptions morales, philosophiques, religieuses et spiritualistes dont nos barbouilleurs littéraires et politiques font tant de fracas, Dieu sait ce qu'elles deviendraient dans ce cataclysme. Il est probable que leurs débris serviraient à engendrer de nou-

nécessités de la vie. ***Ventre affamé n'a point d'oreilles;*** et ce spiritualisme politique qui professe le dédain de la matière, ne fait preuve que d'une profonde et fondamentale inintelligence des choses.

Le fatras des doctrines philosophiques, les vanités politiques et les aberrations morales, tant anciennes que modernes, dans lesquelles l'esprit public est aujourd'hui submergé, nous ont imposé l'obligation de nous étendre longuement sur la position du problème social et sur la haute importance de la question des intérêts matériels. J'ai dû démontrer rigoureusement que tout développement des sentimens sociaux est subordonné à cette question, et que tant qu'on affecterait de la dédaigner pour faire de la phraséologie constitutionnelle ou républicaine, des déclarations des droits de l'homme et du citoyen, des traités de morale et autres sottises, on continuerait toujours à patauger dans ces disputes de Bas-Empire, qui feront de notre époque impuissante, verbeuse, libérale et mercantile, une des époques les plus honteuses des mauvais temps de l'humanité.

Cette question est la pierre angulaire de la science sociale, et les deux premiers livres de la partie organique ont été consacrés,

velles disputes, à raviver des fanatismes éteints, et à fournir aux hommes de nouveaux prétextes pour ensanglanter leur terre.

Toutefois, malgré l'imprimerie et la constitution des sciences, il se pourrait bien faire que la chute en période inférieure entraînât les résultats les plus terribles, à cause de la dégradation matérielle et climatérique de la planète, dégradation bien plus avancée aujourd'hui qu'aux époques des révolutions sociales précédentes : et je ne crains pas d'exprimer ici comme mon opinion, que si la Civilisation, s'étendant sur l'Amérique, avait alors exercé sur ce continent les déboisemens et les grands ravages qu'elle a faits sur l'ancien, la vie de la planète pourrait être gravement compromise par quelques centaines d'années de perturbation. — Mais la découverte du régime sociétaire ôte toute chance à ces événemens.

dans mon premier volume, à la poser et à lui donner ses premiers développemens.

De quelque côté que soit attaquée la question sociale, nous avons reconnu que l'organisation du travail en est le fondement véritable. Cet énoncé n'est d'ailleurs autre chose que la traduction prosaïque de l'expression générale de la Destinée terrestre de l'homme; car, pour que l'homme accomplisse sa gérance et se pose ordonnateur, dominateur et roi sur son globe, il faut qu'il organise toutes ses puissances, qu'il dirige leur action unitaire et combinée sur son œuvre, en un mot, qu'il organise la grande industrie humanitaire.

Et si l'on voulait faire ici une mauvaise dissertation de scepticisme et d'athéisme dans le but de nier qu'il y ait une *Destinée préétablie* pour l'homme, je me contenterais de répondre: ***que si l'homme n'a pas reçu mission de gouverner le globe, s'il n'a pas été préposé à cette tâche par*** PRÉVOYANCE DIVINE, ***hé bien! il faut alors qu'il prenne, lui, cette tâche, par*** PRÉVOYANCE HUMAINE. — Qu'a-t-il de mieux à faire sur la terre que d'y faire régner l'ordre, la paix et le bonheur? et comment ces résultats peuvent-ils être atteints autrement qu'en coordonnant les facultés et les forces humaines dans un grand système de travail humanitaire, capable de créer d'abondantes richesses, et l'accord universel?

Les abeilles présentent dans leurs ruches des modèles d'ordre, de travail combiné et d'harmonie. Hé bien! dès les premiers jours de juillet, quand les fleurs deviennent rares dans la campagne, on voit les ruches qui ont négligé de faire des provisions suffisantes, se livrer d'effrayans combats; et quand toutes leurs provisions sont dissipées, elles font invasion chez les voisines : à cette époque encore, les guêpes et les frelons, qui vivent sans prévoyance, au jour le jour, et qui jusque-là avaient trouvé pâture dans les champs en respectant les ruches, commencent à les atta-

quer et à exercer le brigandage. C'est ici de l'histoire naturelle aussi vraie pour les hommes que pour les abeilles. Pour que les abeilles vivent en paix et en bonne harmonie, il faut qu'elles fassent du miel, et non pas qu'elles passent le printemps à écouter des sermons et des radotages dans lesquels on leur dirait de mépriser les intérêts matériels et les richesses, de se résigner aux sacrifices. Les plus belles prédications de morale et de charité se termineraient, dans leurs ruches, comme dans nos sociétés, par la discorde et la guerre. — Donc le problème social qu'il faut résoudre doit s'énoncer ainsi dans toute sa généralité :

Organiser le travail humanitaire sur le globe, de telle sorte que son effet utile soit le plus grand possible; c'est-à-dire de telle sorte qu'il y ait unité d'action, convergence de toutes les forces, et que le mode de travail soit en consonnance avec les penchans natifs de l'homme, qu'il les développe, les utilise, les satisfasse, et par conséquent les légitime : — de telle sorte encore que les produits de la synergie des efforts humains soient répartis à tous les individus proportionnellement au concours de leur action individuelle dans l'action générale.

A ces conditions-là, vous aurez des hommes naturellement disposés à s'unir les uns aux autres par toutes les affections puissantes que Dieu a déposées dans leurs cœurs, au lieu d'avoir des bêtes féroces, toujours prêtes à se dévorer, parce que la pâture est insuffisante.

Et puis alors, s'il y a encore des passions *radicalement mauvaises* dans l'homme, si Dieu *a mal fait* l'homme, alors, moralistes anciens, et prêtres anciens, vous serez en droit de corriger l'ouvrage de Dieu, et alors encore, vous aurez certainement moins de peine qu'aujourd'hui pour obtenir de meilleurs

résultats. — Je ne crois pas que l'on puisse composer avec vous de meilleure grâce.

Après avoir établi, au premier volume, les principes rigoureux et positifs que nous venons de rappeler brièvement, nous avons reconnu que la grande question de l'organisation du travail humanitaire se résolvait en premier lieu dans celle de l'organisation de l'atelier élémentaire, de l'alvéole, de la Commune.

Nous avons constaté, que des deux procédés contraires sur lesquels peut reposer le système d'action humaine dans la Commune, l'un, celui de Morcellement, ne produit que déperdition des forces, frottemens, misère, lutte des intérêts, choc des passions, désordre général : — tandis que l'autre, celui d'Association, a puissance de réunir les forces en faisceau convergent, de les utiliser toutes, de les multiplier les unes par les autres, de créer l'ordre et les richesses, et d'ouvrir à l'humanité les belles routes de l'avenir.

ORGANISATION. *Deuxième livre.* Optant pour le principe d'Association, nous avons décrit dans le second livre de la partie organique, ***le dispositif matériel des Phalanges***. Toutes les dispositions industrielles, architectoniques et agricoles exposées dans ce livre n'ont été rien autre chose que la ***corporisation*** du principe d'Association, l'expression des convenances prises dans la nature des choses, et des grandes convenances primordiales données par l'essence même de l'organisme humain.

Et maintenant nous voici arrivés en un lieu d'où nous apercevons les terres harmoniennes. Les villages civilisés, aux chaumières misérables, aux masures délabrées, ont disparu avec tous

les aspects révoltans et toutes les hideurs auxquels le Morcellement s'accouplait; les campagnes sont riches et bien parées, les Phalanstères qui surgissent dans les plaines et les vallées, aux penchans des montagnes, aux confluens des rivières, font d'élégantes et nobles demeures à des populations aisées, instruites, laborieuses et vivant en joie. Ce sont là des hommes, et non plus des brutes à figure humaine : et cela,—d'abord et avant tout,—parce que la misère a été chassée du monde, et qu'il ne lui est plus permis de dégrader et salir la créature faite à l'image de Dieu.

Or, ici, moi, qui ai pris pour tâche de conduire des Civilisés dans ce monde inconnu, plus vrai que le monde réel, je serais bien porté à *décrire* et à dire : *voyez.* — Mais chacun ne verrait pas, et beaucoup se prendraient à repousser les tableaux avec dérision, en écrivant au dos : *utopie! rêves fantastiques! pure illusion!...* car ces tableaux auraient beau être la conséquence logique de principes rigoureusement démontrés, la transition serait trop brusque, et trop grand l'espace entre les conséquences et les principes. Donc allons encore pas à pas, raisonnons, prouvons, démontrons toujours; plus tard, nous regarderons et nous verrons. Ainsi, au lieu de présenter au lecteur un panorama harmonien, nous allons d'abord construire logiquement et naturellement, les pièces de l'organisation industrielle et sociale d'une Phalange.

Déjà nous en connaissons les dispositions matérielles. Supposons maintenant qu'elles sont réalisées quelque part, que le milieu est créé; qu'un Phalanstère est habité par une population de trois à quatre cents familles inégales; que les capitaux engagés dans l'Association, les terres, toutes les richesses enfin ont été représentées par des actions dont sont nantis les sociétaires, chacun dans la proportion des avances par lui faites; et examinons comment, dans ce milieu ainsi préparé, nos dix-huit cents ou deux mille sociétaires, d'âges, de sexes, de fortunes et de caractères différens, se disposeraient à exploiter leur domaine unitaire.

Si vous voulez être bien chaussé, vous faites prendre mesure à votre pied ; si vous voulez être habillé convenablement, vous faites prendre mesure à votre corps ; si vous voulez bien dormir, vous faites faire votre lit à votre convenance : donc si voulez que notre population phalanstérienne travaille bien et gaiement, il ne faut pas lui imposer une méthode de travail contrariant et froissant ses penchans et ses goûts ; il faut au contraire adopter une méthode qui se plie et s'adapte en tous points aux exigences de ces goûts et de ces penchans. Ainsi ***la* LOI *d'organisation des travaux dans la Phalange*** DOIT ÊTRE CONFORME AUX ATTRACTIONS DES TRAVAILLEURS.

Or, pour découvrir et reconnaître cette LOI ***de travail***, conforme aux penchans natifs de l'homme, nous n'avons rien autre chose à faire que de suivre les impulsions spontanées des travailleurs, d'écouter docilement la voix des Attractions, d'épier les indications de la nature, de la prendre sur le fait. — Cette manière de procéder est à la portée des enfans.

Le but spécial du livre suivant sera donc la détermination de la ***Loi naturelle d'organisation des travaux***, et notre procédé de détermination ne sera autre chose que l'introduction dans le calcul de tous les élémens fournis par l'étude des impulsions natives. Nous allons voir les contours généraux de la formule se dessiner dès le premier chapitre ; puis nous arriverons à un dessin plus pur, par des approximations successives, dont chacune correspondra spécialement à une des conditions fondamentales, impérieusement exigées par la nature, pour que le travail exerce sur l'homme un charme attractif invincible, pour que le plaisir seul l'entraîne libre à l'industrie. En un mot, nous allons examiner les conditions de l'ATTRACTION INDUSTRIELLE, et trouver sa formule générale.

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

Dire que le travail n'est pas la destinée de l'homme, c'est nier l'évidence.
Dire que le travail est la destinée de l'homme et qu'il ne puisse devenir pour lui une source de bonheur, c'est calomnier Dieu.
C'est donc qu'il y a deux lois pour le travail :
La loi de contrainte qui vient de l'ignorance humaine ;
La loi de charme et d'attrait qui est de révélation divine ;
Partant, deux résultats :
Misère ou richesse, — Oppression ou liberté.

CLARISSE VIGOUREUX.

ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL.
LOI SÉRIAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Tendances générales au Groupe et à la Série.

Il faut écouter la nature; il faut prendre la nature pour guide; la nature est plus sage que notre sagesse.
TOUS LES PHILOSOPHES.

Que signifie ce respect qu'affectent les philosophes pour la nature? S'ils croient que la nature doive être consultée dans l'étude de l'Homme et des destins sociaux, comment prouveront-ils que l'Attraction ne fasse pas partie de la nature humaine, et qu'on puisse étudier l'Homme sans étudier l'Attraction passionnelle, dont ils n'ont dit mot dans leurs cent mille systèmes?
CH. FOURIER.

§. I.

Approche et viens grossir notre joyeuse troupe.
A. DE MUSSET.

Il est bien entendu que nous allons faire l'étude théorique de la formation du milieu sociétaire, et rechercher les bases naturelles de l'organisation des travaux et des fonctions. — Il ne faudrait pas confondre cette question, toute gé-

nérale, avec celle de l'installation de la première Phalange, et du mode de réalisation par essai, question toute particulière, que nous traiterons en son lieu.

Nous voici donc face-à-face avec le problème fondamental, « *La détermination du mode d'emploi de l'activité humanitaire.* »

Or, puisque la Phalange est l'atelier social élémentaire, ce problème général se précise de prime-abord sous l'énoncé suivant :

Étant donnée une population de quatre cents familles associées pour former une Phalange sur un canton possédé actionnairement par elles et préparé comme il a été dit précédemment, déterminer la forme d'une organisation industrielle adaptée aux goûts, aux penchans des travailleurs, apte au développement libre de toutes leurs facultés individuelles, capable, en un mot, de répandre l'attrait et le charme sur leurs travaux.

Cette manière de poser la question nous donne de suite, et sans transition, une réponse singulièrement importante, une réponse qui con-

damne tranchément, dès le premier pas, tout le régime industriel des Civilisés ; car vous ne pensez pas,

Que les travailleurs de la Phalange, parfaitement libres d'organiser leurs opérations comme il leur aurait plu, se seraient avisés de les morceler pour s'isoler les uns des autres, celui-ci seul dans un champ, celui-là seul dans un atelier, ainsi que sont aujourd'hui la plupart des travailleurs civilisés.... non, certes, vous ne pensez pas cela.

Ce seul fait de la *liberté* des individus placés au sein d'un milieu sociétairement préparé, vous révèle donc que le GROUPE, ou *réunion volontaire d'un certain nombre de travailleurs*, se substituerait naturellement à la *solité*, dans toutes les fonctions qui pourraient s'y prêter, c'est-à-dire, dans toutes les fonctions d'industrie active en agriculture, fabrique, ménage, éducation, science, beaux-arts, etc.

L'organisation industrielle de notre société, assise sur l'étroite base de la famille, est donc parfaitement contraire au premier vœu de la nature.

La nature pousse l'homme aux nombreuses

réunions, où elle lui a ménagé l'emploi de son activité, le jeu de ses facultés, le développement de ses vives et nobles affections;

La Civilisation, elle, trace autour de l'homme un cercle étroit d'intérêts égoïstes, dépourvus de liens avec les intérêts extérieurs; elle l'enferme au centre de ce cercle; et quand il y est bien enfermé, dûment attaché, la chaîne au cou, à son métier, à sa fonction, à son travail solitaire, la morale intervient alors pour prêcher à ce pauvre esclave isolé... quoi? l'amour du travail; oui, elle lui corne aux oreilles qu'il DOIT aimer le travail! — quelle qualification donner à une pareille aberration?

Ainsi, vous le voyez, ce principe de Morcellement, dont nous avons si bien reconnu l'extrême malfaisance quand nous dissertions sur le matériel de l'économie sociale, continue à jouer son rôle subversif dans le mode d'emploi de l'activité humaine en régime civilisé. Nous le retrouvons dans les relations d'industrie active, livrant l'homme, sans grâce ni merci, aux ennuis mortels de l'isolement, à l'abrutissante atonie de la solité, comme nous l'avons vu précédemment livrant l'homme, ce roi de la terre, à la dent de la misère; nous le retrouvons ici, ce principe fon-

damental des sociétés subversives, faisant obstacle aux mouvemens des penchans et des facultés, étendant la nature sur un lit de Procuste et hongrant l'homme, comme nous l'avons vu faisant obstacle à la création des richesses, à l'enfantement des élémens matériels du bien-être, et desséchant toutes les sources de la production.

Et vous voyez le principe d'Association, et les grandes et fécondes dispositions qui en dérivent, se prêter merveilleusement, au contraire, au développement des affinités, au jeu des affections et des facultés, à l'essor des passions corporatives et sociales, qui ne peuvent éclore qu'au sein des grandes réunions humaines, dont les premiers élémens sont les GROUPES.

Mais, avant d'aller aux conséquences, nous devons légitimer d'abord, par de bonnes preuves, ce que nous avons dit sur la tendance de la nature au Groupe, — mot tout-à-fait technique en science passionnelle, et qu'il faut dès maintenant accepter comme tel ; — nous devons étudier encore les phénomènes qui se manifestent dans la formation des Groupes et dans leurs contacts. Or, ces démonstrations et ces études sont si faciles, qu'elles consistent uniquement à savoir observer et bien voir ce qui se passe chaque jour sous

nos yeux. — Nous voulons reconnaître les lois des impulsions naturelles? examinons les effets de ces impulsions dans les milieux où elles ne sont pas enchaînées et contraintes.

§. II.

Les élémens *tendent à s'unir.* Cette disposition augmente ou diminue dans le rapport plus ou moins prochain de leur nature ou de leurs qualités respectives.
CH. BONNET.

Au bal, — je ne vous parle pas du bal froid, glacé, guindé, du bal tel que la Civilisation le fait souvent, — et c'est une de ses hontes, — où le jeune homme, quand il reconduit sa danseuse, a échangé avec elle deux paroles, l'engagement et le remercîment; où trois femmes côte-à-côte assises, n'ont pas eu l'une pour l'autre, pendant la soirée, un mot, un signe de tête, un sourire... bal triste, raide, compassé, où l'ennui saisit toutes les âmes et déborde sur toutes les figures à travers leur masque d'impassibilité; bal que je hais plus qu'un enterrement;.... je ne parle pas de cela, mais d'un bal gai et joyeux, animé et vivant, où l'on n'est pas gêné par l'étiquette, où l'on connaît son monde, où chacun se sent à l'aise : dans une pareille soirée, vous voyez la population du bal se distribuer naturellement et

bien vîte en Groupes différens. — Les uns, dans la salle du jeu, se pressent autour des tapis verts de la bouillotte et de l'écarté, tout à côté des tables plus calmes, où les dames *d'un certain âge* et les grands parens font leurs parties de whist et de boston; les autres, attirés dans les salons où l'orchestre résonne, où les femmes brillent sous les diamans et les fleurs, se mêlent aux figures croisées des contredanses, ou se font emporter, rapides, aux mouvemens précipités des walses et des galops. Ici c'est un petit noyau qui passe en revue le bal et épilogue; là on cause littérature; plus loin on s'échauffe sur la politique.

Sert-on un souper?—la masse encore se divise, et chacun, pour prendre place, recherche le voisinage de ceux qu'il aime, de ceux avec lesquels il désire nouer relation; et ainsi, et toujours, dans un milieu libre, les Groupes se forment naturellement par affinités de convenances réciproques, par *affinités électives.*

Examinez-vous une réunion d'une autre nature, une assemblée politique, une Chambre de députés? vous allez, sous un tout autre *ton*, retrouver les mêmes effets, reconnaître les mêmes tendances.

C'est d'abord une division en trois corps très-distincts, le CENTRE et les deux ailes, — *la droite* et *la gauche;* puis, dans chacune de ces trois grandes divisions, qui répondent aux trois principales couleurs politiques, vous voyez se dessiner des subdivisions correspondant aux nuances d'opinion ; — et chaque député va se ranger dans la subdivision qui exprime sa nuance ; et, dans cette subdivision encore, il prend place à côté des hommes dont il préfère individuellement le caractère, à côté de ses *amis politiques*, expression composée, qui indique très-bien la double force de l'affinité génératrice du Groupe.

Ainsi, les affections particulières ou *affinités de caractère*, et les sympathies d'opinion ou *affinités d'industrie*, — qu'on me permette ici l'application de cette expression tout-à-fait générale, — déterminent naturellement la formation des Groupes, leur classement, leur hiérarchie. Ces Groupes, distribués en échelle hiérarchique, ascendante et descendante, ailes et centre, forment une SÉRIE beaucoup plus régulière déjà dans la Chambre que dans la réunion de plaisir, parce que la Chambre est une assemblée périodique, où les sympathies et antipathies d'opinion et de caractère ont le temps de se développer, sont mieux connues, mieux appréciées.

Dans les colléges et les grands pensionnats, vous voyez se révéler les mêmes tendances, et toujours les impulsions naturelles conduire, — plus ou moins confusément, suivant l'état du milieu, — les jeunes gens et les enfans, comme les hommes faits, à la constitution des Groupes et à l'affiliation des Groupes en SÉRIES, soit en affaires d'opinion, d'études et de travaux, soit en affaires de plaisir.

C'est surtout aux heures de récréation que la tendance se manifeste franchement, parce que, aux heures de récréation, les Attractions individuelles ne sont pas comprimées par les divisions forcées et le despotisme des réglemens.

Reportez-vous à vos temps de collége ou de pensionnat, et vous vous souviendrez qu'à peine hors des murs de la classe et de l'étude, à peine échappée, livrée à elle-même, à l'air, au soleil, dans la grande cour de récréation, la population collégienne se formait à l'instant en catégories diverses. — La première division, celle qui est si peu arbitraire, que la nature la donne partout, et dans le sein de laquelle les autres se créent, c'est celle qui correspond à *l'échelle des âges*. Chaque élève, en effet, dans tout établissement nombreux, appartient toujours, aussi authenti-

quement qu'un soldat à sa compagnie, à la classe des *grands*, ou à celle des *petits*, ou à la division intermédiaire : et ces divisions premières acceptent encore des subdivisions régulières, qui ont leurs noms spéciaux dans l'argot de collége.

En dedans ou en dehors de ces classemens corrélatifs à l'âge, les *amis*, les *pays*, cloîtrés tout-à-l'heure dans leurs salles respectives, se réunissent en divisions et sous-divisions formant des *bandes*, des *cliques* particulières; ce sont les expressions consacrées. — Ces catégories déterminées par les âges, les caractères et les positions, n'empêchent d'ailleurs pas la masse de se distribuer pour les jeux en nouveaux Groupes, en nouvelles Séries :

Ici c'est la place réservée aux billes; elle est nette et propre; les carrés sont tracés, les trous creusés et les parties s'organisent; — là on joue au bouchon; — plus loin à la balle; — voilà les deux camps des barres;... et chaque élève entre dans une partie, s'enrôle dans un camp, se réunissant aux camarades qu'il aime, évitant ceux qu'il n'aime pas, et choisissant les jeux qui vont à ses goûts, qui font briller sa force et ses talens.

Ainsi vont les choses dans toutes les réunions

nombreuses qui ne sont pas gênées par des réglemens disciplinaires, monastiques ou autres, partout où l'Attraction peut se développer librement; et cela, — quels que soient les âges, les caractères, les sexes, les positions et les rangs.

La division en Séries, en Groupes et en Sougroupes, voilà donc ce que la nature inspire à l'homme; voilà le procédé qu'elle indique et auquel elle pousse indistinctement tous les individus de l'espèce. — Si ce vœu de la nature est plus irrécusablement mis en évidence aujourd'hui dans les jeux des enfans et les exercices des écoliers, à leurs momens de liberté, qu'il ne l'est dans les relations des pères, c'est que les enfans sont plus près de la nature que les pères, et que le régime civilisé ne leur a pas encore créé ces intérêts étroits et ces habitudes d'isolement que le travail morcelé impose forcément à la plupart des fonctionnaires.

De tout ces faits connus et de mille autres du même genre, vous êtes en droit de déduire sans contestation possible :

⁂ Que toute condition de travail qui débute par placer l'homme dans une position antipathique à sa nature et forcée, devant avoir pour

inévitable effet de créer la *répugnance pour le travail*, le mode d'emploi de l'activité humaine dans le Morcellement qui isole le travailleur, est faux *à priori*, et condamné par la pratique ;

⁂ Que si l'on veut offrir à l'homme des conditions de travail susceptibles de l'*attirer* et de le *charmer*, il faut d'abord écarter la nécessité de l'isolement, *et spéculer sur la faculté de réunion, sur la formation des Groupes et des* SÉRIES.

Ainsi, en principe général, chacun dans la Phalange s'affilie aux Groupes *dont le personnel lui plaît, et dont les travaux lui plaisent.*

Cette liberté pleine en mode d'emploi de l'activité individuelle entraîne après elle l'éclosion et le développement des vocations, immense question, question à peine soupçonnée jusqu'ici, et que, pour le moment, nous nous bornons à indiquer.

Ne sent-on pas, en effet, qu'au sein d'une organisation pareille à celle que nous commençons à étudier, homme, femme, enfant, nul individu au monde, ne peut se trouver forcé d'embrasser un état, un métier, contraires à son vouloir. La naissance, la position, les circonstances n'impo-

sent plus rien. L'homme est affranchi du joug des choses. — Vous avez le choix : toutes les Séries, tous les Groupes vous sont ouverts.

Vous pouvez entrer partout comme postulant, être admis partout en faisant vos preuves; rien ne vous contraint à vous enrôler dans des fonctions qui sont hors de vos convenances. — Et ainsi, dès l'enfance, chacun s'applique aux travaux vers lesquels il se sent attiré par ses aptitudes naturelles. — C'est la vocation qui conduit à la fonction.

Or, vous ne pensez pas que les services en marchent plus mal, pour être exclusivement confiés aux caractères qui ont respectivement pour eux goût et vocation. — Et comme la nature n'a pas fait les hommes égaux en goûts, en facultés, en opinions et en vocations, on peut être assuré de trouver sur un assortiment de dix-huit cents caractères, de quoi remplir les cadres de toutes les Séries dont le roulement sera nécessaire ou utile à la Phalange. Nous reprendrons cette question plus tard.

Ainsi, sauf exceptions et convenances particulières, les travaux de toute nature sont exécutés dans la Phalange par des Groupes nombreux,

composés de sectaires ou membres volontairement réunis par un penchant affectueux, et par un goût commun pour la fonction du Groupe. — Ce travail d'option devient dès-lors aussi riant qu'il est triste et fastidieux dans la *solité* du Morcellement : car la gaîté, l'entraînement et la joie se produisent inévitablement dans les réunions nombreuses et bien assorties en convenances réciproques.

§. III.

> Il me semble que la sagesse éternelle ne pouvait prescrire que ce qui était conforme à la nature de l'homme, et qu'elle devait adapter ses lois à l'être qu'elle avait créé. SPURZHEIM.

Maintenant que nous avons reconnu dans l'homme les tendances au Groupe et à la SÉRIE, comme des faits passionnels généraux, il nous est facile de comprendre que l'intelligence suprême devait pétrir notre nature de ces deux tendances.

L'homme, en effet, étant appelé à gérer son domaine terrestre, à agir sur son globe, à TRAVAILLER, il fallait qu'il fût *prédisposé* à un certain mode d'action, à une certaine loi de travail, — sinon Dieu serait absurde.

Or, tout dans la création est classé en *ordre sériaire :* les trois règnes, animal, végétal et minéral, se divisent et se subdivisent en classes, ordres, genres, espèces, variétés, ténuités, etc., si bien que l'on est forcé, pour les étudier, de les cataloguer et de les ranger en Groupes et Séries de Groupes, comme ils le sont dans la nature. — Cette classification porte même le nom de *Méthode naturelle.*

Les sciences, qui, dans l'origine et aux temps obscurs, formaient un assemblage confus de quelques vérités mêlées à beaucoup d'erreurs, se sont divisées et subdivisées à mesure qu'elles se sont constituées, et que l'esprit humain a étendu son domaine. Telle branche de phénomènes dont l'existence était à peine soupçonnée il y a quelques siècles, comme l'électricité, fournit à elle seule aujourd'hui de nombreux rameaux dont chacun réclame des études spéciales et des hommes spéciaux. Plus on avance dans le champ des découvertes, plus on se convainc que, tout étant lié dans le système de la nature, l'ensemble des connaissances doit se classer en ordre généalogique ou sériaire. Les arts, d'ailleurs, exigent aussi des divisions et des classemens analogues. Il n'y a rien de ceci qui ne soit connu et banal.

Ainsi, tout, dans la création, dans le domaine de l'activité de l'homme et de l'intelligence, est assujéti à cette loi sériaire, — loi suprême, sans laquelle l'ordre, l'harmonie et l'unité de l'univers ne seraient que des mots.

Donc, si tous les objets sur lesquels l'homme est appelé à exercer son activité physique ou son énergie intellectuelle, sont ordonnés et classés en SÉRIES dans le sein des choses, il faut bien que lui, l'homme aussi, accepte cette forme *sériaire* pour l'ordonnance et le classement de ses travaux, sous peine de se constituer en révolte contre l'ordre naturel, de se placer hors de l'unité universelle, d'opérer en système désordonné sur la création, et de manquer ainsi la voie et l'acte de sa Destinée.

Et si tout ceci est vrai, il fallait bien que l'organisme passionnel de l'homme fût prédisposé pour cette forme *sériaire*, et que l'homme fût porté par nature à distribuer son activité parallèlement à la distribution naturelle des objets sur lesquels cette activité était appelée à s'étendre.

C'est chose qui paraîtrait superflue, sans doute, à tout homme doué d'une certaine portée d'es-

prit, que d'insister sur la valeur de ce qui vient d'être développé ici. Tout un système social est là, et pas un système de création humaine encore, mais un système pensé par Dieu, voulu par Dieu, et typé par lui sur la face de tous les mondes.

Somme toute, ce chapitre nous a montré, en vue d'ensemble, que la condition générale d'Attraction industrielle, c'est l'*exercice des travaux en Groupes et Séries de Groupes*, méthode naturelle qui nous a été directement révélée par le jeu des *affinités électives*.

Etudions de plus près maintenant les conditions spéciales d'Attraction, pour arriver à la détermination précise de cette formule.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE APPROXIMATION.

Division parcellaire du Travail.

> La confiance, l'amitié, le charme, seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.
>
> CH. FOURIER.

§. Ier.

Comme il vous plaira.

Qui voudrait dès maintenant commencer à se représenter une Phalange en mouvement, devrait concevoir que chaque genre de travail a fourni un cadre de SÉRIE, et que tous ces cadres sont remplis ; c'est-à-dire que, dans chaque SÉRIE

de genre, des Groupes distincts de travailleurs se sont emparés du soin des espèces, des variétés, etc., de telle sorte que les détails de toutes les industries, de toutes les fonctions, sont ainsi partagés entre des Séries et des Groupes.

Et maintenant, que voulez-vous faire? que savez-vous faire? qu'aimez-vous faire? à quoi êtes-vous propre? — Vous voulez des places? en voici, choisissez. Le choix est beau, j'imagine : arts, sciences, instruction, administration, fabriques, cultures.... toute fonction que vous pourrez dire, toute branche d'activité humaine sont là, vous offrant carrière.

C'est d'abord de la culture que vous voulez faire? — libre à vous. Oh! vous n'aurez pas comme aujourd'hui une ferme à gouverner, des valets à surveiller, un train sur les bras. Vous n'aimez pas les travaux des champs et des prairies, rien ne vous plaît au soin des harnais et des bestiaux? hé bien, laissez là champs et prairies, harnais et bestiaux, ne songez ni aux blés ni aux fourrages, ni aux étables ni aux écuries : laissez cela, et soyez tranquille : on y veillera. — Les vergers vous attirent; vous vous plairiez au soin des arbres fruitiers. — Bien, entrez à la Série des vergers. — Oui; mais cerisiers et pruniers n'ont pas

l'art de vous plaire, pommiers encore moins : ce sont les pêchers que vous aimez. — Entrez donc à la Série qui cultive les pêchers. — Vous avez, dans le genre pêcher, une espèce de prédilection, une espèce qui vous séduit. — Alors enrôlez-vous au Groupe qui a pour attribut le soin de cette espèce.

Et croyez-vous qu'on vous a ménagé une assez grande latitude; croyez-vous que ceci soit assez faire pour votre liberté, pour servir vos goûts, voire vos caprices. — Oh non, car il peut vous paraître, à vous, fastidieux de sarcler, de planter, émonder, de veiller à la conservation des fruits... Ce que vous aimez, vous, c'est la greffe, et vous avez un haut talent à cette opération. Cela vous rend fier. — Entrez donc au Groupe de votre pêche favorite, et, dans ce Groupe, au Sougroupe de la greffe, et allez encore exercer votre talent de greffeur dans vingt autres Groupes, dont l'objet et le personnel auront exercé séduction sur vous.

Cette parfaite liberté en choix de fonctions expliquée sur un exemple agricole, s'étend à tout le reste; et vous voyez bien que, pour servir les goûts individuels et satisfaire aux intentions de la nature qui a donné ces goûts, il faut, non-

seulement diviser les travaux et les industries en Séries et en Groupes, mais faire encore au sein du Groupe une *distribution parcellaire* du travail, afin que chaque sujet puisse se porter aux actions pour lesquelles il a de l'aptitude.

Ces dispositions-ci sont-elles autre chose que l'expression même des faits qui tendent à se produire naturellement en milieu libre? Est-ce ici de l'esprit de système? — L'*esprit de système* et l'*idée fixe!*... — Il y a par le monde cinq cents pédans ignares qui tranchent tout au travers de la découverte de Fourier avec ces mots là! Voyons pourtant :

§. II.

Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la *division du travail*.

Adam Smith.

En chasse, et chasse heureuse!

A. de Musset.

Par les beaux jours d'octobre, à trois heures du matin, — octobre, c'est temps de vacances, comme on sait, — nous nous mettions souvent en route, sac de chasse au dos et fusil sur l'é-

paule, huit ou dix camarades de collége ensemble; nous avions treize, quatorze, quinze ans, je ne sais. — Nous cheminions gaîment sous un ciel étoilé, le long des premières pentes de notre Jura, par des chemins pierreux, à nous connus. Il fallait bien qu'aux premiers rayons du soleil levant, nos miroirs fussent plantés, brillans, dans les hautes plaines d'Ivory ou de Malaton,—lieux éprouvés pour la *passe* des alouettes, auxquelles nous avions à cœur de faire bonne guerre. — On entrait en chasse.

Quand le beau soleil s'était haussé sur l'horizon et qu'il pouvait marquer neuf heures ou dix, nous ne tardions pas, d'ordinaire, à voir déboucher à la naissance du plateau des robes flottant au vent, de blancs chapeaux de paille et des ombrelles qui s'enlevaient sur le bleu du ciel ou sur les teintes sombres et chaudes des montagnes du fond. C'étaient nos sœurs et leurs amies, arrivant au rendez-vous de chasse. On faisait encore, par gentillesse, durer la chasse un instant pour elles. —Elles tournaient les miroirs, et prenaient à la chasse intérêt et plaisir.

Mais il fallait bientôt se mettre en devoir de préparer un repas; en général, les estomacs étaient prédisposés.

Or, vous auriez vu par terre, pêle-mêle et assez confusément étalés, les fruits de la chasse d'abord, de glorieuses alouettes dont on était fier; chacun savait son nombre; puis les carnassières, les fusils, des écharpes et des chapeaux de paille, les munitions, les provisions apportées de la ville, du pain, du vin et quelque bon gigot... parce que, voyez-vous, il y a des jours où les alouettes ne passent guère.... On ne sait pas d'avance.

Donc il fallait préparer le déjeûner. Nous étions quinze, vingt souvent, et chacun s'y mettait.

— « Nous autres, nous nous chargeons d'organiser le feu. » — Bien. Et parmi ceux qui avaient ainsi parlé, les uns couraient faire du bois; les autres prenaient emplacement, bâtissaient un foyer à joues et chenets de pierre, et disposaient devant ce foyer, sur le vent, deux branches fourchues, plantées en terre, pour supporter la baguette de fusil qui devait servir de broche à rôtir les alouettes.

— « Il faut du beurre, il faut des assiettes, il faut des pommes-de-terre, une poêle à frire.... Vous avez oublié d'apporter du sel, Messieurs; qui ira au village chercher tout cela? » — C'étaient nos belles cuisinières qui parlaient ainsi.

Un détachement partait pour le village; et quand ils revenaient à travers champs, ceux du détachement, harnachés avec leurs casseroles et leurs poêles à frire, leurs provisions et leurs ustensiles, on les eût pris, je le jure, pour de francs fourrageurs, des Cosaques en maraude. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Vous auriez vu tout le monde à l'œuvre. Ici, c'étaient les alouettes que trois jeunes filles plumaient; plus loin, nous en aidions d'autres à peler et couper en morceaux les pommes-de-terre. Celui-ci surveillait le rôti et l'arrosait; celle-là tenait la poêle; d'autres apprêtaient le service, allaient à l'eau, lavaient les tasses. Et vous pouvez croire que tout cela s'exécutait vite et nettement, dans cet atelier établi en plein air sur un champ, et pas avec ennui, dégoût et sans zèle, car chacun était joyeux, alerte, y mettait vivement du sien. Il y avait là de la franche et bonne gaieté, et moi qui parle, je n'ai pas encore trouvé sous le ciel de Paris soirée si brillante et bal si flamboyant qui valût, à tout prendre, ces bonnes parties d'il y a dix ans, sur les plateaux de nos montagnes. — Je ne suis pourtant pas de nature très-champêtre.

Quand la partie se répétait plusieurs fois dans

les mêmes circonstances, les mêmes individus reprenaient volontiers les mêmes rôles, se reportaient aux mêmes *parcelles* du travail commun; les talens particuliers étaient reconnus, constatés : il en résultait pour chacun des droits acquis, et l'œuvre totale marchait avec rapidité, gaîté et ensemble; l'ACCORD était formé.

La moralité de ce récit,—dont vous avez sans doute des analogues en votre souvenir, — c'est qu'il y avait-là,

Une fonction à remplir, —un dîné à préparer;

Et pour cette fonction, un Groupe de travailleurs volontaires et très-libres.

Or, ce groupe, composé de volontaires très-libres, *se partageait de lui-même en* SOUGROUPES *adonnés aux différentes* SOUS-FONCTIONS *du travail commun*, d'où résultait un ACCORD TOTAL.—Et vous ne pensez pas, j'imagine, que c'était par *esprit de système* et par envie de donner raison à l'auteur du traité de l'Association, que nous, de la chasse, nous agissions ainsi.

Je demande certainement bien pardon au lecteur de prendre presque tous mes exemples dans

des jeux d'enfans et des souvenirs de collége; mais ce n'est pas ma faute, à moi, si l'industrie civilisée, enchâssée de force dans le cadre étroit du Morcellement, est si absurde, si anti-naturelle d'un bout à l'autre de son organisation, qu'elle ne présente aucun exemple de Groupes spontanément formés. — Chassée du champ, de l'atelier, du bureau des pères, la nature est obligée de se réfugier dans les jeux des enfans, et c'est-là qu'il est dès-lors bien force de l'étudier. C'est une fière critique de notre organisation industrielle, qu'il faille avoir recours à des jeux *puérils*, pour avoir des exemples d'industrie attrayante et constater les exigences de la nature libre. Toutefois, rien n'est moins puéril que les conséquences de nos observations; car je ne crois pas que l'on puisse agiter, dans l'ordre des spéculations sociales, une question plus haute que celle de mettre les institutions en harmonie avec les convenances de la nature et des passions. L'important est d'observer vrai, de raisonner juste et d'être compris. Si je voulais, je serais aussi pédant et inintelligible que le premier métaphysicien venu. (1)

(1) Un très-bel exemple de la division du Groupe en Sougroupes, est fourni par la manœuvre d'une compagnie de pontonniers, sur une rivière ou sur un fleuve. L'établissement d'un pont de bateaux se complique de beaucoup de détails: le service

Donc nous acceptons comme procédé général de classement et d'organisation pour les travaux sociétaires, et comme procédé voulu par la logique et la nature, la SUBDIVISION SÉRIAIRE se résolvant en Groupes, et le *travail parcellaire* dans les Groupes.

Or, vous pouvez reconnaître qu'ici encore, comme en toutes choses, la nature de l'homme est toujours en harmonie parfaite, en haute coïncidence avec les convenances de raison. Vous avez écouté la nature, vous avez voulu suivre jusqu'au bout ses impulsions les plus délicates, ses indications les plus nuancées, ses derniers caprices : elle vous a mené par la main, et vous a montré pour loi d'organisation cette loi sériaire et ses ramifications parcellaires ;

des bateaux, des cordages, des ancres, des poutrelles, des madriers, etc., etc. Or, la compagnie se divise en escouades adonnées à chaque détail, et toutes ces escouades faisant aller simultanément leur affaire particulière, l'œuvre totale marche avec un accord et une rapidité magiques. Et quand deux ponts sont jetés concurremment, et qu'il y a des spectateurs auxquels on ait à cœur de montrer son savoir-faire, l'activité à la manœuvre et l'ensemble de l'exécution dépassent tout ce qu'on peut dire. Ceux qui ont vu ou pratiqué l'opération dont je parle, comprendront bien la division parcellaire dans le groupe, et l'importance de cette division des fonctions dans l'œuvre totale. — Malheureusement je ne pouvais donner cet exemple comme effet de *spontanéité*.

C'est-à-dire que l'étude des impulsions naturelles, et la franche acceptation des vocations et des goûts parcellaires, vous ont fourni un procédé d'application intégrale, à tous les travaux, *de ce fameux principe de la* DIVISION DU TRAVAIL, si prodigieusement productif, principe que l'industrie civilisée ne peut appliquer, elle, qu'à une seule branche de travaux, les travaux de fabrique, et encore pour le grand malheur de l'ouvrier.

En résumant ce chapitre, on comprendra que la *division parcellaire* dans le Groupe est la véritable garantie de l'INDÉPENDANCE INDIVIDUELLE du travailleur, et du LIBRE DÉVELOPPEMENT DES VOCATIONS, puisqu'elle permet à chacun de vaquer seulement, je ne dirai pas aux fonctions, mais aux *détails* de fonctions pour lesquels il se sent goût, aptitude et volonté.

Le Groupe qui s'est emparé d'un travail et dans le sein duquel chaque Sougroupe fait marcher un détail de l'œuvre, est un corps composé de parties qui concourent librement à l'action commune, rivalisent de zèle, d'ardeur, et s'entraînent passionnément dans un Accord puissant d'ensemble. Chacun, alerte à la tâche qu'il aime, se repose sur les voisins de tous les autres soins;

l'individu s'appuie sur la masse; tous se soutiennent, se concentrent, serrent les rangs dans le Groupe, et s'excitent à l'action. Les affections se nouent, le contact échauffe, l'identité du but commun rallie, le sentiment de l'union électrise la masse, l'Accord d'ensemble retentit dans toutes les poitrines à l'unisson, et l'enthousiasme, à qui tout obstacle cède, éclate dans la manœuvre.

Que ce soit œuvre de paix ou œuvre de guerre, toutes les fois que les différentes parties d'un corps agissent de concert dans une manœuvre, et exécutent, chacune avec zèle et passion, leur rôle particulier dans l'ensemble; toutes les fois que les actions parcellaires se résolvent simultanément dans une action unitaire, totale, et rayonnent sur un même centre, la convergence générale produit l'Accord, l'enthousiasme se met dans la masse et l'emporte.—C'est de règle, c'est forcé, c'est irrésistible et de nature : l'homme est ainsi fait d'un pôle à l'autre; l'individu le plus froid ne peut se soustraire à l'influence des grands Accords qui se produisent au sein d'une masse composée de parties harmoniques. Or, la première manifestation de ce fait général d'entraînement enthousiaste se développe dans le Groupe, quand tous les Sougroupes sont à la manœuvre et agissent de concert.

Que si vous supprimez le contact et détruisez le jeu des différentes pièces, s'il n'y a plus dans l'exécution cette promptitude produite par l'intégrale de toutes les actions partielles et simultanées, si vous placez le travailleur dans les conditions de l'industrie civilisée, s'il est isolé, *surchargé de tous les détails de l'œuvre*, obligé d'exécuter successivement, lentement, sans émule cointéressé, sans aide et sans soutien.... tout disparaît. L'ennui et le dégoût remplacent l'entraînement et la joie; travail redevient peine et douleur.....

En dernière analyse, le résultat de ce chapitre a été l'introduction, dans le Groupe, du TRAVAIL PARCELLAIRE, reconnu comme exigence de liberté individuelle, vœu de la nature, et première condition spéciale d'Attraction industrielle : nous avons établi que le principe de la division parcellaire dirigeant des efforts simultanés harmoniquement concentrés sur un but commun, est le mode de génération des grands ACCORDS D'IDENTITÉ qui meuvent et passionnent les masses, les frappent d'enthousiasme pour un œuvre, et créent les fougues ardentes auxquelles nul obstacle ne résiste. — Ces Accords croissent d'intensité avec les masses passionnelles sur lesquelles ils agissent; et quand ils atteignent un certain

degré de force, ils deviennent surhumains, puissans comme la *foi*, et *transportent les montagnes*.

Dans cette partie de ma tâche, où je construis le mécanisme sériaire pièce à pièce, je désire beaucoup que mon argumentation soit l'objet d'une surveillance sévère de votre part, lecteur, car si nous ne voulons rien avancer d'arbitraire et d'imaginé, rien qui ne soit fondé en fait et en raison, et bien décidément avoué par la nature, nous ne voulons pas non plus vous laisser le droit de faire plus tard volte-face à un ensemble dont vous aurez admis tous les détails. Voyez, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens dès maintenant que si vous acceptez les sommes partielles, vous ne serez pas reçu à refuser le total. — Ceci étant de bonne justice, continuons.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEUXIÈME APPROXIMATION.

Alternance des Fonctions.

> Dieu a bien fait ce qu'il a fait.
>
> Si les séances des Séries devaient se prolonger douze à quinze heures, comme celles des travailleurs civilisés, qui, du matin au soir s'abrutissent à une fonction insipide, sans aucune diversion, Dieu nous aurait donné le goût de la monotonie, l'horreur de la variété.
> Ch. Fourier.
>
> Le bonheur des élus consiste en ce que Dieu étant infini, ils trouvent, à le contempler, des joies *toujours nouvelles.*
> St.-Augustin.

§. Ier.

> Eh ! moralistes, si vous voulez que l'homme aime le travail, sachez donc rendre le travail aimable !
> Ch. Fourier.

Si vous voulez que l'homme aime le travail, que pour lui l'industrie soit attrait, plaisir et charme, faites simplement que chacun ait à faire les choses qu'il aime le mieux, qu'il les fasse comme il aime le mieux et avec ceux qu'il aime

le mieux : que votre méthode de distribution des travaux ne soit autre chose que celle qui résulte des impulsions naturelles elles-mêmes.

Est-ce donc un grand plaisir en soi que de danser, galoper, faire des chassés et des glissades? Non : c'est un exercice par lui-même insipide et fatigant. Vous ne voyez pas de jeune fille, — si folle qu'elle soit du bal, — qui se prenne à danser toute seule, en sa chambre. — Hé bien! qu'un orchestre se fasse entendre, qu'il y ait un beau salon, de jeunes cavaliers, d'élégantes danseuses, et vous en allez voir plus d'une et plus d'un, des quadrilles, danser jusqu'au bout, jusqu'à en être rendu, sur les dents. Isolés, ils n'auraient pas dansé cinq minutes; ils n'auraient pas dansé du tout. Pourtant la danse est toujours la même chose, mais les accessoires sont changés; c'est le bal; le Groupe est formé, les liens s'établissent, la vie s'éveille, l'animation grandit, et le plaisir comme le feu jaillit du mouvement et du contact.

La Civilisation a si bien pris ses mesures pour écarter du travail toute cause génératrice du plaisir, que, dans nos langues, *peine* et *travail* sont devenus parfaitement synonymes. Cette synonymie, vraie en sens relatif, en milieu barbare ou civilisé, ne doit point être acceptée en sens

absolu. D'abord, pour préciser le sens réel du mot travail, disons que ce mot représente, en bonne logique, *la mise en activité de toute force physique ou intellectuelle de l'homme, dans le but de produire un résultat donné.* Que le résultat de l'acte soit productif ou non, utile ou nuisible, peu importe pour la définition; l'acte n'en constitue pas moins un travail. Les Danaïdes *travaillaient.* Les Civilisés *travaillent* souvent comme les Danaïdes, et pour un résultat plus pitoyable encore; car il vaudrait mieux verser de l'eau dans des tonneaux vides, que d'occuper huit cent mille hommes et deux cent mille chevaux à ravager les pays, brûler les moissons, démolir les villages, incendier les villes, et s'égorger réciproquement les uns les autres. — En mécanique, pour mesurer le *travail* d'un cours d'eau, d'une machine, on détermine ce que machine et cours d'eau *fournissent de force,* sans s'inquiéter à quelle fin sont employées ces forces.

Mais, de même que les bonnes machines sont celles qui tirent les plus grands effets utiles de leurs forces motrices, de même les bonnes sociétés sont celles qui dirigent tout travail vers la production, vers le *maximum* de production. Et comme la production n'est faite que pour subvenir aux besoins des hommes et leur créer des

jouissances, il ne faut pas que ces jouissances soient achetées par des *peines* et des *douleurs;* c'est-à-dire que le travail doit être rendu *attrayant*. — Ainsi, le caractère d'un bon ordre social, c'est l'organisation générale du travail PRODUCTIF-ATTRAYANT.

Or, que travail, — emploi d'activité physique ou intellectuelle,—puisse devenir pour l'homme synonyme de plaisir, c'est ce dont chacun de nous a eu mille preuves accidentelles dans sa vie.

Et ici je ne parlerai point des joies de l'artiste dans la conception, la gestation et l'enfantement de son œuvre. Je ne parlerai point des amours du savant, qui suit et poursuit sa découverte à travers de longues nuits solitaires, en oubli du boire et du manger.... Ce sont-là, certes, des acharnemens et des passions. Mais on arguerait de natures exceptionnelles, de travaux exceptionnels, et, pour le moment surtout, on aurait raison.

Aussi je veux prendre des paysans : et aussi je veux dire en passant que si, le plus souvent, nous mettons en scène des opérations soit de ménage, soit d'agriculture, c'est que,—indépendamment de leur généralité et de leur immense impor-

tance,—on a de ces travaux surtout l'idée qu'ils sont essentiellement et par nature, pénibles et répugnans. Or, une fois démontré l'*attrait industriel* en fonctions de culture, ménage, fabrique.... on admettra de reste l'extension du charme aux travaux des sciences et des beaux-arts. Ce sera un *à fortiori*. Si, par contre, nos exemples étaient choisis dans ces derniers travaux, on refuserait de conclure de ces travaux aux autres. Ainsi, parlons culture.

Certes, pour le paysan qui mène sa charrue, tout le jour durant, pieds nus dans la terre froide, seul dans son champ, battant sa paire de bœufs maigres et harassés, certes, pour ce paysan, la journée est rude et triste, et le travail répugnant.— Rude est aussi la journée, et répugnant le travail pour ce pauvre homme isolé au milieu de la vigne de son maître, face-à-face avec la terre qu'il bêche, du matin, lui aussi, jusqu'au soir.

Oui : mais viennent les temps de la fauche, de la moisson, des vendanges, et voici que les journées sont des fêtes.

Voyez, dans la plaine, cette ligne de jeunes hommes aux bras nerveux, qui marchent de front, abattant circulairement sous leurs faux des

andains d'herbes vertes et tondant la prairie : puis, derrière eux, les faneuses armées de fourches et de rateaux blancs, tournant et retournant les foins, soulevant les andains, formant les veillottes. Tout cela est vivant, gai, animé; on rit, on chante, et plus on est nombreux, plus l'ouvrage marche vîte et gaîment. Quand viennent les voitures pour charger, tous les travailleurs se concentrent autour d'elles à l'envi, pères et fils, garçons et jeunes filles, et c'est merveille combien sont promptement exécutés ces joyeux chargemens. —Qui a connu les mœurs des campagnes, a observé ceci comme je le décris, moi, qui ai pris plus d'une fois la faux des faucheurs, la fourche et le rateau des faneuses. — Et les vendanges!...

Au temps des vendanges, en Comté, les populations des montagnes descendent par troupes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfans. La migration se développe sur toute la ligne du Jura et se mêle dans chaque canton, pour la cueillette, avec les indigènes. —Les Groupes se distribuent dans les vignes. On se met en alignement à deux pas les uns des autres; il y en a un qui mène la bande; chacun a son panier, récolte, cueille en marchant en avant, et verse dans la bouille, — la hotte du porteur. — Quand les co-

teaux sont ainsi envahis par des légions de vendangeurs et de vendangeuses, et qu'il fait un beau soleil de septembre, tout est vivant alors et mouvant sur les coteaux, et là encore on entend rire et rudement chanter. — Les gens de la ville y viennent par plaisir, dames et messieurs, et souvent se mettent à l'œuvre. Les enfans sont fous, et, s'ils ont une serpette et un petit panier, ils travaillent bravement des heures entières. Et, je vous le dis, ce sont des temps de fêtes,

Car les vendanges, comme la moisson et la fauche, sont des temps de TRAVAIL EN NOMBREUSES ET JOYEUSES RÉUNIONS.

Dira-t-on que c'est la nature du travail, la satisfaction de récolter, de recueillir... et ceux qui récoltent, recueillent, fanent, vendangent et moissonnent pour autrui? — J'ai vu des paysans commandés de corvée par la commune pour réparer des chemins, arriver très-mécontens et jurant fort, — car on sait que ces sortes de travaux, qui n'intéressent que toute la commune, paraissent très-ingrats au vertueux peuple souverain de nos villages! — Hé bien! j'ai vu le mécontentement disparaître, la mauvaise humeur se fondre, et la grosse gaîté campagnarde naître par enchantement au contact du Groupe.

Et puis voici un raisonnement pour en finir :

Brisez les Groupes, séparez-moi faucheurs et faneuses, vendangeurs et vendangeuses; semez tout ce personnel là à de grandes distances, isolez chacun, faites que chacun tout seul ait tout à faire, et vous verrez bien alors si l'on rit encore, si l'on chante encore, si la journée va sembler légère, si le travail ne devient pas subitement morne, terne, et par ainsi RÉPUGNANT.

§. II.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
BOILEAU.

Le travail est la Destinée de l'homme, et Dieu ne peut pas avoir lié une malédiction à la Destinée de l'homme qu'il a créé. C'est donc qu'il y a deux lois de travail : le travail morne, terne, égoïste, isolé, forcé; et le travail joyeux et libre, concentrant au même foyer de nombreux efforts sympathiques, plein de vie et de passion.

Or, à laquelle de ces deux lois de travail Dieu pousse-t-il l'homme par toutes les puissances de son organisme, par toutes les Attractions de sa nature, à la première, ou à la seconde?...

Si votre société fausse vous enlace si bien dans ses entraves qu'elle vous empêche d'obéir à ces puissances de votre être, qui vous attirent vers la loi de plaisir et de charme, cessez donc de dire que Dieu, en destinant l'homme au travail, lui a fait une Destinée de larmes et de misères, puisque vous n'obéissez pas aux volontés de Dieu, révélées par les Attractions qu'il a mises en vous. Elles vous indiquent incessamment ses volontés, elles vous apprennent clairement sa Loi. Pourquoi regimbez-vous contre l'aiguillon?

L'homme a été tellement prédisposé au travail, qu'on le voit languir, traîner sa vie, rongé, dévoré d'ennui quand il est inoccupé. Oh! un homme entièrement et parfaitement désœuvré!.. Qu'y a-t-il au monde de plus triste, de plus fatigant, de plus lourd et insupportable à soi et aux autres, qu'un homme parfaitement désœuvré? L'homme converge au travail. — Les enfans, les femmes, les riches, les rois eux-mêmes se créent à plaisir des études, des travaux, des occupations. Louis XVI était un habile serrurier; Louis XV cuisinait à Trianon des journées entières, et ce n'est pas ce qu'il y a fait de plus mal. Chaque jour vous voyez des hommes fort indépendans par leur fortune, prendre plaisir à tourner, menuiser, soigner leurs jardins, tailler, greffer, sar-

cler; des femmes passionnées pour des fleurs, les cultiver assidument elles-mêmes. — Mille faits accidentels prouvent, je le répète, que s'occuper est un besoin pour l'homme, et que travail peut devenir plaisir, — travail des mains aussi bien que travail de l'imagination et de l'esprit.

— « Oui, oui, des faits accidentels, mais purement accidentels; car... »

— « Eh! sur Dieu! est-ce nous qui soutenons que l'industrie civilisée est bien organisée, et ne la condamnons-nous pas, nous autres, précisément pour ce qu'elle ne présente qu'*exceptionnellement* des exemples de travail attrayant! »

— « Bien, c'est fort bien. Vous prouvez sans doute que dans certaines circonstances le travail peut éveiller le plaisir et s'exécuter en joie. Mais tout cela est bon pour un jour, une heure. Imposez donc à vos amateurs un travail continu, impérieux, un travail de tout le jour pendant toutes les journées du mois, et de tous les mois de l'année pendant toutes les années de la vie, une fonction... »

— « Ah!!!.. Vous reconnaissez donc qu'un travail long, impérieux, continu, un travail comme

vous dites, de toutes les heures de la vie, durant toute la vie, vous reconnaissez qu'un pareil travail est une chaîne au cou, un boulet au pied, un plomb sur la poitrine, un supplice!... Vous reconnaissez que le plaisir ne peut durer qu'un temps sur une occupation... Hé bien! tout simplement, tout bonnement alors... allons! c'est vous qui le dites... tout simplement, il ne faut pas clouer, qui pour la vie à son bureau, qui pour la vie sur son champ, qui pour la vie sur son établi, qui pour la vie à son comptoir, l'homme à la chose.... comme aujourd'hui...

. Étrangeté! un beau drame, — je demande pardon de ceci à M. Hugo, — un beau drame qui dure quatre heures fatigue les spectateurs; — s'il durait six heures, ils seraient écrasés; si on fermait les portes du théâtre, et qu'on voulût leur *imposer* CE PLAISIR pendant huit heures, dix heures... oh! ce serait une fureur, un combat, une tempête dans la salle (1)... Et quand il est ainsi reconnu qu'*un plaisir qui dure trop longtemps devient insupportable, odieux*, on ne veut pas comprendre *que ce joug de plomb de la continuité sous lequel on courbe la tête du travailleur*,

(1) Voyez dans le 2e. volume de la *Réforme industrielle*, la dissertation de Fourier sur l'opéra de quarante-huit heures.

doit rendre nécessairement son travail RÉPUGNANT, et qu'il faut le briser, ce joug, pour que l'homme se relève ! Ah ! c'est trop fort ! — Ce n'est pas le travail en lui-même qui est répugnant, c'est cette continuité mortelle à laquelle votre absurde organisation du travail a marié le travail, c'est ce mariage de la mobilité et de la vie à l'immobilité, à la mort ; — donc permettez le divorce.

Si vous alliez aux Barrières, par un soir de dimanche, vous verriez beaucoup danser dans les guinguettes : examinez et choisissez le plus acharné danseur; puis, s'il est fort de la halle ou du port, gagnant trois francs par jour à porter sur son dos des sacs de trois cents livres, proposez-lui trois francs de sa journée pour venir danser chez vous, seul dans votre chambre, douze heures du jour, six avant midi, six après, je fais le pari qu'il préférera son train du port ou de la halle. — En tout cas, s'il accepte un jour, il ne recommencera pas le lendemain.

Si les séances solitaires, longues, continues, sont insipides et mortelles en industrie et en toutes choses, écoutez la voix de la nature, et concluez avec elle que le travail utile ne peut devenir plaisir qu'à la condition d'être exécuté en réunions nombreuses, en séances courtes et variées.

C'est ainsi que marchent les choses dans les Phalanges. Quand les Groupes ont terminé leurs séances, longues de deux heures au plus, en cas ordinaire, leurs membres se divisent, se séparent et vont dans d'autres Groupes, auxquels ils sont affiliés, fournir avec des visages nouveaux une nouvelle carrière de courte durée aussi comme la précédente. Ainsi se succèdent les travaux en contraste, et se servant les uns les autres de délassemens mutuels. — Rien de plus agréable, après une séance de science, après avoir écouté un professeur une heure et demie durant, ou professé soi-même, que d'aller se mêler à ses amis du verger, aux travailleuses des jardins, émonder, sarcler, tailler, arroser ou greffer avec eux et avec elles.. ..

Il n'y a donc plus, en Harmonie, le jardinier qui tout le jour jardine, forcé de savoir et d'exécuter les mille détails de son métier, ni l'agriculteur qui, toujours aussi, remue la terre des champs; ni le menuisier ayant du matin au soir son rabot attaché dans la main, comme le cordonnier son alène, comme le marchand son aune, et l'employé d'une administration sa plume et son grattoir.

Non, toutes les industries, tous les travaux

ont fourni des divisions et des subdivisions, des SÉRIES et des Groupes, et chacun suivant ses goûts, ses vocations, ses désirs, ses talens et ses facultés, s'est enrôlé dans les Groupes et les SÉRIES qui ont exercé Attraction et séduction sur lui, et dont le roulement et l'engrenage offrent mille thèmes variés à l'emploi de son activité, mille modulations différentes à l'essor de ses affections et de ses passions.

Comparez donc ce sort de l'Harmonien avec celui des légions ouvrières, que la misère et la Civilisation, deux bonnes sœurs! enferment pour la vie dans nos bagnes industriels, ou qu'elles jettent sur le pavé des villes et sur les routes royales, sans pouvoir même leur donner ce travail civilisé, que la faim les réduit à mendier par le monde.

Le travail sociétaire opère donc en Groupes, et les Groupes exercent en SÉANCES COURTES ET VARIÉES. — Ainsi nous avons mis en lumière, dans ce chapitre, la seconde des conditions d'Attraction industrielle introduite dans notre formule, la FACULTÉ D'ALTERNER les travaux, occupations, plaisirs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TROISIÈME APPROXIMATION.

Rivalités industrielles.

> Pourquoi Dieu a-t-il rendu les hommes si enclins à l'intrigue, et plus encore les femmes?.... pourquoi ces rivalités? ... pourquoi ne pas rendre les hommes tous frères et unis d'opinions? Pourquoi? c'est qu'il faut dans l'homme des ressorts convenables à l'état sociétaire auquel Dieu nous destine. S'il nous avait créé pour l'état familial et morcelé, il nous aurait donné des passions molles et apathiques, telles que les désire la philosophie. CH. FOURIER.

§. I[er].

> Un cheval attelé à un des cabriolets qui assistaient à la course, s'élance tout-à-coup sur les pas des autres et franchit la barrière avec son cabriolet, aux applaudissemens de la foule effrayée et ravie. C'était un vieux cheval de race; cette généreuse bête.... UN JOURNAL.

Nous allons continuer à déterminer les conditions organiques d'Attraction industrielle; mais, comme nous ne nous appuyons que sur les faits pour construire les différentes pièces du mécanisme sériaire, je prie le lecteur de me permettre tou-

jours l'usage des exemples, voire des chiffres; les exemples précisent, marquent, détachent une idée, et quand l'esprit a saisi l'idée sur l'exemple, il la généralise facilement. Cette faculté de généraliser appartient à l'esprit de l'homme dès la basse enfance, et chacun pouvant faire cette opération, il en résulte que préciser une idée sur un exemple ou la généraliser par une formule abstraite, ne sont que deux manières différentes de la présenter. — Il en est pourtant, de par le monde, qui se croient larges, profonds, et se prennent d'une grande vénération pour eux-mêmes, quand il leur est arrivé de traduire par l'expression générale, telle idée qui a été présentée par autrui sous forme particulière! — Revenons à l'examen du jeu des passions dans les Séries.

Chaque branche d'industrie et de travail, avons-nous dit, a fourni autant de Groupes qu'elle peut donner de nuances de produits, si bien qu'en culture, je suppose, vous verriez des Séries de sept, neuf, vingt-quatre, trente-deux Groupes, — plus ou moins, — adonnés, par exemple, aux soins de sept variétés de graminées, de neuf variétés de groseilles, vingt-quatre variétés de pêches, trente-deux variétés de poires, etc., et de même pour les travaux de ménage, de science, de beaux-arts, etc...

Or, quel effet va résulter de l'existence simultanée, du contact, de deux Groupes voisins dans l'échelle de la Série? Pensez-vous qu'il y aura grand accord entre ces Groupes, donnant des produits peu dissemblables, donnant quelquefois même des produits identiques, mais obtenus par méthodes et procédés différens? Chaque Groupe a son drapeau dont il est jaloux; les drapeaux voisins sont rivaux. — Tel est le fait.

Un énergique discord éclatera donc entre les Groupes contigus dans l'Échelle : il s'élèvera entre eux des rivalités, de vives concurrences. La critique leur viendra plus naturellement aux lèvres que la louange.

Maintenant, quel sera l'effet industriel de ces *Discords*, de ces joutes cabalistiques, inévitablement développés par l'ordonnance graduée de l'Échelle sériaire? — Entre mille faits qui peuvent répondre à la question, en voici un que j'entendais conter il y a peu de temps à l'un de nos consuls dans les échelles du Levant. — Je ne sais plus en quelle station des îles Ioniennes il en avait été témoin.

Deux frégates françaises étaient à l'ancre dans le port, égales à peu près pour la force, l'équi-

page et la mâture; l'une, c'étaient des Provençaux qui la montaient; l'autre était servie par des matelots de la Saintonge.

Elles ne pouvaient pas rester là long-temps, les deux rivales, sans se jeter un défi; et de fait, un matin que les deux états-majors déjeûnaient ensemble, après des narrations biographiques et panégyriques sur chacune d'elles, on discuta de leur mérite respectif. Un pari s'ensuivit. Tous les officiers y entrèrent, chacun soutenant son bord. On fit cent louis de part et d'autre. Le lendemain, au soleil levant, les frégates étaient prêtes, et la lutte s'engagea sur les manœuvres convenues. Je ne vous dirai pas quelles furent ces manœuvres, mais je vous dirai que les équipages spectateurs, — la galerie, — affirmèrent hautement qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi belles, d'aussi prestes, d'aussi vives et hardies manœuvres. — Or, la galerie, c'étaient des navires russes et anglais...

C'est qu'il y avait là *esprit de corps* et RIVALITÉ bien nette et bien tranchée; c'est que, sur chaque bord, officiers, matelots et mousses étaient en arrêt, l'oreille au vent, les muscles tendus, les yeux sur le commandant; c'est que, pour tous, il y allait de l'honneur de la frégate; c'est

qu'il n'y avait qu'une pensée, qu'une volonté, qu'une âme, et que tous étaient mordus par la même passion ! — Les deux équipages eurent les honneurs de la journée : le côté gagnant répandit sur eux une rosée assez abondante de pièces de cent sous, et vainqueurs et vaincus se portèrent cordialement des santés réçiproques.

Chacun a pu observer des essors analogues de Rivalité. Qu'on me permette de citer un autre exemple qui m'a servi, dans le temps, de démonstration expérimentale pour ce que je dois établir théoriquement ici.

C'était à Metz. — Mais d'abord il faut savoir que les régimens du génie sont exercés chaque année, pendant la belle saison, à tous les travaux relatifs à l'attaque et à la défense des places. — Nous en étions alors à la confection des matériaux de siége.

Une semaine, j'avais des fascines à faire préparer à ma Compagnie. Pendant les trois premiers jours, je laissai le travail aller comme d'habitude, tout le monde formant un seul atelier, et portant au tas commun ; — la besogne se faisait comme d'habitude, lentement, sans zèle, parce qu'il fallait la faire, — besogne forcée, sans in-

térêt; seulement la gaîté du Groupe, même sous la griffe de la discipline militaire.

Le quatrième jour, je divisai la masse; je fis disposer dix ateliers en deux camps, cinq de front sur deux lignes, et face à face. J'ordonnai que chaque atelier empilerait derrière lui ses fascines à mesure de confection, avertissant qu'à la fin de la séance, — après comparaison des dix tas, — on empilerait ensemble encore les fascines des cinq ateliers réunis de chaque camp, et que l'on verrait...

Hé bien! à peine les hommes furent-ils à l'œuvre, que vous eussiez apprécié l'influence de la disposition. — De chaque côté d'abord Rivalité très-prononcée, entre eux, des Groupes qui se touchaient; grande Rivalité face-à-face de chaque atelier avec son vis-à-vis de l'autre camp; et enfin Rivalité en masse des cinq ateliers d'un camp, contre les cinq ateliers de l'autre. — Dans chaque atelier on s'excitait vivement; on se critiquait, on se portait des défis d'un Groupe à l'autre; et les Rivalités intérieures des cinq ateliers d'un parti, n'empêchaient pourtant pas qu'ils ne se stimulassent entre eux contre l'autre. — On en fit, des fascines, ce jour-là.

Cela se passait sur les glacis nus, au grand

soleil de juillet, un vrai soleil africain, tombant d'aplomb sur les têtes. — Le reste de la Compagnie fabriquait des harts — à l'ombre : — nul des fascines ne demanda à passer aux harts. — La fougue dura deux heures, — la Rivalité les soutenait encore pendant la troisième, mais le travail baissait sensiblement. Ils étaient ruisselans.

Le lendemain, même résultat. — Pendant ces deux jours de Rivalité, on fit deux fois plus que pendant les trois jours de calme; les monceaux de fascines étaient là en témoignage. Mes camarades du régiment constatèrent le fait.

Je pourrais remplir un volume des observations que j'ai eu occasion de faire, au travail, avec nos Compagnies. La seule analyse détaillée des effets produits pendant la semaine, dont je viens de dire un mot, serait déjà fort longue et hautement confirmative des calculs de la théorie des Séries. (ε) (1)

J'ai cité des exemples de Rivalité en *essors harmoniques*. Tout combat de terre ou de mer

(1) Voir à la fin de ce livre la note (ε). Le lecteur doit, avant d'aller plus avant, prendre connaissance des faits qui y sont contenus.

présente des exemples de la même passion en *essors subversifs*, appliqués à la destruction; mais, pour subversifs qu'ils soient, ils n'en prouvent pas moins la vigueur et l'énergie du ressort.

§. II.

...... C'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La nature les sert ......

PYTHAGORE.

La passion génératrice des Rivalités, et avec elle l'Ambition, que la Civilisation a aussi la propriété de faire éclore neuf fois sur dix en subversif, ont eu la plus grande part à la colère des moralistes, ennemis-nés de toutes les passions, mais amis de la société qui entrave, fausse leur jeu, et n'en tire que des monstruosités et des horreurs, au lieu des brillantes modulations pour lesquelles elles sont réservées.

Or, pour faire application au stimulant passionnel que nous étudions, je vous le demande, et je le demanderais à un enfant, Dieu l'aurait-il créé, ce stimulant, en aurait-il garni et doublé toutes les âmes humaines, s'il ne lui avait ménagé un emploi proportionnel à sa puissance? Et cette puissance si générale, si reconnue, cette vigueur

de Rivalité à laquelle vous trouvez apte l'enfant, l'homme, la femme, le vieillard lui-même, cette force qui surgit de notre organisme en tout contact social, est-ce un moteur que Dieu aurait créé pour n'en rien faire? — Que dis-je? il ne l'aurait créé que pour le mal! — Cela est insensé à dire; et si vous reconnaissez que cette force de Rivalité, quand elle vient à parler haut dans l'action et la manœuvre, suscite chez les travailleurs la fougue réfléchie, l'acharnement du joueur, l'ardeur du combattant, que ne songez-vous alors à lui ménager des emplois utiles, harmoniques, humanitaires? Puisque l'homme est destiné au travail, et que vous trouvez en lui de puissantes causes d'excitation, comment ne comprenez-vous pas que ces causes d'excitation lui ont été données pour le *but final* du travail? Si Dieu destinait l'homme à *agir sur son globe* et à régir la création, ne fallait-il pas qu'il mît en l'homme les ressorts et les moyens nécessaires à l'action? Dès-lors, qui peut méconnaître l'emploi final et providentiel de la Rivalité?

Cette passion si générale et si vive est appelée à jouer un grand rôle dans le mécanisme des Séries. C'est à elle que l'on devra le perfectionnement et le raffinement indéfini dans tous les travaux d'industrie, d'art et de science; les classifi-

cations distinctes, nettes, tranchées en toutes choses; la persévérance acharnée des Groupes à leurs opérations, l'activité des critiques, la surexcitation industrielle des travailleurs, et bien d'autres effets inouis d'harmonie que nous aurons à indiquer plus tard.

Aussi la nature a-t-elle voulu qu'elle se développât d'elle-même et vivement dans les Séries. — Voyez vous-même :

Dans une Série quelconque d'emploi, mais régulièrement formée, deux Groupes contigus dans l'échelle donnent des produits fort rapprochés, peu dissemblables, quelquefois même identiques entre eux. Comment voudriez-vous que ces Groupes fussent en Accord, et qu'une chaude jalousie industrielle ne se mît pas entre eux? Ce résultat est forcé.

On est entre deux feux, dans chaque Groupe ; on a l'ennemi de droite, on a l'ennemi de gauche. Ce sont deux parties jouées simultanément, et ce jeu en mode composé se reproduit tout le long de l'Echelle. Il faut se tenir ferme.

Ainsi, dans la Série ou *Echelle naturelle de classement des travaux*, chaque terme *discorde*

avec ses deux voisins, comme dans la Gamme ou *Echelle naturelle des sons musicaux*, chaque son discorde avec ses deux contigus, et comme aussi deux nuances consécutives, prises dans le prisme ou *Echelle naturelle des couleurs*, discordent entre elles. — Observez que je dis *nuances*.

Une Série est donc une gamme; et, comme la gamme musicale, elle doit avoir la faculté de former des Accords, des Discords, et toutes les Modulations variées que comporte l'harmonie.

La Série étant la base de l'harmonie sociale, comme la Gamme est la base de l'harmonie des sons, comme le spectre solaire est la base de l'harmonie des couleurs, il est tout-à-fait nécessaire que nous fassions une dissection spéciale de ce mécanisme. — Le lecteur qui me saurait quelque gré, pour ce que je m'efforce d'élaguer les *ronces* qu'on rencontre en toute science et dans tous les traités du monde, je le prierai de s'en reconnaître, en donnant une attention soutenue aux chapitres qui terminent ce livre. C'est le seul point qui exige un peu d'étude, et d'ailleurs la question est fondamentale; qui comprend bien la Série, sait tout.

— « Qui comprend bien la Série sait tout!

Voilà donc à quoi se réduit la grande découverte de Fourier? LA SÉRIE! mais cela est bien simple, bien facile, bien naturel... »

Oh! oui, en vérité, cela est naturel, bien naturel.... aimeriez-vous mieux que cela ne le fût pas? Et croyez-vous bien regrettable que la vérité sociale et *universelle* ne soit pas alambiquée, obscure et inintelligible comme la métaphysique de ces messieurs?—Du reste, sur cette question, écoutez deux mots de Fourier :

« Je dois prévenir une objection qu'on ne manquera pas de m'adresser au sujet du nouvel ordre domestique que je nomme Série de Groupes. On dira que l'invention d'un tel ordre était un calcul d'enfant et que ses dispositions semblent des amusettes : peu importe, pourvu qu'elles atteignent le but, qui est de produire *Attraction industrielle*, et de nous entraîner par l'appât du plaisir au travail agricole, qui est aujourd'hui un supplice pour l'homme bien né. Ses fonctions, telles que labourage, nous inspirent avec raison un dégoût voisin de l'horreur, et l'homme d'éducation est réduit au suicide, quand il n'a que la charrue pour ressource. Ce dégoût sera complétement surmonté par la violente Attraction industrielle que produisent les Séries dont je vais parler.

» Si les dispositions de cet ordre ne reposent que sur des calculs d'enfans, c'est un bienfait signalé de la Providence, qui a voulu que la science la plus importante à notre bonheur, fût la plus facile à acquérir. Dès-lors, en reprochant à la théorie des Séries son extrême simplicité, on commettra deux inconséquences, qui seront de critiquer la Providence sur les facilités qu'elle a attachées au calcul de nos destinées, et critiquer les Civilisés sur

l'étourderie qui leur a fait manquer le plus simple et le plus utile des calculs. Si c'est une étude d'enfans, nos savans sont donc au-dessous des enfans, pour n'avoir pas inventé ce qui exigeait de si faibles lumières; et tel est le défaut commun aux Civilisés, qui, tout boursoufflés de prétentions scientifiques, s'élancent dix fois au-delà de leur but, et deviennent par excès de science, incapables de saisir les procédés simples et faciles de la nature.

» On n'en vit jamais de preuve plus frappante que celle de l'étrier; invention si simple que tout enfant la pouvait faire; cependant il a fallu 3000 ans avant que l'étrier ne fût inventé. Les cavaliers, dans l'antiquité, fatiguaient prodigieusement; ils étaient sujets à de graves maladies, faute d'un étrier; et le long des routes on plaçait des bornes pour aider à monter à cheval. A ce récit, chacun s'ébahit sur l'étourderie des anciens, étourderie qui a pourtant duré cinquante siècles, quoique le moindre enfant eût pu la prévenir. On verra bientôt que le genre humain a commis, au sujet des Séries, la même étourderie, et qu'il aurait suffi du moindre savant pour découvrir ce petit calcul. Puisque enfin le voilà saisi, toute critique sur sa simplicité, sera, je le répète, un ridicule que les plaisans jetteront sur eux-mêmes et sur vingt-cinq siècles savans qui l'ont manqué. »

Théorie des quatre Mouvemens, page 403.

Ajoutons que s'il était simple d'arriver à l'idée de la Série, soit par déductions rationnelles, soit par concession à la nature et à l'instinct, il n'en a pas moins fallu une fière force de génie créateur pour calculer d'avance les combinaisons et les rapports des Séries et de leurs termes, et en déterminer *à priori* les Lois. — L'idée fondamentale de toute science est toujours une vérité claire et limpide. Quoi de plus clair que

l'idée d'*attraction* sur laquelle l'astronomie pivote aujourd'hui tout entière ?

L'objet de ce livre n'étant pas de creuser la science et de s'enfoncer dans ses ramifications, mais bien d'exposer la découverte de Fourier, de la faire comprendre et accepter, nous nous contenterons de donner sur les rapports et les lois des Séries seulement quelques généralités nécessaires à l'intelligence du mécanisme sociétaire. C'est de quoi nous allons nous occuper au chapitre suivant; constatons seulement en achevant celui-ci que nous avons introduit le *développement des Rivalités* dans notre organisation industrielle,—ce qui constitue la troisième condition spéciale d'Attraction.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOI SÉRIAIRE,

Formule générale des relations harmoniques.

Une loi gouverne le monde des intelligences, et cette loi existe dès le commencement des choses, comme celle qui gouverne le monde physique.

BALLANCHE.

De toutes les impiétés, le pire est cet impertinent préjugé qui suspecte Dieu d'avoir créé les hommes, les passions et les matériaux de l'industrie, sans avoir arrêté aucun plan sur leur organisation.

CH. FOURIER.

§. Ier.

Exempli causâ.

Philosophia Lugdunensis.

AVANT d'aborder l'examen du mécanisme de la Série et le jeu de ses rouages, précisons les idées par un exemple, et rendons-nous bien compte de l'application du procédé sériaire à un mode quelconque de travail. Si nos lectrices le

veulent, nous entrerons dans leur domaine, nous parlerons cuisine et confiserie. — Cuisine et confiserie !! dans un livre qui a la prétention de faire de la science sociale !!!... —Oui, cuisine et confiserie; oui monsieur l'économiste politique, qui mangez fort bien les produits de l'une et de l'autre, et écrivez fort mal sur les *suifs*, les *savons* et les *charbons*; oui cuisine et confiserie, confiserie et cuisine.

Et d'abord, disons que tous les travaux qui sont aujourd'hui du ressort de la *cuisine*, ont fourni de grandes Séries dans lesquelles on entre, croyez-le, sans nulle honte. Les Harmoniens ne sont pas gens à avilir ou déconsidérer la première et la plus vaste des fabriques, celle qui les nourrit et leur fournit chaque jour des jouissances fort réelles, qu'on ne se donne pas, comme certains Civilisés, les airs de mépriser.—La cuisine, d'ailleurs, qui aura avec l'hygiène des alliances hautement importantes et scientifiques, n'est après tout que la plus utile et la plus gracieuse partie de la Chimie; ces deux branches sont liées, et certes, dans les grands ateliers d'une riche Phalange, alouettes, cailles et perdrix, bécasses et bécassines, disposées sur triple étage de longues broches nettes et polies, tournant devant un foyer à larges joues de cuivre brillant;

et sur les réchaux de porcelaine, les poulardes et les canards dorés dans leurs bassines; et sur les grils luisans, des beefsteacks étalés.... tout cela vaudra bien à voir, j'imagine, une cornue bourrée d'hydrochlorate d'ammoniaque et de chaux, ou quelque appareil de Voulf, distillant de l'hydrogène sulfuré. — Il y a tel cuisinier d'Harmonie, voyez-vous, qui aurait certainement le pas sur M. Thénard, professeur en Sorbonne, baron et Pair de France, — si preste qu'il soit à verdir la teinture de tournesol, et à montrer dans les deux éprouvettes, *ici la vie, et là la mort!* Mais venons à notre Série.

Notre canton fournit d'excellens fruits rouges; son terroir se prête merveilleusement à ces productions, auxquelles il donne des parfums exquis; aussi vous verriez plus d'un grand verger de cerisiers ombrager ses collines, et au printemps, bien des jeunes filles, bien des enfans répandus dans les planches de fraisiers, parmi les bouquets et les lignes de groseilliers, et dans les grands champs de framboisiers, dont la Phalange a mélangé ses cultures et garni les clairières et les jours de ses forêts.

Si bien, mesdames, que, grâce à vos talens et à la nature du sol, nous voyons sortir chaque

année de nos ateliers quelques centaines de mille tasses de confitures qui ont mis notre Phalange en renom dans la France, voire même à l'extérieur. — C'est une branche d'industrie, de richesse et de renom qu'elle se garde de mépriser.

La Série, dont le personnel monte à deux cent quarante membres engagés, est presque entièrement composée de dames et de jeunes filles, puis des enfans et vingt-cinq cavaliers au plus; encore ne faudrait-il pas jurer qu'ils sont tous là par pur amour pour les confitures...

Quoi qu'il en soit, la Série est formée, ailerons, ailes et centre, — cerises en centre, framboises et groseilles en aîles, et fraises en ailerons, si vous voulez. — Les compétentes auront su se classer.

Somme toute, voici une branche d'industrie, une *fabrique* reposant sur vingt-quatre Groupes formant échelle bien nuancée. Les intrigues se nouent sur les recettes, les méthodes, on cabale sur la supériorité des produits, sur le zèle des Groupes et leur savoir-faire; on critique, on raille, on exagère; — on peut s'en rapporter à ces dames pour tout cela. Il faut dire aussi qu'on se rend justice et que l'on complimente fort le

talent. — D'ailleurs la hiérarchie est organisée dans la Série : et quand l'action s'engage, chefs et soldats sont à leur poste.

On comprend bien, j'imagine, que la Série se forme de la même manière, quel que soit l'objet du travail, qu'il s'agisse d'agriculture, de ménage, d'instruction, d'art, de science, et quel que soit aussi son personnel, sa force, le nombre de ses Groupes. — Nous allons examiner, dans les paragraphes suivans, comment se distribuent, au sein d'une Série, les Accords et les Discords qui ne peuvent manquer de s'y manifester. Je prie le lecteur de donner toute son attention à l'examen de ce mécanisme. — C'est la question fondamentale.

§. II.

Nunc ad rem accedamus cum Deo

J. KEPPLERUS.

L'harmonie du monde et celle de la musique ne different pas.

PYTHAGORE.

Quand la Série est régulièrement graduée par nuances délicates depuis le premier terme jusqu'au dernier, les produits contigus ne diffèrent pas plus entre eux que les sons successifs dans un clavier d'orgue ou de piano. Par ainsi, ses

vingt-quatre Groupes,—supposons-la de ce nombre,—forment deux *octaves* successives, et nous pouvons, pour nous entendre, leur donner les noms portés par les notes auxquelles ils correspondent.—Voici donc notre Série de vingt-quatre Groupes.

Si, UT, ut^{d}, *re*, re^{d}, MI, *fa*, fa^{d}, SOL, sol^{d}, *la*, la^{d}, *si*, UT, ut^{d}, *re*, re^{d}, MI, *fa*, fa^{d}, SOL, sol^{d}, *la*, la^{d}.

Considérons le Groupe MI de la première octave. Ce Groupe MI est nécessairement en violente discordance avec ses voisins re^{d} et *fa ;* car les produits différant fort peu, la concurrence est très-active. De même UT de cette première octave discorde vivement avec ut^{d}. Quant à *re*,—suivez bien, je vous prie,—il donne des produits trop semblables encore à ceux des Groupes MI et UT pour s'entendre bien avec eux. Mais MI et UT sont assez éloignés dans l'échelle pour n'avoir pas à se jalouser; bien au contraire, vous les voyez se liguer mutuellement contre l'ennemi commun, contre les Groupes ut^{d}, *re* et re^{d}. UT et MI se plaisent à se donner des louanges, à s'exalter mutuellement, à se reconnaître l'un l'autre comme partisans du bon goût, des bonnes doctrines : il existe entre ces Groupes MI et UT un accord de *contraste;* ils forment pacte offensif et défensif, sou-

tenant, envers et contre tous, leurs travaux et leurs produits réciproques, se prêtant secours, s'entr'aidant à l'œuvre, et n'épargnant, à l'occasion, ni plaisanteries, ni critiques aux voisins.

Mi et sol, eux, sont en parfaite position pour s'entendre, car tous deux ont pour rivaux les Groupes *fa* et fa[d]. — Ut, mi, sol forment donc alliance fédérative et *Accord parfait.* — A l'octave supérieure, ut, mi, sol, qui occupent des rangs analogues dans la Série, ne peuvent se dispenser d'entrer dans l'alliance. — Mais vous pensez que les Groupes contre lesquels cette alliance-ci est dirigée, ne manqueront pas de former aussi soutenance entre eux, et vous verrez une autre ligue de *re, fa, la,* par exemple, dans les deux octaves, *re, fa, la, re, fa, la.*

Ces nouveaux Groupes formant alliance entre eux, le *ton* de cette alliance sera différent, sans contredit, du ton de la précédente.

Tout ceci se produisant par effet de passion, en milieu parfaitement libre, n'a rien de raide ni de forcé. Il est certain seulement qu'un Groupe discorde naturellement avec ses contigus; qu'il peut difficilement s'accorder avec le sous-contigu, et qu'un *intervalle* de trois à quatre nuances ou demi-tons, convient généralement pour former

Accord. Ainsi, de UT à MI nous avons eu un Accord à quatre intervalles, quatre nuances, quatre demi-tons; de MI à SOL l'intervalle était plus court d'une nuance, et l'Accord total composé de cette manière correspond à celui qui est produit en musique par une tierce majeure et une quinte juste, c'est-à-dire à l'Accord parfait majeur.

Voilà la loi générale de la consonnance naturelle, et qui vous donne les alliances correspondantes aux Accords parfaits en majeur, en mineur, et dans les différens tons.—En resserrant ces intervalles, on tombe dans des dissonnances d'autant plus fortes que les intervalles diminuent davantage. Pourtant, de même que ces dissonnances sont continuellement employées en musique, de même les Rivalités s'établissant dans une Série à des titres divers, on voit souvent se former momentanément des Accords différens de l'Accord parfait; et les modulations du jeu variable des Rivalités combinent les dissonnances industrielles comme se combinent en musique les sons et les Accords dissonnans.

Ceci suffit pour démontrer que les Accords et les Discords d'une Série bien régulièrement graduée, sont en parfaite analogie avec les Accords et les Discords de l'Échelle musicale.

Les sectaires d'un même Groupe sont en Accord d'*identité simple* avec eux-mêmes, comme le son UT est en Accord d'identité avec lui-même;

Ils sont en Accord d'*identité composée* avec ceux du Groupe à distance d'octave, comme les sons UT et UT (octave supérieure);

Ils forment Accord de *contraste* avec les Groupes de tierce et de quinte, comme les sons UT, MI, SOL;

Ils sont en dissonnance plus ou moins forte avec les Groupes contigus et sous-contigus, comme le son MI avec les sons *re*, re[d], *fa*.

N'oublions pas toutefois que tous ces Groupes, appartenant à la même Série, se rallient autour du même drapeau, comme des compagnies, qui, pour rivaliser entre elles, n'en soutiennent pas moins âprement l'honneur du régiment. Ces Groupes rivaux sont loin d'être ennemis; et, bien que les Accords de soutenance réciproque soient plus régulièrement établis sur les Groupes à distance de tierce, de quinte et d'octave UT, MI, SOL, UT, *re*, *fa*, *la*, *re*, etc., les autres n'en sont pas moins susceptibles de se rendre des services mutuels, de s'entr'aider, de se porter secours quand l'in-

térêt de l'aile ou de la Série l'exige : c'est-à-dire que, dans les différentes Modulations exécutées par la Série, tous les Accords possibles peuvent et doivent être amenés; puis, suivant les temps, les choses et les hasards des combats industriels, les supériorités se déplacent, les succès se partagent; et, suivant que la victoire se déclare pour une alliance fédérative, suivant qu'un parti l'emporte, qu'un Accord domine, la Modulation ce jour-là s'exécute dans le *ton* de cette alliance, dans le *mode* auquel appartient cet Accord. — Ainsi, non-seulement l'*Échelle sériaire passionnelle* présente les Accords et les Discords de l'*Échelle sériaire musicale*, mais encore, — et c'est d'ailleurs d'une nécessité logique, — les lois harmoniques qui régissent la composition des sons musicaux, sont identiques avec celles qui régissent les harmonies du clavier passionnel.

Il est sensible que la Série sera d'autant plus riche en Accords et en Discords, qu'elle sera plus forte en nombre, mieux et plus régulièrement graduée, de même que la harpe à quarante-deux cordes des modernes est bien autrement riche en harmonie que le tétracorde, ou lyre à quatre cordes, des anciens.

En tout ceci il n'y a rien d'arbitraire, rien de

fictif, rien d'imaginaire. Organisez des Séries, et vous verrez éclater bientôt, naturellement, d'elles-mêmes, ces consonnances et ces dissonnances; les Accords et les Discords naîtront spontanément sous vos yeux; les ligues fédératives de soutenance réciproque et de Rivalités combinées se développeront; elles vous emporteront vous-mêmes dans leurs mouvemens; vous fonctionnerez dans les Modulations variées où elles auront puissance de vous entraîner, en suscitant vos facultés sympathiques, en faisant vibrer chez vous toutes les cordes à l'unisson.

Une Série, c'est donc un instrument d'harmonie sociale, un clavier qui a son timbre, ses sons et ses Accords;

Et la Phalange formée par la combinaison de toutes les Séries, modulant sous la direction de la Régence, pouvoir de direction librement choisi et passionnément accepté par elles, — la Phalange en action mesurée et cadencée, c'est un grand et magnifique orchestre à dix-huit cents exécutans, c'est un immense concert où vous entendez par centaines les voix graves, sonores et vibrantes des hommes, mariées aux voix suaves ou métalliques des femmes, aux voix argentines et suraigües des jeunes filles et des enfans....

Et si chaque Phalange est un immense et magnifique orchestre, que sera la province, que sera la nation?... que sera le Globe, quand il étalera sur ses longs continens, ses villes, ses capitales et ses trois millions de Phalanges, dont chacune aura sa voix dans le concert d'amour et de joie que la terre alors élèvera vers les cieux!..

Oh! ce sera un glorieux, un noble et religieux concert alors, digne de l'homme qui le chantera et de Dieu qui l'écoutera! — Alors aussi tout homme saura comprendre ce que le génie de Pythagore avait pressenti, ce que d'anciens sages ont répété, ce que Képler croyait, et ce que Fourier a carrément établi et glorieusement démontré, à savoir :

QUE LA NATURE EST UNE DANS SES LOIS, ANALOGIQUE DANS SES ŒUVRES; QUE LA CRÉATION ENTIÈRE EST UN IMMENSE CONCERT, DONT TOUTES LES PARTIES ONT ÉTÉ FAITES AVEC NOMBRE ET PROPORTION, OU TOUTES LES HARMONIES SE RÉSOLVENT EN UNE SEULE HARMONIE.

§. III.

> Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles, ni d'en pressentir le système.
>
> CH. FOURIER.

Le mécanisme sériaire constituant à lui seul toute la base de l'édifice sociétaire, il convient de ne pas abandonner ce chapitre sans en avoir bien établi les données générales. Pour cela faire, je vais transcrire un passage de la *Théorie des quatre Mouvemens*, dans laquelle, dès l'année 1808, ce calcul fondamental était déjà produit : —ce qui servit alors à égayer beaucoup je ne sais plus quel journaliste.—Ecoutons Fourier :

« Une Série se compose de personnes inégales en tout sens, âges, fortunes, caractères, lumières, etc., formant contraste et gradation d'inégalités. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit de bénéfice, et offre d'harmonie sociale.

» On la divise en divers Groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des poiriers ; on subdivisera ces six cents personnes en Groupes, qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers. Ainsi on verra un Groupe des sectaires du beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les Groupes de ses poiriers favoris (on peut être membre de

plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de Groupes qui se distingueront par leurs bannières et ornemens, et se formeront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

Série de la culture des Poiriers,

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

DIVISION.	PROGRESSION numérique.	GENRES DE CULTURES.
1. *Avant-poste*...........	2 Groupes.	*Coings et sortes bâtardes dures.*
2. Aileron ascendant.....	4 *Groupes.*	Poires dures à cuire.
3. Aile ascendante.......	6 *Groupes.*	Poires cassantes.
4. Centre de Série.......	8 *Groupes.*	Poires fondantes.
5. Aile descendante......	6 *Groupes.*	Poires compactes.
6. Aileron descendant....	4 *Groupes.*	Poires farineuses.
7. *Arrière-poste*..........	2 Groupes.	*Nèfles et sortes bâtardes molles.*

» Il n'importe que la Série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfans, ou mi-partie, la disposition est toujours la même.

» La Série prendra *à-peu-près* cette distribution, soit pour le nombre des Groupes, soit pour la répartition des travaux ; plus elle approchera de cette régularité en gradation et en dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chance le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

» Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile descendante s'allieront contre le centre de Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions aux dépens de celles du centre ; les deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour lutter contre les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des Groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

» Les mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers Groupes d'une division. Si une aile est composée de six Groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité indus-

trielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le Groupe 2 qui est central, et les Groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligués contre lui, puis alliance des Groupes n°. 2, hommes et femmes, contre les prétentions du Groupe 1 et 3, hommes et femmes; enfin, il y aura ralliement de toute l'aile contre les prétentions des Groupes d'aileron et de centre; de sorte que la Série, pour la seule culture de ses poiriers, aura plus d'intrigues fédérales et rivales qu'il n'y en a dans les cabinets politiques de l'Europe.

» Viennent ensuite les intrigues de Série à Série et de canton à canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que la Série des poiriers sera fortement rivale de la Série des pommiers; mais elle s'alliera avec la Série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

» Plus on sait exciter le feu des passions, des luttes et des ligues entre les Groupes et les Séries d'un canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail, et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme? on place son Groupe sur deux Séries, à qui il sert de lien. Ce Groupe de coing est avant-poste de la Série des poiriers, et arrière-poste de la Série des pommiers. C'est un Groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'ordre sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries, et sait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

» J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer; mais on approche, autant qu'on le peut, de cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les contre-ba-

lancer et les entraîner au travail. L'industrie devient uu divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérens à l'esprit de Série.

» De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'ordre sociétaire : c'est que moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne; en effet, la Série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur aux produits, et qui par conséquent aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'à la passion ; mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de ligues, peu d'amour-propre et d'exaltation, elle travaillera par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices seront très-inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès-lors elle aura d'autant moins gagné, qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain (1).

» J'ai dit que, pour bien intriguer les Séries et élever à la plus haute perfection les produits de chacun de leurs Groupes, il faut les coordonner, autant que possible, à la progression ascendante et descendante. J'en vais donner un second tableau, pour mieux graver cette disposition dans l'esprit :

SÉRIE DE PARADE.

» Dans un canton sociétaire, tous les membres de la Phalange industrielle qui exploite le canton se divisent en seize Chœurs de différens âges. Chaque Chœur est formé de deux quadrilles, un d'hommes et un de femmes, en tout trente-deux quadrilles, dont seize masculins et seize féminins, ayant chacun leurs bannières, distinctions, officiers et costumes distincts, soit en hiver, soit en été. »

(1) L'amour du gain entendu étroitement à la manière des Civilisés égoïstes et simplistes.

Ainsi, la Série dont nous allons reproduire ici le tableau est celle qui correspond à l'échelle des âges : nous avons eu déjà occasion de remarquer la propension naturelle que les enfans ont à l'organiser dans les pensionnats et les colléges. Notre société et nos réunions donnent souvent aussi des indications suffisamment révélatrices de cette tendance, qui, dans un milieu libre, sociétaire, et conforme à la nature humaine, se régulariserait et se trancherait comme on va voir. Cette classification, bien entendu, n'a rien de forcé, et il faut comprendre que l'âge ne commandera pas, impérieusement et à jour fixe, le passage d'une tribu dans une autre, surtout dans l'aile descendante. Seulement, ces corporations diverses jouissant chacune d'avantages appropriés *aux plaisirs, à l'esprit et aux mœurs* des différens âges, les individus se placeront où ils seront entraînés par les mœurs, l'esprit et les plaisirs de leur âge et de leur nature... Que les dames, qui ne se soucient guère de dire leur date, se rassurent donc, et que l'on se souvienne bien qu'en Harmonie tout se mène par liberté et par Attraction. On n'impose jamais rien à qui que ce soit.

La classification au-dessus de vingt ans étant tout-à-fait libre, les âges n'ont pas été indiqués pour ces tribus.

Et, maintenant, que les plaisans, les farceurs et toutes les catégories de Civilisés malins s'apprêtent, car, en établissant une classification régulière et naturelle, que nul autre n'avait pu et su établir avant lui, Fourier a donné aux divisions qui la composent des dénominations particulières; il a formé une nomenclature, — ainsi que fit en son temps Lavoisier pour le règne minéral, quand il créa l'ordre en chimie; ainsi qu'avaient fait pour le règne végétal Linnée et de Jussieu, et tout récemment encore Cuvier pour la zoologie de l'ancien monde, — ce qui est sans contredit extrêmement drôle! Et ajoutez que Fourier, au lieu de puiser ses désignations dans le latin ou le grec, les a prises, quand il s'agissait des enfans, dans la langue des mères et des nourrices, et pour le reste dans le langage ordinaire; — ce qui, pour lors, devient tout-à-fait monstrueux!

PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHOEURS.

ORDRES.	GENRES.	AGES.
Complémens ascendans.	*Nourrissons.*	0 à 1 an.
	Poupons.	1 à 2
	Lutins.	2 à 3

TRIBUS ET CHOEURS.

Transition ascendante. 1 *chœur.*	1. *Bambins et Bambines.*	3 à 4 1/2
Aileron ascendant. 2 chœurs.	2. Chérubins et Chérubines.	4 1/2 à 6 1/2
	3. Séraphins et Séraphines.	6 1/2 à 9
Aile ascendante. 3 chœurs.	4. Lycéens et Lycéennes.	9 à 12
	5. Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2
	6. Jouvenceaux et Jouvencelles.	15 1/2 à 20
Centre. 4 chœurs.	7. Adolescens et Adolescentes.	
	8. Formés et Formées.	
	⋈ Régence.	
	9. Athlètes et Athlètes.	
	10. Virils et Viriles.	
Aile descendante. 3 chœurs.	11. Raffinés et Raffinées.	
	12. Tempérés et Tempérées.	
	13. Prudens et Prudentes.	
Aileron descendant. 2 chœurs.	14. Révérends et Révérendes.	
	15. Vénérables et Vénérables.	
Transition descendante 1 *chœur.*	16. *Patriarches et Patriarches.*	

Complémens descendans.	*Malades.*
	Infirmes.
	Absens.

Voilà l'ordre de parade : enfans, jeunes garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards, — les deux hiérarchies naturelles des âges et des sexes, — seize tribus et trente-deux Chœurs, avec leurs costumes variés, leurs dra-

peaux, leurs enseignes, leurs gonfanons, conjugués sur l'oriflamme à trente-deux écussons de la Phalange, et pivotant sur la Régence, comme sur leur soleil toutes les planètes d'un tourbillon! Comparez l'aspect de la population d'une Phalange en ordre de parade, avec celui de nos foules de peuple endimanché, dans nos campagnes et dans nos villes.....

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs, c'est l'unité humanitaire complète, puissante, immortelle : c'est l'homme, cela, et non pas l'homme isolé et civilisé, créature faible, ignorante, pauvre et souffreteuse, qui entreprend et ne finit pas, qui vit et meurt. La Phalange vit et ne meurt pas! Quand les vieilles générations s'en vont, les jeunes viennent; les cadres sont toujours complets. L'humanité monte et descend sans cesse sur cette échelle qui unit le ciel à la terre, comme la merveilleuse échelle de la vision de Jacob, où les anges incessamment aussi montaient et redescendaient.

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs en parade, c'est l'humanité déployant sa vie qui ne passe pas, sa force qui ne meurt pas, et manifestant ainsi le signe de sa royauté sur la terre....

Quand la Phalange étale ses trente-deux chœurs au temple, en festivité religieuse, et chante à Dieu l'hymne à trente-deux voix, c'est l'humanité, reine de la terre, faisant hommage de sa couronne à Dieu son suzerain, et s'unissant à lui par un concert de joie, d'intelligence et d'amour. — Oh! ce n'est plus l'homme isolé, qui tremble devant Dieu, se macère, et prie sur la pierre, pour soustraire son âme à la griffe du diable. La religion n'a plus de rigueurs, de terreurs et de sombres mystères; elle a dépouillé son vêtement de deuil. Elle est parée maintenant; elle porte des fleurs, comme la terre au printemps; elle est riante et pure comme le grand ciel, au matin d'un beau jour d'été! L'homme jouit! Il n'est plus atteint de cette triste folie, qui lui avait persuadé de présenter à Dieu, comme agréable offrande, un concert formé de gémissemens et de soupirs, un calice rempli de larmes et de douleurs. Assez long-temps l'homme a commis le sacrifice, sacrifice des corps et sacrifice des âmes! Dieu ne se plaît plus aux pleurs et aux grincemens de dents; il ne damne plus: l'enfer est aboli, le démon pardonné.

Vienne donc une Phalange, étalant ses trente-deux Chœurs en parade, enfans, garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards, vêtus de

couleurs harmoniées, semant de fleurs le parvis du temple, et chantant ensemble à Dieu l'hymne saint à trente-deux voix! Oh! vienne une Phalange avec ses seize tribus et ses trente-deux Chœurs, car l'heure de la délivrance alors aura sonné sur la terre!

Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de la poésie qui jaillit comme de source vive du développement de l'activité humaine en régime sériaire; nous avons une étude à faire.

Des seize tribus de parade, douze seulement, — de 2 à 13, — prennent part aux évolutions, aux grandes manœuvres, et forment les cadres de l'*Harmonie active.* La tribu 1 est trop jeune pour figurer dans ces mouvemens; les tribus 14, 15, sont *conseillères* et non *manœuvrières;* la tribu 16 est cas de retraite.

La Série que nous venons d'examiner peut nous rendre manifeste un système d'Accords que nous n'avions pas envisagé spécialement dans les exemples précédens : il est facile de voir qu'elle se conjugue sur elle-même, en retour, de la manière suivante :

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
16.	15.	14.	13.	12.	11.	10.	9.

Les tribus correspondantes dans la ligne supérieure et la ligne inférieure sont entre elles en accord d'*identité* par degrés progressifs. L'affinité des âges extrêmes, des enfans et des vieillards est chose bien connue; aussi l'accord d'identité est *plein* entre les tribus 1 et 16, bambins et patriarches. Cet accord se prolonge, mais en diminuant progressivement d'intensité, jusqu'aux termes milieu, tribus 8 et 9, où il est le plus faible.

La distribution de ce genre d'Accords dans une Série, est exactement analogique à la distribution de l'Attraction dans un aimant ou dans une pile. On sait, en effet, que dans une pile ou dans un aimant, les deux pôles sont en extrême affinité l'un pour l'autre, et que l'intensité de l'Attraction réciproque des élémens situés à égale distance des extrémités, diminue progressivement jusqu'au point milieu, qui est le point *indifférent* du système.

§. IV.

Je désigne sous le nom de moduls d'Harmonie, les quatre méthodes employées dans la distribution des Séries.

CH. FOURIER.

Il résulte de ce que nous avons vu, que les Séries, — et spécialement les Séries régulièrement ordonnées en gammes septennaires ou douzainaires, et auxquelles Fourier a donné le nom de *Séries mesurées*, — que les Séries, dis-je, se prêtent à produire trois sortes d'accords :

1°. « Le *contrasté* progressif majeur et mineur, qui est en rapport avec les tierces, quartes, quintes et sixtes musicales; »

2°. « Le *conjugué* progressif ou identique, que nous venons de faire connaître; »

3°. « L'*alternant* progressif, selon lequel les sympathies alternent du contrasté au conjugué, du mode majeur au mode mineur, etc. »

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'étude du mécanisme des Séries. En voilà assez pour concevoir les dispositions du régime sociétaire

et pour comprendre aussi que l'étude des Séries peut fournir des combinaisons et des calculs fort longs et fort compliqués.

Terminons en disant que la distribution des Séries se fait suivant quatre méthodes ou *moduls* différens :

1er. Modul, *simple.*
2e. Modul, *mixte.*
3e. Modul, *mesuré.*
4e. Modul, *puissanciel.*

Ces quatre moduls, analogues dans l'harmonie du langage, le 1er. à la prose, le 2e. à la prose poétique, le 3e. aux vers libres, le 4e. aux vers suivis et stances, servent à former les cadres de toutes les Séries.

« La méthode *simple*, est celle des Civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espèces, etc., négligeant de distinguer la transition. » — Voyez pour exemple de cette méthode, la Série des banqueroutes, tom. 1, page 271.

« La méthode *mixte*, est déjà plus féconde

en Accords que la simple; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare, aux deux extrêmes, en double sorte. » — Voyez pour exemple le tableau nominal des crimes du commerce, tom. 1, page 269.

« On obtient des Accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le 3e. modul, ordre *mesuré* ou distribution par octaves et pivots. »

Fourier n'a donné aucun détail sur le modul puissanciel. Il opère sur des combinaisons de Séries, mesurées ou non mesurées.

L'étude des moduls est la véritable base de la technie des Séries : le lecteur curieux de cette étude pourra voir l'article abréviatif que Fourier a donné sur cette haute question, au second volume du *Traité de l'Association*, — livre 3, section 5e. — Ceux qui ne croient à la science qu'à l'aspect des calculs, verront qu'il y a par-là matière à en faire.

CHAPITRE SIXIEME.

Résumé des Conditions organiques de la LOI SÉRIAIRE.

> La LOI NOUVELLE vous sera révélée.
>
> . . . .
>
> Elle est comme l'olive qui donne nourriture et lumière, et, comme l'olive, elle porte la paix au monde.
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

§. I.

CONDITIONS D'ATTRACTION.

> Le monde ou Univers ne communiquant avec Dieu que par entremise de l'Attraction, toutes créatures, depuis les astres jusqu'aux insectes, n'arrivent à l'Harmonie qu'en suivant les impulsions de l'Attraction, il y aurait duplicité de système, si l'homme devait suivre d'autre voie que l'Attraction pour arriver aux fins de Dieu, à l'Harmonie et à l'Unité.
>
> CH. FOURIER.

SI nous voulons maintenant nous rendre compte en peu de mots de ce que nous avons établi, nous reconnaîtrons que nous avons construit de toutes pièces un mécanisme qui jouit, en première ligne, de la propriété de provoquer l'entraînement,

l'acharnement et le charme sur l'objet auquel il est appliqué. Ce mécanisme, nous l'avons constitué en introduisant simplement, bonnement, une à une, les *conditions d'attrait* que la nature humaine a étalées de tout temps et étale sans cesse, aux yeux du savant et de l'ignorant, sur toute la surface de la terre : de telle sorte que notre science n'est pas de la science *anglaise*, *française*, *russe* ou *iroquoise* ; car nous avons spéculé, non sur des *Anglais*, des *Français*, des *Russes* ou des *Iroquois*, mais sur des HOMMES. — Puis nous avons tout déduit de ce seul principe, qu'au lieu de vouloir rebrousser brutalement les impulsions natives de l'homme, il faut les accueillir, les laisser parler, et voir si ce n'est pas chose facile et *heureuse* que de leur accorder ce qu'elles demandent. Ce sont les impulsions naturelles qui nous ont tout révélé : nous n'avons rien *imaginé* ; nous avons seulement *écouté la nature avec docilité et intelligence*, et vous pouvez engager votre parole d'homme intelligent, qu'il n'y a pas de meilleure philosophie que cela.

Or, la nature nous a appris que l'homme, — individuellement (1) et collectivement, — est

(1) Le concours de plusieurs sentimens passionnés agissant synergiquement, produit l'enthousiasme même chez l'individu *isolé*. Quant à la rivalité *individuelle*, rien n'est plus connu.

susceptible d'être mu par deux ressorts principaux :

La fougue enthousiaste dérivant de l'Accord,
L'acharnement rivalisé dérivant du Discord.

La nature nous a appris encore que ces deux fougues, l'une aveugle, emportée, enlevant d'assaut l'obstacle ; l'autre, réfléchie, calculatrice et tenace, ne peuvent se maintenir indéfiniment sur le même objet ; qu'il est hors des conditions de l'*attrait passionnel* comme hors des conditions de l'*attrait musical*, qu'un Accord ou un Discord se soutiennent au-delà d'une certaine durée ; qu'un *point d'orgue* même doit avoir une fin ; que la continuité d'un même fait, constitue pour l'âme un supplice, comme celle d'un même son pour l'oreille. Nous avons donc compris la nécessité des *Alternances*, et reconnu qu'il faut, pour l'attrait, non-seulement l'*Accord* et le *Discord*, mais encore la *Modulation*, c'est-à-dire, la *succession* combinée des sons, des Accords et des Discords.

Si vous parvenez à développer dans une masse un Accord d'ensemble sur une action, l'action sera exécutée par enthousiasme et passionnément ; — la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Si vous parvenez à exciter une masse à l'action par l'aiguillon acéré des Rivalités et des luttes, l'action sera exécutée avec acharnement et passion ;—la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Dans tous les cas où ces deux genres de ressorts interviendront séparément (1) ou simultanément, l'ATTRAIT sera le mobile de l'activité déployée, *et la force de l'attrait sera proportionnelle à l'intensité de la résultante des ressorts.*

(1) La plupart du temps, les deux genres de ressorts interviennent combinément. Citerez-vous comme spécial exemple d'*Accord* la magnifique et enthousiaste exécution des terrassemens du Champ-de-Mars par la population parisienne, pour la fête républicaine de la fédération ; — mais certainement l'émulation jouait entre les différentes brigades de travailleurs. Citerez-vous les barricades de Juillet, une lutte, un combat quelconque comme spécial exemple de *Discord;* — mais, en pareil acte, il y a Accord dans chaque camp contre l'autre, hors le cas de *contrainte*, — que nous n'examinons seulement pas, car nous ne voulons étudier que la nature libre, ou simplement la nature ; *nature libre* forme pléonasme. — Ainsi on ne trouve guère d'exemples d'Accord ou de Discord pur et simple dans des Groupes et des masses. Quant aux développemens des deux ressorts chez des individus isolés, ce ne sont que des notes, des sons séparés ; ce ne sont ni des Accords ni des Discords, mais seulement des *germes* d'Accords et de Discords, des élémens d'harmonie ou de cacophonie sociale ; d'harmonie s'ils sont bien combinés entre eux, de cacophonie s'ils le sont mal.

Si maintenant vous voulez obtenir l'attrait en système général et soutenu sur un ensemble d'actions, vous devez forcément spéculer sur les changemens, les relais, les variations, les contrastes, en un mot sur les *Alternances* des notes, des Accords, des Discords, des modes et des tons.

ACCORD, DISCORD, ALTERNAT,

tels sont donc les trois grands moyens du mécanisme actif de l'Attraction.

Ces trois élémens correspondent à trois passions ou besoins de l'âme, que Fourier a désignées sous l'appellation commune de passions MÉCANISANTES ou DISTRIBUTIVES; cette appellation exprime parfaitement leurs fonctions et leur nature; il les a tout aussi heureusement nommées chacune en particulier :

La *Composite*, besoin des Accords, des sentimens et actions passionnés, synergiques et *composés*, donnant naissance à la fougue aveugle, enthousiaste, poétique;

La *Cabaliste*, besoin des Discords, des excitations intriguées, des actions rivalisées, des luttes cabalistiques, donnant naissance à la fougue réfléchie, intelligente, vigilante et calculatrice;

les *Alternances;* laissons l'individu, auquel *la division parcellaire et la distribution nuancée de l'action* permettent de s'enrôler dans une foule de détails d'actions différentes, laissons, dis-je, l'individu libre de se combiner de mille manières avec les autres individualités qui composent la masse; permettons les migrations des Groupes, les engrenages des Séries : ainsi,

La Série *exaltée, rivalisée, engrenée,*

Exaltée par la Composite et ses Accords,
Rivalisée par la Cabaliste et ses Discords,
Engrenée par la Papillonne et ses Alternances;

telle est la formule du mécanisme d'Attraction.

Or, ce mécanisme qui développe si puissamment les Accords et les Discords, les activités passionnées, appliquez-le à tout objet bon en soi, productif, utile, fécond, heureux à l'humanité, à toutes choses nécessaires à la haute gestion du Globe, au développement des puissances humanitaires, en un mot à l'industrie dans la plus large et la plus belle acception de ce mot, qui désigne l'usage harmonique de l'activité humaine, et vous aurez la loi d'industrie-attrayante; vous aurez appliqué la force passionnelle de l'homme,

et *par suite* toutes ses puissances physiques et animiques, au bien, à l'ordre, au bonheur général, à l'œuvre universel, au développement régulier et complet de l'humanité.

§. II.

CONDITIONS D'HARMONIE.

La musique est un concert de plusieurs discordans. PYTHAGORE.

Je viens de démontrer que l'application du mécanisme sériaire à l'Industrie rend l'Industrie attrayante; — montrons maintenant que cette application à l'Industrie, à la gestion du Globe, à la grande et haute tâche de l'homme, est la condition suprême du *jeu harmonique* de la Série.

Rappelons d'abord que, quoique nous ayons bien distingué dans l'analyse l'Accord et le Discord, ces deux genres d'effets passionnels n'en sont pas moins susceptibles de se combiner entre eux dans l'action, de se multiplier les uns par les autres, de *s'élever à des puissances successives.* Dans presque tous les exemples que nous avons cités, et dans beaucoup d'autres que l'on peut observer au sein de la vie sociale, — quand on

sait un peu observer,—on peut voir des élémens rivaliser entre eux et se corporiser dans des masses de premier ordre; puis ces masses rivaliser entre elles et se corporiser dans des masses plus fortes, du second ordre; et les Discords se composer et s'élever ainsi successivement d'agglomérations plus petites à agglomérations plus grandes, pour venir enfin s'absorber dans un *dernier* Accord, ou dans un *dernier* Discord. Or, voici ce que j'ai à dire :

C'est que l'action passionnelle n'est harmonique *qu'autant que tous les Accords et Discords* partiels et inférieurs *se résolvent toujours en dernier lieu* dans un Accord total supérieur.

Ainsi les Accords et les Discords des compagnies, bataillons, régimens et brigades d'une armée, forment bien un tout harmonique, *sous le rapport de la manœuvre*, car ils se résolvent en un Accord total : — mais lorsque deux armées ennemies sont en présence, les deux grands Accords formés dans chacune d'elles par le jeu combiné de ses compagnies, régimens, brigades, ne se composent plus dans un Accord total supérieur; ces deux Accords se résolvent dans une grande dissonance : l'action est subversive.

Deux orchestres, dont chacun joue un morceau différent, mais parfaitement harmonique dans ses consonances et ses dissonances particulières, produiront une effroyable cacophonie s'ils viennent à jouer simultanément, *l'un contre l'autre*.

Le principe est vrai à toutes les *puissances*, qu'il s'agisse d'unités, de dixaines ou de millions; de sons individuels, élémentaires, ou de sons collectifs, composés, groupés en partitions; d'un duo ou d'un orchestre : la règle définitive d'harmonie est toujours que les dissonances doivent se sauver sur une consonance supérieure, que toutes les actions doivent aboutir et se résoudre en dernier lieu sur un Accord.

L'Accord des Sougroupes dans l'unité du Groupe, des Groupes dans l'unité de la Série, l'accord des Séries dans l'unité de la Phalange, des Phalanges dans l'unité de la nation, des nations dans l'unité du Globe, telles sont les exigences successives de la règle d'Harmonie.

Du reste, ces ralliemens successifs et puissanciels sont si bien dans les desseins de la nature, qu'elle nous y prédispose et nous y entraîne par la magnifique gamme des développemens croissans

de l'UNITÉISME, la passion grandiose et pivotale, le divin besoin de l'unité, de l'ordre universel, de l'Accord supérieur et final, de l'union des parties dans le tout, de la conjonction hiérarchique de l'être intégrant avec l'infini.

En effet, le ralliement des Groupes dans la Série est passionnellement représenté et provoqué par l'*esprit de corps;* le ralliement des Séries dans la Phalange, par le *civisme* (1); des Phalanges dans la nation, par le *patriotisme;* des nations dans l'harmonie du Globe, par l'*Unitéisme collectif.*

J'indique seulement cette thèse des développemens puissanciels de l'Unitéisme ; elle exigerait d'être traitée en détail et régulièrement dans ce qui touche à son jeu social, à la destinée terrestre ; puis il faudrait la poursuivre dans ses

(1) *Civisme* est pris ici dans son acception originelle et étymologique, esprit de cité (*civitas*). Ce mot, au reste, et le suivant, *patriotisme*, conviennent fort mal ici. Je ne les donne que pour faire deviner l'idée qu'ils ne peuvent pas rendre, puisque l'idée appartient entièrement au monde harmonique, et qu'ils appartiennent, eux, au dictionnaire des sociétes subversives.— Patience, l'Harmonie fera sa langue.—Quoi qu'il en soit, et relativement à l'indication que je donne ici, prenez dans ces mots ce qu'ils ont de beau et d'humanitaire, et laissez tout ce qu'ils peuvent avoir aujourd'hui d'hostile, de haineux ou de niais, et vous vous rapprocherez ainsi du sens harmonique.

applications à l'ordre général, à la vie universelle, au monde et à Dieu, aux Destinées ultérieures, à l'Unité intégrale. Je réserve ces questions pour un autre ouvrage, et je dirai seulement là-dessus pour le moment que la religion de l'avenir est contenue tout entière dans ces développemens. Ailleurs aussi je dirai comment ces Accords supérieurs ravissent l'âme humaine; dans quels délirans tourbillons d'actions passionnées et synergiques ils emportent les masses harmoniennes; dans quel océan de vie, de joies enivrantes et de bonheur actif et saisissant, l'homme alors est baigné sur sa terre!—Certes, dès long-temps, à tous ces mystérieux désirs de joies qui s'agitent dans son cœur; à cette soif des eaux vives et inconnues, qu'il porte dans sa poitrine ardente; à cette pression sans nom, exercée sur son âme par la vie du monde subversif, l'homme a bien senti qu'il n'était pas dans sa Destinée, qu'il habitait la vallée des larmes: heureux si, plus fort, il n'eût pas plié sous le poids des mauvais jours, s'il ne se fût pas couché sur la tâche avec une résignation désespérée, fatale et coupable; s'il eût compris que Dieu, —LE PÈRE,—n'avait pas méchamment ajourné le bien à d'autres vies, et qu'il devait, lui, l'Homme, par sa volonté d'Homme et sa puissance, changer sa vallée de larmes en vallée paradisiaque!

L'homme est si bien prédisposé et prédestiné aux grands Accords, à leurs vibrations entraînantes, qu'on a vu en 1830 un Accord de ce genre, — encore qu'il fût passablement entaché de subversif,—rendre folle de joie et de probité une population misérable, habituellement affamée, et qu'il faut, en temps ordinaire, dix mille argousins et je ne sais combien de gendarmes, de geoliers, de juges et de prisons, pour maintenir quelque peu dans *les limites ;* puis la fusion fraternelle momentanément réalisée entre les hautes et basses classes libérales; puis la communication électrique du mouvement à la France; et tous les peuples d'Europe se mettant à vibrer à l'unisson ; et je ne sais combien de révolutions et de trônes renversés !—Qu'il y ait ou non du subversif dans les effets, il est certain que l'homme ne jouit de la plénitude de sa vie que dans cette haute sphère passionnelle ; c'est-là qu'il se sent à l'aise ! Aussi vous disons-nous que la plus heureuse vie du plus heureux bourgeois civilisé n'est qu'une monotonie misérable et une plate existence, à côté de celle du moins passionné, du plus froid, du plus pauvrement organisé des Harmoniens. — Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit ici.

J'expliquais que le jeu des Séries, qui est *at-*

trayant, doit encore être *harmonique;* je montrais que la condition d'harmonie se trouve dans la résolution de tous les Accords et Discords inférieurs en un Accord total, unitaire et supérieur; et maintenant j'arrive à ma conclusion, savoir :

Que l'application du mécanisme sériaire à la haute gestion du Globe est le seul moyen d'obtenir l'Accord unitaire, car l'Accord unitaire de l'humanité entière ne peut être obtenu d'une façon stable et durable *que sur un but utile à l'humamanité entière.*

Ce que je dis pour l'humanité est vrai à tous les degrés de l'échelle hiérarchique de l'Association humaine; ainsi,

Il ne peut y avoir Accord unitaire soutenu dans la Phalange, qu'à la condition de l'Association de toutes les Séries dans la gestion de la Phalange : le ralliement total ne peut s'y concentrer que sur une œuvre *utile à toute la Phalange.* — On déduirait de même pour les Phalanges dans la nation, pour les nations dans le Continent.....

Donc voici :

La Série est un merveilleux instrument qui produit l'ATTRAIT sur l'objet auquel il est appliqué, et qui produit l'ATTRAIT ET L'HARMONIE SOCIALE quand il est appliqué à l'intégralité des objets bons et utiles à l'humanité, c'est-à-dire à l'*Industrie* : — ce dernier mot, je le répète pour la dixième fois, devant être entendu dans une acception aussi large que l'âme humaine, la puissance humaine et le génie humain le comportent.

Dans la Civilisation, tous les intérêts sont généralement en désordre et en confusion, toutes les positions faussées, toutes les passions hostiles; tout se nuit, se choque, se brise. Ce sont des milliards de sons individuels discordans entre eux et composant un odieux charivari.

Que s'il y a dans le désordre quelques exceptions, quelque chose de régularisé, de corporisé, une masse organisée, c'est le plus souvent pour arriver à des conflits d'ordre supérieur, pour passer du duel à la bataille rangée. Presque tous les services organisés un peu largement en Civilisation, ont un but offensif, défensif ou répressif ; leur raison d'être est un genre quelconque de conflit extérieur ou intérieur.....

Et cependant tous les caractères humains sont des instrumens animés et intelligens qui ne demandent pas mieux que de jouer au ton, de se grouper en Accords et Discords combinés, de moduler de concert. Un son qui résonne, on le sait bien, fait résonner simultanément ses *harmoniques;* il en est manifestement de même pour les caractères; ils appellent vivement leurs harmoniques; brisez-donc la fatalité des choses qui empêchent ces heureuses et libres alliances, et réalisez enfin les conditions de la Liberté et de l'Harmonie, si vous voulez l'une et l'autre! Veut-on toujours tourner et retourner dans la sphère de l'inintelligence et des inepties, et ne pas comprendre qu'avec des sons comme avec des passions, on peut voir les consonances ou les dissonances se résoudre en harmonie ou en cacophonie, suivant que les sons individuels seront bien ou mal combinés?.. — Ah! je dis qu'il faut avoir le cerveau singulièrement concrétionné par les sottises philosophiques et morales, anciennes et modernes, pour ne pas se sentir saisi par cette vérité si simple et si naturelle!

Au reste, je viens d'entrer dans des considérations que j'aurais pu laisser pour leur véritable place, qui se trouve dans la *troisième partie* de cet ouvrage. Le principal objet de ce livre était

de rechercher la Loi d'organisation naturelle du travail, d'en étudier le mécanisme et de démontrer sa propriété d'imprimer Attraction. Les *conséquences harmoniques* de la Loi viendront après.

APPENDICE

A LA DEUXIÈME PARTIE.

Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle.

> C'est une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir détruire les passions; c'est contrôler la nature; c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disait à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donna, Dieu voudrait et ne voudrait pas; il se contredirait lui même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé; rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.
>
> J.-J. Rousseau.

> Connais toi toi même.
>
> L'Oracle antique.

§. Ier.

> Il n'y a pas d'effet sans cause.

Si j'ai été intelligible dès le commencement de cet ouvrage et si j'ai parlé à partie intelligente, on aura compris que le problème social se composait,

1°. De la détermination d'un milieu social favorable à l'harmonie;

2°. De la détermination du mécanisme passionnel destiné à jouer dans ce milieu.

L'examen de la première de ces deux questions, dans le pre-

mier volume, nous a donné pour solution la Commune-sociétaire, la Phalange.

Dans le second volume nous avons pris corps-à-corps la question du mécanisme passionnel, de la Loi naturelle d'industrie, et nous avons reconnu que la propriété d'*imprimer Attraction* devait être le premier et plus saillant caractère, le caractère *indispensable* de ce mécanisme, de cette Loi. — Aussi est-ce précisément par la considération de certaines conditions d'attrait que nous avons déterminé le mécanisme cherché.

Le mécanisme c'est la Série; le milieu c'est la Commune-sociétaire.

Il est facile de voir que l'influence du milieu se combine avec la puissance du mécanisme dans le sens de l'Attraction, car nous avons reconnu que la création des grandes richesses repose en premier lieu sur l'Association, sur la combinaison du milieu sociétaire; or cette création des grandes richesses est une des trois grandes conditions d'attrait, un des trois foyers d'Attraction déterminés par la science passionnelle. En effet :

La première condition générale d'attrait, c'est le Luxe, le *luxe interne* ou santé et vigueur de l'individu; et le *luxe externe* ou salubrité, élégance du milieu dans lequel l'individu est appelé à agir, et participation de l'individu à la richesse générale. L'aisance générale, la richesse générale, la santé générale, telles sont évidemment les premières conditions, les conditions de base. On ne peut pas songer à faire descendre le plaisir, le charme, sur une population misérable, affamée, souffreteuse. C'est clair comme le jour.—Or le Luxe, première condition d'Attraction, ne peut être réalisé que par l'Association, que dans une société à base de Phalange.—Nous l'avons surabondamment prouvé.

La seconde condition d'attrait, c'est la libre formation des

Groupes, les réunions libres et sympathiques où se forment et se développent les affections, les sentimens du cœur, les passions corporatives, les liens d'amitié, d'amour, d'ambition, de famille.

La troisième condition d'attrait, c'est l'affiliation des Groupes en Séries, la régularisation et l'ordonnance naturelle des choses, la production des Accords, des Discords, et les mouvemens des Modulations.

La première condition, —*Luxe*,—correspond plus particulièrement aux exigences de la vie sensitive;

La seconde condition, —*Groupe*, —aux exigences de la vie affective;

La troisième condition, —*Série*,—aux exigences des mouvemens sociaux, de la vie sociale.

Si les Sens sont lésés dans le travail et par le travail, et si le travail n'est pas assez rétribué pour suffire aux exigences des besoins et des plaisirs sensitifs, ce sera une première cause de répugnance;

Si les Affections de l'âme sont étouffées dans le travail; si le travailleur est forcément maintenu par l'ordonnance même de son travail, hors de contact avec les êtres sympathiques et les sentimens dont son cœur est avide, ce sera une seconde cause de répugnance;

Si le travailleur est laissé dans un calme plat, s'il n'est pas stimulé par le jeu actif des Accords et des Discords, s'il est plongé dans la monotonie, cloué à une œuvre morne et toujours identique, ce sera une troisième et mortelle cause de répugnance:

Mais si l'action est pour lui une source de *jouissances sensitives*, de *jouissances affectives* et d'*excitations passionnées*, elle exercera un charme puissant, un charme proportionné à la quantité des ressorts combinés, multipliés par leurs énergies. —Ainsi :

LUXE, GROUPES, SÉRIES,

telles sont les trois grandes conditions de charme, les trois *foyers* généraux d'Attraction.

Si vous affaiblissez l'un ou l'autre de ces foyers, si vous diminuez leur alimentation et leur intensité comburante, la *puissance attractive* diminue. Si vous affaiblissez encore, si vous éteignez la flamme, vous arrivez aux *répugnances*, dont vous verrez augmenter graduellement les énergies au fur et à mesure qu'aux conditions ci-dessus se substitueront de plus en plus les conditions opposées, les conditions civilisées et subversives, la *misère*, l'*isolement*, la *monotonie*.—Ces dernières conditions sont des conditions tout-à-fait négatives ; elles sont l'absence même des conditions essentielles de la vie et du bonheur, la richesse, les liens affectueux, les combinaisons harmoniques ; comme le froid est l'absence de la chaleur, les ténèbres l'absence de la lumière... Les répugnances dérivent des conditions négatives du Morcellement, comme l'attrait dérive des conditions opposées, des conditions positives de l'ordre sériaire.—Le travail étant attrayant dans les conditions de la Phalange, il ne saurait se faire qu'il ne fût pas répugnant dans les conditions opposées ; et étant répugnant dans les conditions des sociétés actuelles, barbares et civilisées, il ne peut pas se faire qu'il ne devienne attrayant dans les conditions phalanstériennes. — C'est la preuve et la contre-preuve. — C'est forcé ; c'est irréductible : mettez ce raisonnement entre le marteau et l'enclume, tirez-le à la filière, passez-le au laminoir, frappez dessus, essayez de le broyer, et vous verrez que tous vos efforts resteront inutiles ; vous ne l'entamerez pas d'une ligne.—Comprenez donc alors la vertu de ce fameux argument, *que le tra-*

vail ne sera jamais attrayant, PARCE QUE *il a toujours été répugnant.* Depuis dix ans, pourtant, moi j'entends le Civilisé répondre aux transcendantes déductions de Fourier avec ce lourd et stupide *parce que*, jeté dans le plateau de la balance comme l'épée du Barbare!—Allez donc aux causes, cerveaux étroits, idiotement butés contre les effets, comme si les effets n'avaient pas de causes... Eh! certainement le travail organisé à la barbare, à la civilisée, a été, est, et sera dans tous les temps généralement répugnant; qui le nie? qui nie cela? parlez, est-ce nous?—Nous? mais c'est nous qui le proclamons, ce fait; nous le crions pardessus les toits; c'est là-dessus que nous faisons pivoter notre critique de l'état barbare et civilisé.... et on nous apporte cela comme une objection! l'effet *civilisé* produit par la disposition *civilisée*, on nous le vient bravement jeter comme conséquence d'une disposition ANTI-*civilisée*! En vérité, on n'est pas plus béotien que cela. Mais, par sainte logique! toute la question est de savoir si les conditions phalanstériennes sont les mêmes que les conditions civilisées... Eh bien! elles sont en tout point opposées.

Enfin, c'est une chose légitime que de tenir compte du soleil, s'il s'agit du jour et de la nuit, ce me semble, et vous ne recevriez pas le raisonnement d'un homme qui vous dirait: « il ne fera pas jour quand le soleil sera levé, *parce que* il fait nuit quand il est couché. »—Que nous dit-on autre chose, pourtant? « Le travail sériaire, — exécuté dans les conditions d'attrait, — ne sera pas attrayant, *parce que* le travail civilisé,—exécuté dans les conditions contraires à l'attrait,—n'est pas attrayant? » —Or, je vous donne ma parole d'honneur que beaucoup de vos penseurs, de vos célébrités dont les noms courent l'Europe, que vous êtes habitués à regarder comme de rudes têtes, auprès desquels vous iriez presque jusqu'à vous croire des imbécilles, que ces penseurs célèbres, dis-je, pensent et raisonnent ainsi,—ni plus,—ni moins.— Ah! Jocrisse, ingénieux Jocrisse qui te jette à l'eau pour n'être pas mouillé par la pluie, comme tu es

débordé!... Que je sais de penseurs, de graves auteurs, d'académiciens et d'***hommes du progrès***, qui sont de force à te rendre dix points en vingt-quatre!...

Les causes d'attrait sont les satisfactions des convenances passionnelles, indéfectibles et de nature;

Les causes de répugnance sont les lésions des mêmes convenances passionnelles, indéfectibles et de nature :

Or, il y a trois ordres de convenances passionnelles, constituant trois foyers généraux d'Attraction;

1°. Les convenances des cinq *sens*, Goût, Vue, Ouïe, Odorat, Toucher, déterminent cinq espèces de besoins et de plaisirs que nous appelons ***passions sensitives***. Cet ordre de passions est spécialement relatif à la vie intérieure et animale de l'être; il met l'homme en attraction directe sur le LUXE.

2°. Les convenances de l'âme, ou besoins et plaisirs des quatre affections, ***Amitié, Amour, Ambition*** (lien corporatif), et ***Famille,*** que nous appelons PASSIONS AFFECTIVES. Cet ordre de passions est relatif à la vie extérieure de l'être et préside à la combinaison des individus, à la formation des liens, des réunions sympathiques, des GROUPES.

3°. Enfin, les convenances de l'intelligence rectrice et de la vie sociale, les passions relatives au classement, à la régularisation et à l'ordonnance des choses, à l'affiliation hiérarchique des Groupes élémentaires, à la combinaison des sympathies et des antipathies, au jeu des Accords et des Discords alternés : ce sont les PASSIONS DISTRIBUTIVES; elles président à la formation des SÉRIES, et sont les hauts ressorts d'ordre social et d'Harmonie.

Ces trois ordres de passions correspondent aux trois faces de la nature humaine,

Les sens qui appètent, — sphère *matérielle;*

Le cœur qui aime, — sphère *animique;*

La tête qui combine et mesure, — sphère *intellectuelle.*

Le besoin de l'harmonie de ces trois sphères avec elles-mêmes, avec le monde extérieur et avec Dieu, constitue l'Unitéisme, passion suprême, qui n'appartient dans l'univers qu'aux Êtres appelés à partager l'œuvre de Dieu, à Régir. — L'Unitéisme est le signe de royauté parmi les races. L'homme seul sur la terre en porte au front la noble, la divine empreinte.

Il y a donc douze passions radicales :

Cinq *Sensitives,* tendant au Luxe ;

Quatre *Affectives,* tendant aux Groupes ;

Trois *Distributives,* tendant aux Séries ;

Et ces douze passions sont appelées à se résoudre toutes dans l'Unitéisme, comme les sept rayons colorés du spectre solaire se résolvent unitairement dans le rayon blanc.

Voilà l'analyse de la nature passionnelle de l'homme ; voilà la véritable base de la science sociale.

§. II.

On ne doit pas confondre la passion avec les essors, la cause avec l'effet.
CH. FOURIER.

—Mais, me dira-t-on, êtes-vous en droit de dire que ces douzes passions sont *les passions radicales*, qu'il n'y en a pas d'autres? que ce sont-là les mobiles primordiaux de toutes les actions humaines ?

— Je m'en remets à vous du soin de répondre. La nature des hommes dans le passé, dans le présent, autour de vous, dans vous, présente-t-elle une autre face que les trois faces matérielle, animique et intellectuelle? connaissez-vous une autre sphère que ces trois sphères ?

Dès-lors,

1°. Dans la sphère matérielle ou sensitive connaissez-vous un sens de plus que les cinq sens, Vue, Odorat, Ouïe, Goût et Toucher ?

2°. Connaissez-vous dans la sphère animique une passion de plus que les quatre passions. Amitié—affection *unisexuelle*, dominant surtout dans l'enfance de la vie; Amour — affection *bisexuelle*, dominant dans la jeunesse; Ambition—affection *corporative*, dominant dans la maturité; Famillisme — affection *générative*, dominant dans la vieillesse?—Connaissez-vous dans les régions affectives de l'âme, une affection qui ne soit un effet ou une combinaison d'une ou plusieurs de ces quatre affections qui se partagent la domination successive de la vie de l'homme?

3°. Enfin, dans les exigences de la sphère intellectuelle qui doit présider à la distribution des choses, à la combinaison des

sons passionnels, connaissez-vous d'autres élémens que la consonance, la dissonance et la modulation, l'Accord, le Discord et l'Alternat, et trouvez-vous dans la sphère des passions distributives d'autres passions que la Cabaliste génératrice des Discords, la Composite génératrice des Accords, et la Papillonne génératrice des Alternats?

Et toutes ces passions de genre, qui ne peuvent être satisfaites simultanément que par l'harmonie générale, ne sont-elles pas dominées par le besoin de cette harmonie supérieure, par l'Unitéisme qui est leur foyer commun?

—Bien, très-bien. Mais comment appellerez-vous la haine, la vengeance, la colère, la crainte, etc..... si ce ne sont pas des passions?

Tous ces mouvemens, et bien d'autres que des philosophes ignorans ont appelé des passions et donné comme des forces constitutives de la nature humaine, ne sont que des effets des ***essors faux,*** des ***récurrences*** des passions primitives : vous ***haïssez,*** vous vous ***vengez,*** vous entrez en ***colère,*** quand vous êtes contrarié, choqué, blessé dans les désirs de vos sens, dans vos affections d'Amitié, d'Amour, d'Ambition, de Famille, dans le développement de l'une quelconque de vos passions radicales; de même vous ***craignez*** pour vous, pour vos jouissances, pour vos affections menacées. La peur souvent est un effet d'***absence*** de passion : les êtres les plus faibles deviennent courageux quand la passion est fortement excitée chez eux. Voyez dans toute la nature, par exemple, le développement du courage des femelles, aux époques de leurs fonctions et de leur passion de maternité.

Pour peu qu'on y prenne garde, on verra facilement que tous les mouvemens subversifs qu'on a rangés jusqu'ici parmi les passions, ne sont que des essors plus ou moins faussés des douze passions de gamme, ce qui renverse toutes les imputations de

perversité native, faites à la nature humaine : du reste, notre objet n'est pas de traiter ici les questions dans lesquelles nous entraînerait cette dernière considération ; je me réserve de le faire dans un ouvrage postérieur. Nous avons à envisager ici les passions sous le rapport de l'attrait industriel : résumons notre analyse et notre synthèse.

Il y a trois ordres de passions correspondant aux trois sphères de la nature humaine, ou, ce qui est général et absolu, aux trois faces de l'univers, aux trois principes qui le composent ;

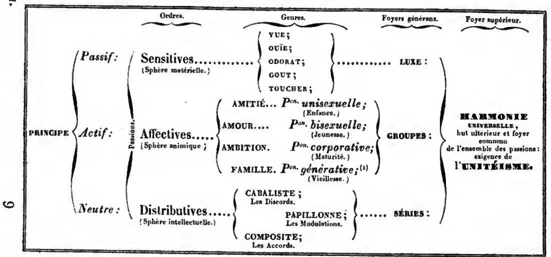
La MATIÈRE, principe passif et mu;

L'ESPRIT, principe actif et moteur;

La MATHÉMATIQUE, principe neutre, arbitral et régulateur.

Chacun de ces trois ordres fournit ses passions particulières, qui se résolvent en trois foyers principaux d'Attraction, et, à un point plus élevé, s'unissent dans un foyer supérieur commun, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau suivant, que j'engage le lecteur à méditer un peu.

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE
du **Système Passionnel**.



(1) Lien affectueux des générations.

Si nous voulions compléter l'analyse de la nature humaine, il faudrait, à ce tableau des puissances passionnelles ou motrices des trois sphères, ajouter celui des facultés que ces puissances mettent en mouvement. L'homme en effet est doué de facultés *physiques*, — les forces musculaires, — de facultés *animiques*, et de facultés *intellectuelles*. Ces facultés sont les *moyens* de l'activité humaine, qui se développe sous trois faces, la *Science*, l'*Art* et l'*Industrie*, — dans le sens matériel du mot et tel qu'on l'a entendu dans ces derniers temps. — Mais ce qu'il importe bien de remarquer, c'est que les facultés que je viens de signaler sont seulement nos *moyens* d'action, mais nullement les *causes* de nos actions. Les forces musculaires, les facultés artistiques, les facultés intellectuelles dorment tant que la passion ne les éveille pas; la passion est le mobile antérieur, la cause du mouvement; les facultés sont aux ordres de la passion et exécutent ses commandemens. Ces facultés servent les essors subversifs aussi bien que les essors harmoniques de la passion : en face de la passion elles ont un élément tout-à-fait passif, inféodé à la passion, élément actif qui les suscite. Les trois ordres de facultés sont les agens de la passion, ses manœuvres, ses soldats, ses employés, ses éclaireurs. Il est tout-à-fait faux d'ailleurs de faire coïncider ces facultés des trois sphères avec les passions des trois sphères, car les trois ordres de passions Sensitives, Affectives et Distributives, mettent indistinctement en action les facultés physiques, animiques ou intellectuelles : un désir des sens provoque le jeu des facultés de l'esprit, comme un besoin des Distributives ou des Affectives provoque un développement des forces musculaires (1).

(1) Si c'était ici le lieu, nous montrerions, en poussant un peu ces considérations, combien était ignorante des premiers élémens de la science de l'homme, une doctrine qui naguère faisait pivoter toute la théorie sociale sur une division tirée des facultés, et qui croyait avoir donné une forme d'organisation sociale, en donnant une pure classification des natures, suivant leurs prédominances

Le caractère essentiellement actif de la passion va si loin, que l'on a presque le droit de dire que la passion *crée* les facultés. Un caractère élevé en titre passionnel ne peut pas être pauvre de facultés : c'est ce que l'on a exprimé à-peu-près en disant que le vouloir fait le pouvoir.— Qui n'a reconnu par soi-même combien plus on vaut dans l'excitation passionnée que dans l'état de calme et d'atonie, combien l'on acquiert, par la passion, de puissance intellectuelle, d'inspiration artistique, d'habileté, d'adresse et de force musculaire; combien tout ce qui se fait avec goût, avec amour, est supérieur à ce qui se fait avec indifférence ou répugnance !

Si nous voulions maintenant faire pour les facultés un tableau analogue à celui que nous avons fait pour les passions, nous le disposerions ainsi :

de facultés *industrielles*, *artistiques* ou *scientifiques*, ce qui ne constitue pas plus la science sociale, que la science chimique n'est constituée quand on a dit que cette science s'occupe des corps métalloïdes, métalliques, et gazeux. — Il est vrai que derrière cette classification dans laquelle on encadrait l'humanité ordinaire, on avait imaginé une nature pontificale qui sortait fort à propos de la coulisse, comme le Dieu de la scène antique, et au moyen de laquelle on avait réponse à tout, car elle était omnipotente : toute la virtualité, toute la spontanéité, toute la volonté humanitaires étaient en elle. Telle était la création bizarre par laquelle on remplaçait la force passionnelle que chacun de nous porte en soi, et qui est prédisposée pour l'Harmonie, à la condition de jouer dans son milieu propre, milieu dont la recherche constituait le problème de la science sociale. — Du reste, il était digne de la Civilisation d'accoucher à la fois, dans sa plus haute période de gloire, des absurdités égalitaires de nos radicaux, et du pontificat omnivore des St.-Simoniens. — Ce qu'il y a de mieux encore, c'est qu'il est aujourd'hui bien des esprits qui trouvent le moyen d'appartenir simultanément aux deux partis, — *ô tempora, ô mores!*

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE
DU
SYSTÈME DES FACULTÉS (1).

		Facultés.		Foyers généraux.	Foyer supérieur.
PRINCIPE	*Passif:*	PHYSIQUES :	Les aptitudes à l'Industrie matérielle.	INDUSTRIE MATÉRIELLE :	INDUSTRIE GÉNÉRALE, GESTION DU GLOBE.
	Actif:	ANIMIQUES :	Les aptitudes aux Arts.	ART :	
	Neutre:	INTELLECTUELLES :	Les aptitudes aux Sciences.	SCIENCE :	

Travailler, agir, c'est employer ces facultés, c'est faire usage de ses forces musculaires, de sa puissance intellectuelle, de ses aptitudes artistiques : que l'emploi soit bon ou mauvais, l'action utile, inutile ou nuisible, c'est toujours une action, une dépense de force :

La condition d'ordre harmonique, c'est que l'action soit utile, bonne dans ses résultats, autrement dit, que les facultés soient appliquées à l'industrie générale ; c'est encore, que l'action en elle-même soit un plaisir.

Or l'action, l'exercice des facultés, ne peut être provoqué que de deux manières, par l'***Attraction*** ou par la ***Contrainte;***

Mais l'Attraction, c'est le résultat des excitations directes et libres des passions Sensitives, Affectives et Distributives ;

La Contrainte, c'est le fouet du contre-maître, la faim, le besoin, les obligations morales, les tristes nécessités de prévoyance,

(1) Il est facile de saisir que dans le passage où nous sommes, j'ai spécialisé le mot faculté. Il faut s'entendre et ne pas chicaner sur les mots ; je sais bien que si l'on veut, avec le sens général du mot, on pourra dire que les passions sont des facultés. Toute argumentation qui porterait là-dessus serait une fadaise.

les soucis aigus de la vie, qui tourmentent et crucifient l'âme et l'intelligence.

L'action provoquée par l'excitation de la passion est essentiellement libre et attrayante;

L'action qui n'a pour mobile que la contrainte, est évidemment répugnante. — Cela est clair à crever les yeux. Jugez maintenant les choses avec ces données de la science passionnelle; voyez :

§. III.

Pourquoi ?....

Les exigences des douze passions et de l'Unitéisme déterminant les conditions d'attrait, est-il recevable de dire en système absolu que l'homme AIME le repos et HAIT le travail? — Non, non; cela n'est pas vrai. L'homme est né pour l'action; il apporte des aptitudes qui l'y prédisposent, des forces qui l'y poussent. Quand il n'agit ni ne s'occupe, l'ennui le saisit et le dévore.

Mais il est vrai qu'en face d'un travail dont les conditions sont à contre-sens des exigences passionnelles, l'homme préférera le repos. L'homme aime le plaisir, voilà tout. Que travail devienne plaisir, c'est-à-dire moyen d'excitation et de satisfaction des douze passions, et l'homme aimera le travail.

Les gens qui ne savent ou ne veulent pas raisonner ni remonter aux causes, font ici une singulière argumentation : ils distinguent tout ce qui est action en deux classes, celles qui ont un résultat utile, celles qui ont un résultat nul ou futile. A l'exécution des premières ils donnent le nom de *travail*, à l'exécution des secondes le nom d'*amusemens* ou de *plaisirs;* et comme on voit aujourd'hui les hommes courir après les *plaisirs* (résultat improductif), et ne se livrer généralement que par nécessité au

travail (résultat productif), ils concluent hardiment qu'on n'a pas le sens commun quand on admet la possibilité du travail attrayant.

Vous leur citez des exemples très-communs, leur propre exemple à eux-mêmes, pour prouver que souvent on se crée des occupations, qu'on se passionne pour des travaux d'art, de science, de construction, pour certains exercices d'horticulture, de menuiserie, pour la pêche, la chasse, etc.; exercices qu'on est bien libre de ne pas prendre et qui ont un résultat productif, pour lesquels on se fatigue souvent beaucoup, qui présentent des difficultés et des obstacles contre lesquels on s'acharne.... On vous répond que ce sont des amusemens. Eh! pardieu je le veux bien, ce sont des amusemens. Mais *pourquoi* ces exercices sont-ils des amusemens? voilà ce qu'il faut savoir; et quand vous vous serez rendu compte de ce *pourquoi*, vous aviserez à voir si d'aucune façon on ne peut changer aussi en amusemens, — puisqu'amusement il y a, — l'ensemble des exercices de science, d'agriculture, de fabrique, d'art, etc., qui constituent l'Industrie. Voilà toute la question.

C'est une chose qui n'est pas merveilleuse, en vérité, que l'on voie dans l'état actuel les hommes courir après les *plaisirs* et fuir le *travail*. Un manœuvre, un laboureur, un artisan, un employé d'administration...... un travailleur civilisé, en un mot, trouve son travail encadré dans une certaine forme qui est indépendante de ses goûts, de ses Attractions, et qui est inflexible. Cette forme ne permet pas les jouissances et les excitations passionnées; au contraire, elle est dirigée en sens inverse du vœu des passions.

*** La nature veut l'élégance, le luxe, la richesse, la santé, les plaisirs des sens : — *** le travail morcelé et civilisé, le plus souvent, blesse les sens, altère les organes, détruit la santé, et suffit à peine à l'existence du travailleur et de sa misérable

famille. Voilà la condition de travail pour les masses. — Cette condition s'améliore à mesure que vous montez les degrés de l'échelle sociale... Aussi le travail, de moins en moins ingrat à mesure que vous montez ainsi, devient-il, à ce titre, de moins en moins répugnant. Est-ce qu'un bourgeois à son travail d'atelier ou de bureau éprouve des répugnances aussi fortes que le malheureux qui passe sa journée d'hiver dans la Seine glacée, l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner trois francs à retirer du bois de flottage ?

⁂ La nature veut les réunions de gens qui s'aiment, se recherchent, sympathisent, hommes, femmes, enfans, parens, amis, amans, collègues, inférieurs et supérieurs; elle veut la libre formation des Groupes correspondant aux passions affectives : — ⁂ le travail civilisé et morcelé isole le travailleur dans sa fonction, ou le met face-à-face avec des êtres qu'il n'aime pas, étouffe et tue les passions affectives, et apporte ainsi le vide, son ennui et son désespoir, ou la haine, à la place des jouissances actives du cœur, des chauds épanchemens de l'âme, de l'exaltation des vives sympathies. — Quel est l'homme au monde assez borné pour nier qu'à mesure qu'on se rapproche des conditions relatives à l'essor des quatre passions affectives, le travail ne devienne de moins en moins répugnant et ne converge vers le plaisir? — Lecteur, j'espère que ce ne sera pas vous qui nierez cela.

⁂ La nature demande une succession de positions variées et contrastées, le mouvement, les changemens de scène, les incidens, les alternances; c'est la loi de vie. Elle a horreur de la monotonie : — ⁂ le travail civilisé cloue pour le jour et la vie l'homme à son œuvre, à une œuvre identique. — ⁂ La nature veut des Accords, de grands mouvemens synergiques, entraînans et passionnés; elle a mis dans tous les cœurs des cordes que les enthousiasmes de masses sympathiques font vibrer à l'unisson : elle veut aussi des Discords, des luttes, des cabales de

parti, des intrigues excitantes, de vigoureuses et puissantes dissidences : elle hait le calme plat, l'atonie, le vide, la torpeur : — *** le travail civilisé baigne dans l'ennui, ne tend aucun ressort, et laisse toutes les cordes débandées, flasques et pendantes. — Qui peut dire que, dans tous les cas accidentels et hors de règle civilisée, où ces ressorts agissent plus ou moins dans le travail, on ne voie les champions industriels plus ou moins stimulés à l'œuvre, plus ou moins en Attraction sur l'objet de l'œuvre?

*** Enfin la nature humaine fait un besoin à l'individu de rattacher son action à une œuvre d'ensemble, de jouer dans le grand concert de l'ordre général, d'avoir un rôle apprécié dans un tout harmonique. C'est aux satisfactions de plus en plus larges de ce haut et noble besoin que sont attachées les grandes et religieuses jouissances, les inspirations supérieures, les grandioses synergies. — *** Le travail civilisé enclôt le travailleur dans le misérable cercle de son égoïsme individuel, tout au plus de son égoïsme familial. L'action humanitaire est morcelée, fragmentée, ou plutôt elle n'existe pas; il n'y a pas d'ensemble, d'ordre, d'unité : tout se contrarie, se choque, se brise. Le travailleur civilisé ne peut avoir à se rendre ainsi qu'un triste témoignage de contrainte et d'égoïsme, au lieu d'être emporté dans les hauts accords d'Unitéisme et d'Attraction.

Voulez-vous comprendre maintenant la cause du fait que vous exprimez, quand vous dites, l'homme aime *les plaisirs* et fuit le *travail?* Eh! mon Dieu, c'est que dans la forme sociale actuelle nous ne sommes pas libres de disposer nos actes industriels de manière à les mettre en consonnance avec notre nature, avec nos passions; le milieu industriel ne s'y prête pas : tandis que nous nous rapprochons de cette consonnance dans l'ordre des actes qu'on appelle *les plaisirs*.

Pour un manœuvre non intéressé à son travail, rétribué très-

faiblement, exposé aux injures de l'air (lésion des *Sensitives*), isolé (lésion des *Affectives*), attaché à une tâche monotone (lésion des *Distributives*), le travail est répugnant : mais le cabaret est attrayant pour ce manœuvre, parce qu'il y est abrité contre les excès de la température, parce que le vin et le tabac lui font des excitations et des plaisirs (essor des *Sensitives*), parce qu'il y rencontre des connaissances, qu'il s'y réunit à ses amis (essor des *Affectives*); parce qu'il y discute, qu'il y trouve des sujets d'intrigue et d'orgasme cabalistique dans les cartes, le billard, les journaux, les différens jeux, qu'il se sent libre et peut passer d'une action à une autre, et varier ses modifications passionnelles (essor des *Distributives*).

Dans la vie du bourgeois et de l'homme du monde, vous retrouvez les mêmes ressorts, plus raffinés. Le café, les réunions de société, les bals, les spectacles, les courses de chevaux, les discussions littéraires et politiques, les chasses, les dînés, le carnaval... Analysez tout cela, allez aux causes, et vous trouverez toujours au fond quelques-uns des douze ressorts passionnels. Je sais bien qu'en Civilisation tous ces plaisirs sont pauvres, misérables, *ennuyeux;* ils ne sont pas nourris, ils n'ont pas d'haleine, ils sont faux et mesquins; leur but futile et le milieu morcelé dans lequel on les développe artificiellement, à prix d'argent, ne comportent pas les hauts Accords, les Rivalités composées, les fréquentes Alternances; ces plaisirs factices sont à la vie Phalanstérienne ce que des figures de cire sont à des Groupes animés et joyeux, de pâles copies, de fades images : je sais bien qu'un Phalanstérien des moins ardens consomme plus de plaisir actif en un jour qu'un heureux Civilisé en un mois; pourtant vous pourrez toujours retrouver les causes essentielles de l'action libre et attrayante, dans l'étude de ce que l'on est convenu d'appeler les *plaisirs :* le jeu est-il autre chose qu'une intrigue factice, créée à défaut de réelle? Proposeriez-vous des cartes à des commerçans qui discutent leurs affaires, à des littérateurs qui sont aux prises sur leurs œuvres et leurs théories,

à des conspirateurs qui combinent les chances de succès d'une entreprise; en un mot, à tout homme embesogné par une intrigue réelle? Les spectacles sont-ils autre chose que des intrigues artificielles aussi, pour lesquelles vous n'êtes plus acteur comme au jeu, mais spectateur, intrigues soutenues par le luxe des décors, l'action de l'orchestre, les effets passionnés de la scène, le piquant et la variété des situations? La lecture d'un roman, d'un conte, d'un poème, est-elle autre chose qu'un moyen de se créer artificiellement encore des éréthismes passionnels, des jouissances solitaires, d'ouvrir à la passion un monde imaginaire, où, à défaut des satisfactions que le monde réel lui refuse, elle cherche à s'assouvir sur des images et des ombres, comme Ixion embrassant la nue.....

Ainsi tout ce qui entrave le jeu des passions, se range dans les sources de répugnances; et tout ce qui favorise leur essor libre, alterné et équilibré, tout ce qui est dans le sens de leurs exigences, se range dans les causes productives de plaisir et d'attrait : c'est ce que nous apprennent tous les actes humains éclos sous le soleil, c'est ce que nous démontre l'analyse des mobiles de notre nature.

Or, les trois ordres de passions convergent sur trois foyers que nous avons fait connaître sous les noms de Luxe, Groupes, Séries, et qui sont ainsi les conditions générales d'Attraction.

Si vous réalisez complétement ces trois conditions, vous disposez de toute la force de l'Attrait, vous mettez en œuvre par la vertu seule du plaisir, toute l'énergie dont l'homme est capable. Si vous vous éloignez de ces conditions, vous diminuez proportionnellement l'Attrait, et pour que l'action continue à s'exécuter, il faut remplacer graduellement le mobile *plaisir,* par le mobile *contrainte,* dont la violence doit aller croissant à mesure que vous avancez davantage dans le domaine des répugnances, c'est-à-dire, à mesure que vous vous écartez plus des trois conditions

d'Attrait, que vous exercez des lésions plus fortes contre le système passionnel. — A l'une des extrémités, la liberté, l'ordre, et le bonheur; c'est l'Association Phalanstérienne : à l'autre, l'esclavage, l'anarchie et la souffrance; c'est le plus complet Morcellement barbare ou civilisé. — Choisissez. — Ah! le choix est fait, je l'espère! et si l'intelligence du siècle n'a pas encore su trouver la graine qui doit produire les bons fruits, du moins ses tendances sont au travail, à l'Association, à la liberté, et ces tendances ont désormais l'avenir à elles. Courage donc nous tous qui creusons le sillon et aiguillonnons le bœuf tardif! Cœur et courage pour que la moisson soit abondante et belle, et que nous, les laboureurs, nous assistions encore à ses fêtes!.....

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que vous qui lisez ceci, vous devez demeurer convaincu par la force des faits et la puissance des rigoureux raisonnemens, que le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle, seule base réelle de la science de l'Homme, nous a livré la connaissance du mécanisme social vrai, préétabli, consonnant avec la nature humaine, et que le premier caractère de l'application de ce mécanisme à l'industrie, c'est la mise en Attraction de l'humanité sur son œuvre générale, sur la gestion du globe, autrement dit, l'inauguration, sur la terre, du TRAVAIL ATTRAYANT.

Je termine par une remarque dont le lecteur appréciera la portée : — nous avons établi, d'abord par des considérations d'économie, d'ordre, d'unité, l'excellence de l'Association; et plus tard, nous adressant à l'organisme humain et lui demandant compte de ses exigences et de ses désirs, nous avons eu pour réponse l'ordonnance sériaire. Or, ce mécanisme sériaire, voulu par l'essence passionnelle de notre nature, ne peut évidemment jouer, avec sa liberté, ses réunions nombreuses, ses Discords, ses Accords et ses Engrenages, que dans un large milieu, dans un milieu unitaire et associé. Il faut, pour l'application de ce mécanisme, un milieu trois ou quatre cent fois plus large que le mé-

nage familial, étroite base des sociétés morcelées; il faut la Phalange de quinze à dix-huit cent personnes.

Ainsi, des considérations purement industrielles nous ont amené à l'Association comme but final de l'économie sociale; et maintenant, des considérations d'un tout autre ordre, des considérations psycho-physiologiques, l'étude des passions natives, nous ramènent aussi à ce même but. Ce que veulent les convenances de raison, les lois mathématiques appliquées à la détermination des *maxima* de production, de consommation, de bien-être, les conditions d'ordre général, eh bien! c'est aussi ce que veulent les passions constitutives de l'homme, ces passions tant décriées, tant et si vainement attaquées, ces passions dont on n'a jamais daigné examiner seulement les réclamations, ces passions que la morale, la loi, la religion poussaient du pied à la porte à qui mieux mieux, sans seulement consentir à les regarder en face, à les nommer, à les compter : c'étaient les passions qui avaient raison dans leur révolte acharnée contre la forme de la société, et l'intelligence, mieux avisée, comprend aujourd'hui qu'elle ne peut avoir un plus haut et plus digne emploi que celui de suivre leurs révélations, qui enseignent les vraies lois de l'ordre, et peuvent seules nous initier à la connaissance des éternelles harmonies du monde! —Cette magnifique correspondance entre les exigences mathématiques, les convenances générales d'ordre et de raison, et les exigences passionnelles de l'homme, les convenances de bien-être, de plaisir, de bonheur, n'est-elle pas la preuve la plus élevée de la belle Destinée réservée à l'homme, de l'ordonnance parfaite de toutes les choses de l'univers sous l'action de la Loi providentielle? Qui oserait méconnaître dans ces merveilleuses corrélations, l'intervention des intelligences supérieures? Qui oserait nier l'harmonie préétablie? Qui peut méconnaître la belle Destinée?

NOTE

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

NOTE (e).

ÉTUDES DE QUELQUES CAS DE TRAVAIL ATTRAYANT, ÉCLOS EN CIVILISATION.

Pourquoi? pourquoi? pourquoi?....

Il serait très-facile de disposer les travaux des écoles régimentaires de façon à atteindre des résultats incomparablement supérieurs à ceux qu'on obtient aujourd'hui. Nos sapeurs sont en effet exercés chaque année à l'exécution d'un nombre assez considérable de travaux variés, — confection des fascines, des gabions, fagots de sape, claies, piquets, blindes; puis tout ce qui est relatif aux travaux de siége, mines, tranchées, descentes de fossé; puis les retranchemens, les terrassemens, les ponts de toutes sortes, les fours de campagne, les baraques de campement, etc.

Chacun de ces travaux se divise en différens détails, et chaque homme des compagnies doit passer par tous ces travaux et ces détails.

On s'occupe assez, dans l'arme, de perfectionner les procédés techniques, relatifs à ces différens travaux, mais c'est tout. Pour les faire exécuter on se contente de *donner l'ordre;* puis les consignes et la salle de police sont là. On n'a pas même l'idée de créer des stimulans aux travailleurs par une convenable disposition des travaux et des ateliers; rien pourtant ne serait plus facile. — On encadre les compagnies dans leurs emplacemens respectifs sur les glacis ou dans les fossés; là, elles sont isolées, sans communications entre elles dans leurs opérations : chacune est chez elle comme si elle était seule; on n'établit entre elles ni rapports, ni comparaisons; et l'énorme virtualité de réaction que développeraient toutes les compagnies d'un régiment en agissant les unes sur les autres par Accords et Rivalités composés, est entièrement perdue. Puis, dans chaque compagnie encore, on fait tout exécuter pêle-mêle, confusément ou similairement.

Et pourtant, que d'indices révélateurs se produisent à chaque instant, qui auraient dû mettre dès long-temps sur la voie! —D'abord la gaîté des Groupes, encore que ce soient des Groupes forcés, travaillant par corvée à des opérations sans intérêt et sans produit pour eux. Ensuite la rigoureuse appréciation du degré de mérite et d'habileté de chacun par les autres, en toute opération; et, — quand le hasard amène quelque arrangement favorable à l'éclosion des Rivalités, — des preuves singulièrement claires et frappantes de l'excitation industrielle qu'elles produisent. Au reste, on peut reconnaître chaque jour, au sein des ateliers, la tendance naturelle que les Rivalités ont à se développer; mais leurs germes sont ordinairement étouffés par la contrainte des dispositions peu flexibles de l'exécution militaire; malgré tout, j'ai vu très-souvent les hommes se passionner fortement pour les travaux. Une nuit qu'on travaillait à élever des ***lignes Rognat*** (1) sur les glacis, la Rivalité se mit entre deux brigades qui travaillaient côte à côte au retranchement. Le matin, au jour,

(1) Nom d'un retranchement dû au général Rognat.

après six heures consécutives de travail, tout était fini, parachevé dans ces deux ateliers. Les autres détachemens séparés n'avaient pas fait moitié!... On parla de cela pendant trois jours au régiment; on disait que c'était incroyable. Eh! rien n'était plus croyable. Ce qui est incroyable, c'est que, ayant chaque année sous les yeux mille faits de ce genre aux écoles, on n'ait pas encore songé à adopter une distribution des travaux, des compagnies et des ateliers divers, apte à faire éclore ces acharnemens industriels qui vaudraient bien, pour l'exécution, les menaces, les consignes, les salles de police, les semonces des officiers et des sergens, — toutes bonnes choses, d'ailleurs, qu'on serait très-libre de se réserver pour l'occasion.

Je mets en fait, et si j'avais à disposer les travaux d'une école régimentaire, je m'engagerais à démontrer en quinze jours d'exercice, qu'au moyen d'une convenable distribution des ateliers, en classant les travaux, échelonnant régulièrement les Groupes, les rivalisant dans le sein des compagnies par l'emploi simultané de procédés techniques différens; mettant ensuite les compagnies face à face, sur trois lignes de front, établissant nettement les comparaisons des effets obtenus, rapportant les résultats à l'ordre du régiment, nouant bien les intrigues en tout degré, et alternant convenablement les travaux, je pose en fait, dis-je, que de pareilles dispositions donneraient pour produit dans la campagne, six fois plus de travail fait, six fois moins de punitions, six fois plus de gaîté, et des hommes six fois mieux exercés qu'en cas ordinaire, en calme plat. Que serait-ce si l'on pouvait distribuer des récompenses et des grades?... — Tout officier qui a étudié ses hommes au travail, et qui réfléchira à ceci, dira comme moi. — C'eût été belle chose, que l'armée eût donné l'exemple à l'industrie, et ouvert à la société la grande route de l'avenir!

Puisque j'ai consacré une note à citer et discuter des faits justificatifs, je vais en donner encore quelques-uns.

On sait combien le travail souterrain des mineurs est, en soi, pénible et répugnant; il n'y a rien de gracieux à se traîner à plat-ventre, dans un rameau de cinquante centimètres d'ouverture, ni même à creuser à trente pieds sous terre des galeries moins étroites. Pourtant on voit souvent, au régiment, le zèle et l'attrait se développer dans l'exercice de ces travaux. Quelles en sont les causes?

D'abord, la précision scientifique préside aux opérations; on agit régulièrement, fil à plomb et équerre à la main; l'exécution est nette, je dirai même élégante. C'est déjà une première cause d'attrait que cette intervention de l'intelligence et du goût dans l'exécution; le travailleur en est relevé, et le travail ennobli : l'homme épouse son œuvre, l'aime, l'anime et la domine. Cela met le cœur à l'ouvrage. — Je prie le lecteur de remarquer, en passant, que cette condition est un fait constant du travail d'Harmonie, où l'on ne connaît plus ce travail tout matérialisé, grossier, brutal, de nos pauvres prolétaires; on ne voit plus en Harmonie ces ouvriers-machines, ces êtres abrutis par le travail civilisé, exécuteurs passifs, dont le rôle est borné à fournir de la force comme des bêtes de somme, des pistons ou des balanciers. Ces types incomplets, ces êtres manqués ont disparu : tout a été développé dans l'homme par la loi des Alternances, et tout travail industriel est *intelligent*. Toujours l'ouvrier procède de l'homme, la tête mène la main. — Or, il est connu qu'on s'attache à une œuvre que l'on veut parfaire, où l'on agit avec son intelligence, car c'est alors une création, un enfantement; on est auteur et père de son œuvre; on y a mis *quelque chose de soi*, et à ce titre on s'éprend pour elle. — Ceci doit s'entendre d'un corps, d'un Groupe, d'une Série, comme d'un individu.

Dans nos régimens, sapeurs et mineurs, par fait de leurs exercices variés, et d'un contact quotidien avec des officiers et sous-officiers instruits, entrent déjà quelque peu dans cette voie du travail raisonné et compris. Aussi, assez généralement, tout tra-

vail qui a quelque ensemble et doit laisser un résultat, les captive : ils tiennent à le bien faire, ne fût-ce que ***pour produire un travail bien fait.*** — Et quand à ce sentiment se joignent les Rivalités extérieures, l'opération marche avec vigueur, ardeur et précision. On eut de cela un bel exemple, au deuxième régiment, une année que deux compagnies, — commandées par les capitaines Jotte et Picaud, si je ne me trompe, — eurent ordre d'exécuter concurremment une galerie de mine, en saillant de bastion. La galerie symétrique à droite et à gauche de la capitale, se divisait en deux parties égales, qui furent confiées chacune à une compagnie. Officiers, sous-officiers et soldats se prirent de Rivalité, et l'haleine ne manqua pas tant que dura ce long travail ; chaque matin les hommes y revenaient avec ardeur. Aussi, fut-ce beau d'exécution, proprement fait, et les compagnies avaient droit d'être fières.

Une chose qui s'observe facilement dans nos régimens, c'est que les hommes sont susceptibles de s'éprendre de travaux très-répugnans de leur nature, mais qui laissent un résultat visible, comme ceux que je viens d'indiquer ; tandis qu'ils se fatiguent plus vite d'opérations bien moins pénibles, mais qui n'ont pas de trace, et qui ne se répètent pas assez pour bien nouer les intrigues corporatives. — Ainsi deux compagnies travailleront six et huit heures par jour, pendant toute la saison, et soutiendront le travail en concurrence : c'est une œuvre commencée qu'on veut finir ; on en veut avoir raison ; l'honneur de la compagnie est engagé ; c'est une ***intrigue bien nouée.*** — Que si vous menez ces deux compagnies au tir à la cible,... pendant les deux premières heures elles seront ardentes. Chaque bon coup est un triomphe pour la compagnie d'où il est parti ; il occasionne de joyeuses et bruyantes paroles adressées à l'autre. La ***blague*** (c'est le mot, Madame,) roule ferme de part et d'autre. Mais au bout de trois heures, tout est apaisé, la grande joie abattue comme le grand vent par la pluie ; plus d'attention, plus rieu : celui pour qui l'on bat un glorieux rigodon, n'y prend seulement plus garde.

Du reste, je n'ai pas signalé l'acharnement des mineurs pour nier la nécessité des Alternances, car les deux heures de débuts à un travail quelconque sont toujours les plus belles; seulement j'ai voulu montrer la supériorité de puissance d'une intrigue bien nouée, qui se prolonge et tient campagne, sur une intrigue purement accidentelle et passagère. — En Harmonie, les intrigues émulatives des Séries sont perdurables et se transmettent de génération en génération, comme en Civilisation les rancunes des partis, les mépris de castes, les haines nationales.

J'ai dit que l'entrain durait moins long-temps dans une affaire sans résultat d'exécution, et trop rare pour que les intrigues aient le temps de pousser des racines; qu'il y avait bien plus de ténacité pour des travaux montés comme ceux de nos écoles régimentaires. — Mais ces derniers travaux ne sont encore que des exercices : à la fin de la saison, toutes ces sapes dont les glacis sont labourés, ces descentes de fossé, ces galeries de mine si artistement faites, ces retranchemens si proprement revêtus de gazons ou de clayonnages, ces baraques, ces fours, ces dispositions de campement, tout sera comblé, démoli, nivelé; tous les résultats seront effacés.

Que si, au contraire, l'objet du travail devait avoir vie et durée, surtout s'il se rattachait à quelque grand ensemble, à une pensée générale; si, au lieu d'un simulacre de siége, c'était d'un siége réel qu'il s'agît,... oh! alors vous verriez le sapeur bien autrement en œuvre! — Lors de la révolution de juillet seulement, on parla de Prussiens à Metz, et l'ordre fut donné de mettre la place en état de défense. Je me rappellerai toujours la joie, la précision, la célérité de cet armement. La grande place était là assoupie depuis long-temps, et comme endormie au soleil : de longues herbes de dix ans, pendaient à ses remparts, couraient sur ses parapets arrondis, s'échevelaient sur ses talus aplatis; elle n'avait plus rien d'aigu ni de méchant dans l'aspect; on n'y voyait plus seulement les traces des vieilles embrasures : bas-

tions, courtines et demi-lunes, tout avait l'air inoffensif et débonnaire, et, je vous l'ai dit, semblait dormir. Fiez-vous-y! En quarante-huit heures on eut fait sa toilette, coupé ses cheveux, peigné ses moustaches; en quarante-huit heures on eut réparé et armé les saillans, taillé les parapets, tranché les embrasures. Ah! les pelles, les pioches et les haches besoignaient! les voitures d'artillerie affluaient, vides, à l'arsenal, refluaient chargées de longues pièces, et les emportaient en toutes directions, bruissant sur le pavé des rues. Tout le monde y était, toutes les armes, chefs et soldats, et de cœur! En quarante-huit heures les pièces étaient sur leurs plate-formes, luisantes au soleil, la gueule ouverte sur la campagne, approvisionnées, — obus et boulets en piles, — et prêtes à parler. On ne reconnaissait plus la place; elle était armée, palissadée, hérissée sur tous ses points d'attaque, elle montrait partout les dents... les Prussiens pouvaient venir.

Pourquoi ces ardeurs, après tout; pourquoi ces prodiges? — Parce qu'il y avait là Rivalité intérieure des corps, des régimens, des compagnies sur l'œuvre de l'armement, et Accord total dans le but commun; parce que toutes les parties intelligentes et passionnées du tout agissaient synergiquement dans une opération qui se rattachait à une idée d'ensemble, à une passion d'ordre supérieur de haut degré; — le patriotisme alors battait dans tous les cœurs; — et parce que ce grand Accord d'identité était triplé par la Rivalité extérieure, tendue contre nos bons voisins de Prusse, — qui ne sont pas venus, et qui n'avaient guère envie de venir...

Un siége régulier est la plus brillante manifestation de la puissance des Rivalités corporisées que puisse fournir la Civilisation; c'est quelque chose de merveilleux que la succession des opérations simultanées d'attaque et de défense qui le composent, et ceux qui veulent voir quelque chose d'intéressant, — c'est bien d'intérêt dramatique que j'entends parler ici, — n'ont qu'à lire

le *Traité de l'attaque et de la défense des Places*, de Vauban; pas un de nos romans ne vaut ce livre. — Depuis l'investissement jusqu'à la brèche au retranchement intérieur, c'est une fière intrigue nouée et serrée; c'est une épopée, qu'un siége. — Et l'Iliade, au fait, n'a pas pour sujet une promenade en bateau. — Réflexion et spontanéité, événemens prévus, préparés, amenés, et brusques accidens, rien n'y manque: Rivalité intérieure entre les différens corps de l'assiégé, Rivalité intérieure entre les différens corps de l'assiégeant, Accord total de chaque masse l'une contre l'autre, par Rivalité extérieure; c'est une bataille acharnée, qui dure des mois sans s'interrompre ni jour ni nuit, qui se poursuit à travers de longs et mornes silences, comme à travers les grands fracas de toutes les batteries faisant feu de toutes pièces. Chaque pouce de terrain est disputé, c'est merveilleux! Je voudrais avoir à moi l'espace pour décrire l'opération, pour suivre pas à pas les longues tranchées sinueuses qui se traînent à plat ventre sur le sol comme de gigantesques reptiles, pour conduire les têtes de sape qui avancent de front et lentement vers la place, gueules béantes et lançant du feu : puis l'action de l'artillerie, des différens corps, et les réponses de l'assiégé à toutes les questions que l'assiégeant lui pose... Oh! c'est une affaire montée et où chacun s'acharne à sa tâche; c'est là une partie engagée, c'est là que la galerie est attentive de chaque côté à la carte qui vient! c'est là, aussi, qu'il se fait des prodiges de ténacité et d'invention, de courage et d'intelligence.— Croyez-vous que les sillons des sapes ne soient pas plus profonds et plus durs à creuser que des sillons de labour?....

Tous les militaires qui ont fait des siéges, en rapportent des choses miraculeuses, attestant hautement ce que nous disons, et prouvant à excès combien ces combinaisons qui développent les passions, les Rivalités, les Accords et les Discords, sont puissantes pour faire éclore l'intelligence, éveiller le génie, allumer le courage et pousser à l'action. On voit là ce que vaut l'homme, ce qu'il y a de ressources vives en lui! La passion découvre les

trésors enfouis; elle fait jaillir les facultés cachées, comme la verge de Moïse faisait surgir les sources au désert.

Je regrette de ne pouvoir citer tout ce que je sais sur ce sujet, et entre autres la défense d'une place soutenue en Espagne, par nos troupes, contre les Anglais, et dans laquelle la concurrence entre les bataillons chargés chacun de garder un front, produisit spontanément les artifices de défense les plus ingénieux, les effets les plus étonnans.

Eh bien ! tout cela c'est du TRAVAIL ; c'est de la force et de l'intelligence dépensées avec profusion ; ce sont de fiers obstacles vaincus, emportés; c'est de l'industrie organisée et déjà attrayante, mais *subversive*, c'est-à-dire tournée au rebours des convenances de l'ordre général et du bonheur de l'humanité. Organisez donc l'industrie *harmonique* et productive, vous avez pour l'allier à la passion mille fois plus de moyens, de liens et de puissance.

L'industrie productive civilisée ne manifeste pas ces grands effets d'entraînement, ces acharnemens passionnés, parce qu'elle n'est ni organisée ni corporisée; attendez que nous ayons nos Phalanges, nos cohortes équipées, nos armées industrielles... D'ici là, l'industrie restera terne, morne, prosaïque et répugnante, comme serait la guerre si les combattans étaient isolés, sans liens entre eux, sans rapports, enfermés dans d'étroites limites, et ne se battant que pour gagner leur pain quotidien, au lieu d'être organisés, ralliés sous des drapeaux, et échauffés par des passions corporatives.

Pour rentrer, en terminant cette note, dans le domaine de l'industrie productive, je vais citer un fait d'Attraction agricole très-curieux. Toutefois, comprenons bien que, *dans notre société*, les faits industriels que nous avons examinés, comme la fenaison, les vendanges, et celui que nous allons dire, étant purement accidentels, et non corporisés, régularisés et durables,

ne peuvent pas présenter des résultats de haut entraînement. Il faut tenir compte, dans ces exemples, de l'absence de toutes les conditions qui manquent.

Prenez un fléau, allez dans une grange ou mieux au grand soleil, tout seul, et mettez-vous à battre des gerbes de blé. Vous verrez si cela vous amuse. — Maintenant écoutez la jolie description raisonnée du *battage des grains*, en Basse-Bretagne, par mon ami Charles Pellarin :

« L'agriculture offre déjà quelques germes d'Attraction, que » j'ai été en position d'observer jusque dans la Basse-Bretagne, » germes que l'instinct seul a mis entre les mains de nos paysans, » sans que personne songe à les développer et à les étendre aux » autres branches de l'industrie. Ce qu'il y a de bien remar- » quable, c'est que partout où règne ce *travail attrayant*, très- » réduit à la vérité par la mortelle longueur des séances, on forme » des *Groupes* plus ou moins parfaits.

» Les travaux du battage des grains au fléau sont, sans con- » tredit, des plus rudes; ils exigent un emploi de force considé- » rable, des mouvemens étendus et rapides des bras et de tout le » corps; ils se font en plus grande partie, du moins en Bretagne, » à l'ardeur du soleil d'août et de septembre. Eh bien! malgré tout » cela, ils sont de ceux qu'aiment les habitans des campagnes, » et pour lesquels la jeunesse se passionne. C'est que là on ne tra- » vaille point isolément; sur l'aire il y a au moins dix à douze » personnes sur deux rangées, qui se font face, et rivalisent l'une » avec l'autre. Dans chaque rang on remarque presque toujours » deux ailes qui rivalisent ensemble; et au milieu un homme vi- » goureux, bien exercé, dirigeant et excitant ce qu'il appelle son » côté, ou bien le Groupe entier, s'il est le chef de tous les tra- » vailleurs. Cette attribution revient au plus méritant, qu'il soit » domestique, journalier ou maître, il n'importe, pourvu qu'il » sache exciter les forces sans les épuiser, pourvu qu'il soit le » plus habile à saisir ces alternatives de relâchement et d'énergie

» passionnée dont les hommes éprouvent le besoin dans un travail
» animé, et qui se succèdent comme des ondulations.

» Le bruit des fléaux qui tombent en cadence est aussi un puissant moyen de diminuer la fatigue; et s'il vient un maladroit » dont les coups soient discordans, on le chasse, on le renvoie » honteusement au balayage. Bien que parmi les travailleurs » beaucoup ne soient que des salariés, l'animation est très-grande » dans la troupe, quand elle est bien assortie, surtout si le temps » est favorable, si le grain est de belle qualité, si le maître, propriétaire ou fermier, est un brave homme aimé de tous, ayant » soin de verser à boire de temps en temps à son monde, etc. » Souvent aussi il se forme deux Groupes de batteurs quand ils » sont en nombre suffisant : dans ce cas l'ardeur est portée au » comble par le ressort de rivalité qui s'établit entre les deux » Groupes. Il fait beau voir alors et entendre le paysan breton, » allègre, pousser son hourra, stimuler celui-ci, celui-là par » un éloge ou un reproche toujours bien accueillis, personne ne » songeant à y répondre que par une ardeur croissante; puis les » deux Groupes rivaux échanger les railleries et se surveiller » l'un l'autre avec une jalouse émulation.

» Tel est le charme de ces travaux du battage, que les enfans » veulent toujours s'y mêler, et qu'il faut employer les menaces, » quelquefois même en venir aux coups pour les éloigner, quand » ils ne sont pas encore assez forts ni assez exercés pour se joindre » aux adultes. C'est aussi la seule opération d'agriculture à laquelle le bourgeois des petites villes vienne quelquefois prendre » part dans un pays où il n'y a point de vendanges. J'ai vu de » jeunes chasseurs, même fashionables, poser leurs fusils pour » s'armer de fléaux, et ne s'apercevoir qu'à la fin de la séance » des ampoules qui leur étaient venues aux mains.

» Tous ces détails paraîtront peut-être bien familiers, bien » prosaïques; mais il m'a semblé qu'ils confirmaient d'une ma-

» nière frappante les dispositions fondamentales du procédé d'in-
» dustrie sociétaire de M. Fourier.

» D'ailleurs, je ne prétends en aucune façon contester la su-
» périorité des machines à battre sur la méthode employée par
» les paysans bretons : seulement, j'ai voulu montrer que le plaisir
» n'est pas incompatible avec des travaux même très-fatigans.

» Qu'on essaie de faire exécuter les mêmes travaux par des
» hommes isolés ou même par des réunions de trois ou quatre per-
» sonnes, et l'on verra qu'avec une fatigue double on obtiendra
» un résultat proportionnel bien inférieur. Aussi, les cultivateurs
» des petites fermes, au lieu de s'obstiner à tout faire avec ce
» qu'ils ont de monde, vont-ils aider leurs voisins des grandes
» fermes qui le leur rendent ensuite, au notable avantage des uns
» et des autres : car ils savent fort bien que le principe, *chacun*
» *chez soi*, n'est pas toujours le plus profitable, et ils trouvent
» qu'il n'est pas quelquefois mauvais, quoi qu'en ait dit La Fon-
» taine, de compter sur ses voisins et même de les attendre. Pour
» juger de l'utilité de ces échanges, de ces services mutuels qui
» lient d'ailleurs entre eux les gens de la campagne, il ne faut
» pas voir seulement le temps employé à se rendre d'un village
» à l'autre, mais tenir compte de l'influence d'un grand nombre
» de personnes, de familles, d'âges, de sexes différens, sur les tra-
» vailleurs, et par suite sur les produits du travail. L'homme
» n'est pas un être brut, une machine dont on puisse calculer la
» force indépendamment de ressorts passionnels qui la mettent en
» jeu, ressorts qui ne fonctionnent bien qu'au milieu de circon-
» stances qu'on s'est trop peu occupé jusqu'ici de faire naître. »

Réforme industrielle, tom. 1, pag. 153.

Ce serait ici le lieu de citer les phénomènes d'Attraction industrielle qui apparaissent aux concours de charrues, dans les fermes-modèles, à Grignon, par exemple, d'où les Civilisés de Paris reviennent chaque année, émerveillés de ce qu'ils ont vu, et bien plus satisfaits qu'ils n'ont souvent lieu de l'être en sor-

tant du Théâtre Français. — Ce qui les frappe d'abord, c'est l'ordre, la propreté, la bonne distribution des choses : avec nos préjugés civilisés et notre habitude de voir par toute la France la saleté et la misère dans l'agriculture et chez l'agriculteur, cela semble un prodige. Ils ne tarissent pas sur la beauté des animaux, les soins dont ils sont l'objet dans les étables. Chaque vache a sa place marquée, avec indication de nom, d'âge, de race, de régime, des quantités et qualités du lait qu'elle fournit. Les champs aussi sont flanqués d'écriteaux, indiquant le nom, le système d'assolement, le régime agricole auxquels ils sont soumis, et les résultats. Ces dispositions développent chez les bouviers et garçons de ferme, des germes de zèle déjà très-remarquables, et qui étonnent les Civilisés à juste titre, car leur *domesticité* n'est pas une bonne terre à semer le zèle. Mais ce qui enlève tous les spectateurs, c'est le concours. Dix ou vingt charrues, plus ou moins, bien propres, bien vernissées, bien attelées et équipées, sont rangées en ligne de bataille, alignées sur le front d'un vaste champ ; chacune d'elles a devant soi un jalon de direction, qui lui indique son premier sillon : ce sera sa ligne d'opération. Les attelages ne bougent; hommes et chevaux, oreilles dressées et prêts à partir, attendent le signal avec impatience.

La lutte s'engagera, tantôt sur la profondeur et la perfection des sillons, indépendamment du temps; tantôt sur la rapidité du labour; d'autrefois sur les deux élémens en mode composé. — En avant les charrues! elles partent comme des équipages d'artillerie : c'est là qu'on voit labourer au grand trot, et je vous réponds qu'il y a du feu dans la manœuvre. Qu'est-ce pourtant que tout cela, bon Dieu! comparativement aux grandes manœuvres des régimens de labour des Phalanges? Un assaut d'armes à côté d'un tournois, un duel à côté d'un combat; — le rapport d'une ferme-modèle à un Phalanstère....

On peut si bien mettre les hommes en Attraction sur la charrue, qu'à la ferme-modèle de Roville, — je tiens ceci d'amis qui y ont étudié l'agriculture, — c'est, parmi les élèves, à qui aura un

labour à exécuter. On y inscrit les tours pour établir l'ordre des priorités, et chacun se montre très-jaloux de ne pas laisser passer le sien; on crierait fort, si l'on *favorisait* quelqu'un *d'un tour de labour,* au détriment des autres. Et cependant à Roville les plus fortes causes d'Attraction sont très-peu développées, beaucoup même n'y ont pas seulement germé.

On citerait des milliers de faits, et l'analyse prouverait toujours, en définitive, que partout où il y a plaisir et entraînement sur une œuvre quelconque, productive, improductive ou destructive, utile, futile ou nuisible, c'est que toujours quelques ressorts passionnels ont été mis en jeu. — Appliquez donc à l'industrie le jeu des passions, si vous voulez que l'industrie devienne attrayante, et que, par ainsi, l'homme entre dans la magnifique voie de sa Destinée de bonheur.

Au reste, cette note, que j'aurais pu garnir d'un bien plus grand nombre de faits, est ici moins encore pour prouver par les faits cités, que pour mettre le lecteur à même de réfléchir lui-même sur la valeur de tous ceux dont il a été, et dont il peut chaque jour être témoin.

P. S. *Le Temps* nous jette, ce matin, un fait qui passera inaperçu sans doute, et que je transcris ici en *Post-Scriptum.*

« L'opération du fourragement qui se fait aux environs du » camp d'Erlon, à Bouffarick, avec autant d'activité que de » succès, a donné lieu, le 27 mai, à une fête champêtre dont » l'entrée au camp des premières voitures de foin a été l'occasion. » Un témoin oculaire nous en adresse le récit, que nous nous » faisons le plaisir de communiquer à nos lecteurs.

» Camp d'Erlon, le 27 mai 1835.

» Ce matin, à 10 heures, six prolonges chargées de foin ont » été conduites dans l'intérieur du camp, sur le terrain destiné à » recevoir les meules qui doivent assurer la conservation de

» l'immense récolte qui a été faite, et qui se continue conformé- » ment aux intentions de M. le gouverneur-général. Ce premier » produit d'une opération dont les résultats dépassent déjà toutes » les prévisions, et prouvent aux plus incrédules ce que peuvent » des hommes dont la sollicitude, étrangère à des intérêts par- » ticuliers, se rattache exclusivement à l'honneur national et à » la prospérité publique, à laquelle chacun a pris part avec un » égal sentiment d'enthousiasme et d'allégresse.

» Ces six premières voitures, marchant en file, sont parties » ensemble du lieu où se fait le fourragement, sous la direction » du capitaine Mallet, de la légion étrangère, chargé spéciale- » ment, par ordre de M. le lieutenant-général Rapatel, du » fourragement, avec MM. Chastaing, lieutenant, Baumer, sous- » lieutenant au 1er. régiment de chasseurs, qui lui ont été ad- » joints pour cette opération. Ils étaient précédés par les tam- » bours, les clairons et la musique de la légion étrangère, et du » premier régiment de chasseurs, qui, pendant toute la marche, » n'ont cessé de battre ou de jouer.

» La première de ces voitures avait sa charge surmontée d'un » bouquet de fleurs, dont l'éclat et la variété donnaient à la » marche un air à-la-fois triomphal et printannier. Les faucheurs, » faneurs et botteleurs au nombre de 500, appartenant tous à la » légion étrangère, portant à leur tête des fleurs, et à la main » des branches de verdure, en signe de réjouissance, servaient » d'escorte aux cinq autres voitures. Leur démarche fière et leurs » chants joyeux qui se mêlaient aux sons de la musique, ajou- » taient encore au charme de cette fête improvisée dans la plaine » de la Mitidja, au pied de l'Atlas, par des Européens, qui, par » l'illusion des souvenirs, se croyaient transportés sur le sol » natal, à cette heureuse époque de l'année où les richesses de » la terre deviennent celles de l'homme.

» Après une demi-heure de marche, les voitures sont entrées » au camp; rangées autour du terrain, disposé à l'avance par

» les soins de M. Robert, sous-lieutenant, et où vont s'élever, » comme par enchantement, ces *meules colossales:* elles ont » été déchargées en présence du colonel de Schauenbourg, chargé » de la principale direction des travaux de fourragement, et du » colonel Brenelle, commandant la légion étrangère et le camp » d'Erlon, au son de la musique et au bruit des tambours, avec » lesquels se confondaient les chants incessans des soldats culti- » vateurs.

» Des spectateurs militaires et bourgeois, en grand nombre, » animaient cette fête par leur présence, et prenaient part à la » joie des troupes. Une pensée plus profonde pouvait aussi les » préoccuper : tout en rendant un hommage justement mérité » aux braves officiers, dont l'habileté et le zèle soutenu stimu- » lent si bien la bonne volonté et l'ardeur de nos soldats culti- » vateurs, chacun, en présence de ces richesses que des mains » barbares refusent de recueillir sur un sol de fertilité et de pro- » ductions incalculables, semblait vouloir répéter le mot d'un » orateur à la Tribune nationale : « *Désormais la régence* » *d'Alger sera la continuation de la Provence, et la Mé-* » *diterranée un lac français.* »

Et les Civilisés sont si bouchés, et le gouvernement si aveugle, que tout cela ne leur apprend rien! En face de cet enthousiasme des soldats pour des travaux de culture en grande échelle, de l'acharnement des régimens du génie à leurs mouvemens de terre, de l'acharnement plus grand encore des officiers de cette arme à leurs opérations et constructions de toute nature, à peine commence-t-on une expérience pour l'établissement des routes stratégiques. — Pareille impéritie, pareil aveu d'impuissance, sont quelque chose de bien misérable et de bien honteux!

TRANSITION.

Oui ou Non ?

> Ie ne veulx disputer *pro* et *contrà*, comme font ces sots sophistes de ceste ville et de ailleurs. — Rabelais.

L'homme est là, et en face de lui, la terre.

Il est doué de forces physiques, animiques et intellectuelles.

A quoi doivent être employées ces forces dont il est doué? à détruire ou à produire? à ravager son globe, à voler, piller, gruger, guerroyer, guerroyer à l'intérieur et à l'extérieur, — ou à cultiver, parer, embellir son domaine, et créer les moyens infinis de son bien-être matériel et intellectuel?

Et s'il est destiné au travail productif, au travail créateur, au travail qui donne les moyens du bien-être matériel et intellectuel, et développe les facultés, faut-il que ce travail lui soit un supplice, et que ce supplice soit imposé à des esclaves, à des parias, à des prolétaires, pour faire des jouissances à une minorité de fainéans?

Il est sensible, évident, palpable, *que le travail* PRODUCTIF-ATTRAYANT, *utilisant et développant toutes les facultés de l'homme, est la Destinée de l'homme sur la terre.* — Qu'a-t-il de mieux à y faire, puisque, encore une fois, il faut,

Ou qu'il n'emploie pas les facultés dont il est doué;

Ou qu'il les emploie à tuer, voler, ravager, détruire;

Ou qu'il les emploie à produire?

La question sociale, pivotale et emportant tout le reste, c'est donc l'emploi utile des forces humaines, le travail productif-attrayant.

Pour que le travail soit *productif*, le plus productif, il faut qu'il soit ORGANISÉ.

Pour que le travail soit *attrayant*, il faut qu'il soit organisé CONFORMÉMENT AUX PENCHANS des travailleurs.

Le travail ne peut être organisé dans la nation, sur le Globe, s'il ne l'est d'abord dans les Communes.

Le travail ne peut être organisé dans les Communes, c'est-à-dire, soumis à régularisation, dirigé avec prévoyance, ensemble, unité, si les Communes restent morcelées en exploitations individuelles, aveugles, capricieuses, incohérentes, et livrées sans merci à la dent de la famille.

Les familles doivent donc être ASSOCIÉES dans la Commune : la Commune doit se métamorphoser en Phalange.

Et maintenant quelle sera la loi d'organisation des travaux dans la Phalange? — Regardez. Comment organise-t-on un service quelconque? Voyez dans les ministères, dans les tribunaux, dans les théâtres, dans les grandes manufactures, dans toutes les administrations. On fait des divisions et des subdivisions dans les services, on les classe, on établit des catégories, des SÉRIES. — Et l'armée? — C'est un corps de quatre cent mille

hommes *organisé*, c'est-à-dire classé par divisions, par brigades, par régimens, par bataillons, par compagnies, sections, escouades; infanterie, cavalerie, troupes de ligne de toute destination; armes spéciales, artillerie et génie; fournitures, vivres, hôpitaux... C'est bien là le procédé sériaire, j'imagine.

Donc si vous voulez organiser les travaux dans la Phalange, vous les distribuerez en Séries de classe, ordre, genre, espèces, puis vous arriverez avec les variétés aux Groupes élémentaires. — Ceci est exactement le sens même du mot *organiser*.

Qu'y a-t-il donc de si étrange dans cette assertion, qu'il *faut distribuer les travaux en Groupes et en Séries?* — Si l'on ne veut pas de ceci, c'est donc que l'on repousse l'idée d'organiser l'industrie. — Si l'on repousse l'idée d'organiser l'industrie, qui est la source du bien-être des individus et des nations, tandis que l'on trouve bon et convenable d'organiser l'administration, la police, la guerre, alors on fait preuve de stupidité, on donne sa mesure : à qui parle ainsi, il n'y a plus rien à dire; à quoi bon *perdre son savon?...*

Et maintenant, si les services, les industries,

les travaux sont hiérarchisés, ordonnés, classés, divisés et subdivisés dans la Phalange, si les cadres des Séries et des Groupes sont formés, trouvera-t-on convenable de FORCER *l'enrôlement*, d'intervertir l'ordre des vocations, de contraindre Nodier à garder les vaches, madame de Staël à écumer le pot, Vaucanson à composer des opéras, Mozart à faire des mécaniques, Raphaël à fabriquer des chandelles, Michel-Ange à les vendre, et tel cuistre que je dirais, à peindre des vierges ou à construire des basiliques? — Il me semble bien mieux de laisser aller chacun aux goûts que le bon Dieu lui a faits; — quitte à *renforcer les doses d'Attrait sur les parties de l'Industrie qui faibliraient.* Et puis, imaginez que si Dieu nous a destinés au travail, s'il nous a départi des vocations diverses, imaginez qu'il a bien su nous les départir *en doses et quantités convenables, et proportionnelles aux besoins.* — Dieu aurait fait des vocations poétiques, et il n'aurait pas fait de vocations pour la charrue! En vérité, c'est le supposer un peu bien inintelligent; car enfin, force est bien de manger pour pouvoir chanter.

Ainsi l'enrôlement sera *libre* dans les Groupes et les Séries.

Et dès-lors, pourquoi nous, travailleurs libres,

cultivant nos terres, exploitant nos fabriques, instruisant nos enfans, parant notre demeure... pourquoi nous, travailleurs libres, nous attacherions-nous pour la vie sur un métier, à une fonction, quand nous avons facilité de varier à option, de passer d'un travail à un autre, de nous enrôler dans vingt, trente, cinquante Séries et plus, si nos désirs le demandent, si nos facultés le permettent?

Donc les Groupes exécuteront en *séances courtes et variées.*

Quant aux *Rivalités cabalistiques*, laissez faire! Nous n'aurons pas mis la main à l'œuvre, que vous verrez bien.

Ainsi, généralement et sauf exceptions volontaires, — les travaux seront exécutés, dans la Phalange, par des SÉRIES DE GROUPES RIVALISÉS, CONTRASTÉS, ENGRENÉS; — les *ressemblances* donnant les *Discords*, les *contrastes* donnant les *Accords*, les *changemens* donnant les *Engrenages.*

Or, ceci, c'est toute la théorie organique de Fourier.

Grands saints qui faites des constitutions, idéologues qui ne rêvez pas, que trouvez-vous donc

à ceci d'utopique, de fantastique, de systématique? — Oh! vous aimez bien mieux les lois anglaises, américaines, n'est-ce pas? ou bien les constitutions de 91, de 93, du directoire, du consulat, de l'empire, de la restauration, des glorieuses, toute feuille de papier, enfin, sur laquelle on écrit de fort belles choses octroyées ou non, efficaces, durables, perdurables, et assurant à tout Français, dans son village ou sa ville, santé, aisance, éducation, plaisirs, et toutes sortes de prospérités en abondance, en un mot, faisant le bonheur des Français.... comme pas une n'y a manqué dans le passé, comme pas une n'y manquerait dans l'avenir.... Vertueux régénérateurs politiques, vous êtes des hommes bien sensés! Vos lois anglaises ou américaines, vos gouvernemens à un, deux, trois, quatre membres.... tant de membres que vous voudrez, la réforme électorale aussi, et encore beaucoup d'autres choses, tout cela est bien dans la question, en vérité! et le peuple qui travaille, sue et ne mange pas toutes les fois qu'il a faim, est fort heureux sans doute des soins que vous prenez de lui!... — ils n'ont pas pu comprendre encore que, le travail étant une *nécessité* d'humanité, les peuples ne seront ni *libres* ni *heureux*, tant qu'ils seront *forcés* de se livrer au travail répugnant, tant qu'ils ne travailleront pas *par plaisir!*

Ici, je voudrais bien que l'on se prononcât. — Faut-il, ou non, organiser le travail dans la Commune, et par conséquent classer les industries en Séries? — Le faut-il, — OUI OU NON?

Faut-il laisser chacun libre de s'enrôler aux fonctions qui sont suivant ses goûts, de travailler aux choses qu'il aime, avec les gens qu'il aime, et de varier ses occupations à sa convenance, — ou faut-il forcer l'homme à un régime disciplinaire, lui imposer des lois contraires à sa nature et à sa volonté?... Et alors, QUI, PARMI LES HOMMES, IMPOSERA LA LOI AUX AUTRES HOMMES? — (Je voudrais bien savoir ce que penseront les générations de l'avenir, en voyant ce qu'il aura fallu faire d'escrime avec la génération présente sur des questions pareilles!!! elle qui rit des siècles passés....)

Donc, accepte-t-on comme *Loi naturelle* d'organisation du travail, la *Loi sériaire*, telle que nous l'avons développée, telle que Fourier la propose?

Si on ne l'accepte pas, que propose-t-on en place? Aime-t-on mieux le Morcellement, la naumachie industrielle, la guerre intestine de la Civilisation? ou bien, si l'on offre un autre procédé d'organisation que celui qui consiste à for-

mer des corps, à classer, diviser et subdiviser les services, à former les Séries, a-t-on une autre formule pour mettre l'ordre dans les choses, la liberté dans les actions, le plaisir dans le travail? Encore une fois, accepte-t-on la nécessité d'organiser l'industrie, OUI OU NON, et veut-on ESSAYER la *méthode naturelle* d'organisation, OUI OU NON???????

— Ce sont ici des questions de pur bon sens; et celui qui, au mépris de tout ce qu'il y a de plus clair au monde, et à la glorification de la plus épaisse routine, n'accepterait pas cette loi pour réglementation générale des travaux et base de l'organisation industrielle, celui qui refuserait d'accorder au moins l'opportunité, la *nécessité d'en faire essai* sur une demi-lieue carrée de terrain, qui récuserait l'appel à l'expérience, celui-là, ce ne serait pas la peine qu'il allât plus loin; car nous n'avons plus maintenant qu'à développer l'idée, et en montrer les conséquences.

Et vous qui l'avez comprise et l'admettez, marchons. Marchons, car nous avons en main le fil d'Ariane pour le labyrinthe; pour la grande mer, le sextant, la boussole, et l'étoile polaire sur nos têtes: nous pouvons aborder l'avenir maintenant, partir de la Phalange et parcourir le monde.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain !

P. J. de Béranger.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

PROLOGUE.

CORPORISATION DE TOUTES LES FONCTIONS DANS LA PHALANGE.

TON UNITAIRE.

> Le bon ton chez les Harmoniens entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions.
>
> CH. FOURIER.

§. Ier.

> Formons nos bataillons!
>
> ROUGET DE L'ISLE.

VOICI quinze personnes identiques par un point de leur nature, reliées par un goût commun, et qui, par choix et passion, et librement, ont formé Groupe. — Ceci est le fait primitif, fait tout de liberté et de spontanéité. Le Groupe,

c'est l'expression de la vocation des individus et de leurs affections réciproques.

Le Groupe prend avec la Série et la Phalange, à la face de la Phalange, la responsabilité du travail dont il s'est emparé. Son honneur est engagé. Voici l'esprit corporatif qui se développe; le Groupe est affilié à la Série; c'est le second fait. Vous avez les deux premiers termes de la progression, vous pouvez la continuer jusqu'à l'infini. — Dès ce second pas, en effet, l'individu membre du Groupe est relié à la Série, à la Phalange, à la nation, à la Société entière.

Les individus dans le Groupe se sont partagé les détails parcellaires de la fonction commune, et les Sougroupes comptent les uns sur les autres, comme la Série entière compte sur le Groupe, comme la Phalange compte sur la Série, comme la province compte sur la Phalange, la nation sur la province.... et ainsi jusqu'au Globe : car le Groupe opère sur les individus, comme la Série de première puissance opère sur les Groupes, comme la Série de seconde puissance opère sur celles de première, etc. — Voilà la loi. — Aussi, quand on comprend le jeu de la Série dans la Phalange, on comprend également son jeu dans l'univers. — Si cela n'était pas, il y aurait donc DEUX LOIS, DEUX VÉRITÉS : chose absurde et contradictoire.

Déjà l'on peut concevoir qu'en prenant, logiquement et modestement, comme nous l'avons fait, la Commune pour premier champ de spéculations, nous nous élevons de suite plus haut que n'ont jamais été les ballons pleins de vent lancés par nos idéologues politiques. Et certes, nous montons sans effort, puisque, à deux pas de la formation naturelle du Groupe élémentaire, nous trouvons la loi de la hiérarchie sociale universelle. En effet, les compagnies s'encadrent dans le bataillon, comme les bataillons dans le régiment, comme les régimens dans la brigade, les brigades dans la division, les divisions dans le corps d'armée; les satellites se conjuguent sur leur planète dans leur système, comme les planètes sur leur soleil dans un tourbillon, comme les soleils sur un *soleil plus élevé en grade* dans une nébuleuse... Et de même, les Groupes s'affilient librement à la Série de première puissance, les Séries de première puissance à une Série d'ordre supérieur dans la Phalange, et ainsi de suite dans la province, dans la nation, dans le continent, dans le Globe.—La hiérarchie monte sur cette échelle. — Telle est la loi d'Association; et ainsi l'Association s'étend de l'individualité à l'universalité. —Étudions donc la loi d'harmonie dans la Phalange, car la Phalange est une miniature d'univers, un microcosme, un petit monde fait sur le

patron du grand. Une fois sue, la Phalange, on sait le reste par extension, les lois de la grande Société, et les lois qui régissent le monde, les grandes lois cosmogoniques; car, encore une fois, il n'y a pas deux vérités, deux lois, deux systèmes dans l'harmonie universelle, deux règles dans la création. Donc, étudions notre Phalange.

Nous avons vu la formation spontanée du Groupe, immédiate et première manifestation des goûts et des affections individuels, première agrégation, premier élément de l'Association, expression de l'organisme humain, des impulsions naturelles, effet de liberté.

De même que l'agrégation des individus forme le Groupe, de même l'agrégation des Groupes forme la Série, et l'agrégation des Séries la Phalange.

La Phalange en manœuvre, c'est une armée un jour de bataille. Honte au régiment qui chancèle! honte au bataillon qui plie, au peloton qui fuit! Aussi voyez-vous dans les Groupes de vigoureux esprits de corps, qui rattachent l'individu à son Groupe et à sa Série, comme le soldat à sa compagnie et à son régiment, et bien plus fortement encore, car on n'est pas amené aux Séries par la conscription, et la gendarmerie royale ou nationale. — Là, on s'est choisi son monde,

son travail, ses chefs; l'enrôlement a été volontaire; on le rompt s'il ne convient plus.

L'esprit corporatif, les liaisons formées au sein des Groupes, les vocations industrielles, les nombreuses chances d'avancement, équilibrent la mobilité, assurent l'exécution des services, la persistance des individus aux fonctions qu'ils ont choisies.

Il y a des Civilisés, — c'est le grand nombre, — qui, sur l'annonce de la possibilité qu'on aura de varier ses travaux, ses occupations, d'employer successivement ses divers modes de facultés, vous jettent à la tête que dès-lors les hommes effleureront tout et ne parferont rien. On dirait, à les entendre, que l'espèce humaine tout entière va entrer en danse et en voltige comme une grande cohue d'épileptiques et de fous. Eh! non. Quand un homme a mordu à une affaire qui lui va, quand il s'est incorporé quelque part, quand il a acquis dans une partie, du talent, de l'influence, des titres à l'avancement, quand il s'y est créé des affections et des intérêts, alors cet homme n'est pas en disposition de jeter au vent tout cela, d'abandonner une carrière commencée parce qu'elle est commencée, d'entreprendre aujourd'hui pour quitter le lendemain. J'ai toujours vu les hommes très-portés à *s'en-*

gouer de ce qu'ils font, à s'exagérer l'importance et la valeur de leurs spécialités : et cette prédisposition naturelle, souvent fort ridicule en Civilisation, et qui, en Civilisation encore, ne *suffit pas* pour les attacher à leur travail répugnant, cette prédisposition est fort bonne et très-utile dans le régime sériaire. — Par ainsi, quand les cadres des Séries seront remplis, ne craignez pas de voir des désertions continuelles ; rapportez-vous-en aux affections développées dans les Groupes, aux liaisons établies, à l'esprit corporatif, aux influences des Accords et des Discords, à l'amour de l'avancement, et à cet engouement naturel à chacun pour les différentes parties qu'il aura librement et passionnément choisies.

Jeunes et vieux, ceux qui sont-là, vous pouvez le croire, épousent vivement les affaires du Groupe ; ils n'entendent pas raillerie sur ses produits ni sur le travail. Chacun se dévouera pour les mener à perfection et soutenir l'honneur du corps. Et puis, l'on est exact aux séances, ponctuel à la manœuvre, et chefs et soldats, à l'heure de l'exécution, sont jaloux d'être à leur poste.

Qui est maladroit au travail, il est, suivant les degrés, enseigné, badiné, plaisanté, raillé.

Qui a des présomptions, des vanités, des prétentions sans mérite ; qui se gonfle, le Groupe

le raille, le berne, le baffoue, et c'est ce qui *forme* vite. Voyez dans les colléges.

Qui apporterait au travail lenteur, tiédeur, et aurait l'air de travailler pour l'amour de Dieu, le Groupe le siffle, et, s'il persiste, le chasse. Un Groupe ne s'accommoderait pas d'un air indolent et ennuyé. Si vous n'y êtes plus de cœur et d'âme, retirez-vous du service actif de ce Groupe, et mettez-vous sur son cadre de disponibilité; mille Groupes extérieurs vous sont ouverts. Les recrues compensent les pertes, et les Séries sont immortelles, comme le bataillon sacré des trois cents de Thèbes. — Au reste, cette complète liberté individuelle dans le régime des Séries, est une garantie qu'un Groupe n'aurait jamais, — ou bien rarement du moins, — à exercer l'expulsion.

Quand les Groupes sont formés, les esprits de corps développés, les membres qui composent le personnel d'un Groupe ne sont pas long-temps ensemble sur le terrain, sans se connaître et se classer entre eux sous le double rapport du Travail et du Talent. On n'est bien et sûrement jugé que par ses pairs. Quand on est à l'œuvre ensemble, l'opinion générale se forme, se dessine, se prononce; le mérite respectif des individus s'estime, s'apprécie, s'évalue; il est facile alors de le constater par des distinctions et des grades.

Mais l'ambition des différens membres du Groupe n'y reste pas enserrée comme dans un cercle. La hiérarchie sort des Groupes et monte à la Série, de la Série de genre à la Série d'ordre, et ainsi, et encore.... S'il faut des capitaines pour les Groupes, il faut des chefs de bataillon pour les ailes et le centre des Séries, des colonels pour les Séries, des généraux pour les brigades, des grades plus élevés pour les divisions. Et la hiérarchie alors sort de la Phalange, monte, se hausse, s'étend à la province, à la nation, au Globe. — Quand le régime sociétaire l'aura envahi, le Globe, ses affaires marcheront unitairement comme celles de la Phalange, de la province, de la nation, et le Globe aussi sera géré comme domaine d'un seul homme!

En s'enrôlant dans un Groupe de la Phalange, on entre dans une armée où l'avancement est indéfini. On a devant soi, route large et carrière ouverte; route et carrière dans les sciences, les arts, l'administration, l'industrie. Courage donc, les jeunes ambitions! l'ambition est bonne, car Dieu l'a faite. Il y a de l'air ici, et l'on respire à l'aise. Il y a de la fortune, il y a de la gloire, il y a de nobles récompenses, d'enivrans succès. Jeunes hommes, les femmes d'Harmonie vous tresseront des couronnes. Oh! vous ne savez pas

ce qui vous attend au service de l'humanité ! ce n'est plus l'atmosphère de Civilisation, avec ses lourds nuages, ses odeurs de misère, pesante atmosphère qui décourage, accable, tue. C'est le grand ciel pur, bleu, doré, infini.... On ne se suicide pas à vingt ans, sous ce ciel-ci !

Aujourd'hui on court après les places, on se presse dans les services du gouvernement. — C'est que, si mal qu'ils le soient par rapport aux vœux de la nature, ces services civils et militaires sont organisés; c'est que là il y a pour chacun au moins une espérance d'avenir et de carrière; c'est que le sous-lieutenant et le dernier des commis pensent monter en grade et parvenir; c'est encore qu'il y a dans des fonctions qui se rattachent à un grand ensemble, forment corps et se lient aux intérêts généraux du pays, quelque chose de plus large et de plus honorable en soi, que dans le travail de celui qui ne spécule que pour lui seul, qui n'est lié d'intérêt qu'avec sa famille, qui aune du drap dans sa boutique, vend de la chandelle sur son comptoir. Puis, dans les services du gouvernement, le produit du travail, les émolumens sont fixes, réguliers, et soustraits à cette variabilité dont les chances ruinent souvent l'agriculteur, le fabricant, le marchand, isolés, en système de Morcellement.

En Harmonie, la solidarité de toutes les branches de production dans la Phalange, des Phalanges dans le canton, etc., établie par un système universel d'assurances mutuelles graduées, promet des appointemens certains à tout fonctionnaire en toute fonction. Un minimum lui est garanti comme point de départ : de là, il n'a plus qu'à gagner et marcher en avant sur les mille routes de fortune et d'honneur que la corporisation régulière des industries ouvre toutes grandes au zèle et au talent.

Et puis le fonctionnaire des Phalanges n'est plus un SALARIÉ comme le fonctionnaire civilisé. — En Civilisation, le roi lui-même n'est qu'un salarié; et c'est pitié encore de voir, à chaque commencement de règne, comment se débattent et se marchandent les gages de la royauté. — Aux Phalanges, le fonctionnaire est un associé qui vient, sans mendier, prendre ce qui lui appartient dans le produit général. Ce sont des bénéfices partagés entre gens qui ont concouru. On n'est pas *payé* par le tiers et par le quart, par un maître, par le peuple, par le roi; on prend sa part, sa part à soi. Dans la récolte des fruits du travail, il ne reste plus ni trace, ni vestige de servitude; pas plus que dans l'œuvre de travail elle-même, où la liberté individuelle est

parfaite, où l'on embrasse les fonctions qui plaisent, où l'on ne se lie qu'à ceux qu'on aime, où l'on n'écoute que ses propres penchans, ses propres sympathies. — Il n'y a plus d'oppression possible ; c'est la liberté humaine, belle, forte, sans ennemis, solidement assise.

Ainsi, toutes les industries, toutes les fonctions sont honorées et honorables; elles s'entrelacent, forment corps et convergent ensemble à la prospérité publique. — Vous n'avez pas pris parti dans les Groupes du labour, dans les rangs du professorat, ailleurs... Mais toutes ces fonctions sont des branches de l'arbre, dont le feuillage vous protége, dont les fruits vous nourrissent; tous ces travaux sont des sources qui viennent mêler leurs eaux au fleuve où vous vous abreuvez. C'est votre Phalange; sa richesse, c'est votre richesse; sa prospérité, sa gloire, vous sont chères, et toutes les Séries forment soutenance entre elles dans les Phalanges, comme les bataillons et les régimens d'un corps d'armée dans un combat. — Et la Phalange est liée à sa province, la province à sa nation, la nation à son continent, et le continent à l'humanité du Globe, comme l'individu à sa Phalange.

§. II.

> Apprenez, poète qui cherchez une gloire jusqu'ici nouvelle et inconnue, apprenez, et dites au monde à quelle destinée il est appelé!
> CLARISSE VIGOUREUX.

Et alors que l'humanité a ainsi compris et accepté sa Destinée, il en résulte par le monde un TON.

Ce ton, ce n'est pas le *bon ton* de la Civilisation, qui consiste à ne rien faire, à passer sa vie comme toutes les nullités et les oisivetés mâles et femelles, qui se prélassent sur les canapés des salons de Paris et de la province. — Ce n'est pas ce ton-là.

A la guerre, savez-vous, le bon ton c'est d'être brave, et de marcher au feu, tête haute et sans broncher. Au jeu, le bon ton, c'est, quand on perd, de perdre avec grâce et sans sourciller. Au bal, l'honneur est à qui danse avec intrépidité, six heures durant, sueur au front, sans se plaindre ni se reposer. Dans une assemblée politique, l'honneur est à la parole entraînante et passionnée, à la voix forte et puissante, qui, de la tribune, saisit les volontés et les pétrit, commande aux flots de l'opinion, conduit à son gré la vague.... — Et dans les Phalanges?

Oh! dans les Phalanges, c'est honneur aux plus puissans dans l'action, aux plus gais au tra-

vail, aux plus habiles à la manœuvre! Honneur aux bataillons qui ont déployé dans leurs opérations, adresse et force, intelligence et courage! Honneur aux beaux états de services industriels! Honneur à l'activité, au travail, au talent, au savant qui découvre, au génie qui crée! Honneur surtout aux corporations intrépides, qui se chargent des travaux durs et répugnans! Honneur et gloire à elles, ces saintes milices de l'unité, car elles comptent dans leur sein les caractères larges et foncés en couleurs tranchées, les soldats dévoués, les âmes trempées!

A l'œuvre donc, jeunes hommes et vieillards, enfans, femmes et jeunes filles, le ban et l'arrière ban de l'humanité! Quel soldat faiblirait dans les Séries et les Groupes, quand les Séries rivalisent, quand les Groupes se surveillent, se tiennent en haleine, se critiquent, s'encouragent, s'excitent, s'actionnent et s'entraînent? Qui donc, au milieu de ces mouvemens, au sein de ce tourbillon d'actions et de réactions passionnées et convergentes, resterait froid, musard, nul, inutile? A l'œuvre donc, vieillards; le service unitaire réclame vos talens, votre expérience et vos lumières; à vous le conseil, aux jeunes l'exécution! Au sexe fort les grandes manœuvres, au sexe faible les travaux qui exigent moins de force,

plus de goût et d'adresse; à chacun suivant ses facultés et ses désirs; à tous, la liberté!

Que de passion dans ces masses! que d'entraînement dans ces grands Accords de camaraderie! Et puis, il y a dans les Séries des louanges à mériter, des couronnes qui vont bien sur les têtes, et, dans les rangs des Phalanges, *bien des yeux bleus, bien des yeux noirs*, bien des lèvres à faire sourire, bien des cœurs à se faire aimer! mouvement et passions, amours variées, hasards de la guerre, intrigues sans fin!

Oh! ce ne sont pas des Civilisés guindés, vernis, raides, pétrifiés, froids au contact comme du marbre en hiver! Ce n'est plus une société pâle, terne, gelée; le beau soleil du chaud printemps s'est levé fort et lumineux sur la terre; il a dissipé les froidures, échauffé les nations! Sur la terre maintenant, on se connaît, on se voit, on se lie, on se livre, on s'aime..! La vie circule, la passion éclate et bondit, elle anime les individus, elle meut les masses; l'humanité qui dormait en de mauvais rêves, s'est éveillée. Amitié, Amour, Ambition, Famille, Accords éclatans, séductions de l'âme, séductions des sens, tous les charmes agissent, toutes les poésies débordent, toutes les puissances humaines sont en jeu! C'est la vie, cela! la vie mobile, variée, intriguée, joyeuse, la vie

forte, pleine et roulante, la vie passionnée, la vie vivante! Vous croyez en Dieu maintenant, et le jeune homme n'est plus désillusionné, glacé au contact de cette vie-là, quand il l'aborde avec le cœur que Dieu lui a fait. La réalité passe vos désirs, les plaisirs et les joies passent vos facultés. Le bonheur coule à flots sur la terre d'Harmonie; tout est luxe et richesse, tout est mouvement, amour et poésie... CAR TRAVAIL EST DEVENU PLAISIR.

Donc, en terre d'Harmonie, le *ton* entraîne les hommes au travail productif attrayant : l'humanité a pris son Globe corps à corps; elle est lancée dans sa carrière active, comme une frégate pavoisée, faisant voile au vent de toutes ses voiles : tout est emporté au grand torrent d'activité, au grand courant d'électricité humanitaire. L'homme est à son poste dans l'univers alors, et fait son œuvre! Et qui voudriez-vous qui n'y participât pas dans l'espèce? — Oh! vos oisifs, vos « gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire : » si, par impossible, il en tombait une compagnie au milieu du grand atelier humanitaire, comme ils sembleraient une race étrange! On irait les voir; les jeunes filles en riraient; les enfans les hueraient..... Ces nobles fainéans seraient plus flétris par l'opinion que ne le sont aujourd'hui vos vagabonds, que votre société

abandonne sans asile, sans travail, sans pain, et que vos riches fainéans flétrissent pour ce qu'ils fainéantisent et vagabondent.... Mais ces hypothèses sont oiseuses, car de pareils phénomènes ne pourraient se produire en terre d'Harmonie.

Voyez donc! l'esprit de corps, l'honneur et le ton, ont suffi, en milieu subversif, pour anoblir ce qu'il y a de plus répugnant au monde, la guerre. Croit-on que ce soit chose naturelle à l'homme et contre laquelle rien ne se révolte chez lui, que d'aller enfoncer un sabre dans le ventre d'autrui? Croit-on que des individus isolés, calmes, pourraient, sans causes, sans passions, de sang froid, exercer cette ignoble et sanglante industrie?... Eh bien! formez les bataillons, développez les esprits de corps, créez les rivalités, donnez des drapeaux, appelez l'honneur pour les porter et les défendre; aux braves, des distinctions et des grades! aux morts, des funérailles! des triomphes aux vainqueurs! à tous une grande voix, la voix de la patrie.... éveillez les passions humaines, enfin, et vous verrez ces mêmes hommes se ruer en chantant au combat, vous les verrez, *pour fouiller avec le sabre le ventre de leur semblable*, affronter eux-mêmes la douleur et la mort, c'est-à-dire tout ce qui répugne le plus à la nature humaine!!!!

Et vous n'avez pas encore songé à ennoblir le travail, la science, l'industrie, à faire pour le travail créateur ce que vous avez fait pour le meurtre, à lui prêter le secours, l'attrait, le charme, la grande énergie des passions!... Le mobile que vous donnez à votre industrie, c'est, aux Antilles et dans vos républiques-modèles d'Amérique, le fouet du contre-maître; et dans vos monarchies constitutionnelles et régénérées d'Europe, la peur de mourir de faim : — ajoutez-y encore l'amour de l'argent, *auri sacra fames*, l'âpreté au gain toute crue, toute nue, la cupidité subversive, égoïste, hargneuse, carnassière, et basse comme tout appétit individuel qui n'est pas allié aux sentimens de l'âme, qui n'est pas emporté dans le brillant cortége des passions nobles, poétiques, grandioses, humanitaires.

Moralistes, moralistes! éternels prêcheurs que vous êtes, vous rendrez-vous enfin? ou bien, si vous voulez redire encore vos litanies de trois mille ans, usées jusqu'à la corde, vos ridicules patenôtres sur la vertu, le devoir et l'amour du travail répugnant? Voulez-vous maugréer encore contre ces passions, ces prétendus vices d'organisation, que Dieu a créées pour être les magnifiques instrumens du grand concert que la terre doit chanter aux cieux? Oh! vous avez fait bien

fausse route, et il est temps de tourner bride; — sinon, continuez.... et que l'orgueil vous emporte! — On fera sans vous.

Encore une fois, tout se réduit à savoir si l'on veut organiser l'Industrie; et quand on a devant les yeux des masses organisées en guerre, quand on voit que, sous ce régime disciplinaire, faux, incomplet, forcé, on tire déjà de grands emplois des passions humaines, que cette ombre du vrai régime sériaire appliquée à la guerre, suffit déjà pour mettre les peuples en Attraction sur la guerre; si l'on ne conclut pas avec nous et comme nous, que le régime sériaire appliqué à l'industrie mettra l'humanité en Attraction sur l'industrie, il faut donc conclure que Dieu a voué l'homme à la destruction, au meurtre, qu'il lui a fait, pour le meurtre et pour la destruction, des facultés dont il l'aurait privé pour le travail productif. — Dieu aurait fait l'homme tout exprès pour le service de Satan.... Eh! qu'aurait pu faire de mieux Satan lui-même?

En Harmonie, le ton entraîne les masses au travail productif attrayant, — voilà.

On vous demande l'essai sur une demi-lieue carrée de terrain.

HARMONIE.

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,

OU

DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU

ET DE L'INDUSTRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Développement intégral des forces physiques:

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DU CORPS.

> C'est une précieuse chose, que la santé, et la seule qui mérite, à la vérité, qu'on y employe non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite : d'autant que sans elle, la vie nous vient à estre injurieuse. La volupté, la sagesse, la science et la vertu, sous elle se ternissent et esvanoüissent.
>
> MONTAIGNE.

§. Ier.

> Ma théorie se réduit à substituer les courtes séances aux longues séances, en exercice de l'industrie.
>
> CH. FOURIER.

Si le lecteur a bien compris la formule qui règle l'organisation des travaux, et dont l'élasticité se prête à l'encadrement de toutes les industries, il aura remarqué sans doute, comme caractère mis dès le début en saillie, que Fourier fait pour

l'Industrie ce qu'a fait Napoléon pour la guerre. L'ancienne tactique *divisait* les forces et s'affaiblissait sur tous les points. Napoléon vint et apprit à composer de tous les corps-d'armée isolés et épars, une armée puissante et compacte, dont la masse, multipliée par l'énergie d'impulsion, écrase et broie tout sur son passage.

Cette comparaison pèche en un sens, pourtant; car l'Industrie aujourd'hui n'est pas même organisée en corps-d'armée partiels, détachés. L'armée des travailleurs est aujourd'hui comme une armée de défense ou d'invasion, qui serait formée d'une masse d'hommes sans uniforme, sans liens, sans chefs, sans discipline, sans communications, agissant séparément, se contrariant les uns les autres, et dont la grande majorité des soldats n'auraient même ni armes, ni munitions. Il ferait beau voir cette armée sans drapeau entrer en campagne! Imaginez-vous un tacticien qui viendrait dire, à cet aspect : « Voilà de bonnes dis-
» positions d'attaque et de défense; c'est bien,
» cela! gardez-vous de former des compagnies et
» des corps; laissez les combattans isolés, *laissez*
» *faire, laissez passer!* La concurrence s'établira
» entre les combattans, chacun saura bien faire
» pour le mieux, et vive, pour la guerre, l'anar-
» chie et la *libre concurrence!* »

—Nous avons des gens qui se sont donné le nom d'*économistes*, et qui depuis quarante ans parlent ainsi, en face de l'immense armée indisciplinée des travailleurs!—Et dans un pays où l'on appelle ânes les ânes, on appelle ces gens-là des savans!

Le caractère saillant de la conception de Fourier est donc d'avoir reconnu que la masse doit être substituée à l'individu dans l'exécution, dans la manœuvre industrielle. — Sur un champ de dix arpens, l'Industrie civilisée met une charrue et deux paysans ennuyés et maussades; ils y labourent dix jours de suite, et douze heures par jour.—L'Industrie sociétaire porte sur ce champ trois Groupes, de douze, quinze ou vingt laboureurs, trente, quarante charrues montées, harnachées et bien attelées; les trois pelotons attaquent au pas de charge, et quand, deux heures après, les charrues rentrent au parc en défilant en colonnes, et musique en tête, les dix arpens sont proprement et duement retournés. Ce n'a pas été de la besogne faite pour l'amour de Dieu : les sillons sont alignés et profonds. On peut aller voir.

Voilà le principe et l'exemple; les travaux sont organisés en séances courtes et variées.

Les *courtes séances*, — toute la théorie de Fou-

rier est en germe dans ce mot là. Faisons une halte pour en reconnaître la valeur.

On conçoit sans peine que le principe des courtes séances nécessite l'emploi des Groupes et des Séries, car il faut compenser par le nombre des travailleurs, ce que l'on perd en durée du travail; il faut former des agrégations, des Groupes; ces Groupes s'affilient et se corporisent suivant leurs affinités, et vous retrouvez la Série. Quel que soit notre point de départ donc, nous retombons sur cette loi de distribution voulue par la nature, et nous sommes ramenés en même temps à l'Association, car il est plus qu'évident que le Morcellement des propriétés, le régime étroit de la famille, ne permettent nullement la formation des Groupes et des Séries, chacun restant chez soi dans ce système étriqué.

Ceci posé, nous étudierons l'influence de la substitution du régime des courtes séances au régime Civilisé qui occupe de la même manière toutes les heures de la journée de l'homme, et toutes les journées de sa vie. Nous avons à examiner la question par rapport au travailleur, et par rapport au travail. — Il y a des millions de faits sur lesquels la comparaison pourrait s'établir. Citons-en quelques-uns.

§. II.

> Dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations; de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses mal-saines; de faim *imminente*, en s'excédant de travail, en se livrant par besoin è des fonctions pernicieuses, à des fatigues ou trées, d'où naissent les fièvres, les infirmités.
>
> CH. FOURIER.

Il résulte d'un mémoire de M. Lombard, de Genève, lu à l'académie des Sciences le 3 février 1834, — mémoire écrit à la suite d'un consciencieux travail fait sur deux-cent vingt états différens, — *que certaines professions tendent à développer énergiquement la phthisie pulmonaire* : « ce sont celles de sculpteur, imprimeur, chapelier, polisseur, gendarme, brossier, soldat, joaillier, tailleur, meunier, matelassier, passementier, limonadier, perruquier, écrivain-copiste, cuisinier, tourneur, cordonnier, etc. : chez les femmes, celles dont la poitrine est le plus compromise, sont les lingères, cordonnières, gantières, brodeuses et polisseuses. »

D'autres industries sont au contraire signalées par M. Lombard comme ayant une tendance préservative de cette maladie. — Ce fait aussi est fort remarquable.

M. Lombard signale comme causes détermi-

nantes de la phthisie, « l'exercice *prolongé* et *continu* d'un grand nombre d'industries, et l'impureté de l'air des ateliers. » Il dit, ce sont ses termes : « l'absence d'exercice musculaire étant une cause fréquente de phthisie, *les ouvriers sédentaires doivent faire chaque jour un peu d'exercice en plein air, en ayant soin de mouvoir les muscles qui, pendant le travail, sont dans un repos forcé.* » M. Lombard appelle l'attention sur l'utilité que certains ouvriers pourraient retirer d'un *changement d'état*, dès qu'ils commencent à éprouver quelques symptômes du mal.

Voilà un travail fait par un homme, sur un nombre fini de professions, et par rapport à une seule maladie, la phthisie. Que l'on fasse la même étude, plus complète encore, et sur toutes les autres maladies ou déformations du corps humain, et l'on sera à même de comprendre la valeur hygiénique de l'Industrie civilisée. — Le passage suivant, extrait d'une Revue étrangère, va nous donner, sur le métier de polisseur d'acier, des détails et des chiffres.

« Les articles que l'on polit à Scheffield, sont des fourchettes, des rasoirs, des ciseaux, des canifs, des couteaux de table, etc... Quelques ouvriers n'emploient que des meules sèches, d'autres seulement des meules humides; enfin, quelques-uns, tantôt les unes, tantôt les autres. On compte à Scheffield environ deux

mille cinq cents polisseurs d'acier ; ils commencent ordinairement ce genre de travail à quatorze ans, et, à cet âge, ils sont pour la plupart fortement constitués, vigoureux, et n'offrent à l'extérieur aucune prédisposition particulière à la consomption pulmonaire. Quand, au bout de sept ans, leur apprentissage est fini, ils commencent à travailler pour leur propre compte. Mais quelques-uns sont obligés d'abandonner cet état durant leur apprentissage, ne pouvant supporter les effets pernicieux de la poussière sur les poumons. Pendant la guerre, un nombre considérable d'entre eux s'enrôlaient à un âge peu avancé ; mais maintenant que le débouché leur est fermé, (un *débouché*, la guerre !) ils continuent ordinairement ce travail pendant toute leur vie, quoique connaissant bien ses funestes résultats.

» Jusqu'à la fin du dernier siècle, on n'avait point remarqué que les polisseurs fussent moins bien portans que les autres ouvriers, parce que la plupart travaillaient à la campagne, et souvent dans de grandes chambres, ayant plusieurs ouvertures. Ils s'occupaient en même temps des autres parties de la coutellerie, et conséquemment employaient moins de temps au polissage. En outre, il leur arrivait souvent, pendant des mois entiers, de ne travailler que trois ou quatre heures par jour, par le manque d'eau, qui seule à cette époque était employée pour mettre les meules en mouvement. Cependant les besoins du commerce ayant augmenté (perfectionnement de la Civilisation), on fut obligé de subdiviser le travail ; c'est-à-dire que chaque ouvrier ne s'occupe exclusivement que d'une seule partie (perfectionnement de la Civilisation). Enfin, en 1786, la vapeur ayant été substituée à l'eau comme moteur (nouveau perfectionnement de la Civilisation), les rémouleurs se trouvèrent tout-à-coup entassés dans de petites chambres, contenant huit ou dix pierres, et souvent jusqu'à seize ouvriers (perfectionnement des perfectionnemens et progrès continu !).

» Les résultats de ce changement de système sur leur santé ont été des plus déplorables. — Les rémouleurs à sec meurent entre 28 et 30 ans ; ceux qui se servent alternativement de meules

sèches et de meules humides, meurent entre 40 et 45; enfin, ceux qui n'emploient que des meules humides, ne vivent pas au-delà de 50 ans, s'ils se livrent constamment à ce travail. En 1822, on constata que sur 2,500 polisseurs de toutes les classes, il n'y en avait que 55 qui eussent atteint l'âge de 50 ans, et environ le double celui de 45 ans; tandis que, sur 80 adultes occupés à polir des fourchettes, et qui n'employaient que des pierres sèches, il n'y a pas un seul individu qui fût arrivé à 36 ans. Il paraît que l'on a constaté aussi le fait singulier que les hommes les plus laborieux étaient ceux qui vivaient le moins long-temps; tandis que ceux qui arrivaient à un âge un peu avancé, avaient, en général, mené une vie dissipée : de sorte que l'intempérance elle-même semblait favorable à la durée de l'existence, seulement, sans doute, parce qu'elle éloignait pour un temps l'ouvrier de ces occupations funestes. Le docteur Knight, de Scheffield, qui a publié dans un essai toutes les informations recueillies jusqu'ici sur ce sujet, rapporte plusieurs faits statistiques qu'il a observés à l'infirmerie de Scheffield, dont il est médecin, et qui tendent tous à la même conclusion.

Messieurs les économistes, vous aimez les statistiques; faites donc un peu celle des assassinats de votre Industrie. Allez consulter les chiffres de mortalité dans les manufactures où l'on opère sur l'antimoine, l'arsenic, le cuivre et le mercure, où l'on fabrique et broie des couleurs; là aussi les plus vieux ont trente ans! Trente ans, c'est la limite supérieure de la vie!... Interrogez les ouvriers; ils savent les dangers certains de leur état, et ils vous feront toujours la même réponse : « Que voulez-vous, Monsieur, c'est un métier qui tue le corps; mais il faut bien gagner

du pain. » Et le père introduit son enfant après lui dans cet odieux guet-apens; il faut bien gagner du pain !... En ce temps de perfectibilité industrielle et économique, les maîtres qui n'emploient leurs salariés que comme des animaux et des machines, se soucient d'ailleurs si peu de faire dans leurs fabriques les dépenses relatives aux précautions sanitaires, que le savant professeur Péclet, au retour d'une tournée où il venait de visiter une foule de manufactures françaises, s'écriait naguère, dans son cours à l'École centrale, — que c'était une chose honteuse et infâme, que les ouvriers sont empoisonnés dans mille ateliers, que la police et le procureur du Roi devraient intervenir....

L'Industrie civilisée porte donc le mal au composé; elle tue à-la-fois, et par l'insalubrité des ateliers, et par la continuité indéfinie du même travail. — Et quand elle ne tue pas, elle estropie. « Les vignerons cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et leur jambe reste grêle, malgré la vigueur du corps; même inconvénient affecte la cuisse des cavaliers. » J'ai remarqué que les ouvriers pressiers, dans les imprimeries, sont tous fortement bossus de l'épaule droite, quand ils ont exercé long-temps leur métier.

« J'ai vu, » dit Transon, « à une leçon de M. Geoffroy-St.-Hilaire, un ancien crieur public dont je ne sais quel muscle s'était ossifié à force de crier. Avec un peu d'attention on trouverait des monstruosités analogues dans les organes de tout homme adonné depuis long-temps à un travail unique. La déformation cruelle des paveurs et tailleurs de pierre est un fait à la portée de tout le monde, et qui justifie bien cette assertion. » On en ajouterait bien d'autres, et notamment celle des souffleurs de bouteilles dans les verreries, dont les muscles des joues finissent par perdre entièrement leur faculté de mouvement et de jeu volontaire.

§. III.

> Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent et dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement.
>
> J. J. ROUSSEAU.

Voilà des faits. Ce sont des preuves malheureusement trop positives de l'influence morbifique et délétère du système de *continuité* en exercice de l'Industrie, — seul système possible dans le Morcellement, où chacun reste nécessairement enfermé dans sa fonction.

Les faits de ce genre, pour graves et nombreux

qu'ils soient, ne constituent pourtant encore qu'une seule des faces de la question que nous traitons. Nous venons d'envisager les résultats de L'EXCÈS *d'exercice*, de la fatigue produite par la fréquente et exclusive répétition d'une action, d'un mouvement, qui exténuent ou atrophient un muscle, un membre, un organe. Il faudrait maintenant demander compte à notre société de toutes les santés perdues, de toutes les douleurs, de toutes les maladies aiguës ou chroniques, de toutes les morts prématurées, dues à L'ABSENCE *d'exercice*, à la vie renfermée et sédentaire qu'elle impose à un si grand nombre de ses fonctionnaires. Voyez les santés des hommes de bureau, dans les administrations, des hommes des boutiques et des comptoirs, et ces populations ouvrières, aux yeux enfoncés et jaunâtres, aux joues creuses et livides, aux visages haves, aux membres grêles, qui entrent au matin, par centaines, dans les grandes manufactures, et en sont vomies le soir, avec les vapeurs chaudes et l'air vicié dans lequel elles ont séjourné...

Et voyez les femmes, les femmes des villes surtout; chez elles il ne faut plus compter les altérations de santé sur les individus; car la santé est altérée dans la généralité, dans le sexe..... la maladie en est l'état normal.—Les médecins, sur

ce triste sujet, savent des choses effrayantes..... Quel contraste honteux pour notre Civilisation raffinée, ne forment pas d'ailleurs avec la santé misérable de nos femmes, les fraîches, vigoureuses et florissantes santés des femmes de ces populations paysannes demi-barbares, placées dans certaines conditions favorables, et dans lesquelles un air pur et un exercice varié ont conservé la première empreinte de la virtualité native des belles races humaines.

Ainsi la Civilisation détériore, estropie, empoisonne et tue l'homme en système composé,

1°. En exténuant de fatigue un organe par excès d'exercice;

2°. En privant l'ensemble des autres organes d'un exercice absolument nécessaire à l'entretien de la santé et de la vie.

On sent que c'est ici une thèse seulement indiquée. Il faudrait une société de médecins et de physiologistes, et un travail immense pour la traiter dans tous ses développemens, pour instruire complétement, en entendant tous les témoins, le procès criminel de l'Industrie civilisée.

Nous venons d'envisager l'action physique de la *continuité industrielle;* passons à son action morale.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Développement intégral des facultés intellectuelles :

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DE L'AME.

> Ne faut-il pas que toutes les facultés puissent prendre leur essor, se développer librement, chacune suivant les lois de sa nature, et apporter leurs vibrations variées au grand concert où sont appelées toutes les puissances humaines ?
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

§. I[er].

> L'intelligence ne sauroit être une faculté oisive ; elle meurt de disette comme le corps.
>
> LÉMONTEY.

On observera qu'au fur et à mesure que l'industrialisme civilisé se *perfectionne*, à mesure que les procédés de production s'améliorent, et que la division du travail est plus loin poussée, les vices de la continuité fonctionnelle deviennent

de plus en plus énormes et monstrueux. En effet, les travaux se fractionnant indéfiniment, la parcelle qui échoit à l'ouvrier devient de plus en plu simple, son travail de plus en plus monotone, et son esprit borné. — C'est que, ainsi qu'un animal de méchante nature, la Civilisation est d'autant plus malfaisante, qu'elle est plus parfaite en son espèce. — Maintenant, écoutons Lémontey, de qui nous avons déjà, au premier volume, cité des vues critiques très-remarquables sur l'industrialisme moderne :

« Plus la division du travail sera parfaite et l'application des machines étendues, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir, et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier, tel autre une cheville ou une manivelle. On voit que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

» Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive : elle meurt de disette comme le corps; elle est même soumise à des accidens que nous appellerons des caprices, tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphyxies de l'âme, sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdît pas la pensée et ne finît par la paralyser? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on

destine à parcourir une ligne circulaire. *L'ouvrier-machine* trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste, paraît descendu à la classe des polypes, où l'on n'aperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

» Le Sauvage qui dispute sa vie aux élémens, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des valeurs, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant, malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'hommes très-remarquable. Le trait saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance.

» . . . .

» Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras tout un métier, sent sa force et son indépendance; le second tient de la nature des machines au milieu desquelles il vit : il ne saurait se dissimuler qu'il n'en est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre, que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

» . . . .

» Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier, dans une

dépendance aussi absolue que décourageante ; le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grâce que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissemens manufacturiers. Nous trouverons donc partout l'ouvrier-machine, pauvre, servile et sans émulation.

» . . . .

» . . . . La population dont nous parlons sera plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles.

» On aperçoit en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'influence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que si ce fameux principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes, qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste. »

Plus loin, Lémontey ajoute, dans une note :

« Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une cause générale, que dans nos temps modernes l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques? Nous sommes frappés d'admiration, en voyant parmi les anciens le même personnage être à-la-fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie, et s'enferme dans son enclos. J'ignore si, par cette découpure, le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse. »

Mais, voilà : vous voyez le mal, vous le dites, vous le faites sentir aux aveugles qui ne le voient pas. C'est bien, mais ce n'est pas tout. Si vous concluez par des sentimentalités sur tout cela, votre œuvre est vaine. Et puis, encore une fois, vous attaquez bien à tort le principe de la *division du travail*, qui n'a rien à faire ici. C'est la *continuité* seule qui, dans votre argumentation même, est en cause. Et voyez la conséquence de votre erreur : en vous en prenant à la division du travail, vous n'avez pas de remède, pas de solution, rien à conseiller : la division du travail est un principe heureux, fécond, productif, qu'il faut savoir employer favorablement à l'Industrie et au travailleur. Pourquoi l'attaquez-vous? La division du travail n'empêche pas de varier ses travaux; au contraire, elle s'y prête éminemment. Si vous aviez dit, « le vice, c'est le *principe de continuité*, » —comme vous deviez dire pour être conséquent à votre très-juste critique, — le remède s'offrait à vous de lui-même ; vous posiez que le physique et le moral de l'homme exigent l'exercice de l'Industrie en séances courtes et variées ; et la division du travail, au lieu d'être pour vous un obstacle, devenait dès-lors un moyen. Vous avez bien compris, vous avez exprimé la supériorité que donne aux laboureurs et à certains ouvriers la *variété de leurs travaux;* pourquoi donc, en-

core une fois, vous butter contre la *division du travail*, qui peut favoriser merveilleusement la *variété des travaux?*

Et vous aussi, M. Lombard, de la phthisie pulmonaire, j'aurais bonne envie de vous railler pour cette conclusion bizarre et saugrenue que vous mettez au bout de votre bon mémoire : « que » les ouvriers devraient aller chaque jour, en » plein air, agiter les parties de leur corps qui » sont en repos dans leur travail. » — Allons, on ne dit pas des choses comme cela, M. Lombard.

Vienne maintenant l'académie, avec le prix qu'elle offre, de temps à autre, à la découverte de quelque procédé sanitaire, applicable à tel ou tel genre d'industrie. Elle devrait laisser là son savant microscope, et regarder avec ses yeux, l'académie; et alors elle apercevrait que, dans notre régime industriel, toutes les industries sont délétères au corps et délétères à l'âme, et elle proposerait son prix sur l'ensemble. Mais non. — J'ai vu dans l'incendie de Salins, une bonne femme, — elle avait perdu la tête, — qui éteignait bravement, avec une caraffe d'eau et un verre, la devanture de sa boutique.... La maison et la ville flambaient.

§. II.

Il viendra un temps où les peuples désabusés donneront trois sous par tête d'Économiste qu'on leur apportera dans un panier.

LÉON GOZLAN.

Passons à présent au dire de l'économie politique. C'est Transon qui la mène, comme vous allez voir : — un article charmant.

» Les économistes confessent tous que si la séparation des travaux est un puissant moyen d'accroître la production et d'améliorer les produits, c'est aussi pour le producteur une cause certaine d'abrutissement; et cependant ils ne font nul effort pour trouver une issue à ce véritable ***cercle vicieux*** qui ne laisse plus qu'à choisir entre la dégradation de l'homme et l'imperfection du travail. Ecoutons, à ce propos, un de ceux qui ont le plus contribué à vulgariser parmi nous la science créée par Adam Smith : « Un homme, dit M. Say, qui ne fait pendant toute sa » vie qu'une même opération, parvient à coup sûr à exécuter » mieux et plus promptement qu'un autre homme; mais en même » temps il devient moins capable de toute autre occupation, soit » physique, soit morale; ***ses autres facultés s'éteignent, et il*** » ***en résulte une*** DÉGÉNÉRESCENCE ***dans l'homme considéré*** » ***individuellement.*** » M. Say montre même que ce n'est pas seulement l'ouvrier qui ***dégénère de sa nature*** par l'application à une fonction unique; c'est encore, dit-il, l'homme qui par état exerce exclusivement les facultés les plus déliées de son esprit. Mais c'est principalement par rapport à la classe inférieure qu'il s'attache à montrer les fâcheuses conséquences de la division du travail. « Dans la classe des ouvriers, dit-il, cette incapacité » pour plus d'un emploi rend plus dure, plus fastidieuse et moins » lucrative la condition des travailleurs. Ils ont moins de facilité

» pour réclamer une part équitable dans la valeur totale du pro- » duit. L'ouvrier qui porte dans ses bras tout un métier, peut » aller partout exercer son industrie et trouver des moyens de » subsister; l'autre n'est qu'un accessoire, qui, séparé de ses » confrères, n'a plus ni capacité, ni indépendance, et qui se » trouve forcé d'accepter la loi qu'on juge à propos de leur im- » poser. »

» Ayant si bien décrit le mal (1), vous croyez peut-être que le docte professeur y va chercher remède. Point! ce n'est pas son affaire. Exposant les phénomènes de la production, distribution, consommation des richesses, il dit ce qui est pour, il dit ce qui est contre, le tout avec une lucidité de style très-remarquable, et il ne s'embarrasse pas du reste. Voici la conclusion finale de son chapitre sur la division des travaux : « En résultat, on peut dire » que la séparation des travaux est un habile emploi des forces » de l'homme : » (***habile emploi***, M. Say! un procédé d'où résulte selon vous-même la ***dégénérescence*** de la nature humaine; ***habile emploi***, un mécanisme qui ***éteint les facultés*** de l'ouvrier, qui lui ôte sa ***capacité*** et son ***indépendance!*** certes, il y a ici un étrange abus de langage), « qu'elle accroît en con- » séquence les produits de la société, c'est-à-dire sa puissance et » ses jouissances (non pas sans doute la puissance et les jouissances » de l'ouvrier), mais qu'elle ôte ***quelque chose*** à la capacité de » chaque homme ***pris individuellement***. » ***Quelque chose!*** est un peu bien faible après les aveux précédens de l'auteur; mais

(1) Transon fait honneur ici à M. Say d'un mérite qui appartient tout entier à Lémontey, dont on retrouve les phrases à peine altérées dans le texte de M. Say. C'est ici de la part du coryphée de l'Économisme un mérite de pure incrustation et non pas de sagacité personnelle. L'Économie politique, avertie par l'excellente critique de Lémontey, redisant des phrases entières de cette critique, et n'en continuant pas moins hardiment son commerce, aux applaudissemens du libéralisme de la restauration, c'est un phénomène d'inintelligence et de charlatanisme suffisamment remarquable!

je vois bien ce qui a mis son esprit en repos; c'est le « chaque » homme *pris individuellement*. » M. Say avait déjà eu la précaution de nous dire que s'il résulte de la division du travail une dégénérescence, *c'est dans l'homme considéré individuellement*. (Voir plus haut la citation). J'entends; — Les individus dégénèrent; ils perdent la dignité de leur nature, leurs facultés, leur liberté! Ce néanmoins LA SOCIÉTÉ va toujours se perfectionnant. — Cela rappelle un peu ce bon simple qui donnait à perte le détail de sa marchandise, espérant qu'il pourrait se récupérer sur l'ensemble de la vente.

» Dès l'année 1808, M. Fourier, se garant de l'engouement général qui commençait à gagner les esprits en faveur de l'économie politique, la signalait comme une science fausse, une illusion, *un cercle vicieux*. — En 1829, indigné de voir les économistes réduire définitivement leur science à une simple analyse du mal existant, et ne chercher aucune voie d'amélioration; « C'est agir, s'écriait-il, comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire l'analyse de votre » fièvre, et non pas à vous en indiquer les moyens curatifs. » — Un tel médecin nous semblerait ridicule; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc : *Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts*. » (N. M. Ind., page 59.)

» Et maintenant, s'il est constaté que M. Fourier apporte le vrai moyen de *tirer du puits* le pauvre hère, ne trouvera-t-on pas qu'il a le droit de remontrer sévèrement les économistes sur la nullité de leur science?

» Voici le problème que les économistes devaient résoudre, ou au moins proposer : « Conserver les avantages incontestables de la division du travail, même l'introduire dans tous travaux de culture et de ménage, où l'industrie actuelle n'opère que *par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction*, et cependant échapper

aux graves inconvéniens signalés par M. Say, inconvéniens inévitables dans les grands ateliers de fabrique où l'industrie des civilisés opère ***par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie.***

Le procédé d'industrie sociétaire, exercée en courtes séances et distribuée par ***Groupes*** et ***Séries de Groupes,*** satisfait pleinement à cette double condition. Dans ***le Phalanstère*** toute fonction agricole, ou de fabrique, ou de ménage, est accomplie par des ***Groupes*** de travailleurs. La tâche ainsi partagée entre plusieurs se fait avec rapidité, de sorte que, dans une même journée, le même individu peut s'appliquer successivement à des fonctions très-diverses.

La division parcellaire du travail devient la condition essentielle de l'application du ***procédé;*** car elle seule peut permettre d'affecter sans cohue un grand nombre de travailleurs à une même fonction. Mais en même temps la courte durée des séances introduit la variété des travaux, et ainsi procure à chacun le développement de toutes ses facultés, la satisfaction de tous ses goûts.

On objectera peut-être que, pour accomplir un travail avec perfection, il ne suffit pas que l'ouvrier n'ait à s'occuper que d'un simple détail; que, pour acquérir ce qu'on appelle dans les arts ***le tour de main,*** il lui faut aussi une longue pratique. — Ceci est un fait incontestable, mais qui n'entraîne aucunement la nécessité d'une ***pratique en longues séances.*** — Quand les riches de la société actuelle veulent acquérir de l'habileté dans quelque exercice de corps, comme danse, escrime, natation, manége, ils ont besoin aussi d'une longue pratique; mais s'il leur fallait danser ou chevaucher tout le long du jour, et toute la semaine, et toute l'année, ce qui leur est un exercice salutaire leur deviendrait une fatigue insupportable. — Il en est de même de ***la dextérité industrielle,*** qui n'exige nullement une application exclusive et sans relâche.

§. III.

Faites ordonner une purgation à vostre cervelle ; elle y sera mieux employée qu'à vostre estomach.

MONTAIGNE.

Ici, je voudrais bien en avoir fini sur ma thèse : mais, hélas! je sais les objections; elles ont assez souvent traversé mes oreilles : les voici, bien typées en ma mémoire.

— « Monsieur, un homme ne peut pas être universel; il ne peut tout savoir et tout faire. »

— Eh! c'est tout-à-point pourquoi nous proclamons l'impuissance de l'homme isolé, les vices du Morcellement, la nécessité de la convergence des forces différentes, de l'alliance des capacités diverses, la nécessité de l'Association.

— « Mais un homme ne peut pas avoir vingt états, et être habile en tous. »

— Aussi ne s'agit-il nullement de donner à chacun vingt états. La Civilisation, qui fait tout de travers, tombe dans les deux excès opposés d'extrême simplicité et d'extrême complication. — Ou elle opère la division parcellaire du travail, comme dans ses manufactures, et alors elle applique la vie d'un homme à une opération qui

dure une minute, une seconde, et recommence, recommence toujours; — ou bien elle n'établit pas la division, et alors elle force le travailleur à se charger de tous les détails relatifs à son art, à son métier : elle oblige un jardinier, par exemple, à connaître et exécuter tout ce qui est relatif à la culture de deux ou trois cents plantes différentes; ce qui est impossible en pratique. L'exploitation d'un domaine quelconque exige, pour être bien faite, une masse de connaissances théoriques et pratiques, en agriculture, en botanique, en science physique, en administration, en relations commerciales, etc., etc., qu'aucun homme ne peut cumuler : Hé bien! la Civilisation n'a pour cela qu'un fermier, un paysan ignorant et grossier! elle jette toutes les affaires, tous les détails d'un métier, d'une profession, d'un état, sur les bras d'un seul homme. En Harmonie, au lieu d'un jardinier affecté à la culture de trois cents plantes différentes, vous avez pour cette culture, — faite en grande échelle, bien entendu, — trois cents Groupes. Il en est de même pour toutes les industries, et vous ne vous affiliez qu'au nombre de Groupes qui est en rapport avec vos facultés, votre vouloir-faire, et votre savoir-faire.

— « Mais, Monsieur, un homme de génie (bon! voici la sollicitude obligée pour l'homme

de génie : de quoi on s'inquiète !) ne consentira pas à sortir de son cabinet pour aller travailler à la terre. Il ne se soumettra pas à vivre sous un régime où vous le forcerez de changer de travail de deux heures en deux heures. »

— « Où vous le FORCEREZ ! où vous le FORCEREZ !!! c'est ce *forcerez* qui revient là toujours, exprès, je crois, pour vous faire damner. Eh ! génie ou non, bon Dieu ! qui parle de forcer personne ? Si un savant veut passer sa vie dans son cabinet, qui l'oblige à en sortir ? qui le force d'interrompre son travail ? Qu'il ne l'interrompe ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir ; qu'il travaille dans son cabinet jusqu'à ce que mort s'ensuive, SI CELA LUI CONVIENT, est-ce que le régime sériaire s'oppose à cela ? Ce que nous disons, — et cela est banal, — c'est que la nature use et tue l'homme qui occupe continuellement son esprit et laisse dormir son corps ; que la fatigue du travail de tête trop prolongé devient un supplice intolérable ; qu'au lieu d'aller se promener sur une route, dans la rue, dans un champ, de mettre bêtement un pied devant l'autre, à la manière des Civilisés, pour prendre de l'exercice et se délivrer de l'obsession d'une pensée, le savant, après son travail de tête, sera heureux d'aller au travail des champs ou des jardins. Il

trouvera là des Groupes ardens, intrigués, joyeux, qui vaudront bien, pour le distraire et l'exercer, le grand exercice et la grande distraction des Civilisés, leur maussade, leur désœuvrée, leur éternelle et insipide promenade! Et certes, qui a travaillé de tête le sait : une idée maîtresse d'un cerveau échauffé par une trop longue incubation de la pensée, c'est une cruelle torture!

Et quand elle s'y cramponne et s'acharne, qu'elle vous poursuit au bain, dans la rue, au lit, partout!.... qu'elle s'est établie sous le crâne, irritant, mordant, tenaillant toutes les fibres d'un cerveau qui tinte, c'est à rendre fou de douleur! Alors on la maudit, cette société impuissante et flasque, qui n'a ni charmes ni exorcismes, et vous livre ainsi, sans secours et sans aide, aux griffes aiguës du démon des cruelles insomnies. — Laplace a exprimé quelque part ces tortures du savant, récriminant de ce que notre société est trop pauvre en mobiles extérieurs capables de faire diversion à cette fièvre de tête ardente. Il déclare que, pour lui, quand il avait eu le bonheur de rencontrer quelque forte et valable distraction au dehors, il retrouvait, dans son cerveau rafraîchi, sa pensée alerte et vigoureuse, et qu'alors, et souvent sans effort et sans peine, il découvrait ce qu'il avait trop long-temps et

vainement poursuivi. —Messieurs de l'objection, accepterez-vous la réponse de Laplace ; vous paraît-il compétent, et serez-vous dorénavant tranquilles sur le sort des hommes de génie au Phalanstère ?

§. IV.

Hors d'icelle, point de salut.
Le Catéchisme.

Voici la thèse :

Tout homme a des forces musculaires et intellectuelles. C'est donc que tout homme est appelé à user de son corps et de son intelligence, — chacun, sans doute, en proportion de ses doses naturelles.

En outre, l'exercice doit être proportionnellement intégral ; car si un seul membre, un seul muscle est exercé, l'équilibre naturel des parties dans le tout est détruit. Les sucs nourriciers et la force se portent d'abord sur le muscle dont l'exercice les appelle ; puis bientôt il y a excès, exubérance monstrueuse, ou fatigue, exténuation, atonie, atrophie, — et les autres parties du corps non exercées s'appauvrissent, se débilitent, s'altèrent.

La santé, la vigueur du corps et de l'âme

(mens sana in corpore sano), sont au prix d'un exercice intégral équilibré des facultés de l'âme et du corps. Cela est d'une surabondante évidence. Point d'Harmonie hygiénique sans cela. — Or, il n'y a pas d'exercice intégral équilibré, et par suite, de santé, de vigueur intellectuelle et corporelle, d'harmonie psycho-physiologique dans l'homme, hors du régime des Séries, hors de la loi d'alternance des fonctions.

Admirez à quelles honteuses aberrations la raison humaine est pourtant parvenue, en prétendant façonner l'homme à la Civilisation. A mesure que l'esprit se resserre, que l'âme se matérialise, que le corps se pétrifie, que les populations s'énervent, que *l'espèce ouvrière*, — car, au milieu de nos fanfaronnades de liberté, il est bien vrai qu'il existe chez nous des *espèces*, — que l'espèce ouvrière, dis-je, s'abâtardit... leur système industriel se perfectionne! Et quand l'homme est descendu plus bas en rang que la brute des bois, — plus bas, car elle bondit dans ses bois, forte, libre et fière; — quand le titre humain s'oblitère et s'efface; quand ils ont fait l'homme, cheval aveugle, roue, piston, manivelle, oh! alors, c'est l'apogée de leur perfectionnement industriel! — Eh! quelle est donc la valeur de votre Industrie, si elle n'aboutit qu'à la dégra-

dation du travailleur, à l'esclavage et à la misère des populations?

C'était bien justice, que la raison humaine recueillît cette honte, et fût traînée jusqu'au bout de ces monstrueuses conséquences. Qu'il s'agisse d'âme ou de corps, n'est-ce pas toujours, en effet, de répression qu'elle a parlé? N'a-t-elle pas voulu toujours se poser dominatrice, et régenter la nature? L'âme et ses passions, le corps et son organisme, l'orgueilleuse a prétendu faire tout entrer de force dans le cadre de fer de la forme sociale et des lois qu'elle avait faites.

Voyez donc! quand tout change, se meut et se transforme; quand l'Alternance est le signe, la manifestation, l'acte même de la vie; quand, dans l'univers infini, il n'est mathématiquement pas une molécule en repos, et que la fixité absolue d'une seule molécule suffirait pour détruire l'ordre général, on veut immobiliser l'homme!... L'homme, que Dieu a si richement doté d'intelligence, de force, de passions variées, d'infinies facultés, on veut le soustraire à cette loi d'Alternance, mère des équilibres et des hautes Harmonies, loi de vie, avec laquelle un être est en affinité d'autant plus intime, qu'il occupe un degré plus élevé dans l'échelle des êtres! Mais

c'est là une révolte corps à corps contre l'ordre naturel des choses, contre la volonté de Dieu, révélée par les besoins, les désirs et les Attractions qu'il a mises en nous. Races flétries, dégénérées, souffreteuses, au sang impur! intelligences éteintes! torpeur des âmes! ennuis dévorans! maladies des corps et des esprits! déformations des êtres! dégénérescences!... vous témoignez, vous accusez, vous punissez!

Vienne donc la réintégration paradisiaque, le baptême du bonheur, le temps des joies, des plaisirs changeans, des travaux variés, des contrastes infinis! Vienne sur la terre le mouvement, la vie, la liberté! Vienne enfin la loi d'Alternance éveiller les puissances endormies, délivrer les ressorts comprimés, les facultés esclaves.... Hommes! hommes! jusques à quand vous perdrez-vous donc en des disputes vaines? Riches de la terre, Puissans de la terre, il n'en est pas un parmi vous qui ne puisse sonner lui-même l'heure de la délivrance! oreilles sourdes, intelligences sourdes, cœurs sourds, combien de temps encore faudra-t-il vous jeter la parole, et combien de temps vous demander l'épreuve.... l'épreuve sur une demi-lieue carrée de terrain?

CHAPITRE TROISIÈME.

Développement intégral des puissances industrielles :

RICHESSE GÉNÉRALE.

> J'appellerai le froment, et je le multiplierai, et je ne vous frapperai plus par la plaie de la famine.
> Je multiplierai le fruit des arbres, et les semences des champs, afin qu'à l'avenir vous ne portiez plus l'opprobre de la stérilité et de la famine.
>
> ÉZÉCHIEL, XXXVI. 29. 30.

§. Ier.

> La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite, opèrent une prodigieuse diminution de main d'œuvre. C'est en cela que réside leur avantage.
>
> LÉMONTEY.

Il est facile de voir que, sous le rapport de la quantité de production et de la perfection industrielles, autrement dit, sous le rapport de la création des richesses, le régime sériaire cumule tous les avantages, soit que l'on considère le

mécanisme matériel, soit que l'on ait en vue le *mécanisme passionnel.*

Mécanisme matériel. Pour comprendre, sous ce rapport, la puissance productive du travail sériaire, il faut se remettre en mémoire les effets productifs inouis du principe de la division du travail, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé (1). S'il y a quelque chose de merveilleux dans l'industrie civilisée, ce sont les incroyables développemens matériels imprimés, dans les temps modernes, à l'industrie manufacturière. Entrez dans une fabrique, dans une usine de France ou d'Angleterre, comptez les bras employés, examinez les produits, et vous ne voudrez pas en croire vos yeux. Cette fécondité repose sur le mode de fabrication en grand, qui permet d'employer le principe de la division du travail, et d'appliquer les machines aux opérations de la production simplifiées par cette division. — Dix personnes font quarante-huit mille épingles par jour!

« Toute vérité nouvelle, » dit Lémontey, à ce propos, « ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se par-

(1) Voyez la note sur ce sujet, tome 1, page 419.

tager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié? Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire.... Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes qui, telles que l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde. »

Or, en Civilisation, le principe de la division du travail n'a pu recevoir d'application que dans la seule branche de l'industrie manufacturière. Il ne peut s'introduire ni dans les exploitations agricoles, ni dans les ménages morcelés, où la complication ancienne est nécessairement maintenue. Et pourtant ces travaux agricoles et domestiques sont bien autrement importans et vastes que les travaux manufacturiers.

Eh bien! pour ces travaux, comme en tout emploi de l'activité humaine, nous avons reconnu que le principe sériaire, non pas seulement permet, mais exige la division du travail, le travail parcellaire; dès-lors, les effets productifs de ce mécanisme sont incalculables.

§. II.

1009. J'ai dit quelquefois que les écrivains ne nous donnaient que de la crotte dorée, et que moi je leur donnais de l'or crotté. St.-Martin.

Voulez-vous apprécier, par un exemple, la valeur de la substitution du régime sériaire, — opérant en *grande échelle* et en *division du travail*, — aux complications infinies du Morcellement? Prenons le plus menu, le plus infime détail du travail domestique, le décrottage et le cirage des chaussures. On peut faire honte à la Civilisation là-dessus. — Etablissons la comparaison sur un nombre de deux mille chaussures. Le régime morcelé entremet, chaque jour, pour le nettoiement d'un pareil nombre de chaussures, cinq cents domestiques, terme moyen, et plus, peut-être... Je ne parle pas d'une armée de brosses, pinceaux, boîtes et bouteilles à cirage, etc. Si vous tenez compte du *temps perdu*, vous n'estimerez pas trop haut en cavant à un quart-d'heure la dépense de temps par paire de chaussures. C'est donc, par jour, pour nettoyer deux mille chaussures, *cinq cents heures de travail de domestiques*... dans la Civilisation perfectionnée.

Entrez, un matin, dans l'atelier de décrottage d'un Phalanstère.

Il y a, pour cette fonction de travail domestique, cinq opérations distinctes.

1°. Apporter les chaussures et les assembler par rang d'espèces;

2°. Enlever la crotte;

3°. Mettre le cirage;

4°. Donner le luisant;

5°. Emporter les chaussures, et faire la distribution.

Le premier et le dernier de ces cinq services sont faits par les pages de ronde; les trois autres, par la Série des décrotteurs, enfans de huit, dix, douze ans.

Or, vous verriez vingt-quatre brosses circulaires, tournant sur elles-mêmes, au moyen d'un mécanisme, — comme des meules à émoudre. Ces roues-brosses, graduées en force, en dimensions et degrés de dureté, pour être appropriées ainsi aux diverses espèces de chaussures, se divisent en deux classes, celles qui enlèvent la crotte, celles qui donnent le luisant. A chacune des vingt-quatre roues, un enfant. Quatre ou cinq autres enfans fournissent incessamment, ceux-ci des chaussures qui passent des brosses circulaires

sèches aux brosses horizontales imbibées de cirage, et de là, aux secondes brosses circulaires, où elles reçoivent le luisant, en un tour de roue. — En moins d'une heure, trente-six enfans auront parfait un ouvrage qui coûte cinq cents heures de travail de domestiques aux Civilisés, et comporte beaucoup de gaspillage. Il est inutile d'ajouter que le mécanisme est disposé dans l'atelier de manière à éviter la poussière et toute incommodité réelle. Les dispositions d'hygiène et d'agrément vont toujours sans dire en tout atelier sociétaire.

Etablirai-je ici que ce travail, qui aujourd'hui avilit ceux qui le font, pour lequel il faut à la Civilisation des *valets*, — ces esclaves modernes, est exécuté, en Association, par une Série dans les rangs de laquelle on compte les enfans des hommes les plus riches et les plus considérables de la Phalange ; que la domesticité civilisée a disparu, que ces enfans, après leur séance d'une heure, vont passer à d'autres séances, à d'autres ateliers, dans des salles d'école, etc., qu'ils sont et seront des hommes, et non des animaux de service appelés *domestiques?* Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Ici, j'établis seulement que le Morcellement

affecte 500 heures *de travail de domestiques* à une besogne que le régime sériaire exécute beaucoup mieux en 36 heures de *travail d'enfant*, qui doit être estimé moitié moins que le précédent : donc, en ramenant à la même unité de travail, c'est, d'un côté 500 heures, et 18 de l'autre. Or, si vous faites application à la France, en supposant, il est vrai, que chaque Français aurait une chaussure, — ce qui doit paraître aujourd'hui singulièrement *chimérique*, *utopique*, *fort beau, mais irréalisable avec des hommes....* un pays dans lequel chacun aurait des souliers, pensez-donc ! — quoi qu'il en soit, admettant l'utopie d'une paire de souliers en France par individu, en fixant à 2 francs seulement la valeur de la journée de travail, vous trouverez :

Que le Morcellement dépenserait par jour, en France, pour le décrottage des souliers, 8 millions d'heures de travail ; — l'Association n'en dépense que 288 mille; ce qui fait, par jour :

Un million 333 mille fr., en Morcellement (1);

Et......... 48 mille fr. seulement, en Association.

(1) Pour se convaincre que cette énorme dépense de 1 million 333 mille francs par jour, pour décrottage de chaussures en France, en supposant chacun chaussé, n'est point une estimation exagérée,

Une économie de 1 million 285 mille francs par jour, sur le décrottage des chaussures en France! quatre cent millions par an! n'est-ce donc rien? sur le décrottage des chaussures!... Jugez par cela du reste. — Riez donc, Civilisés; c'est si drôle, l'arithmétique! Et puis, allez lire vos journaux, écouter les discours de vos députés orateurs, et nager dans les débordemens de palabres que chaque budget nous ramène périodiquement; riez des économies infinitésimales de l'Association, et faites des révolutions pour obtenir quelques misérables rognures à votre budget, que chacune de vos révolutions, encore, a le don de faire croître à vue d'œil. Riez.

Leurs économistes viennent leur dire *que, sans la division du travail, un homme ne ferait peut-être pas plus d'une épingle par jour, qu'à coup sûr il n'en ferait pas plus de vingt.... qu'au moyen de la division du travail et des machines, il en sort des ateliers, par jour et par tête d'ou-*

il faut réfléchir que le décrottage n'est jamais aujourd'hui payé moins d'un sou par paire de chaussure, souvent deux sous, trois sous. Eh! bien, en cavant au plus bas, à un sou, vous trouvez de suite pour une population de 32 millions 500 mille individus, la somme de 1 million 725 mille francs; 393 mille francs de plus que l'estimation ci-dessus.

vrier, 48 *mille* (1). Ce sont des faits qui sont là; il suffit de regarder,... eh bien! ceux qui leur disent cela, sans conclure à rien, ce sont des gens réputés très-savans. — Celui qui vient donner le moyen logique, irréfutable, d'étendre cette fécondité inouie à tous les travaux, tout en affranchissant le travailleur de la misère et de l'abrutissement, celui-là, ils en rient!... « Fourier, ah! oui, Fourier.... Attendez donc, » c'est celui qui veut enrichir le monde en fai- » sant des économies sur les allumettes, et payer » avec des œufs de poule la dette d'Angleterre.... » ah! charmant.... hi! hi! hi! » — Eh! voilà plus de quarante ans que nos économistes dansent sur les 48 milles épingles d'Adam Smith, et ils en restent-là! Allons, riez, riez bien; riez de l'application du *calcul infinitésimal* à l'économie agricole et domestique; riez. Vous ne rirez jamais autant que vos enfans riront de vos livres, de vos opinions, de vos sciences, de vos croyances, de vos dogmes et de vous.... et encore faudra-t-il que vous arriviez à en rire bientôt vous-mêmes.

Nous conclurons de tout ceci, que les dispositions du régime sériaire sont, *sous le rapport*

(1) Adam Smith, précédemment cité.

matériel, éminemment favorables, soit que l'on envisage la quantité, soit que l'on envisage la perfection des produits. Ces dispositions sont donc, dans l'ordre *matériel*, les conditions mêmes du *maximum* de richesse.

Il est facile de voir que, sous le rapport de l'*ordre passionnel*, les dispositions du régime sériaire marchent aussi tout droit au maximum.

§. III.

Dieu a caché un trésor dans le travail !

DE LA MENNAIS.

Quand vous dites que Dieu a caché un trésor dans le travail, pourquoi rester en chemin, et ne pas dire encore qu'en l'y cherchant on peut le trouver? pourquoi ne pas formuler la Loi de ce travail créateur?

CLARISSE VIGOUREUX.

Mécanisme passionnel. — La quantité du produit dérivant de l'énergie du travail, résulte évidemment de l'entraînement, de la fougue industrielle, de l'Enthousiasme des corporations et des Séries. Le raffinement indéfini des produits, la perfection industrielle, sont garantis par l'active et incessante Rivalité des Groupes; et ainsi, cette jalousie d'artiste, multipliée par la masse

du Groupe, élevée à ses puissances successives dans les Séries et les Phalanges, et surexcitée par leurs intrigues sans nombre et sans fin, fait éclore cet acharnement émulatif, cet amour de la perfection, qui créent en toutes choses des prodiges inouis.

Vous ne comparerez pas les résultats de notre industrie, morne, exténuée, bourrelée d'ennui, sans vie ni passion, aux résultats de l'Industrie harmonienne, nourrie de gaîté et de facétieuses critiques, passionnée, ardente à l'œuvre, dévorée d'ambition; la chaleur et la vie circulent partout, courent à pleins canaux. Ceci ne se compare pas, mais s'oppose; c'est le blanc et le noir, la lumière et les ténèbres, le calme et l'ouragan. Il n'y a ni volonté, ni force, ni habileté, ni talent sans la passion vive, sans la passion tenace, sans la passion ardente! La passion anime et vivifie comme le soleil.

Sous le régime sériaire, les vocations étouffées respirent à l'aise et prennent essor; les facultés ensevelies ressuscitent; les populations grossières, les masses humaines, auxquelles notre société a jeté un mauvais sort et qui dorment d'un lourd sommeil, se réveillent et se dressent.

Debout! c'est la trompette apocalyptique qui sonne aux quatre coins de l'ancien monde et le condamne, pour inaugurer la jeune Jérusalem. Réveillez-vous, réveillez-vous! Voici le temps de la passion, l'ère de la liberté! de ces bourbes et de ces glaçons, maintenant l'étincelle jaillit; le feu a pris, les flammes courent, l'humanité à conquis son génie, son unité, sa vie. Maintenant, elle EST; les langues de feu de l'esprit sont descendues; sur tous les fronts humains le nom d'homme se lit, et c'est la passion qui a restauré sur ces faces dégradées l'inscription divine, le type long-temps effacé de la création.— La volonté fait la transfiguration, la passion fait la volonté.

Ainsi, en matériel et en passionnel, toutes les dispositions concourent à la perfection dans le régime des Séries.

Pour emporter la conviction du lecteur et achever sur l'excellence de ce mécanisme industriel, nous allons analyser ici un de ces chapitres de quelques pages, dans lesquels l'auteur du *Traité de l'Association* a su concentrer des volumes. Le voici, et c'est en lettres d'or qu'il faudrait l'écrire.

L'auteur, dans ce chapitre intitulé : SUR L'OPTION DE DIEU ENTRE LE TRAVAIL SÉRIAIRE ET LE TRAVAIL MORCELÉ (1), rappelle d'abord trois principes souvent émis par la philosophie, et dont elle n'a jamais su faire aucun usage sensé :

1°. *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus ;*

2°. *Garder que des erreurs devenues des préjugés ne soient prises pour des principes ;*

3°. *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.*

« 1°. et 2°. *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus :* on peut donc présumer qu'elle tient en réserve quelque autre moyen que le Morcellement, qui, loin d'être un procédé d'art social, n'est qu'absence de génie, sceau d'ignorance et d'apathie imprimé sur la politique ancienne et moderne, et sur les sciences exactes qui devaient la suppléer.

» La nature brute assemble les humains par couples dans les huttes sauvages : ceci est l'assemblage de reproduction et non de travail : il restait donc à inventer *le procédé d'assemblage industriel.*

» Pour se dispenser de cette recherche, la seule urgente, les philosophes ont déclaré que le mode sauvage, l'état de couple ou ménage conjugal, était destinée industrielle de l'homme. Cette réunion pourtant n'est que l'absence de toute combinaison, puisqu'elle est le moindre des assemblages domestiques.

» Mais la philosophie ne daigne jamais spéculer sur les com-

(1) Traité de l'Association domestique-agricole, t. 2, pag. 227.

binaisons domestiques. Des anciens sophistes, entravés dans ce calcul par la coutume de l'esclavage, et de plus tout pétris d'ambition, tout préoccupés de s'immiscer dans les fonctions administratives, n'envisagèrent en politique sociale que le gouvernement, sans chercher à porter sur d'autres points les vues de réformes et d'exploration. Ils laissèrent le travail domestique dans l'état brute ou état de couple tel qu'ils l'avaient trouvé.

» Voilà leur négligence bien constatée : aucune recherche en mécanisme domestique sur les moyens de la nature, qu'ils nous peignent pourtant comme *n'étant pas bornée aux moyens connus*. Pourquoi donc la supposer bornée à un seul procédé industriel, *au ménage en couple, sans Association vicinale?* N'est-ce pas là le vice qu'ils dénoncent eux-mêmes, en disant : *Gardez que les erreurs, devenues des préjugés, ne soient prises pour des principes.*

» . . . .

» 3°. *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.* . . . .
. . . .

» Or, quelle est l'origine des idées sociales? est-ce dans les rêveries de Socrate et Platon qu'il faut en chercher la source? Non, sans doute; il faut remonter aux conceptions divines, bien antérieures à celles de la raison humaine.

» Dieu, avant de créer les globes, n'a pu manquer de statuer sur leurs destinées sociales, sur le mode le plus convenable à leurs relations industrielles et domestiques. C'est une vérité que j'ai établie dans tout le cours de la 1re. partie des Prolégomènes : il faut la reproduire quand il s'agit de *reprendre les idées à leur origine*. Remontons donc à l'idée sociale primitive, à l'intention de Dieu sur l'ordre *domestique-industriel* de nos sociétés.

» Dieu ne peut opter pour l'exercice des travaux humains, qu'entre des Groupes ou des individus, qu'entre l'action *sociétaire* et *combinée*, ou l'action *incohérente* et *morcelée*. C'est un principe à rappeler sans cesse.

» Comme sage distributeur, il n'a pas pu spéculer sur l'emploi des couples isolés, opérant sans unité, selon la méthode civilisée; car, l'action individuelle porte en elle-même sept germes de désorganisation, dont chacun suffirait à lui seul pour engendrer une foule de désordres. Nous allons, par le tableau de ces vices, juger si Dieu a pu hésiter un instant à proscrire le travail morcelé qui les engendre tous.

VICES DE L'ACTION INDIVIDUELLE EN INDUSTRIE.

⋊ *Travail salarié, Servage indirect.*

1°. Mort du fonctionnaire.
2°. Inconstance personnelle.
3°. Contraste de caractère du père au fils.
4°. Absence d'économie mécanique.
5°. Fraude, larcin, défiance générale.
6°. Intermittence d'industrie par défaut de moyens.
7°. Conflit d'entreprises contradictoires.

⋉ *Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.* **
⋊ *Absence d'unité dans les plans et l'exécution.*

» Dieu aurait adopté tous ces vices pour base du système social, s'il se fût fixé à la méthode philosophique ou travail morcelé: peut-on soupçonner le Créateur de pareille déraison? Donnons quelques lignes à l'examen de chacun de ces caractères, avec parallèle des effets sociétaires. **

1°. *La mort :* Elle vient arrêter les entreprises d'un homme dans les circonstances où personne, à l'entour de lui, n'a ni l'intention de les continuer, ni les talens ou capitaux nécessaires.

** Les Séries passionnelles ne meurent jamais : elles remplacent chaque année, par de nouveaux néophites, les sectaires que la mort leur enlève périodiquement.

2°. *L'inconstance :* Elle s'empare de l'individu, lui fait né-

gliger ou changer les dispositions ; elle s'oppose à ce que l'ouvrage atteigne à la perfection, à la stabilité.

** Les Séries ne sont pas sujettes à l'inconstance ; elle ne saurait causer ni fériation ni vassalité dans leurs travaux. Si elle enlève annuellement quelques sectaires, d'autres aspirans s'agrègent et rétablissent l'équilibre, qu'on maintient encore par un appel des anciens, qui sont corps auxiliaires dans le cas d'urgence.

3°. ***Le contraste de caractère*** du père au fils et du testateur à l'héritier ; contraste qui fait abandonner ou dénaturer par l'un les travaux commencés par l'autre.

** Les Séries sont exemptes de ce vice, parce qu'elles rassemblent par affinités de penchans, et non par liens de consanguinité, qui est gage de disparate dans les penchans.

4°. ***L'absence d'économie;*** avantage pleinement refusé à l'action individuelle : il faut des masses nombreuses pour mécaniser tous les travaux, soit de ménage, soit de culture.

** Les Séries, par le double moyen de masse nombreuse et concours sociétaire, élèvent nécessairement le mécanisme au plus haut degré. J'ai donné sur ce sujet, aux Prolégomènes, les détails les plus satisfaisans.

5°. ***La fraude et le larcin;*** Vices inhérens à toute entreprise où les agens ne sont pas co-intéressés avec répartition proportionnée aux trois facultés de chacun ; au capital, au travail et aux lumières.

** Le mécanisme sériaire, pleinement à l'abri de fraude et larcin, est dispensé des précautions ruineuses qu'exigent ces deux risques.

6°. ***L'intermittence d'industrie;*** Manque de travail, de terres, de machines, d'instrumens, d'ateliers, et autres lacunes qui, à chaque instant, paralysent l'industrie civilisée.

** On ignore ces entraves dans le régime sociétaire, constamment et copieusement pourvu de tout ce qui est nécessaire à la perfection et à l'intégralité des travaux.

7°. *Le conflit des entreprises :* Les rivalités civilisées sont malveillantes et non émulatives; un manufacturier cherche à écraser son concurrent : les industrieux sont des légions d'ennemis respectifs.

** Rien de cet esprit insocial dans les Séries, dont chacune est intéressée au succès des autres, et dont la masse n'entreprend que les cultures et manufactures dont le débouché est garanti.

⋊ » *La contrariété des deux intérêts individuel et collectif,* comme dans le ravage des forêts, des chasses, des pêcheries, et la dégradation des climatures.

** Effet contraire dans les Séries; concert général pour le maintien des sources de richesses et la restauration climatérique en mode intégral composé.

⋉ » *L'absence d'unité en plans et en exécution;* l'ordre civilisé étant un monstrueux ramas de toutes les duplicités.

** Voyez, dans tout le cours des Prolégomènes, ainsi qu'au pivot inverse *ulter,* la combinaison de toutes les unités dans le mécanisme sériaire.

» Enfin, ⋈ *Le travail salarié ou servage indirect,* gage d'infortune, de persécution, de désespoir pour l'industrieux civilisé et barbare.

** Contraste frappant avec le sort de l'industrieux sociétaire, qui jouit pleinement des neufs droits naturels définis.

» Après la lecture de ce tableau, chacun peut donner la conclusion, et connaître que Dieu ayant eu l'option entre ces deux mécanismes, entre un océan d'absurdités et un océan de perfections, il n'a pas même pu délibérer sur le choix.

» Toute hésitation serait devenue contradictoire avec ses propriétés, notamment avec celle d'*économie de ressort :* il y contreviendrait en optant pour l'état morcelé et proscrivant l'Association, qui opère les économies de toute espèce : épargne de contrainte, de stagnation, de santé, de temps, d'ennui, de main-d'œuvre, de machines, de démarches, d'incertitude, de fourberies, de préservatifs, de déperdition et de duplicité d'action.

» Telles sont, en abrégé, les lumières que nous eussions acquises en mécanique sociale, si nous avions, selon le précepte de Condillac, essayé d'oublier un instant nos préjugés scientifiques, d'en faire abstraction spéculative, *et de reprendre les idées à leur origine.*

» Or, cette origine des idées sociales ne peut se trouver qu'en Dieu, qui long-temps avant la création des hommes, a dû poser la valeur des deux mécanismes sociaux, le morcelé et le sociétaire, et qui, ayant nécessairement opté pour le sociétaire, a dû nous donner des passions faites pour ce régime : aussi voyons-nous qu'elles sont incompatibles avec l'état civilisé.

» On ne doit donc pas s'étonner si nos passions, cupidité, gourmandise, inconstance, etc., nuisibles dans l'état actuel, trouvent un emploi utile dans le régime sociétaire, et si l'éducation harmonienne spécule, chez l'enfant comme chez le père, sur le plein essor de ces passions, nuisibles dans l'état morcelé, parce qu'elles sont créées pour le service du sociétaire.

» . . . .

» Notre système de subdivision par couples réduit au minimum les moyens de mécanique, d'économie, de richesse et de vertu. Les familles formant à-peu-près autant de ménages qu'il y a d'enfans, sont tout à point l'élément de l'extrême discorde, et l'antipode de l'Association et de la richesse : dès-lors, choisir l'état de famille pour pivot du système social, c'est travailler positivement à organiser la désunion et la pauvreté.

» Je viens de prouver qu'on ne peut pas supposer Dieu complice de cette impéritie philosophique ; comme on n'en peut douter, il a opté pour le mode opposé, pour l'Association ; il en résulte :

1°. Que les passions dont il est créateur, doivent toutes être adaptées aux convenances de l'Association, et toutes incompatibles avec l'état morcelé et civilisé ;

2°. Que les mêmes passions doivent produire dans l'état morcelé ou civilisé, les effets opposés aux vues de Dieu, à la justice, la vérité, l'économie et l'unité ;

2°. Qu'on doit attendre des passions développées en mode sociétaire, autant de bienfaits qu'elles engendrent de fléaux dans l'état morcelé.

» Telles sont les conclusions où on serait arrivé depuis longtemps, si on eût voulu, selon l'avis des philosophes, ***reprendre les idées sociales à leur origine,*** remonter à leur vraie source, à l'option de Dieu sur les deux mécanismes sociaux. »

§. IV.

> C'est exciter la défiance des lecteurs, que de leur annoncer des richesses trop immenses pour leurs modiques désirs : cependant il faut dans les aperçus de cette Association exposer tout ce qui peut exciter l'intérêt.
>
> CH. FOURIER.

« La RICHESSE de l'ordre combiné, » disions-nous, au premier volume, après comparaison des dispositions matérielles de l'Association et du Morcellement, « la RICHESSE de l'ordre combiné est un résultat sur lequel nous pouvons solidement piloter nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté, c'est un fait. »

Ce fait est maintenant démontré avec redoublement de preuves en matériel et passionnel; ces preuves se composent entre elles et *ne s'ajoutent* pas, mais se *multiplient* les unes par les autres. Quoique nous soyons loin encore d'avoir visité

toutes les sources de splendeur de l'ordre sociétaire, il convient de grouper ici et de passer en revue les principales forces productives dont nous avons déjà pu tenir compte, et de faire voir la loi de leur multiplication puissancielle. Un chapitre du *Traité de l'Association* va nous en fournir le moyen (1).

De l'Économisme composé et puissanciel.

VICES DU SIMPLISME EN ÉCONOMIE.

« . . . .

» Accusons d'abord le génie moderne sur la manie des améliorations simples qui se contrecarrent et se neutralisent. Tel canton, aidé d'une société d'agronomes, a légèrement perfectionné une branche de culture : on chante victoire, et sur quoi? Sur ce que le bien a fait un pas, tandis que le mal en a fait dix, par la dévastation des forêts et l'empirisme des climatures. Les modernes se défieraient de pareilles illusions, si la science les eût habitués à calculer sur l'ensemble des biens désirables, spéculer sur le tout combiné avec les parties; enfin, s'élever du mode simple au composé intégral.

» Observons ce vice de ***simplisme*** dans l'ensemble des voies

(1) Voyez, Traité de l'Association domestique agricole, t. 1, page 462. Lisez aussi, sur cette thèse, dans le même volume, les chapitres : *Bénéfices détaillés de la gestion unitaire : greniers, caves, comestibles, fruits, transports*, page 348; — *Distinction des bénéfices en génériques et puissanciels*, page 359; — *Énormité des bénéfices relatifs : trentuple, centuple, milluple, infinitésimal*, page 367; — et le *Post-ambule*, page 492 du même volume.

et moyens d'enrichissement; puis nous descendrons du tout à la partie, à la source, qui est la journée de travail.

» Il est deux principes constituans du luxe ou richesse :

» L'interne ou santé proportionnelle aux âges;

» L'externe ou fortune proportionnelle aux classes.

» La fortune nous assure les jouissances du luxe conditionnellement, et sauf la santé ou luxe interne, essor complet des facultés sensuelles.

» L'économisme composé doit spéculer sur le concours des deux luxes; il tombe dans le mode simple, s'il organise un régime où les deux luxes ne marchent pas de concert, ne se prêtent pas un appui réciproque.

» Le contraire a lieu en Civilisation : l'on y observe que la classe opulente a moins de vigueur que le campagnard, qui, peu rétribué en richesse externe dite fortune, obtient davantage en richesse interne ou santé : on ne voit guère la goutte s'installer dans les cabanes; on la voit fréquemment sous les lambris dorés.

» L'ordre civilisé établit de fait un conflit des deux luxes, une scission entre eux, car le *luxe interne,* ou santé proportionnelle aux âges, est en raison divergente du *luxe externe,* ou fortune proportionnelle aux classes. Le riche est moins robuste que le pauvre; ce qui est en mécanique la plus monstrueuse duplicité d'action. Les deux luxes doivent, selon l'unité, être convergens; chacun des deux doit soutenir l'autre et conduire à l'autre. Quoi de plus vicieux qu'un assemblage de deux élémens qui se contrecarrent! c'est l'image de ces mauvais ménages où chacun des deux époux ruine à l'envi la maison.

» Telle est parmi nous la marche des deux luxes, toujours en conflit : l'externe ou richesse entraîne à des excès qui altèrent la santé, ou luxe interne; et de même le luxe interne ou vigueur entraîne à des abus de plaisir qui compromettent la fortune. Tous deux se détruisent l'un par l'autre : comment nos beaux esprits osent-ils parler d'unité d'action et d'économie des ressorts, quand la duplicité règne dans le jeu des ressorts primordiaux ? Peuvent-ils nier qu'il y ait jeu discordant ou simple dans ce mécanisme,

où l'on s'éloigne de ***la richesse*** dans les fonctions qui donnent la santé, et où l'on s'éloigne de ***la santé*** dans les plaisirs que procure la richesse? Peuvent-ils nier que le bonheur et la sagesse consisteraient dans un ordre de choses qui combinerait richesse et santé, conduirait à l'une et à l'autre simultanément? Telle est la propriété du régime sociétaire.

» Un préjugé nous a abusé sur le désordre actuel, ou conflit des deux luxes : on a pensé que la Providence avait voulu partager ses faveurs, donner au pâtre et au Sauvage la vigueur en indemnité de leurs privations. Ce sophisme présente une idée de balance équitable; il n'est pas moins erroné : ce n'est pas ainsi que Dieu spécule sur la justice; nous verrons, à l'article du ***malheur bi-composé,*** qu'il ne veut rien de simple dans la destinée de l'homme, et qu'il ne place pas l'équilibre dans une divergence, mais dans une convergence d'élémens contrastés.

» Tel est l'effet des Séries passionnelles. . . . .
. . . .

» Précisons bien ce tort radical de nos équilibristes sociaux, tout aheurtés à spéculer en simple; savoir :

» Les politiques, sur la richesse, en négligeant la santé :

» Les moralistes, sur la santé, en négligeant la richesse.

» Tout étant composé dans la destination humaine, si la masse n'arrive pas aux deux luxes combinément, elle tombera dans les deux pauvretés cumulativement. C'est ce qui a lieu dans l'état actuel, où l'on voit une chute,

» Des GRANDS en pauvreté relative,
en débilité comparative et réelle :
» Des PETITS en pauvreté réelle,
en débilité relative et obligée (1).

(1) Elle est obligée, en ce que le besoin de travailler les force à faire le sacrifice de leur santé dans des fonctions mal-saines, des ateliers insalubres, des exercices outrés qui usent de bonne heure les tempéramens, exposent le peuple aux fièvres et épidémies, sans moyens de traitement. Il est donc en débilité *relative*

» Tels sont les résultats constans de l'état morcelé. Peu importe que les théories prétendent nous conduire au luxe composé, ou luxe ***interne et externe,*** quand il est notoire que le Civilisé est moins robuste que le Sauvage, et le citadin moins que le villageois; qu'enfin l'ordre civilisé fait diverger les deux luxes, au lieu de les faire converger, marcher de front.

» Voilà l'erreur définie en sens général : j'ai analysé jeu simple et conflit dans la tendance aux deux luxes; attaquons maintenant le simplisme sur quelque errement spécial; descendons du tout à la partie, à la ***journée de travail.*** Nous allons distinguer sa valeur en degrés multiples, et arguer de ce calcul contre l'économisme civilisé, qui ne spécule que sur la journée simple ou industrie apathique et réduite au plus bas degré de produit, à la moindre activité possible.

» Comment travaillent nos athlètes salariés? Ils ne cherchent qu'à esquiver la tâche. Ils baguenaudent si le maître s'éloigne : l'ouvrage est double si le maître surveille sans relâche.

» Un ingénieur me disait d'un travail : « cela n'avance pas du tout; il y a 40 pionniers.—Cependant, répondis-je, 40 hommes

et obligée; et rien n'est plus faux que ces visions d'équilibre qui placent la santé chez le peuple, en dédommagement des richesses. Il a les germes de santé; mais il est forcé à s'en priver lui-même, et se précipiter par misère dans les maladies, courir à la mort pour échapper à la famine.

L'esprit civilisé, tout sophistique, aime à se repaître de compensations illusoires comme celles que je viens de réfuter. La vérité est que l'homme étant un être de destin bi-composé, doit arriver ou au bonheur bi-composé dans l'état de choses voulu par Dieu, ou au malheur bi-composé sous les lois des hommes. C'est ainsi qu'on doit envisager la justice divine sociale : elle est franche quant aux voies et moyens; invariable dans sa marche composée; pleine en bienfaits comme en fléaux; témoin la peste bi-composée ou quadruple dont nous sommes frappés aujourd'hui; enfin, elle est tout-à-fait incompatible avec les escobarderies de contre-poids et de compensation que le sophisme veut lui prêter.

robustes.—Bah! 40 pionniers font de l'ouvrage comme 5 hommes; ils travaillent par punition, sans gratification; ils en font le moins qu'ils peuvent. » Même raisonnement va s'appliquer au parallèle de Civilisation et d'Association. Nous allons voir que 40 Civilisés de la classe des maîtres, des bons ouvriers, font de l'ouvrage comme 5 Harmoniens; différence d'un à huit.

» Analysons les incidens qui diminuent le produit de la journée d'un salarié: estimons la valeur des ralentissemens actuels, et des stimulans à mettre en jeu par l'Association.

1re. PUISSANCE.

L'Esprit de Propriété aidé de la Vérité.

» L'esprit de propriété est le plus fort levier qu'on connaisse pour électriser les Civilisés: on peut, sans exagération, estimer au double produit le travail du propriétaire, comparé au travail servile ou salarié. On en voit chaque jour les preuves de fait: des ouvriers d'une lenteur et d'une maladresse choquante lorsqu'ils étaient à gages, deviennent des phénomènes de diligence dès qu'ils opèrent pour leur compte.

» On devait donc, pour premier problème d'économie politique, s'étudier à transformer tous les salariés en propriétaires co-intéressés ou associés. C'eût été doubler la valeur des journées à gages, et par suite les avantages d'accélération.

» Mais les salariés ne composent que les trois quarts de la population industrieuse (compte général établi sur les pays d'esclavage et de liberté). Comment élever l'autre quart des journées, celles des maîtres, au double produit?

» Omettant ici les petits moyens, comme exemption de surveillance, retour des maîtres et commis aux travaux qu'ils inspectaient, je me fixe au levier le plus puissant, celui de la vérité qui règne en Association. Il suffirait, en agriculture et manufacture, de la garantie de vérité et fidélité des agens, pour que les chefs entreprissent une infinité de travaux auxquels ils n'osent pas même songer aujourd'hui. J'ai remarqué, en parlant des ver-

gers, qu'on planterait vingt fois plus d'arbres à fruit, si on avait la garantie de n'être ni trompé sur la qualité du plant, ni volé du fruit, obligé de le cueillir en masse et avant maturité; si on avait de plus la garantie de capitaux à prix non usuraire, comme on l'aura en Harmonie, après la chute de l'agiotage.

» Ces deux ressorts, propriété et vérité, fournissent déjà plus de moyens qu'il n'en est besoin pour élever la masse des journées de travail à double valeur; et dans cette hypothèse, une province d'un million d'habitans fournira le produit que peut donner aujourd'hui celle peuplée de deux millions.

2e. PUISSANCE.

L'Extension de la Mécanique matérielle et sociétaire.

» J'en ai cité en menus détails, des produits décuples, vingtuples, et même centuples en quelques branches. En y ajoutant le bénéfice des unités générales et du commerce véridique (avantages dont on se convaincra au 2e. tome), on est fondé à doubler en masse l'estimation précédente, et l'élever de deux à quatre. Dans ce cas, le million d'hommes en vaudra quatre, ou bien la journée de travail estimée aujourd'hui un écu, vaudra quatre écus.

» Donnons un exemple partiel, tiré de l'irrigation, branche de mécanique matérielle. Son seul produit peut doubler, en moyen terme, les récoltes de tant de pays chauds, Espagne, Levant, etc., tout-à-fait privés de moisson lorsque les pluies viennent à manquer. Tant d'autres n'ont que demi ou quart de récolte, faute d'arrosage, et ne cultivent pas les objets que la garantie d'eau leur permettrait d'introduire dans les pentes ou les plaines, si le travail des hauts bassins et des rigoles de pentes était généralement entrepris.

» Cependant l'irrigation générale de pentes et plaines, travail de si grand prix, ne serait qu'un des mille prodiges de l'Association : quelle source de bénéfices!

3e. PUISSANCE.

L'Enthousiasme Sériaire, Fougue de la Composite.

» Un travail réfléchi donne à peine, malgré son activité, moitié de ce que produit le travail passionné, d'où naissent la dextérité, la fougue industrielle, et les prodiges incroyables pour ceux mêmes qui les ont opérés. Ce levier suffit à lui seul pour élever au double un bénéfice déjà copieux par une bonne gestion. Ainsi la journée de travail dont le produit se trouvait ***quadruplé*** selon les chances de 1re. et 2e. puissance, parviendra au degré ***octuple*** par enthousiasme composé, levier de 3e. puissance : il est attribut permanent des Séries pass., qui se jouent des obstacles : elles élèvent l'habileté, l'activité, à une perfection qui ne peut naître que des passions nobles, dont on ne trouve aucun germe dans les vils ressorts d'intérêt qui stimulent un maître en Civilisation.

4e. PUISSANCE.

Le Retour des Improductifs au Travail.

» Quel est aujourd'hui le nombre des travailleurs ***actifs et positifs?*** Il ne s'élève qu'au tiers de la population. J'ai prouvé (1re. notice, 2e. p.), qu'un ouvrier utile en apparence, ne fait souvent qu'un travail ***négatif,*** comme le mur de clôture, qui n'est pas produit réel et positif.

» Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie, on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires ***nuls*** ou ***négatifs,*** les DEUX TIERS de la population; savoir :

Tableau des Improductifs en Civilisation.

Division antérieure.	Division intérieure.	Division postérieure.
1. Femmes.	4. Armées.	9. Chômage.
2. Enfans.	5. Fiscaux.	10. Sophistes.
3. Valets.	6. Manufactures.	11. Oisifs.
	7. Commerce.	12. Scissionnaires.
	8. Transport.	

⋈ Y Agens de destruction positive.
X Agens de création négative.

Division antérieure. LES PARASITES DOMESTIQUES.

1°. Les trois quarts des FEMMES de la ville et moitié de celles de la campagne, par absorption aux travaux de ménage et à la complication domestique. Aussi leur journée n'est-elle estimée, en économisme, que le quint de celle de l'homme.

2°. Les trois quarts des ENFANS, pleinement inutiles dans les villes et peu utiles dans les campagnes, vu leur maladresse et leur malfaisance (1).

(1) » J'observais un jour 5 enfans employés à garder 4 vaches; (plus de bergers que de bêtes). Que faisaient-ils? Ils mettaient leurs vaches dans des blés verts et en épi. J'avertis le premier de faire retirer la vache placée devant lui. Il me répondit: « Ce n'est pas la mienne. » Je fis même injonction au suivant, et j'en obtins pareille réponse. A les entendre, les 4 vaches n'étaient à aucun des 5 bergers. Je me retirai en haussant les épaules sur nos perfectibilités économiques.

» On prétend que les enfans de village travaillent beaucoup: rien n'est plus faux. On en jugera par le tableau des emplois de l'enfance dans l'état sociétaire, où son service est d'un produit supérieur à celui que donnent les pères en Civilisation, quoiqu'elle se borne à s'emparer des fonctions faciles qu'exercent aujourd'hui les pères; fonctions qui, une fois envahies par les femmes et les enfans, laissent d'autant plus de marge aux travaux de force, comme irrigation et autres, dévolus aux athlètes masculins, qu'absorbent aujourd'hui la complication domestique et la répartition confuse des agens.

3°. Les trois quarts des DOMESTIQUES de ménage, non cultivateurs, dont le travail n'est qu'effet de complication, surtout en cuisine, et la moitié des valets d'écurie, qui n'étant nécessaires que par suite du Morcellement industriel, deviennent superflus en Association.

» Ces trois classes composant le ménage, forment une division à part dans la série des parasites. Elles cesseront d'y figurer dans l'état sociétaire, où la répartition judicieuse, l'emploi opportun des sexes et des services, réduiront au quart ou au quint le nombre de bras qu'emploie aujourd'hui l'immense complication des ménages morcelés ou familles incohérentes.

Division intérieure. LES PARASITES SOCIAUX.

4°. Les ARMÉES de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, disposent ladite jeunesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

» L'attirail d'hommes et de machines qu'on appelle armée, est employé à ne rien produire, en attendant qu'on l'emploie à détruire. Cette 2°. fonction sera relatée plus loin. Nous n'envisageons ici l'armée que sous le rapport de stagnation.

5°. Les légions de RÉGIE. On voit la seule douane absorber en France 24,000 hommes : ajoutons-y les droits-réunis et autres armées de commis, gardes champêtres, gardes-chasse, espions, etc., enfin toutes administrations complicatives, comme celles de finance et autres, qui seront inutiles dans un ordre où chaque Phalange paiera tous les impôts à jour fixe et sur simple avis du ministre.

6°. La franche moitié des MANUFACTURIERS réputés utiles, mais qui sont improductifs *relativement*, par la mauvaise qualité des objets fabriqués; objets qui, dans l'hypothèse d'excellence générale, réduiraient l'usé et la fabrication à moitié de la déperdition actuelle, et souvent aux 3/4 dans les travaux entrepris pour le Gouvernement, que chacun s'accorde à duper.

7°. Les 9/10mes des MARCHANDS et agens commerciaux, puisque le commerce véridique ou méthode sociétaire effectue ce genre de service avec le 10°. des agens qu'y emploie la complication actuelle. (Ce nouveau mode commercial est une des belles branches de l'Association, et je regrette de ne pouvoir en donner connaissance dans ces deux premiers tomes, qu'il est force de consacrer aux instructions préliminaires et aux dispositions domestiques.)

8°. Les deux tiers des agens du TRANSPORT de terre et de mer, qui sont mal-à-propos compris dans la classe du commerce, et qui, au vice de transport compliqué, joignent celui de transport aventureux, notamment sur mer, où leur impéritie et leur imprudence décuplent les naufrages.

» Plaçons dans cette catégorie la *contrebande*, qui souvent aboutit à décupler la somme des mouvemens et agens qu'emploierait le transport direct. On a vu des étoffes, pour aller de Douvres à Calais, passer par Hambourg, Francfort, Bâle et Paris; faire 500 lieues pour 7, le tout pour l'équilibre du commerce et de la perfectibilité.

Division postérieure. LES PARASITES ACCESSOIRES.

9°. Les CHÔMEURS légaux, accidentels et secrets, les gens inertes, soit par manque d'ouvrage, soit par récréation. Ils la refuseraient dans le cas de travail attrayant; ils la poussent au contraire au double des concessions légales, chômant *Saint Lundi*, le plus ruineux de tous les saints, car il est festoyé 52 journées par an, dans les villes de fabrique.

» Ajoutons les fêtes de corporation, de révolution, de carnaval, de patronage, de mariage, et tant d'autres qu'on ne voudra plus chômer dans un ordre où les réunions industrielles seront plus agréables que les festins et bals des Civilisés.

» Dans le chômage, il faut porter en compte la station accidentelle. Si le maître s'éloigne, les ouvriers s'arrêtent : s'ils voient passer un homme ou un chat, les voilà tous en émoi, maîtres et valets, s'appuyant sur la bêche et regardant pour se délasser :

40 fois, 50 fois par jour ils perdent ainsi cinq minutes. Leur semaine ressort à peine à quatre journées pleines. Que de chômage, sans l'Attraction industrielle!

10°. Les SOPHISTES, et d'abord les controversistes; ceux qui les lisent et s'entremettent à leur instigation en affaires de parti, en cabales improductives. Il faut ajouter au travail de controverse qui embrouille chaque sujet, les commotions politiques et distractions industrielles dont il est la source.

» Le tableau des controversistes et sophistes s'étendrait bien plus loin qu'on ne pense, à ne parler que de la jurisprudence qui semble un sophisme excusable; supposons que l'ordre sociétaire n'engendre pas le 20°. des contestations actuelles, et que, pour terminer ce peu de différends, il ait des moyens aussi expéditifs que les nôtres sont complicatifs; il en résulte que les 19/20mes. du barreau sont parasites, ainsi que les plaideurs, les témoins, les voyages, etc., etc. Combien d'autres parasites en sophisme, à commencer par les économistes, qui déclament contre le corps des parasites dont ils portent la bannière.

11°. Les OISIFS, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire. Joignons-y leurs valets et toute la classe qui les sert. On est improductif en servant des improductifs, comme les solliciteurs dont on a compté jusqu'à 60,000 dans la seule ville de Paris. Colloquons ici tout le monde électoral.

» Les prisonniers sont une classe d'oisiveté forcée; les malades encore mieux. On ne verra pas, chez les Harmoniens natifs, le dixième des malades qu'on voit en civilisation. Ainsi, quoique la maladie soit un vice inévitable, il est susceptible de correction et de réduction énormes. Sur dix malades il y en a neuf enlevés mal-à-propos au travail, par effet du régime civilisé; neuf qui dans l'état sociétaire seraient bien portans, n'en déplaise aux médecins.

12°. Les SCISSIONNAIRES, gens en rébellion ouverte contre l'industrie, les lois, les mœurs et usages. Tels sont les loteries et les maisons de jeux, vrais poisons sociaux, les chevaliers d'industrie, les femmes publiques, les gens sans aveu, les mendians,

les filous, les brigands et autres scissionnaires, dont le nombre tend moins que jamais à décroître, et dont la répression oblige à entretenir une gendarmerie et des fonctionnaires également improductifs.

⋈ CLASSES PIVOTALES.

Y *Directe*. Les agens de DESTRUCTION POSITIVE; ceux qui organisent la famine et la peste, ou concourent à la guerre. L'ordre civilisé accorde sa haute protection aux agens de famine et de peste; il chérit les agioteurs et les Turcs; il encourage toute espèce d'invention qui peut étendre les ravages de la guerre, fusées *Congrève*, canons *Lamberti*, etc.

(*Nota*. Les militaires, dans ce tableau, figurent en double ligne; ici comme faisant la guerre, opérant la destruction, et au n°. 4, comme bornés à la stagnation, au rôle improductif. Ce n'est pas double citation, mais différence de rôle, double caractère qui exige deux articles distincts.)

⅄ *Inverse*. Les agens de CRÉATION NÉGATIVE. J'ai déjà prouvé qu'ils sont excessivement nombreux; que la plupart des travaux, tels que murs de clôture, sont relativement improductifs: d'autres sont illusoires, par mal-entendu et maladresse, comme édifices qui s'écroulent, ponts et chemins qu'il faut déplacer et refaire. D'autres sont un ravage indirect: cent ouvriers paraissent faire un travail utile en abattant une forêt; ils préparent la ruine du pays, et lui sont plus funestes que les ravages de guerre, qui se réparent. D'autres sont fléaux de contre-coup, prônés par l'économisme, comme l'invention d'une mode, qui réduira à la mendicité vingt mille ouvriers, dont la stagnation sera une source de désordres.

» En spéculant sur le retour au travail de toutes ces classes d'improductifs que l'Association utiliserait d'emblée, nous pourrons encore tripler le produit. Il était *octuple* en 3°. puissance; il devient ici *vingt-quadruple*, car ces masses d'improductifs comprennent au moins les deux tiers de la civilisation; et peut-être estimé-je trop bas: il est certain que la seule chance d'em-

ploi *opportun* des trois sexes en industrie domestique, doublerait la masse de travail : or, leur emploi *inopportun* ne comprend que les trois articles de division antérieure, 1, 2, 3. Si le produit présumé de ces trois classes doit doubler la masse du revenu industriel, on peut bien le tripler pour les onze autres.

» Nous ne sommes pas au terme de ces accroissemens puissanciels : j'en citerai encore des moyens très-efficaces : comme

5e PUISSANCE.

» Le rapide accroissement de la SANTÉ et de la force, tant des hommes que des animaux et végétaux. Pour en juger, il faut attendre le traité d'éducation intégrale, où je prouverai que la force d'un Harmonien doit égaler celle de trois Civilisés, et que cent jeunes femmes harmoniennes prises au hasard, seront de force à terrasser cent grenadiers civilisés. L'amélioration des animaux sera la même. Un ressort si puissant autorise bien à doubler l'estimation du produit sociétaire futur ; mais il faudrait donc élever l'accroissement présomptif de 24 à 48 ! Ici les données de richesse deviennent choquantes ; négligeons l'évaluation.

6e PUISSANCE.

» La restauration des CLIMATURES indiquée à la note A, Introd. Cette nouvelle température devant garantir trois récoltes, sur les points qui en obtiennent difficilement une, et faciliter le parcours du globe par la cessation des ouragans, ce serait un nouveau sujet de doubler encore la somme du produit à espérer. »

Viennent ensuite la SEPTIÈME PUISSANCE, ou voie de *transition*, dont on ne peut pas donner ici les détails, qui tiennent à des considérations cosmogoniques, et enfin les PUISSANCES PIVOTALES, « qui auront, » dit Fourier, « plus d'influence en ac-

croissement de richesse, que toutes celles précédemment citées. » Il ajoute :

« J'en ai suffisamment décrit pour assouvir les esprits les plus insatiables, et démontrer un vice inaperçu dans les plans de nos économistes : en se bornant à spéculer sur le degré simple, ou état brut de l'industrie, ils se sont privés d'un précieux véhicule scientifique, de la curiosité ou manie d'exploration. S'ils s'étaient exercés sur les calculs d'amélioration puissancielle qu'on vient de lire, ils auraient fini par soupçonner la possibilité de succès, et proposer la recherche de l'ordre sociétaire, unique voie pour ramener à l'industrie tant de légions improductives.

» Quant aux lecteurs que révolterait ce tableau de richesses futures, il est pour eux un moyen de s'y familiariser ; c'est de se rallier à l'esprit religieux, et reconnaître que notre globe a été dupe de sa prévention pour le régime civilisé et barbare ; les sophistes nous ont abusés 5000 ans, en nous disant, au sujet du bonheur, de la justice, de la vérité, de l'unité, de la richesse, « tant de perfection n'est pas faite pour les hommes : » l'esprit religieux nous ramenera à des opinions plus sensées, à l'espérance en Dieu, et à la conclusion : « que si cet ordre sociétaire, ce » nouveau monde social, peut assurer à l'humanité tant de bon» heur, il est impossible que la Divinité qui a entrevu cet océan » de richesse et de vertu dans l'Association, n'ait pas avisé aux » moyens de nous y conduire. »

» A défaut, il y aurait impéritie et vexation dans le système de la Providence ; les Attractions seraient sans rapport avec les Destinées. Comment supposer pareille inconséquence chez le suprême économe, qui a si justement réparti toutes les impulsions, que nul animal n'ambitionne de s'élever à un autre bonheur que le sien. Si l'homme seul désire davantage, c'est qu'il n'est point fait pour les misères civilisées, point arrivé au sort que Dieu lui réserve.

» Mais quelle étourderie à nos économistes de ne pas s'apercevoir qu'il y a sur la population civilisée, trois quarts d'impro-

ductifs, et que si on veut atteindre à la véritable économie, au triplement et quadruplement de produit, il faut s'élever à un mécanisme social différent. Ce ne peut être que le sociétaire ou combiné, puisque le monde industriel ne peut opter qu'entre deux ordres, la combinaison sociétaire, et l'incohérence ou morcellement actuel. »

§. V.

L'âge d'or est devant nous.
SAINT-SIMON.

Quelque abondantes que soient les sources de richesses que nous venons de récapituler, nous n'avons envisagé pourtant qu'une des faces de la question, et nous serions encore bien au-dessous de compte, si nous estimions par cela seul le bien-être dont jouissent les Harmoniens. Ce que nous venons de voir, en effet, ce sont les avantages de la *production sociétaire*, les accroissemens puissanciels de la richesse *effective;* il faudrait maintenant, pour se rendre compte du bien-être qui en résultera, examiner les avantages de la *consommation sociétaire*, les accroissemens puissanciels de la richesse *relative*. Selon notre habitude, recourons aux exemples.

Si vous vouliez recevoir chez vous en pur Morcellement, journaux, revues, brochures nouvelles, livres nouveaux, vous auriez à dépenser pour cela, par an, quatre, cinq, dix mille francs, je

ne sais. Affiliez-vous en *cercle*, en *casino*, abonnez-vous au cabinet de lecture, et vous avez à votre disposition, pour un modique abonnement, des jouissances qui vous auraient coûté, isolément, des sommes énormes.

Calculez ce qu'un homme aurait à dépenser pour soutenir un train de maison qui lui permît, chez lui, à chaque repas, de se donner choix, comme au restaurant, sur quelques centaines de mets différenciés en espèces et variétés.

Nos spectacles sont des plaisirs en mode *sociétaire*. En bon Morcellement, il faudrait que celui qui veut jouir du spectacle, fît jouer chez soi, pour sa femme et ses enfans, qu'il entretînt une troupe d'acteurs à ses frais, et eût chez soi son théâtre, comme il a sa cuisine, sa salle à manger, sa cave, son écurie et son grenier. — Le spectacle en maison particulière vous semble absurde? Eh! nos coutumes domestiques et AUTRES paraîtront bien autrement absurdes, je le jure, aux yeux des Harmoniens.

Maintenant que j'ai expliqué sur quelques embryons d'esprit sociétaire, que nous possédons aujourd'hui, le principe de la multiplication du bien-être, par la jouissance en *participation so-*

ciétaire, calculez, si vous le pouvez, les développemens de ce principe au sein des Phalanstères. Voyons quelques détails :

« TRANSPORT. Il en coûte, à Paris, 6000 fr. par an à tout ménage qui veut rouler carrosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra, en Harmonie, moyennant 600 fr. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés, même de gala, et aux chevaux de selle.

» Cette richesse, décuple quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues, de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire avec raison que la valetaille est le fléau des grands.

» En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres, où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses, puis aux embarras de la campagne parisienne, où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux, par les mauvaises routes et les pavés fatigans, bordés de 2 haies de fange dégoûtante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur ; cloaques de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

» Le contraire a lieu en Association, où l'on ménage au transport des chemins à variantes, ayant trottoirs à charriots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e. branche de transport, comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au

moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

» Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes, dans tout l'intérieur des logemens, étables, magasins et ateliers; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé, où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des Harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacemens sont presque toujours gênans, souvent dangereux, même pour un roi; car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé; il faut, pour monter en carrosse, qu'il reçoive la neige et la bise : on voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal : un particulier, dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

Nouveau Monde, page 318.

» On a vu que, dès la fondation de l'Harmonie, tel qui aujourd'hui n'a qu'une cabane ou un grabat dans les greniers des villes, jouira de 800,000 palais (Phalanstères, manoirs de Phalanges), beaucoup plus agréables que les palais de Paris et de Rome, où l'on ne peut pas trouver le quart des agrémens que réunira un Phalanstère, entre autres celui des communications couvertes et tempérées.

» Ce même homme qui aujourd'hui est obligé de porter ses sabots à la main, de peur de les user (coutume des paysans de la belle France), aura sur toutes les routes du globe l'admission

gratuite dans les voitures de *minimum*, qui seront de bonnes diligences, bien suspendues; puis le *minimum* de table, car les Harmoniens exercent partout l'hospitalité, comme on l'exerçait à la Grande-Chartreuse, où un voyageur pouvait s'installer pendant trois jours, bien reçu, bien nourri, bien logé, mais sans fourniture de vêtemens, ni de voitures, qu'il trouvera en Harmonie partout où il en demandera.

» Sous ce rapport, la richesse d'un tel homme s'élevera bien au-delà du milluple, comparativement à l'état civilisé. Les rois mêmes pourront se dire mille fois plus riches; car, à quelques journées de leurs états, n'allassent-ils que de France en Barbarie, ils ne trouveront ni gîte, ni subsistance; encore moins des divertissemens *composés*, c'est-à-dire plaisirs des sens et de l'âme, essor combiné des passions sensitives et affectives.

» Un monarque est donc pauvre sous le rapport des logemens, si, voulant voyager en Asie, en Afrique, il n'y trouve pas un abri, n'y rencontre que famine, voleurs, assassins, vermine, intempérie, et n'est pas même admis dans divers états, comme Chine ou Japon, où son goût pour les voyages l'aurait attiré. Que lui serviront, dans ce cas, les châteaux qu'il possède autour de Paris ou Londres, châteaux souvent fort ennuyeux pour lui et sa cour? J'ai cité madame de Maintenon, qui de son propre aveu mourait d'ennui; il paraît que Louis XV était de même avis, et désertait volontiers ses palais pour le Parc aux Cerfs (1) et la petite maison.

(1) Le monarque voyageant dans l'Harmonie, aurait trouvé beaucoup mieux dans les 800,000 palais du globe, ainsi qu'on le verra au traité du sympathisme occasionnel, sorte de plaisir que ne peuvent pas se procurer les monarques civilisés, même dans leur Parc aux Cerfs, qui n'est après tout qu'un sérail, une réunion de plaisir simple et de lien matériel. Ces sortes de jouissances, le sympathisme occasionnel et autres, ne s'établiront pas dans la 1re. génération d'Harmonie; tout ira par degrés.

Traité de l'Association, tome 1, page 370.

» Quant au salarié qui, au lieu de palais, n'a pas même un grabat, comme les Lazarons de Naples, réduits à coucher dans la rue, s'il acquiert l'avantage de résider, faire bonne chère et se délecter dans 800,000 Phalanstères, se faire transporter gratuitement de l'un à l'autre dans d'excellentes voitures, ne sera-t-il pas sur ce point 800,000 fois plus riche qu'un seigneur civilisé, qui n'a qu'un château, où il vit souvent fort ennuyé et très-dépourvu en tous genres de plaisirs?

» La richesse RELATIVE peut donc, en Harmonie, s'élever, en quelques branches, au degré incalculable désigné sous les titres de millupie et infinitésimal : en prenant le terme moyen de ces accroissemens relatifs, combinés avec les effectifs dont traite le 1er. chapitre, et les puissanciels dont traite le 2me., on verra que je suis excessivement au-dessous de la réalité, dans mes évaluations de bénéfice général. »

On le voit, lorsque l'on entre dans le monde harmonien, le calcul à la main, pour en évaluer logiquement, arithmétiquement les richesses, pour établir l'inventaire, on est ébloui, on croit rêver. Le Civilisé nie, sourit, dit *que cela est trop beau*, et, *par suite, impossible;* puis il parle de la charte, de la république, du progrès continu, et autres denrées de sa consommation intellectuelle de tous les jours....—S'il montrait à un Sauvage une épingle, en lui disant qu'un Civilisé en fait QUARANTE-HUIT MILLE pareilles en un jour, le Sauvage aussi ne voudrait pas croire; mais j'ai déjà fait observer, à propos analogue, que le Sauvage est dans son droit, et que le Civilisé *éclairé* n'y est pas.

Quoi donc? dans un siècle qui se dit audacieux, libre penseur et franc du collier, dans un siècle très-fanfaron d'esprit fort, coiffé, drapé, — il faut dire aujourd'hui grimé — à la révolutionnaire, dans cette France qui parle tant, gesticule tant, bat des deux mains sur son tambour, et crie à étourdir le monde qu'elle est la grande nation INITIATRICE, eh bien! — c'est pourtant vrai, — il y en a à peine un, par quarantaine de mille, qui puisse et ose soutenir le regard d'une idée nouvelle, l'envisager en face! Ces penseurs libres ne peuvent penser que par masses, ces fières intelligences ne peuvent aller que par troupeaux.... Et c'est vraiment pitié encore que de voir en quels champs elles pâturent, et quelles herbes elles broutent. Pauvres libéraux, pauvres matamores, qui avez fait tant de bruit contre les vieilles idées dont vous vous prétendez affranchis, qui dansez si bravement sur les débris du vieux monde, les débris du passé, comme vous dites, vous êtes encore singulièrement esclaves de ses dogmes, après toutes vos mutineries philosophiques et démocratiques, allez!

C'est donc chose bien rare que le courage de l'intelligence? C'est donc un effort supérieur aux forces du grand nombre, que de prendre sa tête à deux mains, de poser une idée là, en face,

debout et nue, à deux pas devant soi, et d'articuler sur elle un jugement à soi, un jugement tranché? Qu'avez-vous donc à vous informer, pour la juger, pour l'accueillir et lui tendre la main, de la réception que les *autres* lui ont faite? — les autres!!!... il n'y a pour chaque homme qu'un juge, qu'une autorité; c'est celle de sa propre intelligence. — Je parle de l'homme qui pense.

Esprits indécis et flottans, races moutonnières, jusques à quand prendrez-vous pour force de tête, votre scepticisme qui n'est qu'une débilité? Quand saurez-vous soutenir le regard d'une idée? Quand cesserez-vous de voir dans les réalités des fantômes, comme les enfans qui ont peur la nuit, et comme eux, pour ne pas voir, de fermer vos paupières? *Gens éclairés*, qui ne tarissez pas sur la routine des paysans qui labourent vos terres, comprenez donc, enfin, que si la routine matérielle leur clôt les yeux, la routine intellectuelle vous clôt, à vous, l'œil de l'âme, l'intelligence.

Ce n'est pas l'intelligence qui fait défaut, c'est le courage, un courage qui vient du cœur. Oh! ceux qui ont bon désir pour l'humanité, leur âme s'ouvre à l'espérance, et se fortifie du bon vouloir; et le bon vouloir sait bien faire passage à

l'intelligence. Debout donc les intelligences et les volontés! debout, debout! *sursùm corda!* l'étoile de la destinée brille sur nos têtes.... Courage, frères, et hors du désert! dressons nos fronts et regardons le ciel; courage! la nuée lumineuse marche devant nous!

HARMONIE.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Equilibre approximatif. Phénomènes d'Harmonie obscure, manifestés en Civilisation.

> Le lecteur civilisé doit être traité comme un homme opéré de la cataracte, et que l'on n'expose que peu à peu à la lumière du soleil.
> Ch. Fourier.

> Laissez venir ces enfans près de moi.
> Jésus-Christ.

A la rigueur, nous aurions pu étendre sur les équilibres précédens, le titre d'*équilibres sociaux*, car c'est une fière influence de la forme sériaire sur la sociabilité, que de remplacer la maladie, l'infirmité, la mort, par la santé, la force et la

vie ; l'abrutissement, la dégradation intellectuelle et morale, par l'harmonieux et brillant développement de l'âme et de l'intelligence ; et la misère, le dénuement, la faim, par les grands flots de la richesse sociale répandus abondans sur le monde, comme des eaux vives et lustrales, effaçant les vieilles souillures dans le baptême du bonheur universel. — Pourtant le lecteur va comprendre bientôt la spécialité transcendante des influences que nous allons indiquer.

En ce siècle méticuleux, où l'on refuse de croire à la logique et au calcul, quand ils amènent des résultats inaccoutumés, il convient, ici surtout, de s'appuyer sur des faits clairs, nets, indéniables, vus et sus de chacun ; — ici surtout, dis-je, car nous allons voir l'affection entre les hommes, la générosité, la loyauté, la justice, la vérité, le ralliement des classes, la fusion harmonique des partis, résultats inaccoutumés vraiment ! — Pour bien prouver en cette thèse, nous allons évoquer encore le souvenir des premiers temps de la vie, et nous remettre en mémoire cette organisation des jeux et des travaux libres, telle qu'elle se produit chez les écoliers, quand ils sont défilés des pédagogues et des réglemens. Le lecteur, maintenant qu'il connaît la forme sériaire, ne peut plus douter que l'organisation de ces jeux

n'en soit l'image approximative et confuse. C'est le régime sériaire, autant que faire se peut en pareil milieu. — Eh bien ! examinons les influences sociales de ces dispositions, et comparons-les au mode de *solité*, au mode étroit, morcelé et civilisé.

§. Ier.

INDUSTRIE MORCELÉE.

Mode de Solité. — Essors et Effets subversifs.

> C'est au dedans de lui-même que sont les plus cruels ennemis de l'homme ; ce sont ses propres passions.
>
> *Dogme des philosophies et religions subversives.*

> Deux coqs vivaient en paix : UNE poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.
>
> LA FONTAINE.

Si vingt écoliers d'une classe n'avaient de rapports entre eux qu'au sujet d'*une seule* fonction à laquelle ils seraient exclusivement et simultanément adonnés, celle de faire des *thèmes*, je suppose, les Rivalités éclateraient entre les individus sur toute l'échelle des places, de telle sorte que

Le second jalouserait le premier,

Le troisième jalouserait les deux premiers, et surtout le second;

Et ainsi jusqu'au dernier, qui jalouserait tous

les autres, d'autant plus violemment qu'ils seraient plus à sa portée.

En outre, le premier ne serait pas disposé à être l'ami du second, en qui il verrait un rival dangereux, ni du troisième, du quatrième,...

Même disposition du second à l'égard du troisième, du quatrième, du cinquième,...

Et ainsi de suite. — A partir du bas, on jalouserait en haut; à partir du haut, on craindrait en bas. Ce serait donc sur toute la ligne des vingt écoliers, une échelle de jalousies réciproques, bien graduées, et engendrant de bonnes haines.

Cette échelle double de haines ascendantes et descendantes serait renforcée en outre par une échelle descendante de mépris, car les plus forts ne manqueraient pas de faire sentir leur supériorité, et de jeter leur dédain au-dessous d'eux, sur les faibles.

Supposez que vingt autres écoliers aient formé hiérarchie sur une nouvelle branche, comme serait le *jeu de barres*, par exemple, et qu'ils n'aient entre eux de rapport qu'à propos de cet exercice seulement; pour cet exercice de corps, comme pour l'exercice d'esprit, — permettez-moi d'appeler le thème un exercice d'esprit, — vous

verriez encore les mêmes effets éclater bien vîte. A peine les supériorités constatées, l'Ambition, l'amour-propre, les Rivalités feraient éclore inévitablement des haines. Mieux les distinctions seraient faites, plus les haines seraient envenimées; et, comme nos jeunes gens ne sont pas retenus par les *convenances sociales*, elles se traduiraient en *piles* et en *coups de poing*.

Or, cette combinaison qui arme les passions les unes contre les autres, et met les individus d'autant plus âprement aux prises qu'ils sont plus près voisins... c'est précisément la combinaison civilisée.

Chacun, en effet, n'étant adonné qu'à un seul état, se trouve, plus ou moins régulièrement, par rapport à ses compétiteurs, dans la position de l'un des écoliers que nous venons de mettre en scène. — Dans l'armée, dans la magistrature, dans tous les services publics et particuliers, dans l'atelier depuis l'artiste jusqu'à l'homme de peine, chaque fonctionnaire n'ayant qu'une fonction, qu'une carrière ouverte, qu'une ligne devant soi, se trouve en disposition de repousser durement les inférieurs qui veulent le dépasser, et de marcher sur le ventre de ceux qui sont en avant. Les concurrens, comme des chars luttant de vîtesse sur une route trop étroite, se choquent, se ren-

versent... sur les pierres, dans la boue, dans le fossé, n'importe.

Cet arrangement des choses est si vicieux, si faux, qu'il faut, en vérité, que l'homme ait un bien grand fonds naturel de bonté, d'honneur, de justice et d'affectivité, pour que les hostilités ne soient pas, en pareilles circonstances, mille fois plus aigres et plus corrosives encore qu'elles ne le sont réellement. C'est, sans contredit, une curieuse chose que d'entendre les déclamations éternelles contre la nature de l'homme et les passions, lorsque l'on comprend ces données et leurs résultats. Eh! moralistes impotens du cœur et du cerveau, savans ineptes, reconnaissez donc que ce sont vos combinaisons sociales qui faussent toutes les notes du clavier de l'âme! La nature de l'homme, que vous accusez, se montre bien étrangement complaisante et souple, puisqu'elle ne brise pas chaque jour l'enveloppe de fer que vous lui forgez! — Il est vrai que vous prenez soin de la cercler, l'enveloppe.... gendarmes et bourreaux, prisons, gibets à pendre, gibets perfectionnés par la philantropie ou guillotines.... si vous n'aviez pas cet attirail *positif* pour soutenir vos dogmes et vos lois, nous verrions comment irait cette société que vous avez faite, que vous acceptez, que vous vantez si haut.

Il y a deux choses : l'homme et la forme sociale. L'homme a une organisation physique et passionnelle donnée. Elle ne peut pas changer; elle vient de Dieu ; c'est le fait de nature. Si les moralistes avaient eu à créer l'homme, je sais bien qu'il serait autrement. Ils nous auraient certainement supprimé l'Amour, l'Ambition, l'esprit de Rivalité et d'Intrigue, le besoin du Changement, le penchant au Luxe... Je ne sais en vérité pas ce qu'ils auraient laissé au cœur humain; l'amour de la Famille, je pense, et peut-être quelques flasques et solitaires accords d'Amitié. Puis ils nous auraient passionnés pour la résignation, la modération, la privation, que sais-je! toutes les ritournelles sentimentales, onctueuses ou farouches, dont le moralisme nous a obsédés dès le berceau, tous tant que nous sommes. Par malheur, Dieu qui ne réservait pas l'homme aux jouissances très-morales de la modération, qui ne le destinait pas aux privations, qui lui donnait en partage un beau globe à féconder, à gouverner, et lui préparait un avenir de richesses infinies, un océan de joies; Dieu a composé à l'homme, à la femme, à l'enfant, des goûts et des passions fort peu philosophiques. Que ces Messieurs se résignent donc, — puisque résignation ils veulent, — à prendre les penchans naturels tels qu'ils sont. Eh, que gagnent-ils à les contrarier? Jamais les immoralités et les dépravations

n'ont été plus furieuses et plus débordées qu'aux époques où les étables philosophiques et morales ont été le mieux garnies.

La forme sociale étant variable et la nature de l'homme irréductible, il est évident que c'est sur la forme sociale, et non sur la nature de l'homme, que la raison doit chercher à opérer des mutations. Il faut qu'elle trouve une forme sociale qui s'accommode à l'organisme passionnel de l'homme, et non pas qu'elle s'acharne, — comme le serpent sur la lime d'acier, — à morigéner l'homme pour le faire entrer de force dans telle ou telle forme qui ne lui va pas.

Je voudrais voir les cordonniers s'aviser un jour de nous apporter des chaussures, tiers ou quart plus petites que nos pieds, pointues, triangulaires, rondes, quelconques de forme, enfin; les tailleurs et les chapeliers nous confectionner aussi des habits et des chapeaux de dimensions étroites, bizarres, hors de toute proportion avec nos tailles, hors de tout rapport avec nos membres, et tous se mettre à nous dire :

« Messieurs, vous êtes mal-faits, très-mal-faits :
» il faut rectifier les imperfections de votre mau-
» vaise nature. Voici des chaussures, des habits,
» des chapeaux confectionnés d'après les saines

» doctrines; il faut que vos pieds entrent ici, vos » têtes, là. On fera entrer de force; allons, point » de honteuses faiblesses, surmontez la nature, » rien n'est plus noble; souffrez, résignez-vous, » rien n'est plus glorieux, rien n'atteste mieux » la dignité de l'homme... C'est le signe de la » grandeur d'âme... La vertu exige que vos chairs » et vos os entrent dans les formes que voici. » Laissez-nous donc pétrir vos chairs, couper » vos os, tailler vos muscles... O hommes sans » cœur, sans force, et sans vertu! hommes dé» pravés et corrompus, résisteriez-vous à la voix » de la raison, de la conscience, du devoir, de » l'honneur, de la religion de Dieu, des anges, » des saints... qui vous crient sans cesse, — par » nos organes, — que votre nature est mauvaise, » disgracieuse, laide, corrompue et diabolique; » qu'il est indigne que vous ne tentiez pas de ré» former cette nature; que les lois humaines vous » en puniront? Tremblez, malheureux! vous ac» cumulez sur vos têtes toutes les vengeances de » Dieu; vous allumez le feu inextinguible de sa » colère! Oh! vous serez punis par d'éternels » tourmens, contempteurs de Dieu, qui refusez » si méchamment de mutiler le corps qu'il vous » a fait, qui désobéissez à sa volonté sacrée, pro» mulguée par nous, cordonniers, chapeliers, » tailleurs... — moralistes, philosophes, législa-

» teurs, prêtres,— tous réformateurs de la nature,
» et véritables interprètes des pensées de Dieu! »

Si nos tailleurs et nos cordonniers nous parlaient ainsi aujourd'hui, nous les enverrions à Charenton et à Bicêtre. S'ils appuyaient leurs prétentions sur les *mœurs*, c'est-à-dire les habitudes, — *mores*, — sur les préjugés, les lois, les propos de nos grand'-mères et de nos nourrices, nous nous y conformerions, OUI, NOUS NOUS Y CONFORMERIONS. — Oh! non, dites-vous, la déraison humaine n'irait pas jusques-là. — Non? Eh bien, allez voir comment sont traités les pieds des femmes à la Chine....

Ces prétentions à réformer le corps humain coïncident si exactement avec celles des réformateurs de l'âme humaine, que je n'ai pas pu m'empêcher de les faire parler ensemble. Ne chantent-ils pas en chœur et à l'unisson? Quelle différence trouvez-vous entre les dogmes *insensés* des uns et des autres? Serait-il plus raisonnable de déformer, de mutiler l'âme, que de déformer et de mutiler le corps? O! raison humaine, raison pervertie et faussée, intelligence en aberration! morales absurdes, religions impies, tristes hypocondries de l'esprit humain, que de maux vous avez perpétué sur cette terre désolée! Que de douleurs vous sont dues!

Les passions, pourtant, sont si peu mauvaises en elles-mêmes, que si vous avez observé leur *jeu subversif* dans la forme particulière que nous avons examinée tout-à-l'heure, en *solité de fonctions*, dans un exemple qui, — tout court qu'il soit, — contient la formule générale des relations civilisées, vous allez voir maintenant les *mêmes passions* développer chez les *mêmes individus*, mais DANS UN MILIEU DIFFÉRENT, des effets très-heureux, très-beau, très-harmoniques. Ne résultera-t-il pas de là, en pure doctrine de bon sens, qu'on ne doit pas vouloir changer la passion, mais le *milieu* dans lequel elle est appelée à se mouvoir?

§. II.

INDUSTRIE SÉRIAIRE.

Mode de Multiplicité et d'Alternance. — Essors et Effets harmoniques.

> Les Passions que l'homme porte au-dedans de soi, sont des dons de Dieu, qu'il a reçus pour être les mobiles de son bonheur et de l'harmonie sociale.
>
> *Dogme de la science harmonique.*
>
> PREMIER ÉCOLIER.
>
> Deux coqs vivaient en paix: UNE poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.
>
> DEUXIÈME ÉCOLIER.
>
> Dis-donc, et s'il était survenu quarante poules au lieu d'une, crois-tu qu'ils auraient eu entre eux la guerre?
>
> *Propos de Collége.*

Nous avons constaté que le thème engendrerait bien des haines, si nos écoliers ne faisaient

que le thème; mais, au collége, d'autres études leur sont communes. Il y a déjà multiplicité, alternance, — sans liberté d'option, il est vrai. Or, il arrive que le plus fort en thèmes, n'est pas toujours, tant s'en faut, le plus fort en versions, en vers, en discours, en mémoire, en dessin, etc., etc.; aussi, grâce à cette diversité de termes, *les rangs s'intervertissent dans les différentes compositions.* Voilà le germe des compensations et des équilibres. Celui qui domine dans une hiérarchie, trouve au-dessus de lui, en passant dans une autre, ceux qui tout-à-l'heure étaient au-dessous. — Inutile est de dire que le plus fort en version trouve, à part soi, la version beaucoup plus glorieuse que le thème. C'est là un très-sage et très-utile effet d'amour-propre, puisqu'il sert à satisfaire l'individu, et le dispose à bonne amitié pour les autres. Le ralliement commence; déjà les supériorités se constatent sans obstacle, sans fâcheux résultats.

Mais ce n'est pas tout. Nous n'avons vu nos écoliers qu'entre les quatre murs blancs et froids de leur classe, de leur salle d'étude, cloués sur leurs bancs, épiés par des pédagogues qui les punissent pour un mot, pour un geste, pour un sourire, enclavés dans une discipline de contrainte, et condamnés comme des malfaiteurs à des *travaux forcés.*

Regardez, regardez maintenant; les voilà qui ont la clef des champs; ils sont lâchés, ils sont libres, et la gaîté leur revient, le franc rire éclate sur leurs lèvres.

D'abord, ils ne resteront pas inoccupés, oisifs, flaneurs, malgré cette banale affirmation, que le repos est ce que l'homme aime le mieux au monde. Ils sont bien libres de se reposer, ceux-ci; et ils se reposent si peu que dans cinq minutes la moitié déjà seront couverts de sueur et de poussière. — Les voilà à leurs fatigues, à leurs plaisirs, à leurs passions ardentes.

La balle fournit trois ou quatre jeux; les billes, cinq ou six. — Les bouchons et les sous servent à organiser plusieurs parties. — Les barres, — les noyaux, — les diables, — les toupies....

Et sur tous ces jeux vous les voyez former des hiérarchies différentes, car la force particulière et relative de chaque sujet est connue, par expérience, en chaque jeu.

Puis ils se mesurent au franchissement, au saut en hauteur ou en longueur, avec élan ou à pieds joints, et à tous les exercices gymnastiques proprement dits, si les moyens leur en sont fournis.

L'habileté dans le gravissement des murs et des rochers, dans la natation; le talent à patiner, établissent de nouvelles inégalités.

Si on leur a concédé quelques coins de terre, vous les voyez encore travailler à leurs jardins, sarcler, planter, arroser avec beaucoup de soins, prendre beaucoup de peines, et rivaliser aussi très-fortement sur ce sujet.

Et tout cela avec amour et gaîté; au soleil, au froid, dans la neige, à la pluie même. Qui les y force? Rien, rien que le plaisir et la passion. C'est qu'aussi là ils sont libres, c'est qu'ils se choisissent et se groupent, c'est qu'ils quittent un jeu après une heure ou deux d'exercice, pour se délasser d'une fatigue par une fatigue d'un autre genre.

Eh bien! que résulte-t-il de toutes ces dispositions, de cette organisation confuse de Séries rivalisées et engrenées? Voyez-vous sortir maintenant de ces nouvelles combinaisons la jalousie aigre, individuelle, méchante? Les passions, dans ce nouveau milieu, font-elles éclore, comme dans le milieu précédent, faux et étroit, haines, hostilités, mépris? Non, certes, non. Rivalités, esprit de corps, Ambition, amour-propre, Accords

et Discords, consonnances et dissonnances, tout cela produit une belle harmonie... la plus belle, au moins, qu'on puisse observer en Civilisation.

Quelque irrégulière et incomplète qu'elle soit, cette organisation sériaire, que les enfans réalisent en tout pays dans leur liberté, est pour les pères un exemple et une leçon qu'il faut tout l'aveuglement créé par les dogmes philosophiques, pour n'avoir pas encore su la mettre à profit : car là *c'est Dieu qui parle*, c'est à la nature qu'ils obéissent. La justice s'y rend mieux qu'à un tribunal; l'équité préside aux choix des distinctions. Dans ces Groupes, les réputations, les honneurs, les grades, ne sont pas usurpés; vous les voyez, ces enfans, résoudre sous vos yeux tous les problèmes sociaux; la fusion s'opère entre toutes les classes. Le fils du pair de France et le fils du maréchal-ferrant se lient d'amitié forte et solide; l'enfant du riche se passionne pour l'enfant du pauvre.... Les supériorités font les accords, les inégalités font l'harmonie. Celui qui est fort en thême aide dans son travail celui qui est faible et peu avancé dans cette partie; ce dernier, à son tour, protége l'autre et lui donne des leçons dans un jeu où sa supériorité bien constatée lui a conquis une forte part d'influence. Et plus les catégories sont

nombreuses, plus les inégalités sont diverses et graduées, plus les échanges de secours, d'aide, de protection sont fréquens, plus il en résulte d'accords, plus ces accords sont larges et brillans. Ces affinités qui se développent entre les enfans, tendent même à en créer par contre-coup entre les pères, et à lier leurs familles. C'est dans ces groupes que vous voyez l'honneur, l'esprit de corps, les affections vives et généreuses, les sympathies de toute nature, naître et se développer ; et, malgré les vices nombreux de l'éducation civilisée, malgré les mauvaises influences du milieu social extérieur, du *monde à rebours* dans lequel on entre au sortir du collége, les amitiés qui y ont été nouées sont fortes et vivaces ; elles résistent souvent au souffle égoïste et délétère de la grande société.

Dira-t-on que ces accords sont dus à ce que l'intérêt ne joue pas encore son rôle dans ces jeunes têtes? Eh ! si l'intérêt n'y est pas, l'amour-propre y est, bien vigoureux et bien exigeant, et vous voyez que cet amour-propre y concourt puissamment à l'harmonie; et certes il y concourt uniquement par effet de la disposition des choses, puisque, dans l'hypothèse première, nous avons reconnu que la solité de fonction engendrerait, dans la petite société comme dans

la grande, les effets passionnels les plus subversifs : injustice, désaffection, haine, hostilité, mépris.

Ce ne sont pas là des imaginations systématiques et vaines; ce sont des faits constatés, vivans, partout réalisés, parlant haut et clairement pour qui sait et qui veut comprendre.

Fera-t-on objection de ce que ces dispositions des enfans sont prises par eux sur des sujets futiles et de nulle valeur? Eh! bon Dieu, ont-ils l'initiative et la liberté sur le reste? Les études, on les leur impose; on ne les consulte pas pour elles. Il faut qu'ils les digèrent comme on les leur sert, quels que soient leurs goûts et leurs estomacs, dussent-ils en dépérir lentement d'indigestions continuelles. Et d'ailleurs, est-ce là pour eux chose naturelle? tous ont-ils à cela disposition et vocation? est-ce que, par hasard, les hommes seraient venus au monde pour passer huit ans de leur jeunesse à pâlir sur des grammaires, des rudimens, des bouquins grecs et latins, attachés à un fastidieux travail dont ils ne sentent ni l'utilité, ni la convenance, trempant leurs doigts dans l'encre, usant silencieusement et gravement leurs pantalons sur des bancs? La nature ne dit point qu'elle veut tout cela, voyez-

vous; — elle dit tout le contraire; elle le dit hautement *par la résistance que la grande majorité des sujets fait à ce régime.*

D'ailleurs, je me rappelle fort bien, et le lecteur trouvera sans doute en lui-même des souvenirs analogues; je me rappelle fort bien que nous avions, tout jeunes, au collége et avant, des vocations *utiles* très-prononcées : je me rappelle que nous mettions même en commun nos légères fortunes pour acheter de petits instrumens, scies, haches, rabots, pelles, pioches et râteaux, enclumes et marteaux. Nous faisions avec constance et grand plaisir, nos jardins et nos plantations; nous regardions comme haute faveur, et mettions en pratique des leçons de marcotage, de taille et de greffe; nous étions bien fiers des premières pousses de nos lilas, des reprises et des fleurs de nos rosiers; nos petites-raves et nos groseilles nous donnaient de *délicieux* goûters. Nous avons forgé, limé et fini des couteaux et des canifs. L'un de nous était devenu très-bon coutelier. Nous avons exécuté des roues hydrauliques, et de petites pompes aspirantes et foulantes, avec soupapes de cuir et ressort en fil de laiton, qui jouaient merveilleusement. Nous étions parvenus à fabriquer des arcs en frêne tellement parfaits, que c'était entre nos

mains des armes dangereuses. Nous avons construit des fours maçonnés en briques et en tuiles, dont les voussoirs étaient réguliers et solides, et où nos pommes-de-terre cuisaient fort bien. Nous avons modelé en terre plastique, coulé des figurines et des médailles en soufre ou en plomb. Nous avons fait des cartonnages et des boîtes à compartimens, et j'en conserve assez religieusement deux qui datent de cette époque industrielle de ma vie, et me servent encore aujourd'hui. Puis, nous étions très-avides des explications de physique, de chimie ou d'histoire naturelle, qui se rapportaient à nos travaux mécaniques, et nous les retenions beaucoup mieux que le Rudiment de Lhomond, et les agréables règles du *Que retranché*, de la *question Ubi* et de la *question Quâ*.

Or, si tous ces germes eussent été développés; si toutes ces dispositions eussent été favorisées; si ces vocations, au lieu d'être dédaignées et perdues par l'éducation civilisée, eussent été accueillies, conduites passionnément, régulièrement et librement, comme elles le seront par l'éducation phalanstérienne qui épie, suit et seconde toutes les attractions de l'enfant; eh bien! elles auraient porté fruit : elles auraient fait des mécaniciens, des agronomes, des artistes habiles,

des hommes nourris d'une instruction scientifique, forte et solide... Peut-être aussi, — il faut bien tout dire, — un assez grand nombre d'entre nous n'enssent-ils appris ni grec ni latin; mais serait-ce donc là un si grand malheur? — Les dix-neuf vingtièmes n'apprennent toutes ces choses que pour les oublier ensuite. Que reste-t-il, à trente ans, à vingt-cinq même, à la plupart d'entre nous, de nos études du collége? — Oh! c'est pitié!

Et c'est quand on a méconnu toutes ces voies des jeunes vocations, quand on a foulé aux pieds tous ces bons germes, brisé, coupé, brûlé toutes ces tendres pousses du printemps, que l'on se plaint de la nature de l'homme, des dispositions de l'enfant! Eh! oui, la nature de l'enfant cause du dégât dans nos colléges; oui, la nature de l'homme cause du dégât dans nos sociétés; mais pourquoi avons-nous inventé des systèmes contraires à la nature de l'enfant, des lois contraires à la nature de l'homme, au lieu de nous rallier aux lois primordiales de ces natures? — Refaisons nos patrons, et prenons mieux les mesures....

CHAPITRE DEUXIÈME.

Equilibre de Justice distributive, par le mode d'Election dans les Séries.

> La condition d'Harmonie n'est pas seulement que toutes les parties concourent à l'ensemble, mais qu'elles y concourent librement.
>
> JEAN KEPPLER.

§. Ier.

> Il faut même que les juges soient de la condition de l'accusé, ou ses pairs.
>
> MONTESQUIEU.

LES images confuses de régime sériaire que nous venons d'examiner, nous ont manifesté des lueurs d'harmonie qui présagent les brillans effets de l'organisation sociétaire, comme la pointe du crépuscule annonce le jour. — Abordons les

questions, et commençons par la grande difficulté, l'estimation du Travail et du Talent, la distribution des grades.

Le Groupe est formé. A qui appartiendra le pouvoir électif? qui nommera chefs et sous-chefs dans le Groupe? — En toute évidence, ceci ne regarde directement que le Groupe lui-même; ceci ne peut être fait que par lui, par l'ensemble de ses membres.

Il est certain que la puissance de Talent et de Travail de chaque membre ne tardera pas à être exactement appréciée par les autres; elle se révélera bien vîte par l'exercice, par l'expérience fréquemment répétée. — *Donc on constatera facilement la puissance de travail et de talent de chaque membre, dans le Groupe, par des grades ou par des nombres proportionnels.* (1)

(1) Le procédé technique de cette constatation est une chose qui n'est pas nouvelle, et bien connue des élèves de l'école polytechnique et de tous ceux qui sont au fait du mode suivant lequel se fait tout examen régulier. Quand il s'agit, par exemple, d'opérer le classement des élèves pour l'entrée dans les services publics, voici comment on procède :

L'ensemble des matières qui ont été le sujet de l'enseignement, est divisé en plusieurs catégories qui fournissent chacune un examen. Chaque élève doit répondre à une certaine quantité de questions faites dans chacun de ces examens, tout à travers les matières qui le composent.

Or, à chaque réponse, l'examinateur attache un numéro appré-

Le meilleur moyen que l'on ait, dans la société actuelle, d'apprécier le mérite de chaque sujet, c'est le concours, l'examen. C'est le procédé que l'on emploie pour l'admission aux différentes écoles du gouvernement, et pour déter-

ciateur de la valeur de la réponse. Ces numéros varient de zéro à 20. Zéro correspond à la nullité absolue de réponse, et 20 à la réponse parfaite et transcendante. Après l'examen on somme tous les numéros des questions, on divise le total par le nombre des questions, et le résultat donne le *nombre proportionnel* du candidat dans cet examen. — On fait ainsi pour tous les candidats et pour chaque examen.

Après cela, chacun des nombres ainsi obtenus à la suite des examens particuliers, est multiplié par un coéfficient qui indique la valeur et l'importance de ces examens relativement les uns aux autres, et la somme des produits donne le nombre définitif de chaque candidat, son titre, sa place dans l'échelle, son rang de mérite.

Cette opération, qui se pratique journellement pour tous les classemens et examens dans les grandes écoles du gouvernement, et sur laquelle il y aurait des choses à dire, est beaucoup plus compliqué que celle qui se fera dans chaque Groupe, et qui est l'opération fondamentale de la justice distributive harmonienne. — Je ne donne cette note, au reste, que pour ceux qui sont toujours embarrassés des moindres petites choses, et qui bâtissent des objections grosses comme des montagnes sur des pointes d'épingles. En général quand les choses sont claires et bien posées, les forces motrices bien combinées, on trouve mille procédés techniques d'exécution pour un. L'architecte n'est tenu qu'à donner son plan et son devis; les épures de charpente et de coupe des pierres sont l'affaire des conducteurs; et ceci n'est pas dit cependant pour faire mépris du talent qu'il faut à cette tâche des solutions pratiques, dans laquelle le génie de Fourier a manifesté ainsi une autre extrémité de sa puissance.

miner les rangs des élèves sortans,—répartis dans les services. — Or, il y a dans le principe du *concours* en lui-même une si grande force de justice, que chaque sujet en accepte volontiers pour soi tous les résultats; et pourtant, qui ne sait combien, par le fait, ce mode d'appréciation est peu sûr aujourd'hui, combien sont hasardés les bulletins d'un examinateur qui vient, *dans une séance d'une heure*, juger le travail d'une année, et classer des sujets qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît pas?

Dans les Groupes, ce n'est pas un étranger, un inconnu qui juge, un inconnu encore qui n'offre d'autre garantie que le *serment* qu'il a prêté et sa *probité*.—On sait ce que cela vaut, par le temps qui court, la probité et les sermens.—Ce n'est pas un étranger qui juge, disais-je; ce n'est pas sur un examen superficiel, sur un concours d'une heure, que l'on apprécie le mérite des gens. L'examen est continuel, le concours est toujours ouvert; c'est sur l'ensemble des actes que l'on prononce; et l'examinateur, c'est tout le monde, c'est le Groupe, *qui a intérêt à juger juste*. On se voit au travail, on se connaît, chacun donne sa mesure à tous; l'épreuve se fait, se réitère, et se fait encore, toujours. Rien ne peut échapper aux cent yeux que le Groupe tient bien ouverts :

aussi ses bulletins sont sûrs, et quand il nomme, il nomme bien, le choix est bon; chacun est à son rang.

Si vous demandez l'admission à un Groupe, on vous reçoit, on vous accueille, vous avez titre de postulant; mais ce titre ne vous confère encore aucune puissance, aucun droit. C'est à vous maintenant de faire vos preuves. La lice vous est ouverte; gagnez vos éperons; gagnez votre épée. Tous les ordres vous seront conférés à mesure que vous les aurez mérités. Vous avez toute liberté de faire sans cesse vos preuves en toute candidature.

Mais les présomptions, mais les vanités.... — Oh! pas de vanité, pas de présomption, je vous prie; avec cela vous n'auriez pas beau jeu dans le Groupe; voyez-vous, ce genre-là y aurait peu de succès. S'il vous échappait quelques maladroites rodomontades, vous seriez bafoué à grand orchestre; voilà tout ce que vous y gagneriez.

Du reste, ces vanités, ces présomptions sont des plantes de Civilisation, qui ne peuvent pas croître sur le sol d'Harmonie; elles ne germent que dans l'isolement, elles ne se développent que dans l'obscurité. L'homme qui vit seul, qui n'a

pas fréquente occasion de subir des comparaisons directes avec ses égaux, ses inférieurs et ses supérieurs, s'enfle inévitablement à ses propres yeux. — C'est un fait bien connu dans les écoles : à l'école polytechnique, par exemple, ceux qui arrivent sans avoir passé par le collége, et dont l'éducation isolée a été faite par un précepteur ou par leur père, ceux-là sont presque toujours des personnages fort ridicules et bouffis d'orgueil; alors, on se met à les former : au bout de trois mois ils sont méconnaissables.

Au reste, la Civilisation est en si grande affinité avec la fausseté et l'injustice, que le cas d'exception, chez elle, est celui où le mérite est récompensé, tandis que le cas général est celui du triomphe de la faveur, de l'intrigue, de la sottise riche et dorée éclaboussant insolemment le talent méconnu. Mille faquins brillent et s'ébattent dans le faste, et à côté d'eux des hommes de moyens, de science et de valeur, des hommes de génie même, portent de maigres fracs troués aux coudes et ont faim; la société leur clôt, par une roche énorme, toute porte d'avenir. Vous pensez bien que je ne dis pas ceci pour excuser l'orgueil de ces hommes-ci; ceux-ci, l'orgueil est leur droit, leur devoir, leur vertu; ce serait lâcheté à eux d'être modestes : j'établis seule-

ment que nous vivons dans une société où il n'y a pas de procédé général, régulier et juste d'appréciation et de classement; où l'on n'essaie même de classer que dans une seule branche, celle des services de gouvernement, et encore Dieu sait comment on y classe !

Or, dans une société où les hommes ne sont pas appréciés à leur vraie valeur, où les jugemens vagues et flottans vont posant des couronnes sur des fronts obtus, et de lourds boisseaux sur les vives intelligences, dans une société d'injustices, d'erreurs, d'oppressions, comment voulez-vous que l'individu ne se replie pas sur soi et ne s'exalte pas dans son individualité? Quel guide a-t-il pour éviter la présomption; quel mètre pour se mesurer; quelle balance pour se peser?

La présomption d'ailleurs est souvent, en Civilisation, un sentiment fort juste; car la Civilisation comprime tous les moyens, étouffe toutes les forces, et beaucoup ont conscience qu'ils *pourraient* mille fois plus qu'ils ne *font*. Les fanfaronnades des enfans et de leurs pères ne sont, après tout, qu'une accusation portée contre une société qui étouffe et comprime au lieu de développer, et qui, loin de donner de bonnes mesures, n'en donne que de fausses. — Quand on mesure faux,

chacun se croit trompé et réclame : quand il est notoire qu'on mesure juste, personne ne souffle.

En Harmonie, chacun est habitué, dès l'enfance, à se voir apprécié à sa valeur exacte dans les Groupes et dans les Séries, et à y apprécier exactement les autres. Vous faites sur les autres la justice que les autres font sur vous; c'est la justice sociétaire. Les faux jugemens sont inconnus; et, dans pareille atmosphère, les suffisances et les mauvaises présomptions,—dont on ferait si vîte raison d'ailleurs,—ne peuvent pas même se produire; car les conditions qui les engendraient en Civilisation n'existent plus.

Ensuite, voyez-vous, chacun de nous est né avec des aptitudes particulières. Il est de règle pour Dieu de ne pas créer des hommes qui ne soient propres à rien, qui n'aient pas une destinée : cela serait oiseux. — Dès-lors, chacun étant appelé à réussir dans certains ordres, et à y exercer des supériorités, il arrive que, dans une société qui ne fait pas éclore les aptitudes, qui bouleverse toutes les destinations naturelles, et ne met pas les individualités aux places où elles atteindraient leurs supériorités relatives, il arrive, dis-je, que ces individualités, faites pour jouir, dans leurs foyers naturels d'action, du sentiment de

la supériorité qu'elles y atteindraient, sont exposées à transporter ce sentiment et sa jouissance dans des foyers d'action qui ne sont pas leurs foyers propres et naturels, où le hasard de notre société aveugle les a placées, où elles n'atteignent pas, par conséquent, les supériorités relatives réelles auxquelles elles étaient appelées. — Ce n'est pas le sentiment de la supériorité qui constitue la vanité et la présomption ; c'est ce sentiment *déplacé*. Or, la société actuelle brisant toutes les convenances naturelles entre les hommes et les choses, faussant toutes les directions, déplaçant toutes les aptitudes, déplace nécessairement les sentimens de supériorité, c'est-à-dire que c'est cette forme sociale qui engendre les présomptions ; l'atmosphère harmonienne ne les fait pas naître, et ne les laisserait pas grandir.

Je dis donc qu'au sein des Groupes, le jugement des pairs et co-travailleurs mettra chacun à sa place. Que si même une erreur était commise, elle serait promptement réparée, cela se voit : un talent mal apprécié n'a-t-il pas chaque jour à sa disposition une arme offensive et défensive, une protestation vivante, la meilleure protestation du monde, celle du fait? l'exercice comparatif se renouvelle sans cesse ; le mérite de chacun est, à chaque séance, étalé à côté du

mérite des autres. Si la mesure a été mal prise un jour, on s'en aperçoit le lendemain, le jour suivant, et vîte on rectifie l'erreur. Comment voudriez-vous que les divers membres du Groupe s'accordassent à faire hommage d'un grade, à reconnaître une supériorité à celui d'entre eux qui ne mériterait pas?

Le Groupe est fortement intéressé à pratiquer la justice, à faire de bons choix, à avoir de bons officiers. S'il conférait la direction de ses affaires à un sujet peu capable, il compromettrait ses intérêts; il péricliterait lui-même. S'il ne donnait pas au talent, dans son sein, l'influence et le rang qu'il mérite, s'il était gouverné par des chefs inhabiles, il serait bientôt montré au doigt par les Groupes rivaux qui l'épient, et admonesté par la Série.

Admirez l'effet de la rivalité des Groupes et des Séries. Lors même que chaque homme serait individuellement injuste, — ce qui n'est pas, — toute injustice distributive n'en serait pas moins impossible dans les Séries : l'équité est forcée. Les Discords des Séries sont un instrument permanent de justice, une garantie pour chacun d'être apprécié ce qu'il vaut. Un passe-droit n'aurait pas été plutôt commis dans un Groupe, que déjà

les Groupes rivaux l'auraient signalé. Un Groupe a toujours l'œil sur ses voisins. On critique le mauvais choix, on mord tant qu'il y a à mordre. Si, par impossible, le Groupe persistait à méconnaître un talent, les Groupes rivaux, toujours jaloux d'accroître leur force, ambitieux de supériorité, s'empresseraient de l'accueillir chez eux. Les droits du mérite sont bien garantis là où l'on se dispute les hommes d'un mérite naissant, où l'on s'arrache ceux d'un mérite reconnu.

Si bien qu'en Harmonie, l'enfant de l'homme le moins fortuné, le moins influent, le plus obscur, peut entrer partout, porter la tête haute, et,—s'il a plus de mérite réel,—monter plus haut que le fils du plus puissant. Il y a pour lui justice, aide, protection, secours. Tout cela est assuré. Il ira jusqu'au bout, par la force même des institutions; il en est des individus mis dans le mécanisme sériaire, comme des lettres mises à la poste; tout arrive à destination, indépendamment de l'origine. Nul ne peut être intercepté. La justice distributive est à l'abri de l'influence des personnes; elle résulte du mécanisme social, de l'arrangement des choses, de l'institution.

Comparez avec cela la justice des Civilisés.

§. II.

Je ne suis pas l'amant de la place publique,
On n'y fait que brailler et tourner à tout vent.

ALFRED DE MUSSET.

Ils vous disent que Dieu depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des Saints à patente,
Et des Anges à deux cents francs.

BROUCKÈRE.

C'est donc à l'élection que tout se règle *ici*; j'entends tout dans les fonctions d'industrie, d'art, de science, dans les opérations actives, dans les travaux. Mais remarquons bien, avant de passer outre, que ce n'est ni l'élection libérale ou juste-milieu, ni l'élection républicaine.

Ici l'électeur est COMPÉTENT; c'est la base de la légitimité de l'élection. — Je vote dans mes Groupes, dans mes Séries, je nomme mes chefs, je délibère sur les propositions de la régence, *je* les rejette ou je les sanctionne; oui, cela est vrai. Mais mon action ne sort pas de sphères à moi bien connues et où mon influence est proportionnelle à mes lumières spéciales dûment constatées. Je ne serai pas admis à donner mon vote dans les Séries dont je ne fais point partie; je n'ai rien à voir directement à leurs affaires. Irais-je là réclamer pour moi un privilége que je refuserais

dans mes Séries à tout intrus qui voudrait y prétendre? Non, chacun vote dans les Séries auxquelles il appartient officiellement; cela est normal.—En pareilles circonstances, parlez-moi d'élection, à la bonne heure! Cette élection-ci produit de bons chefs, de vrais représentans, des représentans qui représentent. L'électeur est compétent.

Aujourd'hui, un malhonnête homme, ou, si vous voulez, un très-brave et très-honnête bourgeois, par cela qu'il paie deux cents francs de contributions, a le droit de nommer LES PLÉNIPOTENTIAIRES DE LA NATION :—mais il est ignorant, inepte, il ne sait ni lire ni écrire ;—peu importe, il nommera : il paie deux cents francs de contributions.—Mais il est obtus, presque idiot ; il n'entend qu'à peser du sucre et vendre de l'huile au détail;—il nommera, il nommera, vous dis-je ; il conférera pouvoir et mission pour aller faire les lois qui nous gouvernent; il paie deux cents francs de contributions!—et l'on vous prouvera encore que rien n'est plus sacré que la loi, c'est à-dire que la collection des décisions prises par les mandataires de ces électeurs ineptes à deux cents francs, ou toute autre cote.

Et l'élection républicaine? Oh! ici c'est bien

mieux encore. Ici, grand Dieu! c'est tout le monde qui est appelé. Portefaix, charbonniers, forts de la halle, rustres, ivrognes... tout malotru *français* enfin va donner sa voix et choisir législateurs, hommes d'état, chefs de gouvernement!! Il est vrai qu'on les baptise tous du nom glorieux de citoyens, citoyens français!... ils sont tous citoyens français, messieurs, et tous, par conséquent, doivent concourir à la formation des lois qui les concernent. On part de là, et l'on arrive en deux sauts au *vote universel.* — Ici il ne faut plus parler de réfutation, mais de guérison. Nous sommes dans les eaux du docteur Esquirol.

Certainement le principe de l'élection est, en soi, bon et juste; certainement il est de raison, d'évidence, de droit incontestable, que les intérêts des populations soient traités comme ces populations l'entendent. Je vous fais bon marché de tous les pouvoirs *par la grâce de Dieu*, de toutes les impostures monarchiques ou religieuses sous lesquelles l'humanité a courbé et courbe encore les reins. Il n'y a de pouvoir *légitime*, en système absolu, que celui qui vient de l'*élection* ou du *consentement*. Oui, l'élection est bonne et juste; oui, vous avez raison en principe, vous qui en voulez l'usage dans les affaires actives de l'humanité; mais l'absurde, c'est de vou-

loir forcer l'application d'un principe *juste* à un ordre essentiellement *faux*. Aucun principe juste n'est applicable dans une société organisée à contre-sens de la justice. En voulez-vous la preuve? essayez de pousser jusqu'au bout quelque bon principe que ce soit, dans le milieu actuel, vous arriverez nécessairement à des conséquences ridicules, perturbatrices, monstrueuses. Plus votre principe sera vrai, plus alors l'application en sera funeste; plus votre logique sera serrée et vigoureuse, plus elle aura de puissance pour faire éclater le milieu faux dans lequel vous la voudrez faire entrer de force comme un coin de fer. — C'est-là le secret de la puissance destructive de l'*idéologie politique* dont l'humanité a enregistré déjà, dans ses tristes annales, assez et trop de résultats perturbateurs ou singulièrement ridicules et niais.

Personne ne conteste l'excellence de la vérité; chacun convient QU'IL FAUDRAIT *qu'elle régnât en toute relation*. Eh bien! supposez que, d'une parole, une puissance surnaturelle réalisât subitement ce vœu, que la vérité fût, par elle, aujourd'hui forcément introduite dans la société *telle qu'elle est*, ici en France....

Voyez-vous, calculez-vous l'effet? — Menées

des gens d'affaires, fraudes des marchands, grivelages et marchés honteux des hommes politiques; les innombrables turpitudes de l'industrie, du commerce, de l'administration, de la presse, les haines cachées au sein des familles, les trahisons fardées d'amour, les affections menteuses, les ignobles manèges d'intérêt, toutes les lâchetés superposées, en mille étages, des fondations au faîte de la société; voici tout cela étalé au grand jour, connu; rien à nier! tous les maris savent la conduite de leurs femmes; toutes les femmes, la conduite de leurs maris: ce qu'ont fait les mères, les filles le savent; ce que les pères, qui sermonent tant, ont fait de leur jeunesse, leurs fils le savent. Chacun porte écrit sur son front ses faits et gestes, ses actes secrets; on sait le lieu, le jour, l'heure des choses. Intrigues, projets, sentimens, tout cela crève les yeux. Oh! chacun de nous en sait cinq cent mille fois plus qu'on n'en a jamais su en la rue de Jérusalem.—*Voici* les abîmes des souterraines infamies déchirés et éclairés, tous les cloaques débouchés, toutes les fosses de mensonges immondes ouvertes et remuées, et leurs vapeurs corrosives pesant sur le monde comme l'épaisse nuée de Sodome....

Tout est su, tout est connu! comprenez-vous quelle effroyable énergie auraient aujourd'hui

ces trois mots! — Quelles relations resteraient debout? comptez ce qu'il survivrait d'affections à cette affreuse révelation universelle : comptez par ce que vous pourriez en briser vous-même.

Et puis, plus de préjugés! on saurait ce que valent tant d'idées de devoirs, tant de préceptes incarnés aux consciences... Vos prolétaires comprendraient ce que sont les droits qu'ils respectent, et la vieille spoliation dont ils sont victimes, et que ces droits consacrent. Dans plus d'un reliquaire encore salué, on reconnaîtrait des guenilles salies et des os ramassés dans les rues, en place des saints vêtemens et des saints ossemens; dans plus d'un sanctuaire encore debout, on trouverait une ironie à la place d'un Dieu... — Plus de préjugés!! Voyez-vous armées, peuples, femmes, tout, jusqu'aux enfans, se dresser subitement contre les lois, contre les devoirs, contre les dogmes, contre les choses de cette société? Voyez-vous le feu surgir, et la dévastation courir échevelée par le monde? Voyez-vous la société mordre à belles dents dans ses chairs, se déchirer le sein avec ses ongles, plonger ses mains dans ses flancs pour y fouiller, et tordre ses entrailles... — Il n'y aurait plus de préjugés!!! Et que resterait-il donc debout? — Il ne resterait debout que

des intérêts ennemis, épées en mains, et face à face dans le champ clos, pour le furieux combat.... Oh! viennent les Cosaques et les Tartares, viennent les hordes du Nord et la Barbarie armée, descendant sur nous par grandes vagues comme les marées de l'Océan.... Mais que les vérités cachées ne débordent pas, que la vérité ne se rue pas sur nous! la vérité tuerait notre société d'un coup....

Et ce que je vous dis de la vérité, je vous le dis de la justice, je vous le dis de la liberté. Essayez donc un peu de la justice qui mettrait chacun à sa place, qui briserait tous les faux contrats, qui bouleverserait toutes les fortunes en recherchant leur origine, qui ferait rendre gorge à toutes les usurpations, qui ferait sauter tout *l'échafaudage de vos lois et de votre droit;* essayez donc un peu de la liberté.... qu'on soit libre un jour, seulement! voyons, un jour, en Europe, sans magistrats, sans soldats, sans geoliers, sans bourreaux, sans forces compressives enfin; un seul jour ainsi, et l'Europe est à sac.... Nous préserve Dieu, vous dis-je, de la justice, de la vérité, de la liberté... Ou, si cette infâme Civilisation devait durer, ce serait mon vœu et ma prière, que Dieu plutôt les lâche sur la terre, ces trois puissances plus terribles que la

peste, la guerre et la famine; qu'il livre le monde à ces trois anges exterminateurs, et qu'ils en finissent...

Je voulais donc vous dire que c'est une chose très-juste que de juger les raisins de bons fruits et de vouloir multiplier ces fruits; mais que c'est une chose très-folle que de prétendre à récolter des raisins sur les ronces. Si vous voulez des raisins, qui sont les fruits des vignes, semez des vignes. Si vous voulez la vérité, la liberté, la justice, qui sont les fruits d'harmonie sociale, semez l'harmonie sociale. Votre société pousse l'injustice, l'oppression, la fraude, comme les ronces poussent les épines; c'est sa nature. — Ouvrez donc les yeux, vous qui avez des yeux et qui ne voyez pas. Depuis assez long-temps, certes, l'expérience et le spectacle durent; et si moins épaisse était la cataracte qui s'étend sur les intelligences, n'aurait-on pas, depuis long-temps, dès-lors, prononcé le jugement d'une société qui ne comporte ni la liberté, ni la justice, ni la vérité? — La vérité est la *pierre de touche* à essayer un ordre social. Tout ordre qui n'est pas compatible avec la vérité, est un ordre faux. Qui peut nier cela?... qui?.... Tout le monde, hélas! en ce prodigieux siècle de lumières.

Les uns disent : voici des principes bons, justes, incontestables ; donc il faut les appliquer à la société. — Et les voilà à l'œuvre pour forcer l'application, qui avec des préceptes moraux, qui avec des dogmes idéologiques, qui par l'action, qui par la parole. En vue de la bonne fin qu'ils se proposent, ils tailleront dans la constitution politique qui n'en peut mais, et dans la constitution de l'homme aussi ; quant à la constitution sociale, qui engendre tout le mal, qui engendre les mauvaises constitutions politiques elles-mêmes, qui est cause première, source ou racine, oh ! n'ayez peur que seulement ils la suspectent !

Aux principes idéologiques et logiques, aux vérités abstraites et de raison, les autres répondent par la *négation* de la raison, par la soumission de l'intelligence à la foi, — *credo quia absurdum*, — par la soumission de la volonté au droit divin, droit d'invention humaine s'il en fut jamais ; enfin, par toutes sortes d'idées intellectuellement honteuses.

D'autres encore soutiennent que les principes sont justes, vrais, bons, *mais qu'il est de la nature des choses* qu'aucun principe ne peut et ne doit être poussé jusqu'au bout : qu'une théorie peut

être excellente, mais que la pratique absolue d'une théorie excellente doit être inévitablement mauvaise, que sais-je? Oh! ici surtout, honte et trois fois honte! C'est donc *de la nature des choses*, que la justice ne soit pas juste jusqu'au bout, que la vérité ne soit pas vraie jusqu'au bout; que tel principe, très-juste et très-vrai, cessera peu-à-peu d'être vrai et juste, au fur et à mesure que vous le pousserez à ses dernières conséquences!

Si bien qu'acceptant un milieu social essentiellement faux et s'y débattant avec les principes et les applications, tous les partis politiques et moralistes, toutes les sectes philosophiques et religieuses, enfermés dans un grand cercle vicieux, sont comme dans un cirque des animaux de toutes races réunis, jouant des pieds et des mains, des griffes et des dents, et faisant depuis long-temps un grand bruit.

Il y a le principe, et le milieu dans lequel le principe doit être appliqué.

Si l'application du principe au milieu donne une dissonnance, concluez que le milieu, ou le principe, ou tous les deux, sont faux; et si le principe est fondé en raison et clair à l'intelligence, concluez que c'est le milieu qui est faux.

Et quand vous pensez, et que vous êtes face-à-face avec un principe pour le juger en lui-même, poussez-le à ses dernières conséquences, et concluez hardiment à vrai ou à faux d'après le résultat. — Honni soit qui le nie, la vérité est vraie jusqu'au bout.

Ces trois sophismes que j'ai dit, 1°. l'application violentée des vérités abstraites et de raison, des lois de justice, à un milieu faux; 2°. la négation de la raison humaine dévorée par la *grâce de Dieu*, ou plutôt par ceux qui s'en coiffent; 3°. la théorie de la vérité, *vraie jusqu'à un certain point*, au fur et à mesure des convenances; ces trois sophismes, dis-je, sont les trois têtes de chapitre sous lesquelles on peut classer toutes les erreurs de ce bas-monde. Vous les retrouvez dans tous les temps et dans tous les lieux, combattant ensemble, chacun ayant ses hauts et ses bas, chantant le progrès et le triomphe des saines doctrines quand il est vainqueur. Les trois partis d'aujourd'hui, Républicain, Légitimiste, Juste-Milieu, ne sont-ils pas ces trois sophismes incarnés et vivans, ces trois sophismes en chair et en os, s'insultant réciproquement chaque matin dans leurs journaux, et chacun prouvant fort bien la vanité des deux autres? cette incarnation, je le répète, est de l'his-

toire ancienne ; l'humanité ne s'est assimilé jusqu'ici que ces trois sophismes sociaux ; elle n'a pas pris d'autre nourriture ; aussi n'est-ce pas merveille qu'elle soit si souffreteuse et si maigre.

§. III.

> Le contrat social n'est pas de ma façon,
> Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
>
> ALFRED DE MUSSET.
>
> L'important serait d'avoir des pétards et des nez de carton. ALFRED DE MUSSET.
>
> Prenez mon ours.
>
> ODRY.

Revenons à l'élection politique, qui a amené cette digression ; examinons un peu ce qu'on en peut tirer en restant dans le milieu civilisé.

N'est-il pas clair, en principe, et évident pour tout homme de bonne foi, que le DROIT de concourir à la formation des lois qui régissent *tous les citoyens*, ne peut pas, sans insulter la justice, être retiré à l'immense majorité des citoyens, à un seul citoyen même, sous prétexte qu'ils ne paient pas assez d'imposition, ou sous tout autre prétexte que vous voudrez dire? Entre ce droit et une cote d'imposition, quel rapport y a-t-il? Des lois faites sans le consentement de mon voisin, de vous, de moi, nous obligent-elles,

vous, mon voisin et moi? des décisions prises par je ne sais qui, des conventions écrites par quelques-uns, par un grand nombre si vous voulez, peuvent-elles rien imposer, en bonne justice, à ceux qui sont restés en dehors des contrats, qui n'étaient pas là, dont on n'avait pas l'aveu pour contracter, qu'on a repoussés du pied? Il est certain et très-certain qu'il n'y a pas plus de raison pour obéir à des lois ainsi faites, pour respecter leur autorité, que pour obéir et porter respect à quelque pouvoir de fait que ce soit; que toutes les belles théories de légalité, de devoir, d'obéissance aux lois sacrées du pays, que l'on prêche aux peuples et que les peuples croient sur parole, ne sont que des sornettes, employées, conjointement avec les garnisaires et les gendarmes, pour faire marcher droit le troupeau et le contenir; qu'enfin, tout homme qui pense librement, quand bien même il conforme sa conduite aux lois, les méprise, ces lois sacrées, et tout le charlatanisme de leur baptême. — En toute évidence, pour qu'une loi fût obligatoire, pour qu'elle fût *devoir*, il faudrait au moins qu'elle fût consentie. Bien.

Donc il faut le suffrage universel! entends-je dire à mes côtés. — Le suffrage universel? eh bien! la loi sortie du suffrage universel recueilli

dans la société actuelle, ne serait pas plus légitime que celle du monopole électoral, comme vous dites : non, pas plus légitime, en vérité ; car les dix-neuf vingtièmes des populations qui voteraient aujourd'hui, seraient incapables de donner le moindre mandat en connaissance de cause ; elles ne comprendraient seulement pas la valeur de leur droit ; elles ne sauraient pas ce qu'elles feraient en votant. Oui, vos populations en sont là, qu'elles sont incapables de *contracter ;* elles sont frappées d'imbécillité politique ! et, qui plus est, elles vous donneraient la plus belle collection de droits politique possibles pour un sac de pommes-de-terre , ou une paire de sabots.... Quelle obligation, quelle légitimité légale pourrait donc en sortir, du suffrage universel ? — Et puis, n'est-ce pas , vous auriez de bonnes lois en recueillant toutes les voix ignorantes et stupides des masses ; vous consolideriez bien l'État, en acceptant les suffrages de tous ceux qui veulent, ou à qui on ferait si facilement vouloir le renversement, je ne dirai pas de l'ordre de choses , mais du désordre de choses actuel , qui veulent mettre le désordre dans le désordre, multiplier le désordre par lui-même ? *Bravo ,* le suffrage universel !

D'autres s'approchent et disent : « Nous ne

» voulons ni le monopole de l'argent, ni le suf-
» frage universel. Nous consentons à *imposer* des
» lois aux populations sans les consulter ; mais
» nous voulons de bonnes lois. En conséquence,
» nous réglerons l'élection sur la *compétence po-*
» *litique.* C'est aujourd'hui l'opinion des hommes
» éclairés et honnêtes ; il n'y a que les égoïstes ou
» les perturbateurs qui puissent se refuser etc. » ...
— Bon ! va pour la tyrannie de lois faites par les compétens ; mais alors, les hommes éclairés et honnêtes, qui veulent priver de leurs droits politiques tous les incompétens, vont nous fournir un *moyen d'apprécier la compétence politique.* — J'attends le moyen.

Vraiment, le problème doit vous paraître difficile. Nous concevons bien, en effet, l'appréciation de la compétence en mathématiques, en chimie, en physique, en histoire naturelle, en agriculture, en mécanique, etc., etc. Dans toutes ces branches d'industrie et de savoir humains, il y a *un corps de doctrine*, et des hommes versés dans ces sciences ou ces industries peuvent sans doute apprécier le degré de mérite, de savoir, la compétence enfin d'un sujet en chacune de ces branches.... Mais, en politique, avez-vous une doctrine ? voudriez-vous me dire sur quoi portera l'appréciation, qui examinera les candidats à la compé-

tence politique, qui prononcera sur la compétence politique? Les juges seront-ils des docteurs de la république, ou de la légitimité, ou du juste-milieu, du tiers-parti, du quart-parti?.... et dans la république, les prendra-t-on chez les Montagnards, ou chez les Girondins, ou chez les Doctrinaires-Américains, ou.... ou.... ou.... etc. ? Je n'en ferai pas l'énumération, puisque aujourd'hui, en 1835, il y a autant de doctrines et d'opinions que d'hommes. Voyons donc, les gens éclairés et honnêtes, qui ne voulez pas qu'on fasse de la politique sans la savoir, avisez à asseoir la compétence politique sur quelque base solide. Au milieu de ces flots de sables mouvans, la compétence politique est à mourir de rire! — Il y a un député philosophe, un des Civilisés les plus éclairés de la Chambre, sans contredit, qui est monté, l'année dernière, à la tribune (1), et qui y a établi, déclaré et posé en termes clairs et précis, « que *ni le gouvernement, ni l'opposition, ni lui, ne savaient ce qu'il faut à la nation.* » On n'a jamais rien dit de mieux que cela à la Chambre, ni avant, ni depuis; et aucun des honorables n'a démenti ce fait, en venant dire : *Messieurs, je vais vous apprendre ce qu'il faut au pays...* Hommes

(1) M. Jouffroy, dans la discussion de la loi sur les associations.

éclairés et honnêtes, apportez donc votre *mètre* de la compétence politique.

En conscience, les journalistes et les beaux diseurs qui nous inondent de théories sur la compétence politique, sur le suffrage universel, ou sur la légitimité de l'élection à deux cents francs l'électeur, devraient au moins,—car il est des badauds qui s'y prennent,—prévenir leur monde par la déclaration du poëte :

Ce que j'écris est bon pour les buveurs de bierre
Qui cassent la bouteille après le premier verre.

En résumé, nous voyons que la Civilisation étant dans l'impossibilité de reconnaître les droits, ne peut pas, d'après sa propre logique, constituer un seul devoir. — Il y aurait bien d'autres choses encore à examiner ; mais il serait trop long de donner ici le fouet à toutes les sottes théories qui le méritent ; ici la critique ne peut qu'être indiquée.—Revenons à l'élection phalanstérienne.

§. IV.

Quand on additionne les suffrages, le jugement n'a qu'une valeur arithmétique; quand on les pèse, il s'étend à l'ordre géométrique, en se composant, *et gravitate ferentis, et bonitate argumentorum.*

JEAN KEPPLER.

Dans le milieu phalanstérien, le principe de l'élection s'applique franchement, et l'élection confère des pouvoirs légitimes, parce qu'elle repose sur la *compétence proportionnelle composée*, doublement basée sur la capacité de l'électeur et sur son intérêt à l'ordre général. Examinons :

Compétence de capacité. 1°. L'électeur appelé au scrutin pour décider du rang d'un candidat, est toujours éclairé sur l'objet de la candidature, puisque chacun, de son propre consentement, n'exerce l'élection que dans les sphères de ses spécialités particulières, dans les Groupes et dans les Séries auxquels il est affilié. Un mathématicien n'est nommé que par des mathématiciens; un chimiste, que par des chimistes; un agriculteur, que par des agriculteurs; et ainsi dans toutes les fonctions parfaitement nettes, tranchées, et distinctes les unes des autres, comme nous l'avons vu.

2°. L'électeur éclairé sur les matières de la

candidature, est éclairé aussi sur le mérite des candidats, puisque la valeur paticulière de tout candidat lui a été révelée, non pas dans *un* examen et dans *un* concours, mais dans *cent* examens et *cent* concours successifs. Ce n'est pas seulement un échantillon de leur valeur que les candidats ont donné à leurs collègues qui les jugent; ils ont étalé devant eux leur valeur tout entière, manifestée par l'ensemble de leurs actes dans les Groupes et les Séries.

Le régime sériaire fournit d'ailleurs des garanties de justice et d'exactitude en surabondance; j'en vais citer une, entre autres, fort digne de remarque.

Il existe parmi les hommes des caractères naturellement dissonnans, *antipathiques;* c'est un fait bien connu. La théorie estime, en terme moyen, le nombre de ces répulsions *naturelles* à vingt par individu au sein d'une Phalange de dix-huit cents personnes; c'est-à-dire que chaque habitant de la Phalange aurait à-peu-près vingt antipathiques dans la masse. Or, pourquoi l'intelligence organisatrice, qui a eu en vue l'unité d'action sociale, la formation des liens et des Accords, qui a mis au cœur de l'homme un si riche trésor d'affectivité, pourquoi cette intelligence créatrice

a-t-elle semé quelques antipathies naturelles parmi les humains? pourquoi ces exceptions? pourquoi ces dissonnances *obligées* dans le clavier des caractères?—Pourquoi? C'est que, s'il importe qu'il y ait Accord général et unité d'action dans le grand atelier humanitaire, il importe encore qu'il y ait, à tous les degrés des hiérarchies sociales, exacte et stricte justice. Or, si l'élément généreux ou affectif présidait seul au choix des candidats, l'erreur pourrait être commise, car la générosité et l'affection sont souvent aveugles. Il fallait donc prendre une garantie contre cet effet; il fallait qu'un sentiment contraire, froid et taquin, vînt assister à l'examen, regarder de près, passer les concurrens à l'étamine, éplucher minutieusement les mérites. Il fallait une critique vive, alerte, pénétrante, n'omettant rien; il fallait donc à chacun ses Antipathiques, car les Antipathiques sont merveilleusement aptes à la critique; donc, quand une nomination quelque peu importante doit s'agiter, les Antipathiques des concurrens sont officiellement appelés à donner leurs avis respectifs. Ceci est de coutume en Harmonie, ou l'on ne donne pas, comme en Civilisation, des marques d'affection aux gens que l'on déteste : ce que l'on honore avant tout en Harmonie c'est la vérité; aussi a-t-on ses Antipathiques avoués.

En donnant leur avis, les Antipathiques exagèrent les imperfections; sans nul doute ils grossissent les défauts; mais ils ont tout observé, tout scruté, tout analysé au microscope; ils ont signalé tous les points faibles à l'œil de la critique bienveillante. Vous avez dans la conversation des femmes, quand elles en sont sur le chapitre d'une rivale, la preuve de l'habileté des Antipathiques à saisir toute défectuosité. — Leur rôle, cela va sans dire, est borné à la critique. Le jugement ne vient pas d'eux. — Les Sympathiques disent le pour, les Antipathiques, le contre, et les collègues prononcent.

Cette importante fonction sociale des Antipathies naturelles est une des éclatantes preuves que le mécanicien qui a organisé l'homme en a bien exactement calculé tous les ressorts et pondéré toutes les forces! — On dit qu'un ancien, après avoir exposé les secrets de l'organisme physiologique de l'homme, s'écria, plein d'enthousiasme et de religiosité vraie, je viens de chanter un hymne à la gloire de Dieu! Certes, il a chanté aussi un hymne à la gloire de Dieu, celui qui nous a exposé les merveilles méconnues de l'âme, et qui nous a appris que les dissonnances ellesmêmes avaient leur raison d'être et leur harmonique emploi dans le jeu de la Destinée vraie! Il

faut comprendre qu'il possède la SCIENCE, celui qui nous révèle l'effet utile de tous les ressorts de l'économie passionnelle, et nous ouvre ainsi la voie du bonheur général.

Le jour qui tombe sur le mérite de chacun, dans le régime sériaire, est donc tel; — nous concluons de tout ce qui précède,—que les plus faibles vues en apprécient facilement le degré; dès-lors, il est tout-à-fait impossible que la *résultante* des opinions de *tous* les électeurs soit erronée.

Maintenant que nous avons montré comment l'électeur phalanstérien *sait* ce qui est juste, prouvons qu'il a intérêt à *faire* ce qui est juste.

Compétence par l'intérêt. C'est une chose évidente qu'une Phalange sera d'autant plus prospère et florissante, que ses manœuvres de toute espèce seront exécutées de la manière la plus parfaite, et que, — toutes choses égales d'ailleurs, — la supériorité de richesse et d'éclat sera pour la Phalange où tous les genres de Talent et de Travail seront le mieux reconnus, encouragés, honorés, récompensés; il importe donc à la Phalange d'avoir les plus experts agronomes à la tête de ses cultures, les plus habiles mécaniciens dans

ses fabriques, les plus habiles administrateurs à ses affaires, les plus savans professeurs pour son enseignement, etc. Or, tous les habitans étant sociétaires, immédiatement intéressés à la prospérité générale, dont chacun est co-partageant, les affaires de la Phalange étant ainsi par le fait les affaires individuelles de tout le monde, et chacun désirant naturellement voir ses affaires marcher le mieux possible, il est de toute évidence que, dans le milieu sociétaire, l'intérêt individuel lui-même dispose et tourne l'esprit à la justice. — Oh! ceci doit sembler bizarre aux Civilisés.

Le Groupe a d'ailleurs, ainsi que je l'ai remarqué déjà, un intérêt d'amour-propre et d'esprit corporatif à la fois, qui l'*obligent* à apprécier équitablement; car un Groupe mal dirigé ne pourrait pas tenir campagne dans les luttes et les rivalités des Séries; il serait criblé de toutes parts et déserté par ses meilleurs soldats, qui passeraient de suite à l'ennemi.

La compétence se trouve donc assise ici en MODE COMPOSÉ, et sur la *capacité spéciale*, et sur *l'intérêt particulier* de l'électeur; de telle sorte qu'en supposant les Harmoniens, — qui seront des hommes justes, — encore cent fois plus im-

bus de présomption personnelle, cent fois plus aveuglés par la vanité que ne le sont les Civilisés, en supposant que chacun commençât par s'appliquer à soi-même le bulletin le plus élevé, il resterait vrai que les bulletins postérieurs étant donnés par la masse suivant l'ordre des capacités, le résultat de l'élection n'en serait pas moins conforme à la justice. Ainsi, l'amour-propre individuel, quelque énergique qu'il fût, serait rigoureusement paralysé, même dans le cas le plus défavorable, car le premier bulletin que chacun s'administrerait, serait un terme commun à tous les membres de l'équation et disparaîtrait du calcul !

§. V.

Faites que l'ordre vienne des choses et non pas des hommes.
HOBBES.

On peut reconnaître, d'après ce que nous venons de dire, que la justice repose, dans le mécanisme sériaire, sur une DOUBLE GARANTIE, GARANTIE INTÉRIEURE et GARANTIE EXTÉRIEURE.

La GARANTIE INTÉRIEURE se tire de la *quadruple compétence*, de la *compétence bi-composée* des votans, qui, en effet, sont compétens sur les ma-

tières du jugement, sur le mérite des candidats, et compétens par l'intérêt matériel et par l'intérêt corporatif.

La GARANTIE EXTÉRIEURE provient du contrôle régulier exercé sur les jugemens d'un Groupe ou d'une Série par les Séries ou les Groupes voisins.

Ce dernier résultat mérite d'être particulièrement remarqué. En effet, nous avons posé en principe que les affaires particulières d'un Groupe, d'une Série, d'une branche quelconque, doivent être réglées par ses propres fonctionnaires, qu'eux seuls y auront un droit d'intervention directe. Ceci est incontestable en principe et accepté par tout le monde, puisque personne ne serait disposé à recevoir dans ses Séries des bulletins étrangers. Pourtant la liaison et la solidarité des parties dans la Phalange est telle, que la mauvaise gestion d'une branche compromettrait plus ou moins les intérêts de l'ensemble. — Donc il est juste que le milieu ambiant ait une action sur chacune des parties.

Eh bien! cette action du milieu ambiant, qui ne peut pas être une intervention directe au scrutin, gît précisément dans l'influence du contrôle régulier exercé par les Groupes et les Séries

les uns sur les autres. — Le Groupe ou la Série nomme ; les autres critiquent, désapprouvent ou confirment. — A l'intérieur l'élection, à l'extérieur la sanction.

N'oublions pas d'ajouter encore que la puissance élective est proportionnelle pour chacun, en chaque branche, à sa capacité reconnue et constatée dans cette branche. Cette influence proportionnelle est un fait de nature qui va de soi-même et n'a pas besoin d'être développé ici. L'opinion d'un homme consommé dans une spécialité fait naturellement plus autorité que celle d'un débutant, et vous ne donneriez pas dans une Série, à un néophyte peu habile encore, une voix égale dans la pondération des votes, à la voix de celui qui l'enseigne et le guide.

Lors donc qu'un candidat aura passé à l'étamine de ses Antipathiques, que son mérite aura été scruté par eux ; quand il aura été nommé par ses concurrens eux-mêmes, par ses collègues qui se voient mutuellement à l'œuvre ; quand le choix aura été éprouvé par la critique extérieure des rivaux, confirmé par l'adhésion des alliés, ratifié, en un mot, par l'opinion publique, régularisée dans les Séries et formée en un grand Jury souverainement intéressé à la justice, croyez-

vous que le choix ne sera pas strictement et mathématiquement bon et juste ?

Je veux encore aller plus loin, et dire mieux que tout cela ; je veux dire que tout sujet qui, dans les Séries, ne serait pas à la hauteur de son grade, offrirait spontanément sa démission de suite : en pareille position et dans un pareil milieu, personne ne tiendrait deux jours sous le feu croisé dont il serait le point de mire. Ce serait la position la plus fausse et la plus malheureuse pour vous que d'avoir le grade, et à côté de vous, au-dessous de vous, en qualité d'inférieur, un homme qui vous surpasserait en mérite, et en donnerait chaque jour la preuve publique à vous, aux autres, à tous. Vous le prieriez vous-même de prendre votre place, vous le premier.

Les principes que nous venons d'émettre sont susceptibles d'être exécutés par cent procédés pratiques différens, dans l'examen desquels il n'est pas ici de notre objet d'entrer. Nous dirons seulement que les opérations électorales, qui coûtent chez nous tant de dérangemens, de dépenses et de temps, se réduisent à fort peu de chose dans la combinaison sociétaire, fussent même les grandes opérations dans lesquelles toutes les Phalanges du Globe sont appelées à prononcer.

Il est entendu en outre, que les principes précédens sont susceptibles de s'appliquer non-seulement aux choix des candidats en toute fonction et en tout degré des hiérarchies sociales, depuis la Phalange jusqu'au Globe entier, mais que ces principes fournissent encore le moyen précis de déterminer, en quelque objet qu'il soit convenable de le faire, les volontés des masses compétentes et intéressées.

La question que nous venons de traiter fournirait de très-grands développemens, qu'il faut laisser à la réflexion du lecteur, jusqu'à ce que nous les abordions à un point de vue plus général et plus élevé dans une autre publication. Terminons ce chapitre par sa conclusion spéciale, savoir:

Que le régime sériaire possède incontestablement l'inappréciable faculté de mesurer le mérite, de jauger le talent et la puissance de travail de chaque individu en chaque fonction particulière dans les rangs de laquelle il est enrôlé; de telle sorte que la valeur relative de chacun, en toute fonction à laquelle il a pris part, y est exactement représentée par un grade ou par un nombre proportionnel.

Nous prenons acte de ceci pour faire comprendre dès à présent, que le problème de la

répartition au *prorata* du TRAVAIL et du TALENT, se réduit maintenant à une pure question d'arithmétique, comme la rétribution proportionnelle au CAPITAL, que tout le monde conçoit. Cet effrayant paradoxe de justice distributive n'est plus qu'un jeu d'enfant. — Nous y reviendrons.

CHAPITRE TROISIÈME.

Équilibre de Concorde générale, par l'engrenage des Séries.

Absorption des rivalités et antipathies collectives de chaque masse, par accord individuel des sectaires dans divers groupes et corporations ;
Absorption des rivalités et antipathies individuelles de chacun, par ralliement en divers groupes et corporations, où les goûts coïncideront avec l'antipathique, et substitueront plusieurs affections accidentelles à une antipathie naturelle. — Ch. Fourier.

§. Ier.

Amicitias animat harmonica contemperatio.
J. Keppler. (*Intraduisible.*)

Nous venons de montrer comment se régularisent et se généralisent, au sein du régime sériaire, les effets si remarquables de justice distributive que nous manifestent, en tout pays, les approximations de ce régime auxquelles arri-

vent les enfans, en suivant l'impulsion naturelle dans l'organisation confuse de leurs jeux. Jetons maintenant un coup-d'œil sur la généralisation des effets de ralliement et de concorde dont ces mêmes jeux nous ont offert des germes et quelques développemens.

Si vous exposez à des gens comme il en est beaucoup, qu'une des conditions de base du problème de l'Association, c'est de répartir proportionnellement au Capital, au Travail et au Talent, ils vous déclarent d'autorité, tout d'abord, qu'il est *impossible* d'obtenir un mode d'appréciation du Travail et du Talent. — Si vous parvenez à leur faire entrevoir que et comment l'on peut obtenir cette appréciation, les voilà qui vous déclarent, d'autorité encore, que ce seront alors d'effroyables hostilités entre les concurrens, entre les Groupes rivaux et les Séries rivales, et tout de suite ils vous évoquent les discordes, les guerres, les trois furies du Tartare grec, et leurs torches flamboyantes, enfin, tout ce que vous savez sur l'histoire des rivalités humaines.

« Certainement, » disent ces hommes hâtés d'objecter, « certainement, quand la Rivalité se sera mise entre vos Groupes, ils n'auront plus ni cesse, ni repos; l'esprit de corps s'en mêlera,

ils seront actionnés à l'œuvre, ils prendront l'œuvre à deux mains, ils s'acharneront au travail. Oh! vous aurez des prodiges de science, d'art, d'industrie! Oui, tout cela est incontestable.... malheureusement ils ne resteront pas huit jours sans se battre, et adieu alors votre mécanisme et tous ses prodiges! »

Voilà ce que l'on dit; voilà ce que disent les esprits superficiels et sans portée, qui ne peuvent pas embrasser et apprécier l'*ensemble* des faits qu'on leur présente, qui ne veulent voir qu'un seul fait, et qui tirent de ce fait, placé dans le milieu sociétaire, les conséquences qui formeraient son cortége naturel en milieu civilisé. — Ils ne veulent pas tenir compte du milieu nouveau dans lequel jouent les forces anciennes!

Oui, certes, les Rivalités individuelles et corporatives et les concurrences portent le désordre dans votre ordre civilisé, morcelé et maudit, qui répand sur la terre tous les fléaux infernaux. Qui nie cela? Est-ce que nous l'ignorons, nous qui vous faisons un tableau assez foncé en couleurs de tous les vices inhérens à la concurrence insociétaire; et quelle simplicité est-ce de venir nous objecter les résultats de la concurrence mise en jeu dans le milieu faux dont nous avons produit

la critique, quand il s'agit de la concurrence développée dans un tout autre milieu? — Parce qu'un enfant frappant à coups de poing sur le clavier d'un piano, vous ferait une musique d'enragé, seriez-vous admis à dire : il y a dans cet instrument des notes horriblement dissonnantes; donc cet instrument ne produira jamais qu'un fracas odieux à l'oreille? Eh! non : écoutons le bon sens; raisonnons dans l'hypothèse de l'Association et du fait sériaire; tenons compte de ce fait, si nous voulons calculer la résultante des forces que ce fait combine....

Voyons : vous craignez que les Groupes rivaux n'en viennent à de fâcheux débats, qu'ils ne se prennent au collet si ce sont des hommes, aux cheveux si ce sont des femmes; sais-je ce que l'on ne dit pas? — Allons, de bonne foi, examinons un peu la position et l'état des choses : nous prononcerons après.

Tenez, je veux faire beau jeu à l'objection, je veux accumuler tout ce qui peut sembler le plus défavorable, je veux passer par la supposition la plus extrême : je veux prendre les deux Groupes les plus passionnés de la Phalange, deux fiers Groupes entre lesquels il y a rivalité plus active que ne nous en ont manifesté ces mémorables

campagnes littéraires de la restauration, romantiques contre classiques, la pointe moyen-âge contre la perruque sacrée. Ces deux Groupes, voyez-vous, sont jaloux l'un de l'autre au délire, et, si vous le désirez, nous supposerons que vous et moi, enrôlés respectivement dans chacun de ces Groupes antagonistes, nous serions les deux natures les plus passionnées de la Phalange; deux Groupes composés de maniaques; vous et moi, les maniaques les plus ardens, engagés dans ces deux Groupes; c'est bien là certes le cas extrême en examen des concurrences corporatives.

Eh bien! entre nos deux Groupes, entre leurs membres respectifs, entre vous et moi, y aura-t-il pour autant une rencontre? — Une rencontre? Oui, sans doute, il y aura entre nous une rencontre; il y en aura mille.... mais pas à la manière des Civilisés perfectibles et bêtes fauves, qui se mettent des balles de plomb dans la tête et des lames de fer dans la poitrine. Oui, nous deux, qui à midi rivalisons corporativement dans deux Groupes émules, nous allons nous rencontrer à deux heures peut-être, ce soir, demain, vingt fois la semaine, cent fois le mois, dans des Groupes où nous sommes frères d'armes, où nous avons épousé les mêmes querelles, où nous servons sous le même drapeau.

Et je vous prie d'observer que plus nous possédons de puissance passionnelle, plus notre nature est ardente, plus nous sommes gens à prendre vivement fait et cause pour les fonctions auxquelles nous nous adonnons, plus nous sommes actifs à la rivalité, plus, en même temps, nous sommes riches en liens, en esprit corporatif, en Accords; car vous sentez que le lien n'est jamais plus fort entre les membres du Groupe, que quand la Rivalité extérieure est plus puissante. L'action est égale à la réaction. Plus on rivalise à l'extérieur, plus alors à l'intérieur on serre les rangs. — Or, comme, par suite de la courte séance, de l'engrenage des Séries, de la migration des individus dans différens Groupes, et de leur rencontre dans nombre de Groupes amis ou alliés, comme, par suite de ces combinaisons, dis-je, les Rivalités sont purement corporatives et nullement individuelles, et comme aux plus fortes Rivalités corporatives des Groupes ou des Séries, correspondent au contraire les plus énergiques ralliemens individuels dans les Groupes et dans les Séries, il résulte clairement et rigoureusement de là ce brillant, ce magnifique, ce merveilleux théorème :

Que, dans le régime des Séries, grâce aux courtes séances et à l'engrenage général des Groupes

par migrations et dispersion de leurs membres dans la masse, les Phalanges qui auront organisé dans leur mécanisme actif les Rivalités les plus vives et les plus nombreuses, seront, toutes choses égales d'ailleurs, non-seulement les plus fécondes en attrait industriel, les plus ardentes à tous travaux, mais encore celles où l'on verra éclater les plus vives sympathies, les plus fortes affections, où les sentimens généreux seront le plus énergiquement développés ; le dévouement à la masse, le plus complet ; l'ordre, le plus parfait :

Autrement dit,

Que dans le milieu harmonien, les natures individuelles concourent d'autant plus énergiquement à la multiplication et à l'accroissement des forces sociales et des liens sociaux, à l'Accord général et supérieur, à l'unité collective, à l'ordre, qu'elles sont plus riches en Discords et en facultés d'antagonisme.

§. II.

Toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies, très-méthodiquement réglée, — et très-pénétrable au génie.
Ch. Fourier.

La musique, c'est l'association par excellence.
G. Sand.

Voilà donc changées en élémens de prospérité, de bon ordre, d'harmonie sociale, ces natures cabalistiques, ces caractères à facultés antagonistes, qui font de si beaux dégâts au sein du milieu actuel, soit qu'ils jouent dans le ménage et la vie privée, soit qu'ils jouent dans le gouvernement et la vie publique! Et, en vérité, le souverain Ordonnateur les aurait-il créées, ces actives et puissantes facultés, s'il ne leur eût été donné de ne produire que les désordres et les fatales haines? —Une harpe qui n'aurait que les cordes *ut, mi, sol,* notes toutes à la consonnance, et qui manquerait ainsi des dissonnances de la harpe à douze sons de gamme, serait-elle aussi riche, aussi capable d'harmonie que cette dernière? Non, non sans doute. Ne nous plaignons donc pas des richesses de notre nature, et avisons à les employer à notre bonheur.

Ah! vous craigniez que les Groupes d'une

Phalange n'en vinssent aux mains? — Mais vous n'aviez donc pas réfléchi encore que, dans ce Groupe qui fait à cette heure du jour Rivalité avec celui où vous êtes, se trouvent vos amis, votre frère, votre père, votre enfant, votre femme ou votre maîtresse.... des êtres enfin avec qui vous avez contracté mille liens passionnés, mille affections corporatives, échangé mille bonheurs?

Et puis encore vous n'aviez pas réfléchi que ces Groupes, qui rivalisent si ardemment entre eux, sont affiliés à la même Série; ce sont des compagnies du même régiment; elles ont un drapeau commun, ces compagnies industrielles; ces rivales sont sœurs et bonnes sœurs.

Et tous ces Groupes, et toutes ces Séries, ne sont-ils pas associés dans la Phalange? tous ne sont-ils pas du même corps d'armée? s'ils sont travaillés par d'ardentes émulations, s'ils ont intérêt d'amour-propre et d'honneur à se surpasser les uns les autres, ne sont-ils pas reliés et absorbés tous dans l'intérêt général, dans l'intérêt de la Phalange, *qui est l'intérêt personnel et direct de tous*, — à ne parler qu'intérêt?

Trois Groupes contigus dans l'échelle de la

Série travaillent, perfectionnent, raffinent à l'envi; mais il ne convient nullement à chacun des trois que les deux autres manœuvrent mal et périclitent, car cela compromettrait l'aile de Série dans la coalition de laquelle ils se réunissent contre une autre aile; cela compromettrait la Série elle-même, dont ils ont tous l'honneur à défendre; cela mettrait même immédiatement en danger le Groupe vainqueur, privé de son mécanisme de Rivalité par défaut ou mauvaises manœuvres de voisins dans le clavier de la Série. —Il est de l'intérêt de chaque note d'être juste, pleine, sonore et bien vibrante; mais il n'est pas de son intérêt que la note voisine soit fausse, étouffée ou criarde. Supposez que Petzold pût facturer un piano dont les touches fussent intelligentes : croyez-vous que la touche *ré*, qui discorde avec les touches *ut dièze* et *ré dièze*, ses voisines, désirerait que l'*ut dièze* et le *ré dièze* se brisassent? Non, non, non; elle serait la toute première à y perdre.

Il en est de même des Groupes dans la Série, et des Séries dans la Phalange. Pour fiers rivaux et ardens émules en sciences, en arts, en toute industrie, que soient les Séries et les Groupes, tous sont intéressés au succès les uns des autres. Plus brillans et prospères seront les résultats four-

nis par chacun des Groupes, plus la richesse générale augmentera, plus abondante sera la moisson commune, et plus forte, par conséquent, la récolte individuelle de chacun. — Ici donc on ne rivalise que pour bien faire, pour mieux faire, pour parfaire. Est-ce que tous les intérêts individuels convergens au grand foyer sociétaire, toutes les affections individuelles concourant au lien unitaire, n'entraînent pas toutes choses à l'harmonie? est-ce que, en pareil milieu, le ton ne proscrit pas comme incongruité honnie et déshonorante, l'ombre même d'une querelle? — D'aigres disputes, des rixes dans un pareil milieu, quand tous les intérêts humains font voile de conserve! allons, vous n'y pensez pas; vous transportez en Harmonie de tristes fruits de Civilisation; vous attribuez au beau figuier les rudes et déchirantes épines des ronces. Oh! en Civilisation, à la bonne heure, parlez-moi d'aigres disputes, de rixes et de guerres... C'est leur terrain, un bon terrain! l'opposition radicale, directe, tranchée, des intérêts et des passions, y développe une férocité d'égoïsme à laquelle l'avenir croira plus difficilement sans doute, que les Civilisés ne peuvent croire à l'Accord unitaire, au concert affectueux de l'avenir. Cela est forcé. Ayez, au lieu d'intérêts opposés, des intérêts convergens; au lieu du Morcellement, l'Association; au lieu de

l'anarchie civilisée, l'organisation sériaire, et vous verrez bien que l'homme n'est pas né pour haïr son semblable.

Eh bien! pourtant, ils ont préféré décréter que l'homme est essentiellement hostile à l'homme, que la guerre est d'essence humanitaire; ils ont préféré faire un dogme de cette brutale et stupide impiété et mettre ainsi le mal sur le compte de la nature de l'homme et de la volonté du Créateur, que de suspecter leur milieu social! — Que le vulgaire des hommes, par habitude du mal et par effet de désespoir, accepte cette funeste idée, c'est bien : mais qu'en 1827 ou 28, un sophiste, prétendant au rôle de soleil intellectuel de l'humanité, et parlant Dieu, âme, harmonie universelle, s'en vienne étayer ce dogme monstrueux d'une ambitieuse théorie philosophique; qu'il jouisse d'un grand succès de vogue philosophique en produisant une sorte de science suprême qui apprend que la guerre est un fait fondamental, inhérent à sa condition d'être, nécessairement co-existant avec elle.... ceci passe toute permission à laquelle ait droit un philosophe d'être absurde. Le vulgaire dit simplement : Je crois qu'il y aura toujours des guerres, parce qu'il y en a toujours eu jusqu'ici. Le philosophe, lui, établit une théorie transcendentale pour

prouver que cela doit être ainsi, et qu'il est philosophique qu'il en soit ainsi.—Avouons que les philosophes sont bien utiles à l'humanité qui les admire, et à l'état qui les paie!

En résumé, j'ai démontré mon théorème, savoir:

Qu'au sein d'une Phalange, il y a Accord général des Groupes et des Séries qui la composent, et que les Rivalités qui poussent énergiquement au travail et au raffinement en toute branche d'opérations, loin d'entraîner de fâcheux effets de désordre, concourent au contraire à créer les affections corporatives et resserrer le lien social en proportion de leur degré d'intensité;

1°. Parce que les corporations rivales sont toujours ralliées entre elles dans des ligues corporatives d'ordre supérieur, les Groupes dans la Série d'espèce, les Séries d'espèce dans la Série de genre, et ainsi de suite dans la Phalange, et que les ralliemens sont d'autant plus forts, que les Rivalités sont mieux nouées;

2°. Parce que les corporations rivales sont formées par des membres mobiles, engagés les uns les autres dans une foule d'Alliances et d'Accords

de toutes sortes, d'autant plus puissans que les Rivalités, et par suite les esprits de corps, sont plus vigoureux;

3°. Parce qu'il est de l'intérêt immédiat de chaque corporation d'avoir son mécanisme de Rivalités internes et externes solidement établi;

4°. Parce que tous les membres de toutes les corporations de la Phalange étant coassociés, copartageans, la prospérité, la richesse et la gloire de la Phalange étant pour chacun d'eux un intérêt personnel et direct, chaque individu et chaque corporation désirent nécessairement le succès de toutes les opérations.

5°. Enfin, parce que la convergence générale des intérêts et des affections établit nécessairement un *Ton* qui entraîne tout élément d'activité au grand foyer d'Harmonie, et prévient *jusqu'à* l'idée même, inconnue dans les mœurs des populations phalanstériennes, de la querelle, de la rixe et de la guerre.

Sans entrer dans de plus grands détails, sans accumuler des preuves superflues sur la question de l'équilibre des rivalités corporatives et du ralliement des Groupes et des Séries antagonistes,

nous ferons remarquer que ce ralliement puise sa force dans deux faits fondamentaux :

1°. L'ASSOCIATION ou la COMBINAISON CONVERGENTE, qui réunit à un même centre supérieur tous les intérêts intimément liés et tous les amours-propres corporisés ;

2°. L'ENGRENAGE et la MOBILITÉ des Groupes et des Séries, qui disperse chaque individualité dans une foule de corporations différentes, et rattache par mille liens, les uns aux autres et à l'ensemble, les membres des corporations rivales.

A côté du jeu des Rivalités sociétaires, voyez le jeu des concurrences civilisées; voyez, dans le milieu actuel, deux maisons en concurrence. Chacune tend à ruiner, écraser, anéantir l'autre : menées, intrigues, dépréciation, manœuvres de toute espèce, avilissement du prix des produits, elles font tout pour réussir : les économistes imbécilles trouvent cela magnifique; rien ne leur paraît plus admirable qu'un mécanisme industriel qui consomme chaque jour de monstrueux écrasemens, dans lequel on voit à tout instant mille entreprises enfoncées et détruites par l'avénement d'une entreprise du même genre établie sur des capitaux et des moyens supérieurs. Comme ces

ruines particulières, comme ces forces usées, perdues, brisées, concourent puissamment à la prospérité de l'ensemble! Et puis, n'est-ce pas, comme en pareils coupe-gorges, les hommes doivent être bien disposés à s'aimer les uns les autres? Quelle base bien calculée pour asseoir les affections générales et les sentimens sociaux!

Le Morcellement, qui, opposant ainsi directement les intérêts et concentrant la Rivalité industrielle sur les individus, met forcément entre eux la haine, a le tort, en outre, de ne créer aucune Rivalité émulative entre les travailleurs. — Voici deux chefs de fabrique qui se haïssent à mort par effet de concurrence; les ouvriers des deux fabriques prennent-ils fait et cause, rivalisent-ils d'ardeur au travail pour faire triompher les produits de la fabrique par laquelle ils sont salariés, épousent-ils la querelle, eux qui n'épousent pas les bénéfices? Oh! non, mon Dieu, ils se soucient et s'inquiètent peu du maître qui les paie au jour le jour. Chacun fait sa journée en travaillant le moins possible; ils vont bien prendre à cœur la prospérité du maître qui les exploite! Le plus souvent ils le haïssent, — et ce n'est pas moi qui les en blâme.

Dans les Séries, au contraire, toute l'énergie

de la Rivalité est pour chacun une cause d'ardentes émulations corporatives, de surexcitation industrielle, et nullement de désaffection, puisque, portant sur les Groupes, elle n'a rien d'hostile pour les individus, qu'elle unit au contraire par de puissans et nombreux liens.

Les Rivalités corporatives des Groupes et des Séries sont donc des Rivalités de bon aloi, entraînant au perfectionnement de toutes choses, au bien général, armées de critiques gaies, facétieuses, piquantes, variant de couleurs, suivant la nature des réunions, et susceptibles de tous les tons, depuis la galanterie chevaleresque des unes, jusqu'aux bouffonneries et aux franches charges des autres.

§. III.

> L'état sociétaire, en donnant à une passion le plus vaste développement, l'essor en tout degré de gamme, est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliemens entre les classes les plus opposées.
>
> CH. FOURIER.

Que si vous avez étudié et bien compris ce qui précède, vous êtes à même de résoudre toute difficulté relative au jeu des Rivalités corporatives et des Ambitions individuelles dans le mécanisme industriel de la Phalange.

Si l'on vous objectait la possibilité de la discorde dans le sein du Groupe entre candidats concurrens, vous exposeriez comment, en tout cas, le Groupe en ferait promptement justice, combien un ressentiment personnel, en présence de la masse des juges naturels du mérite des candidats, serait ridicule d'abord, et ensuite étrange chez des êtres habitués à se mouvoir dans un régime de parfaite justice distributive, et où eux-mêmes sont appelés et habitués à rendre cette justice aux autres; que pareils sentimens seraient du plus mauvais ton, dans des Groupes composés de gens qui se conviennent, qui se sont acceptés et choisis, qui sont unis entre eux par l'esprit de corps, par de vives passions, par les affections diverses dont le cœur humain est susceptible; vous montreriez que tous les individus sont sociétaires d'intérêt et de cœur, et, surtout, vous développeriez le grand principe des ralliemens, *la multiplicité des chances, la surabondance des essors.* — Arrêtons-nous-y un instant.

Le grand principe des équilibres passionnels en toute passion, c'est, en effet, *d'ouvrir à chacune une surabondance d'essors.* — La politesse, la gaîté, l'affection, viennent aux convives, et le sourire du bon vouloir court sur leurs lèvres,

quand ils sont assis à une table somptueuse et assurés d'un service aussi brillant pour le lendemain. — Les mêmes hommes se prennent en haine, si tous les jours ils ont à se disputer une chétive et insuffisante nourriture. Vous aurez beau prêcher des affamés et leur dire : « Modérez votre appétit; la faim, la soif, sont vos dangereux ennemis; défiez-vous de la nature qui vous excite à manger les bons morceaux; » la faim, la soif et la nature seront plus fortes que vous. Et quand la morale crie aux Civilisés, qui sont des affamés au propre et au figuré : « modérez votre Ambition; l'amour des richesses et des grandeurs est votre dangereux ennemi; défiez-vous de la nature qui vous excite à solliciter les bonnes places, (1) » l'Ambition, l'amour des richesses et la nature sont, encore aussi, plus forts que la morale. Par Dieu ! vous en avez depuis assez long-temps de belles preuves.

Tant que vous restez dans le dénuement social, vous avez beau faire tomber à verse des prédications de vertu, pousser sur les hautes et basses terres des marées de morale, vos flots purificateurs ne roulent toujours que haines, conflits, guerres, lâchetés, trahisons, turpitudes de

(1) Traité de l'Association, tom. 2, pag. 500.

toute espèce, comme les profondes vagues du déluge ancien ne roulaient dans leur sein que des cadavres et des charognes. Il vaut donc beaucoup mieux, pour établir l'Harmonie sociale, organiser un régime capable d'ouvrir à toute passion une surabondance d'essors, que de continuer à prêcher l'abstinence, à moraliser, punir et damner les hommes qui, hors d'un pareil régime, seront toujours poussés au mal par la faim comme par l'Ambition, et par l'Ambition aussi bien que par la faim.

Or, voyez que d'essors ouverts à tous et à chacun dans le régime sériaire. Sur tout objet de science, d'art, sur toute branche d'industrie et d'activité humaines, vous formez des Séries et des Groupes. Le Groupe, à lui seul, fournit autant de hiérarchies qu'il contient de sous-fonctions. — Celui-ci est chef de comptabilité, celui-là dirige les manœuvres de parade, tel a la plus grande influence comme théoricien, tels autres se partagent le commandement en différens détails de travail, etc. Certes, il y a place pour tous les talens et toutes les prétentions, et ceux qui se sont trouvés dans des réunions où cette répartition des influences s'était accidentellement établie, ont pu y reconnaître que chacun, gouvernant dans les parties où il excelle, reçoit bien-

veillamment l'impulsion dans les parties où il a moins de valeur et pas de prétentions : on se flatte volontiers que la partie dans laquelle on réussit est la plus importante, la plus glorieuse.... Tant mieux! l'amour-propre est satisfait, désarmé, caressé même. C'est un échange de services, de bons procédés, de louanges flatteuses ; on s'encourage, on s'excite, on s'exalte, on s'entraîne dans un concert d'affection. Il n'y a pas là de place pour la haine. — Qu'on ne vienne pas, pour l'amour de Dieu! faire objection ici à une vérité générale, par quelques misérables exceptions observées en milieu civilisé, c'est-à-dire dans un milieu faux et sur des hommes faussés.

Et puis, qu'est-ce que ces essors et ces voies de Ralliement offerts par le Groupe, à côté de ceux que vous présente l'ensemble des Séries, — même sans sortir encore de la Phalange, sans parler de la nation et du Globe? Voyez l'effet du mécanisme des engrenages des Séries : dans celle-ci, vous êtes mon supérieur, mon professeur, vous m'aidez, vous m'instruisez, vous me formez, je vous dois mes progrès dans des travaux que j'aime.... Et tout-à-l'heure, dans une autre où mon ancienne expérience m'a conquis de hauts grades, et où vous ne faites que débuter peut-être, je vais vous rendre vos bonnes

leçons avec zèle, reconnaissance et joie, et ce sera toujours entre nous échange de gratitude, de soins, d'affection et de dévouement. Il y a plaisir à obéir et à applaudir, quand on y trouve garantie d'être soi-même à son tour obéi et applaudi; et ces heureuses et bienfaisantes combinaisons, dues aux **INÉGALITÉS** NATURELLES et SOCIALES, se rencontrent mille et mille fois pour vous et pour moi, pour nous et pour tous.

Tout le secret de l'Harmonie est là, voyez-vous. Plus vous aurez d'inégalités de fortune, d'âge, de talent, de goûts, de caractère, voire même de naissance, plus vous aurez établi de divisions et de subdivisions dans la masse, plus vous aurez nuancé de hiérarchies et combiné d'inégalités graduées en Séries, plus nombreuses seront les notes de vos gammes, et variés les timbres et les instrumens de votre orchestre, plus brillantes seront alors les modulations, plus mélodieux et puissans les Accords, et ravissans les concerts! Je le répète, la graduation, l'engrenage et le libre jeu des inégalités, voilà, avec l'Attraction pour force motrice, tout le secret de l'Harmonie sociale.

Ainsi la route est spacieuse, la carrière est large, les ambitions peuvent courir sans se cou-

doyer. Allez! allez! il y a plus de fonctions que vous n'en pourrez remplir, plus d'honneurs que vous n'en pourriez porter, plus d'espace que vous n'en sauriez dévorer! Il y a trois millions de Phalanges, et de chacune d'elles partent des milliers de voies de fortune et de gloire, formant un réseau croisé sur le monde, et réunissant leurs innombrables fils d'or et de soie au grand foyer de l'Unité-sphérique. Courage donc, ne restez pas en route et courts d'haleine!... Accomplissez les tâches, faites vos preuves, gagnez toujours des palmes nouvelles; cueillez et récoltez! les épis ne feront pas faute aux moissonneurs....

Vous voyez qu'il y a des distinctions sans nombre, des honneurs infinis, et que ces honneurs prodigués restent honorables, malgré leur multiplicité, car ils représentent fidèlement les droits et les mérites, car les rangs sont régulièrement hiérarchisés, car les décorations et les titres ont des significations claires, réelles : ce ne sont pas de ridicules mystifications, comme il en est tant aujourd'hui. Chaque distinction spéciale caractérise quelque chose qui a valeur sociale; les rangs, les titres, les décorations ne sont plus, je vous le dis, fictions et vains noms; ce sont des étiquettes qui ne trompent pas, des signes vrais.

Or, vous comprenez qu'alors loin de modérer les Ambitions, on les active, on les agace, on les fouette. Plus il y aura d'Ambitions en jeu, plus il y aura de forces déployées et employées. Voyez seulement à l'armée si déjà on ne trouve pas avantage à stimuler les hommes par l'appât des avancemens.... Et puis, aux Phalanges, les ligues ambitieuses sont des moyens d'Accord et de Ralliement; les inégalités et les contrastes font circuler les affections, échangent les bons offices, et cimentent les dévouemens passionnés des uns aux autres, de tous à la masse.

§. IV.

Ils disent que le malheur est la destinée du genre humain, que le vie est un temps d'épreuves, d'expietions...; puis, quend on leur demande quel est donc ce grand crime qu'il faut que l'homme expie, ils répondent que c'est mystère....

Vos philosophes ne disent-ils pas aussi que l'homme est le roi de la création? — C'est un roi détrôné : rendez lui son trône et ses palais, rendez-lui son génie et sa vertu en lui rendent ses passions! La passion, c'est le génie et la vertu, le mérite et la récompense! Ch. Dain.

Les passions sont l'élan de l'homme vers sa destinée. Madame De Stael.

La nature humaine est comme une pierre précieuse, taillée à mille facettes inégales, douées de mille polarisations différentes; chaque individualité peut s'allier à toutes les individualités

ambiantes par un nombre plus ou moins grand de facettes et de pôles semblables ou sympathiques.

Les natures les plus riches, les plus élevées en titres passionnels et sociaux, sont évidemment celles qui possèdent la plus grande quantité de facettes et de pôles attractifs, celles qui peuvent former, en toute passion, les liens les plus nombreux et les plus puissans à la fois, celles enfin qui ont les affinités les plus variées, qui sont aptes aux combinaisons affectives les plus vives et les plus multipliées.

Ainsi, comme l'oxigène, élément *pantogame*, qui se combine avec tous les corps de la nature, est, dans le monde matériel et dans la chimie organique, le roi des corps élémentaires, de même, dans le monde social et passionnel, le caractère le plus hautement prédisposé à toute affinité, le plus fortement doué de toute passion, le caractère omnimode et pantogame, sera aussi le roi des caractères : — dans le milieu social providentiel, chaque nature contribue à l'Harmonie en proportion composée du nombre et de l'intensité de ses Attractions; chacun joue un rôle d'autant plus important, qu'il a de plus hauts désirs, — car les désirs sont des forces motrices qui pas-



sent toujours en acte ; — les rangs occupés dans l'échelle des caractères, sont corrélatifs aux doses de passion. L'intégrale passionnelle la plus forte est au sommet : c'est ainsi que, dans tout système sidéral, le soleil central, pivot de tourbillon, en est toujours la masse la plus *attrayante*, car l'Attraction mène le monde et en gouverne toutes les Harmonies.

Les natures les plus antipathiques ont toujours elles-mêmes quelques points par où elles se touchent ; elles ont toujours des notes consonnantes, et peuvent s'unir dans quelques accords particuliers, indépendamment de la fusion de toutes leurs modulations partielles dans la grande symphonie unitaire de l'ensemble.

Nous pourrions insister ici sur ce que LE CONCERT DES INÉGALITÉS GRADUÉES, est la condition et la base, non-seulement de l'*Harmonie* sociale, mais encore de la Justice sociale ; nous pourrions même porter cet admirable théorème dans les régions supérieures, et le montrer dans tout son éclat gouvernant les hautes Harmonies du monde, les Harmonies souveraines et la Justice éternelle. Mais ces dernières considérations surtout sortiraient du cadre imposé à ces deux volumes, et rentrent dans celui d'un autre ou-

vrage où elles trouveront place. Remarquons seulement ici que si les théories d'*Égalité*, froissant toutes les conditions naturelles, et parfaitement contraires à l'Ordre des choses, sont à l'une des extrémités des absurdités et des injustices, à l'autre extrémité de la même échelle, se placent les théories de *Féodalité :* féodalité de la *naissance*, féodalité du *capital*, féodalité de la *capacité*, féodalité *religieuse* ou théocratie, etc. Ces dernières théories coordonnant à une seule puissance, ordonnant par rapport à une seule faculté, tous les avantages sociaux et les distribuant sur une hiérarchie unique, de manière à laisser, comme des Parias, les individualités ajustées au bas de cette échelle unique, sans compensation à leur infériorité dans cette échelle; et ceux qui trônent en haut, sans compensation de leur supériorité et de leur domination; ces théories, dis-je, donnent les diverses formules du *pouvoir social* tel qu'il existe dans les sociétés subversives, et qui n'est pas autre chose que le despotisme dans ses variétés.

Toute notre histoire est là, celle que les institutions religieuses ont faite, celle que les institutions de féodalité militaire ont faite, celle que l'argent nous fait aujourd'hui, et même celle que les St.-Simoniens nous voulaient faire.

Il est malheureux que les hommes qui sentent la Justice et la Liberté froissées par ces diverses formules de despotisme, n'aient su leur opposer que les théories stupides du *nivellement égalitaire.* Il fallait s'élargir l'esprit et comprendre que la Justice humanitaire n'est ni dans la distribution à *dose égale*, de chaque avantage social à chaque individu, — chose qui d'abord en la supposant possible, n'irait pas du tout aux individus, car les uns et les autres font inversement peu de cas de ceci, et beaucoup de cela, — ni dans la concentration de tous les avantages dans certaines mains, au détriment du reste ; — mais bien *dans la distribution proportionnelle et compensative de ces avantages répandus sur* TOUS, DANS UNE INFINITÉ DE HIÉRARCHIES DIFFÉRENTES, *en doses naturellement et socialement* INÉGALES, *corrélatives pour chacun dans chaque hiérarchie à ses titres spéciaux dans cette hiérarchie.* — Voilà la Justice ; voilà ce qui est bon à tous et pour tous ; voilà ce qui est dans les convenances de la nature, de la raison, de la société ; voilà ce qui peut établir l'Harmonie en multipliant pour chacun les satisfactions, les joies variées et les essors, en puisant à pleines mains, pour tous, à la source infinie des bonheurs surabondans que la puissance libérale, amoureuse et paternelle de Dieu, a versés à grands flots dans la nature et dans l'éternelle Harmonie des choses !

Il y a d'inépuisables trésors, et voilà qu'au lieu de les exploiter en commun, comme devraient faire des frères, vous vous entre-déchirez pour des misères! il y a de quoi donner surabondamment à tous, et vous vous disputez pour savoir ce que ceux-ci ou ceux-là n'auront pas! préparons donc plutôt les tables du festin, l'espace est grand; et chacun est convié!...

Voilà, faites un monde où toute capacité soit utilisée, et où toute capacité utilisée soit rémunérée dignement sans prendre sur l'héritage de ceux qui sont nés bourgeois ou roturiers dans l'ordre des capacités; où toute famille qui porte un nom rendu glorieux par des actes passés, puisse étaler ce nom avec orgueil, et s'en faire, comme d'un joyau précieux, une noble parure, sans prendre sur la gloire des actes présens, sans étouffer l'essor des gloires à venir; où ceux que la fortune a favorisés puissent doubler leur fortune en l'engageant dans l'œuvre sociale au service de l'humanité, accroître par ce concours la source des richesses, où tous viennent s'abreuver.... Ayez des faveurs pour la beauté du corps, des autels pour la beauté de l'âme, des récompenses pour tous les mérites, des couronnes pour toutes les gloires; ayez des récompenses, des couronnes et des autels pour toute force,

pour toute passion, pour toute puissance, et faites ainsi converger *par* ATTRAIT, toute faculté sur l'œuvre du bonheur de tous !!

Ne voyez-vous pas qu'en proscrivant la noblesse du nom, vous perdez une force pour l'œuvre humanitaire, et que vous la lui rendez hostile; que vous perdez une force et la rendez hostile en comprimant l'essor des capacités; que vous perdez une force et la rendez hostile en prêchant le dédain de la matière et le mépris de la beauté; qu'en luttant contre la raison pour le profit de la foi, vous perdez une force et la rendez hostile; qu'en détruisant le sentiment religieux pour détruire les dogmes absurdes, vous perdez une force et la rendez hostile. Vous mettez aux prises la capacité contre la naissance, la fortune contre la naissance et la capacité; la matière contre l'esprit, et l'esprit contre la matière; le sentiment religieux contre la raison, et la raison contre le sentiment religieux; la force contre la force, l'intérêt contre l'intérêt, la passion contre la passion! et c'est quand vous avez armé ainsi toutes les puissances naturelles et sociales les unes contre les autres, quand vous avez engagé le combat et que vous sonnez la charge et poussez les houras de guerre, c'est alors que vous dites : L'homme est un être dégradé dont

la nature n'est que vice et corruption ; Dieu a mis l'homme sur la terre maudite, dévouée à toute division, à toute douleur et à toute misère! — lui, Dieu ! hélas ! hommes de philosophie et de religion, c'est vous qui le faites stupide et infâme ainsi. Dieu est-il donc un vautour qui se repaisse de chair humaine, et se réjouisse à l'odeur des cadavres, que vous le dites décréteur de la guerre ici-bas ? Et votre terre, que vous dites dévouée fatalement aux guerres, pousse-t-elle donc au printemps des épées de son sein ?

Dieu a mis le désir du bonheur en nos âmes, il a mis sur notre terre, les fleurs que nous aimons, et les épis qui nous nourrissent : notre terre centuple l'épi que nous y semons ; elle pousse encore la moisson quand nous l'abreuvons du sang de nos frères.....

Grand Dieu, bon et puissant ! rends puissante la voix de ceux qui ont compris ta Loi et qui annoncent ton Règne à leurs frères ! ouvre les intelligences fermées, fais éclore en leur sein l'amour !... Et toi, belle Terre que nous avons si long-temps ravagée, beau Paradis dévasté qui pleures tes premiers jours, *toi dont l'âme est cosubstantielle au feu et à la lu-*

mère (1), prépare tes fleurs, tes grappes et tes épis, tes grandes Harmonies, tes voix et tes riches parures, car le terme de tes longs deuils approche, et voici bientôt le jour prédit de la réhabilitation, le beau jour de la fête et des renaissances !

Terminons ce chapitre consacré aux *Équilibres majeurs* (2), et, pour rentrer dans la spécialité de la science de ces Equilibres, condensons dans la formule de ce glorieux théorème que

(1) *Huic animæ terrenæ.... quam luci et igni cognatam dixi.*
KEPPLER !!

(2) On appelle *Équilibres majeurs*, ceux qui sont tirés du jeu des deux passions d'*ordre majeur*, Amitié et Ambition, et qui sont relatifs surtout à l'ordonnance et à la hiérarchie des intérêts industriels. Les *Équilibres mineurs* sont ceux que fournissent les deux Affectives *mineures*, Amour et Famille. Ces derniers équilibres ne pouvant être établis d'emblée au début de l'Harmonie, parce qu'ils reposent sur des mœurs loyales et autres dispositions inconnues aux Civilisés, dispositions qui ne viendront que comme conséquences de l'organisation régulière et sériaire des affaires de *Mode majeur*, nous nous abstiendrons d'en parler ici. Du reste, les principes généraux de ces Équilibres sont les mêmes que ceux qui concernent le *majeur;* nous renvoyons leur étude à l'ouvrage où nous traiterons les questions de *Haute-Harmonie;* elle aura là sa place naturelle, et s'y développera à son aise.

nous avons pris pour épigraphe, et qu'il faudrait pouvoir graver en lettres d'or, la double et merveilleuse propriété du régime sériaire, sur laquelle nous avons eu principalement à insister; savoir :

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES COLLECTIVES DE CHAQUE MASSE, PAR ACCORD INDIVIDUEL DES SECTAIRES DANS DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS;

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES INDIVIDUELLES DE CHACUN, PAR RALLIEMENT EN DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS, OU LES GOUTS COINCIDERONT AVEC L'ANTIPATHIQUE, ET SUBSTITUERONT PLUSIEURS AFFECTIONS ACCIDENTELLES A UNE ANTIPATHIE NATURELLE.



